



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

WIDENER LIBRARY



HX IKML 2

P Fr
247
16

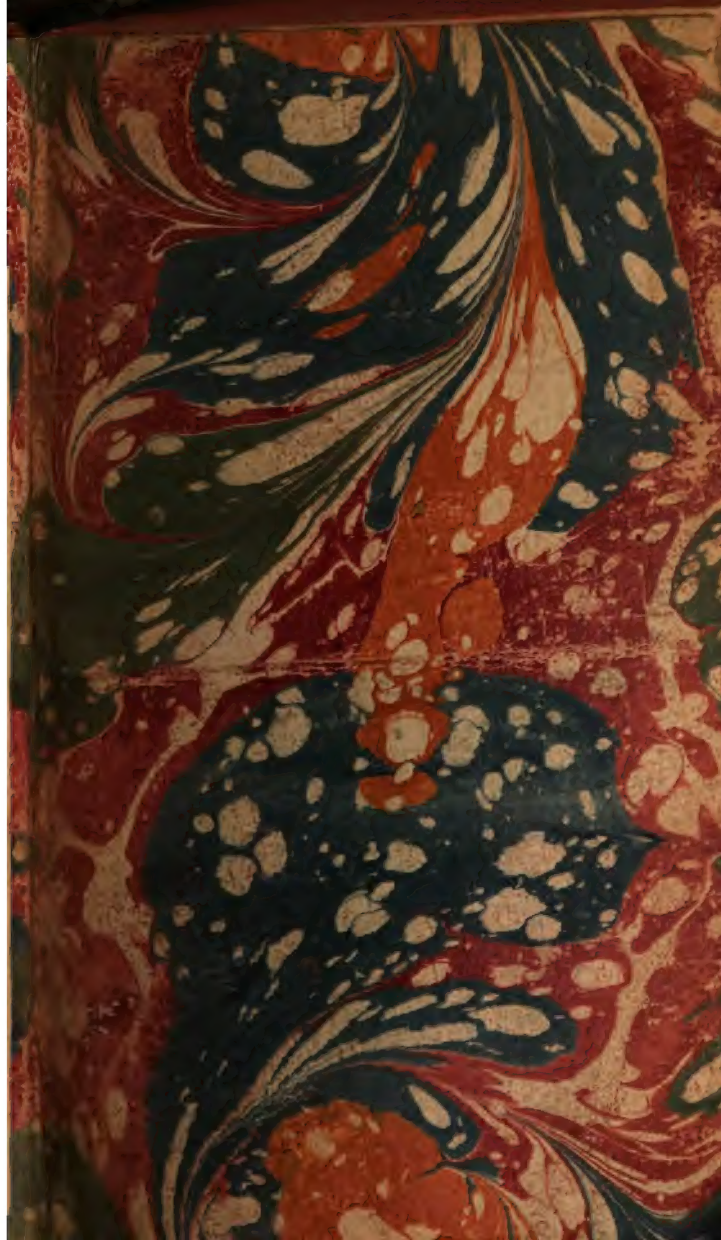
HARVARD COLLEGE
LIBRARY



IN MEMORY OF
FRANKLIN TEMPLE INGRAHAM
CLASS OF 1914

SECOND LIEUTENANT
COAST ARTILLERY CORPS
UNITED STATES ARMY

WELLESLEY, MASSACHUSETTS
MAY 23, 1891 - APRIL 11, 1918



97-13-20

JOURNAL ÆCONOMIQUE

OU

MÉMOIRES, NOTES ET AVIS
*sur les Arts, l'Agriculture, le Commerce,
& tout ce qui peut y avoir rapport, ainsi
qu'à la conservation & à l'augmentation des
Biens des Familles, &c.*

JANVIER 1751.



A PARIS,

Chez ANTOINE BOUDET, Imprimeur du Roi
& du Châtelet, rue Saint Jacques.

M. DCC. LI.

Avec Approbations, & Privilège du Roi.

Δ
PFr 247.16
✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY

INGRAHAM FUND

Feb. 26, 1935

(Jan.-Dec. 1751 & 1758)

PLAN

DU

JOURNAL ŒCONOMIQUE.

LA dignité des Sciences est si frappante , & l'agrément des Belles-Lettres si séduisant , qu'il semble lorsqu'on les considère , que nul autre objet ne mérite notre attention. Les yeux justement charmés de l'éclat qui les environne ne s'en détachent qu'avec peine , & dédaignent de s'arrêter sur tout ce qui n'est point marqué par un jour aussi lumineux. Mais comme dans un grand & magnifique tableau où l'intelligence du clair-obscur a déployé toute sa force & toutes ses richesses , les figures qui sont dans la demi-teinte sont aussi sçavantes que celles qui reçoivent les

grands coups de lumière sont admirables : de même entre les occupations des hommes celles qui ne se présentent que sous des dehors modestes, sont aussi dignes de notre estime par le travail & l'industrie qu'elles exigent & par l'utilité qu'elles apportent, que les plus brillantes le sont de nos éloges par la beauté, la justesse & l'élévation d'esprit qu'elles demandent. Tel est le caractère de la simple & sage *Æconomie*, qui par le moyen de l'Agriculture, des Arts & du Commerce nous procure une pleine abondance de richesses & toutes les commodités de la vie. Ce qu'elle acquiert sans bruit, elle le présente sans faste ; & la douceur de ses dons, ainsi que le repos auquel ils invitent, répandent sur elle un air de modestie & de tranquillité qui paroît être son partage.

ge. Mais lorsqu'un esprit attentif s'attache à pénétrer ce voile , & qu'il entre dans le détail de ses occupations , il est surpris de l'étendue des soins qu'elle prend sans relâche , & de la multitude des connoissances qui lui sont nécessaires pour en assurer le succès. Il voit toutes les vertus actives concourir avec elle pour tirer les trésors que la Nature renferme dans son sein , mettre en œuvre ses productions , & les rassembler en un même lieu de toutes les parties de la Terre. Il reconnoît même que les Sciences sont avec elle dans un commerce continu ; les unes pour en tirer le sujet de leurs méditations , les autres afin de l'aider de leurs lumières ; que toutes , en un mot , s'empressent à relever ses avantages , persuadées que comme elles sont seules la gloire d'un Etat , il

6 *PLAN DU JOURNAL*

est réservé , à la seule *Economie* d'en faire la félicité.

C'est donc avec juste raison que nous nous flattons d'être utiles à la *Société* , & de nous rendre agréables au *Public* , en lui présentant un *Recueil de Mémoires* récents sur l'*Agriculture* , les *Arts* & le *Commerce* , & d'*Avis* capables de fournir de nouveaux secours à ceux qui s'y addonnent , & de les mettre en état d'accroître de plus en plus le bien général en travaillant à leurs fortunes particulières.

L'*Agriculture* , si chérie des *Grecs* & des *Romains* tant que ces peuples conserverent leur liberté , est de toutes les occupations de l'homme la plus noble & la plus avantageuse. Non-seulement elle le comble de toutes les choses nécessaires à la vie , lui forme un tempérament robuste &

L'entretient dans une santé vigoureuse ; mais encore par l'esprit sérieux , réglé & attentif qu'elle lui inspire , elle l'éloigne d'un grand nombre de vices , lui rend familière la pratique de beaucoup de vertus , & l'élève à toute l'indépendance qu'il peut ambitionner. En effet , comme la faveur des Grands & les bons offices des amis n'ont rien de commun avec la température du Ciel & la fertilité de la terre , il n'a point à faire aux uns une cour servile , ni à ménager adroitement l'appui des autres : entierement libre des pénibles devoirs dont on est surchargé dans les Cours & dans les Villes , il ne doit les biens qu'il recueille , & dont il jouït , qu'aux douces influences de l'air & à la constance de ses travaux.

Ces travaux , qui se suivent sans interruption , sont extrêmement

variés par la multitude des objets que l'Agriculture embrasse. Les Terres, les Vignes, les Prés, les Jardins & les Vergers ne sont point les seuls sujets sur lesquels elle s'exerce : les Bois & les Etangs attirent une partie de son attention : elle veille avec un soin particulier à la conservation & à la multiplication des chevaux, du gros & du ménu bétail, des poules, des pigeons, & généralement de tous les animaux & volatiles qui peuplent une basse-cour. Les abeilles & les fleurs sont pareillement dans son domaine. Enfin la préparation des semences & la conservation des fruits sont pour elle d'une si grande importance, qu'en les négligeant elle s'exposeroit infailliblement à perdre la plus grande partie des peines qu'elle se donne. C'est donc sur tous ces points

que nous nous proposons de publier les Mémoires que nous pourrions rassembler, tant de différentes Provinces du Royaume que des Pays étrangers. Un des grands obstacles que rencontre l'Agriculture, est la difficulté de vaincre l'obstination des peuples servilement attachés aux usages de leurs pays. Cependant s'il est vrai en général que chaque climat, chaque contrée demande une culture particulière, il n'est pas moins certain que souvent des méthodes étrangères ont été transplantées avec succès, & que de nouvelles expériences ont parfaitement réussi à ceux qui les ont faites. Ainsi nous espérons que les personnes intelligentes loin de rejeter avec dédain les Mémoires que nous leur présenterons sur l'Agriculture, les liront au contraire avec plaisir, les examineront

10 *PLAN DU JOURNAL*

ront avec attention , & qu'observant en habiles Physiciens ce qu'ils auront de conforme aux loix générales de la Nature , & en quoi ils ne contrediront point ses voies particulières , elles en retireront tout l'avantage que nous désirons leur procurer.

Les Arts ouvriront à nos recherches un champ aussi vaste qu'agréable. Les Anciens les divisoient en libéraux & en mécaniques. Les premiers qui demandoient du génie & des talens distingués , pouvoient être exercés avec honneur par des personnes de condition libre ; les autres ne l'étoient que par les esclaves pour le profit de leurs maîtres. Nous ne retiendrons des Arts libéraux que la Peinture , qui comprend le Dessin & la Gravure , la Sculpture & l'Architecture ; auxquels nous en joindrons cinq

autres bien dignes de leur être associés, & dont l'invention peut encore passer pour moderne. Ce sont l'Imprimerie, la Verrerie, la Lunetterie, l'Horlogerie, & l'art de faire des instrumens de Mathématiques, auquel on n'a point encore donné de nom. Nous nous ferons un devoir d'annoncer les progrès & les chefs-d'œuvre de ces Arts, & de publier les réflexions des sçavans Artistes pour les porter à une plus grande perfection. Les Manufactures, quelles qu'elles puissent être, & les principaux Arts mécaniques entreront dans notre plan. Nous nous attacherons scrupuleusement à tout ce que l'industrie humaine invente ou perfectionne, & nous pensons que l'on nous sçaura gré d'aller nous fournir chez les Nations étrangères de ce qu'elles ont de

plus commode & de plus curieux, pour le naturaliser dans notre patrie. Car quoiqu'il soit quelquefois impossible d'exécuter dans un pays ce que l'on fait dans un autre, ou parce que les matieres n'ont pas la même qualité, ou parce que l'air & l'eau leur en communiquent de nouvelles dans les façons qu'on leur donne; cependant il n'est point sans exemple qu'en travaillant à copier une chose, on en ait trouvé une autre qui a passé pour originale. Le fond de la Nature est si varié & si inépuisable, que l'on ne peut trop exciter l'industrie à donner à ses productions toutes les formes dont elles sont susceptibles, sans se décourager par le peu de succès des premières expériences. La plupart des Arts devant tout ce qu'ils font à la science des forces mouvantes,

c'est-à-dire, aux Mécaniques, leur article seroit défectueux si nous n'y donnions place à toutes les nouvelles inventions de ressorts, pompes & machines de quelque espèce qu'elles puissent être. Nous les recueillerons avec d'autant plus de soin que quelquefois leur utilité ne se borne pas au seul but que l'Auteur s'est proposé, mais s'étend à beaucoup d'autres choses auxquelles il n'a point pensé. Il arrive même souvent qu'une machine connue fait naître l'idée d'une autre; & ce motif seul est assez puissant pour nous engager à ne rien négliger. Ainsi nous ferons mention avec plaisir de tout ce que nous apprendrons de nouveau & d'intéressant dans les Mécaniques.

Nous ne ferons point l'éloge du Commerce. L'attention qu'ont aujourd'hui tous les Princes de

l'Europe à l'attirer & à le faire fleurir dans leurs Etats en fait assez connoître l'importance, & nous dispense d'en relever les avantages. Mais en même tems elle nous fait comprendre que l'on ne peut trop s'attacher à lui fournir les moyens de s'étendre & de se fortifier. C'est ce que nous nous efforcerons de faire en rassemblant le plus de Mémoires & d'Avis qu'il nous sera possible sur les productions de la Nature & les ouvrages de l'Art dans tous les pays du monde, sur les villes où le Commerce est le plus considérable, & sur la façon dont il s'y fait. Par-là nous instruirons les Négocians qui n'ont que peu ou point voyagé, de ce qu'il leur est essentiel de sçavoir; nous rafraîchirons la mémoire de ceux qui ont été sur les lieux, & nous leur apprendrons les changemens

qui sont arrivés depuis qu'ils en sont revenus , & qui arrivent journellement. Car tout change, & le commerce le mieux assuré & le plus uniforme a ses vicissitudes , soit par la révolution des Etats , soit par la découverte de nouveaux peuples ou de nouvelles liaisons avec des peuples longtemps négligés ; soit par les productions mêmes de la terre qui s'améliorent ou se multiplient dans certaines contrées , tandis qu'elles dégénèrent ou dépérissent dans d'autres ; soit enfin par la perte de certains Arts , dont il seroit trop long de rapporter toutes les causes possibles.

Il n'est pas moins nécessaire d'informer de quelles espèces & en quelle quantité les marchandises entrent dans le Royaume & en sortent ; les connoissances que l'on peut acquérir par-là ne peu-

vent être que fort utiles à la Nation en général & en particulier. Plus on verra que nous consommons de marchandises étrangères, plus on sentira l'intérêt que nous avons à y substituer celles que nous pourrions tirer de notre propre crû ou de celui de nos Colonies ; nous évertuerons de même la Nation, par la note que nous donnerons des Vaisseaux qui arrivent dans nos Ports & qui en partent, à faire elle-même le cabotage, c'est-à-dire, le transport de marchandises de nos Ports dans d'autres du Royaume avec nos propres Vaisseaux ; service qu'ont fait jusqu'ici des Navires étrangers, Hollandois sur-tout, & sur lequel la France perd par chaque année environ cent pour cent de la valeur desdits Navires ; ce que l'on verra former un objet de perte très-considérable.

Le Commerce extérieur ne fera point le seul objet de notre travail ; l'intérieur y tiendra la place qui lui est dûe. C'est lui qui par le transport des denrées & des marchandises d'une Province dans une autre, compensant leur fertilité & leur industrie, les entretient dans l'égalité de forces, nécessaire pour la conservation de l'Etat qu'elles composent : c'est lui qui prépare les transports du Commerce extérieur, & facilite le débouché de ses retours. Ainsi tout ce qui le regardera nous intéressera trop vivement pour qu'il échappe à notre attention.

La Puissance souveraine influant sans cesse sur les trois objets que nous embrassons, on trouveroit à redire sans doute si nous laissions ignorer ce qu'elle opère directement pour le bien

on en acquiert par convenance; tel veut son bien dans son portefeuille, tel autre le veut avoir au Soleil; les uns ont des raisons pour changer leurs biens de nature, les autres les veulent réunir les trouvant trop dispersés; il en est même tous les jours qui commencent leur établissement; enfin on fait des fonds pour des entreprises ou pour grossir un commerce, & dans la suite on retire ces mêmes fonds pour les placer, dans le dessein de passer dans la tranquillité une vie aisée, dont le tumulte des affaires a empêché de goûter la douceur. Nous croyons donc ne pouvoir faire mieux que de terminer nos Mémoires par des Avis sur cette matière, afin que ceux qui auront pris toutes les peines auxquelles l'Economie engage, en puissent recueillir jusques aux derniers fruits.

Tel est le plan que nous nous proposons d'exécuter. Mais comme ce seroit trop présumer de nos propres forces que de croire pouvoir seuls & sans secours fournir une si grande carrière, nous invitons tous ceux qui sont animés de l'amour du bien public à nous aider dans notre entreprise, & à nous envoyer des Mémoires exacts & circonstanciés sur l'Agriculture, les Arts & le Commerce. Observations, Expériences, Réflexions, Projets, Questions, tout nous sera précieux. Les personnes qui nous feront l'honneur de nous en adresser, pourront être assurées que leurs intentions seront religieusement suivies, soit qu'elles désirent que leurs noms paroissent, soit qu'elles aiment mieux rester inconnues; se bornant généreusement à la satisfac-

22 *PLAN DU JOURNAL ŒCONOM.*

tion secrète d'être utiles à leurs concitoyens , sans prétendre à la reconnoissance publique qui seroit acquise à leurs soins.

APPROBATIONS.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le *Plan du Journal Œconomique* ; je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression ; je crois même qu'il ne pourra être que très-agréables aux Curieux qui cherchent à s'amuser utilement , & à ceux qui manquent d'un moyen sûr de faire connoître des productions dont le Public est privé , faute d'une occasion aussi commode & aussi facile que celle que ce Journal leur procurera , &c. A Paris ce 9 Février 1751.

GUETTARD.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le *Plan du Journal Œconomique* , dont je crois que l'exécution ne peut qu'être utile & agréable au Public. A Paris , ce 20 Février 1751.

REMOND DE SAINTE ALBINE.

PRIVILEGE GENERAL.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé **ANTOINE BOUDET**, notre Imprimeur ordinaire, & Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage périodique : *Journal Oeconomique, ou Mémoires, Notes, & Avis sur les Arts, l'Agriculture, le Commerce & tout ce qui peut avoir rapport, ainsi qu'à la conservation & à l'augmentation des Biens des Familles*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, en telle forme, marge, caractères, conjointement ou séparément, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de vingt années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères conformément aux Réglemens de la Librairie, qu'avant de l'exposer en vente, les Manuscrits qui auront

servi de copie à l'impression dudit ouvrage, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il lui soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles, le vingt-quatrième jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent cinquante-un, & de notre Règne le trentesixième. Par le Roi en son Conseil,

SAINSON.

Registré sur le Registre XII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 466. fol. 442, conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 26 Mars 1751.

LE GRAS, Syndic.

JOURNAL



JOURNAL
 ÉCONOMIQUE.

LETTRE
 SUR L'AGRICULTURE.

Préparation de Semences.

VOUS ne pouvez comprendre, Monsieur, comment votre bon & cher camarade de Collège, d'Académie & de campagne, a pu prendre le parti d'aller faire valoir sa Terre, & comme on dit, planter des choux. Il a l'esprit orné, des talens & des vertus ; vous le sçavez, & personne n'en doute. Ainsi ce n'est ni l'amour grossier de la bonne chère, ni la fureur de la chasse qui l'ont entraîné ; mais vous craignez l'oisiveté n'ait eu des attraites pour lui ; & dans

*Lettre sur
 l'Agriculture.*

Janvier 1751.

Nº 2

*Lettre sur
l'Agricultu-
re.*

cette idée, vous ne pouvez lui pardonner d'avoir été se mettre à la tête d'un labourage, lorsqu'il pouvoit, en restant ici, briller avec tant d'avantages dans les sociétés, & être un des plus parfaits inutiles qui en fissent l'agrément. Je n'ai rien à vous dire aujourd'hui sur ces sociétés dont vous êtes si charmé; mais j'ai peur qu'au sujet de la vie de la campagne vous ne soyez tombé dans l'erreur commune, & que prenant un préjugé pour un principe, vous ne puissiez pénétrer les motifs sensés de la retraite de votre ami. Ne trouvez donc point mauvais que je m'entretienne avec vous sur cette vie champêtre tant décriée, c'est-à-dire, sur l'Agriculture, & que je vous dise, non ce que j'en pense, mais ce qui en est,

Il n'est rien de plus commun que d'entendre les hommes se plaindre de la profession qu'ils suivent, soit qu'ils en aient fait eux-mêmes le choix, soit que les circonstances où ils se sont trouvés, & le cours de leurs affaires les aient engagés. Ils en détaillent les peines, ils en font sentir

les désagrémens , & ne manquent jamais en conséquence de relever toutes les professions, où l'on est à l'abri des chagrins qu'ils essuyent. Cependant une idée les console ; c'est que leur état est honnête ; que ses fonctions n'ont rien de bas , & que l'on y mérite toujours quelque considération. Le seul homme de campagne s'excepte lui-même du nombre de ces consolés. Pénétré de bonne foi de la bassesse de son état , il cède humblement le pas à qui le veut prendre sur lui , & ne rabaisse jamais qu'avec une nouvelle douleur ses yeux éblouis du brillant des autres conditions , sur les objets de ses occupations ordinaires. Sur quel fondement en effet peut-il édifier la bonne opinion que chacun veut avoir de soi ? quel talent faut-il pour faucher un pré , moissonner un champ , vendanger une vigne ? quel mérite a-t-on de veiller sur une basse-cour , & d'envoyer ses denrées au marché ? Le génie des ouvriers que l'on emploie est proportionné à leurs ouvrages. Ce sont les hommes les plus bornés , souvent malins , toujours

Le titre sur l'Agriculture.

2 ij

*Lettre sur
l'Agriculture.*
16.

indociles , dont toutefois dans la société , où il est indispensable de vivre avec eux , il faut se rapprocher , parce qu'on ne peut les tirer de leur sphere. Enfin les instrumens de l'Agriculture sont simples jusqu'à la grossiereté ; nuls ressorts délicats , nulle matiere de valeur , nulle forme élégante , nulles façons recherchées qui puissent plaire à l'œil & amuser l'esprit : en les voyant on croiroit encore les arts au berceau , & le premier bonheur de l'homme paroît être de ne jamais les manier.

Ainsi pensent la plûpart de ceux qui habitent les campagnes. Toujours prêts à les abandonner , ils n'y demeurent qu'à regret , & le dégoût qu'ils en conçoivent les éloigne de l'application nécessaire pour tirer de leurs connoissances tous les avantages qu'elles feroient capables de leur procurer , ou pour en acquérir de nouvelles. Mais que diront-ils , si je leur fais voir la noblesse de leur état , & combien il faut de génie & de bonnes qualités pour devenir un bon œconome champêtre ? C'est ce que je vais faire le plus succinctement

que la matiere me la permettra.

Sur quelque partie de l'Histoire *Lettre sur l'Agriculture.*
 que l'on jette les yeux, tout fait l'é-
 loge de la vie pastorale & de l'Agricul-
 ture. La peinture des premiers
 tems nous charme par la simplicité,
 la candeur & les autres vertus de
 nos premiers peres. On porte envie
 à la paix & à l'abondance dans les-
 quelles ils vivoient; à leur santé vi-
 goureuse, à leur longue vie. S'ils ne
 possédoient pas les Arts & les Scien-
 ces dans un degré aussi éminent que
 nous, ils en connoissoient les prin-
 cipes & les cultivoient pour leur uti-
 lité, dont les bornes étoient celles de
 leurs desirs & de leurs recherches.
 Assez sages pour rejeter le superflu,
 on se plaît à les voir jouir sans crainte
 & sans danger des biens les plus né-
 cessaires & les plus doux; & l'image
 de leur félicité est encore assez forte,
 malgré l'éloignement, pour suspen-
 dre en nous, lorsque nous la considé-
 rons, le sentiment de nos peines pré-
 sentes.

Dans les tems postérieurs le ta-
 bleau change, mais le contraste qu'il
 forme tourne entierement à l'avan-

tage de l'Agriculture. Les hommes

Lettre sur l'Agriculture. qui quittent la campagne pour se jeter dans les villes, s'unissent en apparence pour se traverser réellement, ne se servent mutuellement que pour leur intérêt particulier, ne se fréquentent que pour s'épier. Faux amis, serviteurs infidèles, courtisans infidieux, leur bonheur n'est plus désormais que de perdre leurs concurrents, déprimer leurs égaux, écraser leurs inférieurs. En fuyant les peines du corps, ils se sont plongés dans celles de l'esprit; en s'éloignant de la nature, ils ont perdu toute modération. L'action trop vive les use en peu de tems, le repos trop long leur cause une pesanteur & un engourdissement funestes; le plaisir même qui ne devoit que réveiller & entretenir les esprits, les épuise: ainsi les infirmités se multiplient & la vie s'abrège. Mais cette vie toute courte qu'elle est, de combien de chagrins n'est-elle point traversée? A quels revers ne sont point exposées les fortunes des habitans des villes? elles croissent à la vérité très-rapidement & répandent un très-grand éclat; mais

on les voit aussi tomber tout à coup , *Lettre sur l'Agriculture.*
 parce qu'elles posent sur des fonde-
 mens empruntés , & que le luxe qui
 les faisoit briller au-dehors , les a ra-
 vagées au-dedans. En effet , quel est
 l'homme opulent dans une ville qui
 n'ait tout son bien dans la main d'au-
 trui , & dont la fortune ne dépende
 d'une infinité d'accidens qu'il ne peut
 prévenir ? Quelques trésors qu'il ac-
 cumule , il ne leur donnera jamais
 aucune solidité , s'il ne se rapproche
 de la campagne & ne se hâte d'y faire
 des acquisitions. La terre a été don-
 née à l'homme pour la cultiver. C'est
 d'elle qu'il doit tirer ses véritables ri-
 chesses ; celles qui lui viennent d'ail-
 leurs , n'ont pas plus de réalité que
 les fonds qui les produisent. La terre
 seule suffit pour occuper l'homme tout
 entier ; tandis que son corps s'exerce
 à la culture , son esprit en doit diriger
 les opérations. Ce double travail fai-
 soit le bonheur de nos premiers pa-
 rens , & le malheur de leur postérité
 est de l'avoir abandonné.

On ne doit pas cependant prendre
 ces derniers mots à la rigueur , ni s'i-
 maginer que depuis le premier âge

*Lettre sur
l'Agriculture.*

du monde , l'Agriculture ait été méconnue & négligée. L'Histoire au contraire , nous apprend qu'elle a été cultivée soigneusement chez les anciens Egyptiens. Moïse , dont le gouvernement admirable qu'il établit parmi les Israélites n'a pu jusqu'à ce jour être imité , en fit l'unique occupation de son peuple. Les Grecs l'ont comblée d'éloges ; leurs Législateurs en faisoient la principale de leurs Loix ; & c'étoit le premier objet qu'ils recommandoient à leurs Colonies. Elle a été le nerf de la République Romaine dans le tems de sa plus grande vigueur , & les grands hommes qu'elle produisit alors en foule l'éleverent à un si haut degré d'honneur , que sa réputation victorieuse de la corruption des mœurs qui suivit ces siècles heureux , lorsque l'Empire fut formé , réveilla l'attention de quelques-uns des Empereurs. C'est à l'un d'eux , à l'Empereur Probus , que la France doit les vignes & le vin dont elle abonde. Que si la barbarie des peuples qui ruinèrent l'Empire d'Occident l'a plongée dans une espèce de mépris dans les pays où ils se sont établis ; si ces vain-

queurs féroces & ignorans en firent le partage, & comme la peine des peuples qu'ils avoient vaincus ; si parmi eux enfin , il a été long-tems honteux de s'y adonner, c'est une faute qu'ils commencent à reconnoître, c'est une erreur dont ils reviennent déjà depuis quelque tems. L'Angleterre féconde en esprits profonds se fait gloire d'étudier l'Agriculture ; le vaste corps de l'Allemagne s'excite à l'imiter : l'une & l'autre sont surpassées par la nation Suédoise , qui ayant donné dans le dernier siècle des marques les plus éclatantes de sa valeur , fait admirer dans celui-ci la grandeur de sa sagesse , en formant une Académie , dont le soin principal est d'étudier la nature , les propriétés du pays, & d'en diriger la nature.

*Lettre sur
l'Agriculture.*

Tant de nations, de Législateurs , de Princes qui ont favorisé l'Agriculture , & tant de Sçavans qui l'étudient de nos jours , doivent donc faire comprendre à ceux qui habitent les campagnes, que leur condition n'est point aussi méprisable qu'ils le pensent , & qu'elle demande plus de lumieres qu'ils ne se pressent d'en acquérir.

*Lettre sur
l'Agriculture.*

En effet , comme il s'agit de faire porter à la terre différens fruits , de profiter de ceux qu'elle produit sans culture , même de les améliorer autant qu'il est possible ; de trouver dans les animaux domestiques une source inépuisable de commodités & de richesses , de préparer les semences , d'en conserver les fruits , d'entretenir des étangs & des bâtimens ; combien ne faut-il pas être éclairé pour tirer de chaque chose aux moindres frais possibles tout l'avantage qu'elle peut rendre ? L'œconome champêtre doit sçavoir non-seulement ce qu'il faut faire , & le tems propre pour l'exécuter , mais encore la façon dont il faut s'y prendre. Ainsi l'Agriculture est tout à la fois art & science , & se divise naturellement en théorie & en pratique.

La théorie de l'œconomie champêtre renferme une bonne partie de la Physique. L'Astronomie se présente d'abord ; non celle qui prédit les éclipses , qui détermine la position des lieux , qui mesure le cours des astres ; mais celle qui sçait le lever & le coucher des constellations

& des planètes, combien elles influent sur la température de l'air & sur les corps sublunaires, & qui connoît les vertus diverses de leurs influences. L'œconomie champêtre doit être instruit en général du mécanisme de la nature, afin de pouvoir juger au coup d'œil par l'exposition & la courbure des terres quelle en est la qualité, avant que de connoître plus exactement par l'odorat & le goût. Il sera sujet à se méprendre souvent dans l'emploi qu'il fera de son terrain, s'il ignore les principes dont les corps sont composés; & jamais il ne parviendra à forcer la terre de lui donner des fruits extraordinaires, soit pour la nature, soit pour la saison, soit pour la beauté & le goût, s'il ne sçait comment elle veut être préparée; c'est l'accord de la culture avec les qualités essentielles des plantes, qui produit ce que la campagne offre de plus admirable.

L'arpentage & le toisé de la charpente & de la maçonnerie lui doivent être familiers; & ce n'est point assez pour lui de les sçavoir par routine; il faut qu'il en ait puisé les principes

*Lettre sur
l'Agriculture.*

dans la Géométrie & la Trigonométrie. Par-là, il ne sera point facilement trompé, ni ne se trompera lui-même dans la mesure d'une pièce de terre. Il est souvent très-nécessaire d'en sçavoir la juste contenance, comme lorsqu'on en fait l'acquisition, ou que l'on veut sçavoir le tems qu'elle coûtera à façonner, ou qu'il s'agit de déterminer la quantité de semence que l'on doit y jeter. De même dans la construction ou la réparation de ses bâtimens, il ne sera point exposé à faire des entreprises au-dessus de ses forces : entreprises dont les suites sont toujours fâcheuses, ou parce que les ouvrages restent imparfaits, ou parce qu'ils épuisent ses finances, & le mettent hors d'état de subvenir à d'autres besoins, & de parer à un accident imprévû : car dans une maison de campagne un peu considérable, comme on trouve journellement quelque gain à faire, de même il survient toujours quelque perte à supporter.

Le gouvernement des bestiaux n'est point aussi simple qu'on se l' imagine. Chaque espèce est d'une nature par-

ticulière : elle a sa délicatesse & sa Lettre sur
 nourriture favorite ; elle aime la pro- l'Agricul-
 preté jusqu'à un certain degré dans ture.
 son étable & dans son fourage. L'É-
 conome qui ignorera ces choses, verra
 malgré ses soins dépérir ses trou-
 peaux. Mais ce n'est pas tout : ils
 sont sujets à des maladies auxquel-
 les il faut remédier au plutôt , de
 peur qu'ils n'y succombent , ou que
 le mal ne se communique. Souvent
 ils se blessent , & s'ils ne sont point
 pansés diligemment , ils restent estro-
 piés , maigrissent , & ne font plus au-
 cun profit. Lorsque le fleau de la
 mortalité les attaque , il faut beau-
 coup de connoissance pour en mo-
 dérer le progrès ; & ce n'est l'ouvra-
 ge ni des ignorans , ni des gens dis-
 sipés. Je sçais par moi-même que
 dans la mortalité qui ravagea la Fran-
 ce en 1713 , un gros troupeau de
 bêtes à cornes en fut préservé , tant
 qu'il trouva au retour des champs
 du cresson à paître dans les fontai-
 nes qui formoient les fossés du châ-
 teau , auquel il appartenoit. Cette
 herbe leur étoit si salutaire qu'elles en
 mangèrent jusqu'à la racine ; de sorte

*Lettre sur
l'Agriculture.*

qu'il n'en revint plus, le mal gagna le troupeau, & l'on en perdit plus de la moitié. Si l'on eût fait réflexion de bonne heure sur ce préservatif que les animaux indiquoient eux-mêmes, on leur en auroit défendu l'abord, & fauchant le creffon par coupes réglées pour le leur distribuer, on auroit donné au premier coupé le tems de repousser, en sorte qu'il auroit duré jusqu'à ce que la mortalité eût été passée.

Tout le monde sçait que le cheval, dont le service est si utile & si agréable, est sujet à une infinité de maux. Ce n'est pas une médiocre science que d'en connoître les perfections & les défauts, les maladies & les remèdes qui leur conviennent. L'habile œconome ne peut se dispenser de sçavoir ces choses, autant afin que personne ne lui en impose, que parce qu'étant ordinairement éloigné des villes il lui est impossible, ou extrêmement couteux d'en tirer les secours nécessaires, sur-tout lorsque les besoins sont pressans. On conçoit aisément que cette dernière raison l'oblige à avoir chez lui les principaux

remèdes , & à entretenir une petite apothicairerie , non-seulement pour l'usage de son bétail , mais encore pour celui de ses domestiques , lorsqu'ils tombent malades ou qu'ils se blessent. Ainsi la Médecine & la Pharmacie lui doivent être connues , & sans approfondir ces Sciences , il convient qu'il en ait quelque chose de plus qu'une légère teinture. Il doit sçavoir composer lui-même des baumes , dont les recettes excellentes ne sont point rares ; il doit connoître les simples que la terre produit dans son canton ; il doit sçavoir en tirer les vertus par les trois voies ordinaires , la digestion , la fermentation & la putréfaction : enfin , il doit toujours avoir une provision de remèdes qu'il est obligé de tirer des villes. C'est une précaution qui emporte avec elle de grands avantages. Il ne fait ses achats qu'à sa commodité , & les tire des lieux les plus renommés ; en les prenant dans leurs sources , il les a à meilleur compte & plus frais ; & certain qu'ils ne sont point falsifiés , il les trouve sous sa main dans le besoin. Le remède bon en lui-même ,

*Lettre sur
l'Agriculture.*

————— & appliqué sans délai redouble d'efficacité, & dissipe sans peine un mal naissant que le tems auroit rendu dangereux, & qui auroit résisté au même remède, dégradé par fraude ou par vieillesse.

*Lettre sur
l'Agriculture.*

Telles sont les connoissances dont on doit être pourvû, pour régir un bien de campagne, auxquels on pourroit joindre encore celle de l'action de l'air & de l'eau sur les corps, & de la qualité des vents, de qui dépend la fertilité ou la stérilité de la terre. Au reste, comme il n'est pas nécessaire de les posséder dans le plus éminent degré, on les acquiert sans peine par la conversation, la lecture, l'expérience & la réflexion. Les gens habiles & âgés ont vû beaucoup de choses, & l'on tire de leur entretien de grandes instructions. Il faut avoir les meilleurs livres sur les matieres dont nous venons de parler; & si l'étude que l'on en fait ne peut être suivie, à cause des distractions continues auxquelles on est exposé, elle a cet avantage inestimable, que l'expérience à chaque pas lui prête son flambeau pour résoudre les doutes,

éclaircir les raisonnemens & confir-
mer les préceptes. Alors on est porté
naturellement à réfléchir ; & cette
dernière opération de l'esprit, sans la-
quelle les autres sont inutiles, achève
de mettre un œconome en état de
commander judicieusement , parce
qu'il sçait ce qu'il commande.

*Lettre sur
l'Agriculture.*

On ne demande point à l'œcono-
me champêtre , autant de pratique que
de théorie. Il ne s'agit point qu'il la-
boure son champ , qu'il batte à la
grange , qu'il coupe dans le bois ,
qu'il bêche le jardin. Loin de l'affu-
jettir à aucun de ces ouvrages , je lui
prescris de ne rien faire ; il travaille
assez quand il fait travailler les au-
tres. Cependant il ne seroit point mal
que dans sa jeunesse il eût mis la main
à l'œuvre : il auroit appris par lui-
même à connoître le bon ouvrage &
le bon ouvrier ; il auroit senti com-
bien ces travaux sont rudes , & au-
roit ouvert son cœur à la compassion
pour ses généreux coopérateurs , qui
se contentant de la plus petite partie
du profit , veulent bien se charger de
la principale peine. Tels sont en effet
les domestiques & les gens de jour.

*Lettre sur
l'Agriculture.*

née que l'on prend à la campagne. L'art de les gouverner & de vivre avec eux, est un de grands ressorts de la prospérité du sage œconome. C'est ce que je vais développer en peu de mots.

Un œconome dans sa maison est un Roi dans son état. Ses domestiques sont ses ministres & ses officiers. La raison veut qu'ils soient subordonnés les uns aux autres, & que leurs fonctions soient séparées, afin d'éviter la confusion, & de peur que plusieurs se portant à un même ouvrage, ou se reposant les uns sur les autres, la plus grande partie des ouvrages ne reste à faire. Il ne doit les prendre qu'avec précaution, veiller sans cesse sur eux pendant qu'il les garde, & ne les renvoyer jamais mécontents, à moins qu'il n'ait contre eux de justes sujets de plainte. Ce que la prudence & l'équité lui commandent en ceci, son propre intérêt le lui conseille. En prenant un inconnu à son service, non-seulement il hazarde de s'attacher un paresseux ou un mal-adroit, mais il s'expose encore à donner entrée dans sa maison à un

homme peu fidèle. S'il néglige de voir Lettre sur
l'Agricul-
ture
ses gens travailler, quelques bonnes
qualités qu'ils ayent, il peut s'assurer
qu'ils se relâcheront de leur zèle &
même de leur fidélité. Sa réputation
souffrira, s'il les congédie sans récom-
penses, après en avoir été bien servi,
ou s'ils sortent de chez lui faute de
nourriture suffisante & de paiement
de gages, à cause de mauvais trai-
temens ou de l'excès des travaux :
personne ne voudra avoir affaire à
lui, & il ne trouvera pour le servir
que des stupides ou des inconstans,
qui lui causeront tous les jours quel-
que perte, ou le jetteront sans cesse
dans l'embarras de chercher du mon-
de pour faire ses ouvrages. Lors donc
qu'après s'être informé d'eux, il les
aura reçus chez lui, il doit de tems
à autre se montrer à eux dans les
lieux où ils travaillent, leur parler
avec douceur, mais avec gravité ;
& sans trop entrer dans ce qu'ils di-
sent les uns des autres, prendre garde
qu'il ne se forme entr'eux, des que-
relles, qui pourroient dans la suite
lui faire perdre ses meilleurs sujets.
Le moyen le plus sûr pour prévenir

*Lettre sur
l'Agriculture.*

ce désordre , est de ne point écouter les rapports , ni mettre entre eux par les bons ou mauvais traitemens d'autre différence que celle qui vient de leurs emplois. Car la jalousie est une peste parmi les domestiques : aveuglés une fois par cette basse passion , ils ne connoissent plus les intérêts de leur maître ; leur unique attention est de procurer par toutes sortes de moyens la disgrâce du prétendu favori ; & qu'ils réussissent ou ne réussissent pas , les affaires de l'oëconome en souffrent toujours considérablement. Il est encore un autre moyen de les conserver en paix ; c'est de les tenir sans cesse occupés. L'oëconome pour cet effet doit avoir attention à ne point trop prendre de domestiques. Il suffit qu'un seul d'entr'eux soit dans l'inaction pour faire murmurer les autres , & les décourager. C'est un écueil qu'on ne peut éviter avec trop de soin ; il sera plus utile , toute compensation faite , de prendre de gens de journée , lorsque les ouvrages presseront , & qu'ils se feront accumulés.

On se sert ordinairement de la jeu-

nessé, de garçons & de filles. L'œconome doit s'attendre que la nature parlera dans eux. Si la pudeur en est offensée, qu'il chasse au plutôt les coupables, qui jetteroient infailliblement sa maison dans un désordre, capable de la renverser. Si leurs vûes sont légitimes, qu'il ne s'y oppose point. On ne gouverne pas plus aisément à la campagne qu'à la ville cette passion délicate & violente. Caprices, jalousies, distractions, dégoût du travail, tous les effets de l'amour, traverseront sans cesse ses desseins, rendront ses soins inutiles, & feront languir les travaux. Qu'il hâte donc l'union des amans, s'il juge qu'ils se conviennent, plutôt que d'entreprendre d'éteindre des feux que les obstacles ne font qu'irriter. Il se gardera bien néanmoins de retenir chez lui les nouveaux époux, quelque regret qu'il ait de les perdre. Pour deux qu'il perdra, il en retrouvera quatre : les domestiques se présentent en foule où les domestiques se marient.

*Lettre sur
l'Agriculture.*

Les gages des domestiques sont dans l'esprit de plusieurs personnes un objet

*Lettre sur
l'Agriculture.]*

considérable : elles croient gagner beaucoup en donnant peu , & se font plus de tort qu'elles ne pensent. Un bon ouvrier sçait ce qu'il vaut , & s'il entre dans une maison trop ménagere, ce n'est que pour en attendre une meilleure. Un sage œconome sçait aussi le prix d'un bon laboureur & d'un bon berger ; & que comme c'est une injustice criante de retenir le salaire d'autrui , c'en est une formelle de le donner plus foible qu'il n'est mérité. On ne doit pas cependant tomber dans le défaut de ceux qui par un excès de bonté , payent trop cher & nourrissent trop bien leurs domestiques : toute la substance du ménage s'écoule par ces deux canaux ; les domestiques regardent leur maître comme peu entendu, le servent négligemment , s'amollissent , & deviennent insolens. Mais lorsqu'ils ont tant en gages qu'en nourriture , ce qui leur convient , & rien au-delà , ils sentent la justice que l'on observe à leur égard, respectent un maître équitable & ferme , & craignent de lui déplaire. Ainsi chacun s'applique à son ouvrage avec zèle , & se fait

un point d'honneur de s'en acquitter avec distinction, d'où résulte une suite non interrompue de biens infinis, & une prospérité peu commune. Car comme la Musique ne donne tout le plaisir qu'elle promet, que lorsque celui qui chante y joint des agrémens & des finesse, que la note ne lui peut indiquer, de même les ordres n'ont absolument l'effet qu'en attend celui qui les donne, que lorsque ceux qui les exécutent, y apportent de certaines attentions, qu'il est impossible de leur prescrire.

*Lettre sur
l'Agriculture.*

L'œconome ne perdra donc point de vue ces deux vérités, que la vie de la campagne est dure, & que le travail demande de la sobriété. Mais comment pourra-t-il à l'égard des autres observer judicieusement ces deux règles de conduite, s'il ne les pratique lui-même ? En effet, lorsqu'il aimera la vie molle & la bonne chère, il se verra, sans qu'il s'en apperçoive, entraîné dans la grande dissipation. Les visites trop fréquentes qu'il recevra, consommeront ses récoltes : celles qu'il rendra, en le tirant de chez lui, le mettront hors d'état de voir ce qui s'y pas-

*Lettre sur
l'Agriculture.*

se ; de donner les ordres nécessaires ; de profiter des momens de la vente. Il n'aura ni le tems de prévoir les accidens , ni le moyen d'y remédier. L'attirail de l'Agriculture n'étant ni soigné , ni ménagé , deviendra d'un entretien considérable. Bientôt il sera contraint d'aller aux emprunts ; les maladies viendront , la disette se fera sentir , & le crédit se perdra. Alors les créanciers effrayés le presseront , & lui donneront tous les chagrins , qui accompagnent des affaires dérangées.

La vie dure , la sobriété & la retraite , lui procureront au contraire autant de biens que les vices opposés lui attireroient des malheurs ; car à la campagne , les vices sont sans ressource , & les vertus portent toujours leur fruit. Le vigilant œconome , en donnant à ses gens l'exemple d'une vie active , en se montrant à eux , malgré la rigueur de la saison & les incommodités du tems , par-tout où ils seront occupés , les rendra diligens & soigneux , & il aura besoin de moins de monde , pour faire les mêmes ouvrages que s'il les abandonnoit à eux-mêmes. La tempérance

rance préviendra les maladies , ménagera les provisions , & lui tiendra l'esprit aussi libre que le corps dispos. *Lettre sur l'Agriculture.*
 La retraite , c'est-à-dire , la fréquentation de peu de monde , lui laissera tout le tems de vaquer à ses affaires. Il trouvera le tems non-seulement de s'instruire sur l'Agriculture , mais encore de s'orner l'esprit des connoissances de l'Histoire ; & ce qui est d'une toute autre importance , de former son cœur à la piété par des lectures édifiantes. Il réfléchira dans son loisir , & la réflexion lui apprendra que le grand secret de l'œconomie champêtre est de ne rien laisser perdre ; d'acheter peu , & de vendre beaucoup. Elle lui découvrira des pertes prochaines qu'il aura soin d'éviter , & un nombre infini de petits gains à faire. Il n'en échappera aucun , & ces petits gains qu'un esprit faux & dissipé méprise , parce qu'il n'en connoît pas les suites , seront pour lui autant de sources secrètes d'opulence. Alors sa réputation répandra de toutes parts l'odeur la plus précieuse ; chacun briguera le bonheur de le connoître & d'en être aimé. Si quelque

*Lettre sur
l'Agriculture.*
10.

accident, quelque malheur un peu considérable lui arrive, les secours viendront s'offrir d'eux-mêmes, & craindront d'être refusés. Quelque grandes au reste que soient ces pertes, elles ne lui laisseront aucun désespoir dans le cœur, comme les richesses qu'il a gagnées ne lui ont coûté aucuns remords.

Cependant il passe une vie douce & tranquille, sans connoître que de nom les funestes passions qui tourmentent les hommes, ni les fortunes qui les éblouissent, ni les disgraces qui les abbattent. Toujours en action sans s'épuiser, toujours occupé de mille soins sans inquiétude; ses travaux finissent avec la journée, & la Providence s'est chargée de ce qu'il ne peut faire. Comme sa vie dure n'est point sans relâche, sa retraite n'est point une solitude; & sa tempérance n'exclut point le plaisir. Dans les jours de repos, il assemble quelques amis; & prenant avec eux les plaisirs d'une table abondante, dont l'appétit rend tous les mets agréables, il goûte avec eux une joie pure qu'il est inutile de chercher ailleurs,

En effet, étant tous parfaitement indépendans, même les uns à l'égard des autres, & liés uniquement par l'estime réciproque, leur conversation n'est ni semence de querelles, ni une suite d'intrigues. Leurs occupations accoutumées, quelques traits de l'Histoire passée ou de la présente, en font la matière, qu'une entière liberté met en œuvre, & que la gaieté embellit. Heureux si chacun dans son séjour peut s'associer une compagnie, que la modestie, la discrétion & l'amour du travail caractérisent : plus heureux encore si leurs enfans sont capables de suivre leurs exemples, & de comprendre que l'homme ayant été condamné à cultiver la terre pour vivre, il ne trouvera jamais le travail si doux, ni la vie plus aisée, qu'en se conformant à la lettre de la sentence, prononcée contre lui par son divin Juge.

Voilà en abrégé, Monsieur, quelle est l'Agriculture, la vie de ceux qui s'en occupent, les talens & les vertus qu'elle demande, & les fruits qu'elle rapporte. Voilà ce que votre ami est allé faire, & à quoi il employe

*Lettre sur
l'Agriculture.*

ses rares qualités. Il est allé regner chez lui, se donner dans la paix l'occupation la plus utile à l'Etat, & se mettre dans la situation la plus flatteuse pour un grand cœur, de n'avoir besoin de personne; & de pouvoir obliger beaucoup de monde. Car je ne finirois point, si je voulois entrer dans le détail du bien que peut faire un sage & riche oëconome aux peuples de son voisinage, soit en les employant dans ses travaux, soit en leur faisant part de ses richesses. Ne soyez donc plus étonné de la résolution qu'il a prise; & pour vous convaincre combien elle est pleine de sagesse, allez passer quelques mois avec lui. C'est là que vous confronterez à loisir l'indépendance dont vous vous flattez avec la sienne; votre indifférence avec sa tranquillité, les mouvemens où les devoirs de la Cour & de la société vous engagent malgré vous, avec son activité & sa vigilance; & je suis persuadé que vous avouerez sincèrement qu'il jouit de la réalité d'un bonheur, dont vous ne possédez que l'apparence.

J'étois prêt de fermer cette Lettre, peut-être trop longue pour vous, Monsieur, mais certainement trop courte pour le sujet, lorsque j'en re- *Préparation de semences.*
çois une, où je trouve une recette pour l'Agriculture, aussi facile que curieuse. C'est la préparation d'une eau pour arroser les arbres & les plantes, dans laquelle on peut faire tremper les semences avant de les semer ou planter, jusqu'à ce qu'elles y gonflent. Celui qui m'envoie cette recette l'a éprouvée, & il en a retiré tout ce qu'il s'en étoit promis. Les plantes & légumes grossissent prodigieusement, & ont un goût excellent; il en est de même des fruits, qui viennent aussi en plus grande quantité; & le bled se multiplie très-considérablement. Voici ce dont il s'agit.

Prenez une partie de nitre ou salpêtre (c'est-à-dire, une demi-livre, une livre, deux livres, ce que l'on voudra) & deux parties de sel commun (c'est-à-dire le double) mettez-les dans un creuset, & les faites fondre ensemble. Quand ils seront fondus, retirez-les du feu, laissez-les

*Prépara-
tion de se-
mences.*

refroidir ; & sur une livre de cette matiere , versez dix pintes d'eau. Les sels s'y dissoudront , & alors vous en arroserez vos arbres , vos plantes , & vous y ferez tremper vos semences.

La facilité de la préparation de cette eau , est ce qui m'engage à vous la communiquer : vous en pourrez faire vous même l'expérience dans votre jardin , & si vous en arrosez quelques légumes , que vous laissiez ensuite monter en graine , il y a tout lieu de compter que cette graine aura plus de force & de vertu que la graine commune.

Si vous étiez plus attaché à la Physique , que vous ne l'êtes , j'aurois ici une belle occasion de m'étendre , & de vous faire voir que la fécondité que cette eau donne aux plantes & aux semences , est l'effet de la réunion des deux sels de mer & de terre , qu'étant freres & fils d'un même pere inconnu , semblent être réduits , quoique très-parfaitement , dans leur nature. Aussi verrez-vous les plantes que vous en arroserez , attirer une rosée abondante dans les nuits les

plus sèches, & lors même que les plantes voisines ne paroîtront point *Prépara-*
 avoir été humectées. Mais vous ne *sion de Se-*
 vous intéresserez à ces causes que *mences.*
 lorsque vous en aurez vû les effets.
 Je vous invite à vous en donner le
 plaisir, persuadé que la satisfaction
 que vous trouverez à voir prospérer
 ce dont vous aurez pris soin, fera au-
 près de vous l'apologie complete de
 ceux qui s'adonnent à l'Agriculture.

Je suis, &c.

CAUSES, selon M. Stromer, Pro-
 fesseur dans l'Université d'Upsal, qui
 font geler les Arbres dans les grands
 hyvers, & moyens de prévenir ces
 accidens.

ON doit reconnoître pour prin- cipes que l'eau occupe plus de *Des Arbres*
 place étant gelée, que lorsqu'elle ne *qui gèlent.*
 l'est pas; que la graisse & l'huile des
 végétaux en occupent moins; que
 tous les arbres, sur-tout ceux qui jet-
 tent leurs feuilles en automne, boi-

*Des Arbres
qui gèlent.*

vent en été une quantité considérable d'humidité, & l'évaporent de même : enfin que les petits rejettons ont des vaisseaux plus gros que le tronc, & renferment par conséquent une plus grande quantité d'humide.

M. Hales a prouvé qu'un arbre ayant ses feuilles, boit quinze, vingt, même trente fois plus d'eau, qu'un arbre qui n'en a point. Par conséquent les feuilles sont cause qu'un arbre boit tant d'humidité.

Le Docteur Grew a remarqué que plus long-tems le suc circule dans un arbre, plus il change sa nature aqueuse en graisse glutineuse. M. Hales confirme le fait. Ce dernier a aussi observé que les arbres qui sont verts en hyver comme en été, boivent peu d'eau : leur suc a un mouvement très-lent, & devient par-là glutineux & gras : il ne se fixe pas en hyver, & son mouvement quoique lent, conserve à l'arbre ses feuilles.

Comme les arbres qui ont encore leurs feuilles sont nécessairement remplis de sucs aqueux, il s'ensuit qu'étant surpris par un fort hyver avant que leurs sucs soient diminués

ÉCONOMIQUE, &c. 57
ou changés en nature glutineuse qui
ne se gele ni ne se répand pas si aisé-
ment, les vaisseaux de l'arbre doivent *Des Arbres*
nécessairement se crever ; par consé- *qui gèlent.*
quent leur suc doit s'extravafer , &
causer par-là , comme dans les ani-
maux , la mort de l'arbre par une es-
pèce d'hémorragie que rien ne peut
arrêter.

L'expérience prouve la vérité de
ce que l'on avance. Les arbres qu'on
transporte d'un climat chaud dans
un climat froid , & que l'on plante
dans la bonne saison , soutiennent de
forts hyvers. Ils meurent au con-
traire quand on les plante de trop
bonne heure en automne , lorsque
leur suc se trouve encore en trop
grande quantité , & qu'il est trop
aqueux , ou quand on les plante trop
tard dans le printems , après que le
suc a commencé à remonter dans
l'arbre. Le grand hyver , qui dans le
Nord commença à la Saint Michel
de 1708 , causa la mort à quantité
d'arbres qui s'étoient soutenus aupa-
ravant , & dont les mêmes espèces
se sont soutenues depuis par un froid
aussi fort , mais qui étoit venu plus

*Des Arbres
qui gèlent.*

tard. Dans les parties septentrionales où les bleds gèlent fort souvent, on ne craint pas tant les forts hyvers, que ceux qui durent trop long-tems dans le printems. Il semble que la sage disposition du Créateur exige que les arbres quittent leurs feuilles avant l'hyver, parce qu'elles leur font autant de mal dans cette saison qu'elles leur ont fait du bien dans les autres.

Les arbres qui viennent des pays chauds & méridionaux, renferment une plus grande quantité de sucs aqueux que ceux qui croissent dans le Nord, comme M. Hales l'a aussi expérimenté. Il s'ensuit de-là que les premiers sont plus en danger de se geler, ce que l'expérience confirme journellement. Le meilleur remède - pour prévenir la mort de ces arbres paroît être d'imiter la nature, c'est-à-dire, d'ôter les feuilles avant le tems qu'elles tomberoient d'elles-mêmes, afin de rendre par là le suc de l'arbre moins aqueux & plus glutineux; car l'aquosité se gelant dans un fort hyver creveroit les vaisseaux de l'arbre par son expansion.

Les expériences que M. Stromer a faites en conséquence de ces principes sur de petites branches du sommet des arbres qui se gellent ordinairement ont fort bien réussi. La relation de M. Laurent de ce qui s'est passé en Angleterre dans le années 1708 & 1709, en est une nouvelle preuve. Il dit que toutes fortes d'arbres moururent dans ces fortes gelées, à l'exception des meuriers, dont les feuilles avoient été arrachées avant l'hyver pour la nourriture des vers à soye. *Des Arbres qui gellent.*

Enfin M. Stromer remarque qu'on ne doit pas arracher toutes les feuilles à la fois, comme la nature ne les fait point tomber en un seul jour; mais qu'il faut en ôter successivement quelques-unes, en sorte que l'arbre soit presque dépouillé à l'entrée de l'hyver. Il observe encore qu'on doit prendre garde à ne pas arracher en même tems les boutons. Le véritable tems pour chaque arbre doit être déterminé par des expériences réitérées, parce que les arbres fort aqueux demandent à être dépouillés plutôt que ceux qui le sont moins : peut-

Des Arbres qui gèlent. être doit-on aussi dépouiller les arbres exotiques & ceux qui sont plantés nouvellement, plutôt que ceux qui ont été long-tems dans le pays, ou qui sont vieux plantés.

On peut ajouter à ces dernières observations de M. Stromer, par forme d'explication, que les arbres les plus aqueux sont ceux qui les premiers donnent au printems des feuilles, & que la nature toujours réglée dans ses opérations, dépouille aussi les premiers en automne. Il est facile de remarquer que le chêne & l'orme, qui sont si tardifs à pousser leurs feuilles, les conservent encore long-tems après que les autres arbres plus tendres n'en ont plus.

P R É P A R A T I O N

Pour rendre le Bois incombustible.

Bois incombustible. L'EXPERIENCE prouve assez que le bois sec s'enflamme au feu, & qu'une espèce de bois brûle plus promptement qu'une autre.

Plus il y a de parties huileuses dans le bois , plus ses pores sont ouverts ; *Bois incom-*
& plus ils sont renfermés en dedans , *buftible.*
plus le feu agit pour le diffoudre.
L'huile nourrit le feu , & l'air contenu dans les pores du bois augmente la féparation & la dilatation des parties qui contiennent la matiere du bois ensemble , ou furmonte & détruit l'attraction qui tient les particules du bois jointes entr'elles.

Nous connoiffons dans la nature quantité de fels qui ne s'enflamment point par le feu , fans doute parce qu'ils ne contiennent point d'huile , qui fert d'allumette dans les corps naturels.

Parmi ces fels on peut compter l'alun , qui étant échauffé exhale un certain fousle caufé par le flegme & l'air , mais qui un instant après s'affaiffe en formant une matiere fêche & calcinée qui ne fe confume pas dans le feu. Ainfi en faifant parvenir un pareil fel incombustible dans les petits réduits & pores cachés du bois au point d'en chaffer tout l'air qu'ils renfermoient auparavant , le feu ne pourra plus agir fur les particules

Bois incom- huileuses du bois , tant qu'ils seront
buftible. garantis par ce fel qui en enduit les
 parois.

Nous ſçavons d'ailleurs que le bois ſec reçoit quantité d'eau dans ſes pores , & que le fel mis dans l'eau ſe fond & ſe diſſout juſqu'à ce que l'eau en ſoit parfaitement impregnée. Il eſt évident par-là que lorsqu'on trempe du bois ſec dans de l'eau remplie de particules de fel , celui-ci doit pénétrer avec l'eau dans les petits réduits & les pores cachés du bois. Or ſi le fel en queſtion eſt naturellement incombuſtible , il faut de même que l'eau s'étant deſſéchée , le bois réſiſte au feu à cauſe des particules de fel dont il ſera reſté enduit , & devienne incombuſtible avec lui.

Ce fait eſt confirmé par la preuve ſuivante. En travaillant dans une mine d'alun , on jetta dans le feu pluſieurs douves de vieux baquets , & autres vafes qui étoient uſés à force d'avoir ſervi à la cuiſſon de l'alun : il n'y eut pas moyen de faire prendre feu à ces morceaux de bois qui étoient pénétrés d'alun , quoiqu'on les y laiſſât pendant fort long-

tems. La force de la chaleur du four les consuma à la fin, mais ils ne jet-
 terent point de flamme. *Bois incom-*
buftible.

Il est aisé de comprendre la cause de cette incombuftibilité par ce qui a été dit. Il est évident par la même raison, que s'il y avoit d'autres sels de même nature que l'alun qui occupassent les pores du bois, l'effet de la flamme sur le bois & la dissolution de celui-ci en seroient rendus encore plus difficiles. Ceci s'accorde parfaitement avec ce qu'a avancé un grand Physicien, qui prétend qu'on doit faire dissoudre dans de l'eau plusieurs sels incombuftibles, comme le sel marin, le vitriol, l'alun, mêlés ensemble, & qu'en faisant bouillir dans cette eau toute sorte de bois, on lui communiquera la vertu de se conserver contre l'action de la flamme.

Cette méthode seroit sans doute d'une extrême utilité, si elle pouvoit être d'usage pour les bois de charpente; peut-être quelque jour en la perfectionnant, l'amenera-t-on à ce point; mais en attendant on peut s'en servir avantageusement pour préparer les bois dont on fait les par-

*Bois incom-
bustible.*

quets des cabinets & appartemens ,
& prévenir ainsi de funestes incen-
dies , tels qu'on en a vû plus d'une
fois causés par la simple communica-
tion du feu de la cheminée au parquet
qui en étoit voisin. On peut encore
donner cette trempe aux instrumens
de bois qui vont au feu , comme aux
pelles à four , fourgons & autres ,
sur-tout dans les lieux éloignés des
villes , où il n'est pas aisé d'en recou-
vrer d'autres , lorsque ceux que l'on
a viennent tout-à-coup à être endom-
magés par le feu , & sont hors d'état
de servir. Enfin les ouvriers en pour-
ront faire plusieurs ouvrages curieux ,
parce que les sels donneront infailli-
blement au bois une solidité que la
nature lui avoit refusée.

De la rosée farineuse qui tombe sur le houblon. Divers moyens pour en détourner les mauvais effets.

LA rosée farineuse est une rosée De la rosée
farineuse. mielleuse qui tombe en été au lever du Soleil dans le tems que les seigles sont mûrs, & que le houblon est en fleur. Elle tombe inégalement, c'est-à-dire, que quelquefois elle embrasse tout un canton, quelquefois elle n'affecte que certaines places. Son effet sur le houblon est de faire sécher, périr & de consumer enfin les feuilles, & par conséquent de ruiner entièrement la récolte. Il n'en est naturellement préservé, que lorsqu'il survient une pluie qui lave la plante en entier, & la débarrasse de cette funeste rosée; mais comme il est très-rare que la pluie vienne à point nommé au secours de la plante, on a cherché des moyens artificiels pour la garantir contre cet accident. Les uns ont entouré les montagnes de houblon de fumier de porc, les autres

ont fait promener dans la houblon-
De la rosée farineuse. niere des hommes avec des vases
pleins de cendre de hêtre qu'ils jetoient au vent sur le houblon dans le tems que la rosée tomboit , & chacun se trouvant bien de son expérience , a prétendu avoir rencontré le préservatif spécifique contre les mauvais effets de la rosée farineuse. On a même été plus loin , chacun a voulu que le remède dont il se servoit , fût l'unique. Ceux qui usoient du fumier de porc , ont dit que les cendres pouvoient bien empêcher l'action de la rosée sur la plante , mais qu'en même tems elles en bouchaient les pores & ôtoient à la terre son humidité , ce qui causoit à la plante , à peu près le même mal ; que d'ailleurs on n'avoit pas du hêtre partout , & que s'il en falloit faire venir de loin , le remède devenoit en quelque façon impraticable par sa cherté & la difficulté de l'avoir. Les partisans des cendres ont dit de leur côté , qu'ils ne comprenoient pas comment du fumier de porc disposé au printems autour d'une montagne de houblon , pouvoit conserver assez

de vertu pour détruire en été la mauvaise qualité de cette rosée. Pour rendre la diffention complète, les uns & les autres ont prétendu que les expériences qu'ils avoient faites de leurs remèdes respectifs ne leur avoient point réussi.

*De la rosée
farineuse.*

Cette dispute intéressante pour les Provinces où la bierre est la boisson commune, a excité un Physicien à examiner ce que c'est que cette rosée farineuse. A l'aide du Microscope, il a reconnu que cette funeste rosée est un amas d'œufs de petits insectes, qui volent en quantité dans l'air au tems que le houblon est en fleur. Ces insectes rongent les feuilles & les arbres, & subissent plusieurs métamorphoses, ainsi que les autres insectes. Cette découverte lui a fait juger, que comme en général les insectes ne s'attachent point aux arbres pleins de forces, ni aux plantes vigoureuses, mais seulement à ce qui est foible & malade, parce qu'ils ont un sentiment si fin qu'ils connoissent par l'odorat le mal qui attaque intérieurement l'arbre & la plante, quoique l'un & l'autre paroissent en-

core au-dehors très-sains ; il se pour-
De la rosée roit bien faire que le fumier de porc
farineuse. donnât une telle vigueur au houblon ,
que ces petits animaux craignissent
de l'attaquer. Car il est bon de sça-
voir que les insectes qui piquent une
feuille , la laissent aussi-tôt qu'ils lui
trouvent un suc abondant , dont les
sels sans doute les incommode , &
qu'ils ne s'arrêtent que sur celles qui
commencent à se dessécher & à per-
dre leur sève. La cendre pourroit de
même avoir la vertu de leur nuire ,
& ses sels seroient peut-être capables
de les offenser.

Mais une nouvelle expérience em-
pêche d'ajouter une foi entière à ces
deux remèdes , & fait voir que s'ils
ont quelquefois préservé le houblon
des effets de la rosée farineuse , on
n'en doit pas conclure qu'ils l'en ga-
rantissent toujours. Un œconome
Physicien a vû son houblon gâté par
la rosée , malgré le fumier de porc
dont il étoit entouré , malgré les cen-
dres qu'il avoit fait jeter. En peu de
jours les feuilles de la plante ont été
couvertes d'un million de petits in-
sectes blancs. Les cendres à la vérité,

paroïſſoient les tuer ; mais , comme nous avons dit plus haut , elles pri-
voient en même tems le terrain de *De la rosée*
son humidité nécessaire. Dans le dé-*farineuse.*
sir de sauver son houblon , il se rap-
pella un axiome de médecine qui dit
que l'amertume tue les insectes , *ama-*
rum necat vermes. Il fit donc piler de
l'absinthe , & l'ayant fait infuser dans
de l'eau , il en fit arroser son houblon
au moyen d'une pompe à feu : mais
il étoit trop tard , le houblon étoit
déjà perdu , Ce n'est pas sans chagrin
que l'on perd une récolte sur laquelle
on avoit lieu de compter. Cet œco-
nome affligé voulut du moins soula-
ger sa douleur en racontant à un Ec-
clésiastique son voisin , homme de
condition , entendu dans l'œconomie
de la campagne , l'accident qui lui
étoit arrivé , & les soins inutiles qu'il
s'étoit donnés , soit pour le prévenir ,
soit pour y remédier. L'Ecclésiasti-
que lui répondit que quand un pareil
malheur lui arrivoit , sans se donner
tant de mouvemens , il faisoit arra-
cher sur le champ toutes les feuilles
de son houblon , que les semences re-
pouſſoient d'autres feuilles , & qu'il

avoit encore au moins la moitié, & quelquefois les deux tiers de sa récolte ordinaire.

M O Y E N S

De rendre les Bruyeres fertiles.

*Bruyeres
fertiles.*

LES projets les plus avantageux sont ceux qui pour l'ordinaire trouvent le moins de crédit. Les hommes qui ne sont qu'une complication d'habitudes bonnes ou mauvaises, ne s'imaginent point que ce qu'ils n'ont pas accoutumé de voir soit possible; & par respect pour leurs ancêtres, ou par prévention pour eux-mêmes, ils dédaignent de tenter ce que leurs peres n'ont point fait, & ce que de leur tems ils n'ont point vû exécuter. Si quelqu'un plus entreprenant que les autres hazarde une tentative pour faire, par exemple, communiquer deux rivières, pour rendre fertile un pays stérile jusqu'alors; si ses travaux ne sont point couronnés par un heureux succès, c'est un titre pour eux qui les autorise à condamner l'entreprise

comme téméraire & folle , & l'Auteur est infailliblement traité de fourbe ou de visionnaire. En vain quelque esprit plus réglé voudra-t-il leur faire comprendre qu'un dessein bon en lui-même , utile à l'Etat & à la société , mérite toujours l'approbation publique , indépendamment du succès , parce que ce succès qui paroît suivre naturellement des principes généraux de la théorie , dépend souvent dans la pratique & dans l'exécution d'une infinité de circonstances qu'il n'est pas possible de prévoir : en vain leur représentera-t-il que la plûpart des entreprises qui ont aujourd'hui une exécution heureuse & suivie , ont échoué dans leur commencement ; que la manufacture des beaux mouchoirs de fil de Saumur & de Doué , est tombée deux fois , & n'a réussi parfaitement qu'étant relevée en troisième lieu ; que les canaux d'Orléans & de Briare ont ruiné leurs premiers Entrepreneurs , &c. ils conviennent des faits qu'ils ont sous les yeux , mais se fondant sur la différence qui se trouve entrè tous les cas particuliers , ils accordent ce qui

*Bruyeres
fertiles.*

*Bruyères
fertiles.*

est, & nient ce qui n'est point encore.

Ce seroit donc en pure perte que nous proposerions aujourd'hui des moyens de rendre fertiles les Bruyères qui sont en France, si nous n'écrasions ces faux raisonnemens sous le poids de la plus grande autorité, si nous ne faisons voir que la distance des lieux, séparés même par la mer, n'a point empêché que l'on ne tentât dans un pays ce qui avoit réussi dans un autre. Nous parlons du Roi d'Angleterre, qui voyant avec quel succès dans son Royaume par le moyen des Turnipes on est parvenu à faire porter du froment aux Bruyères les plus stériles, a crû, par une attention bien digne d'un Souverain, communiquer cette méthode aux peuples de ses Etats héréditaires d'Hannovre & de Brunswick, afin qu'ils essayassent de tirer le même parti des Bruyères dont leurs pays sont entre-coupés.

Les Turnipes d'Angleterre ressemblent parfaitement aux grosses raves blanches, que nous nommons radis, & produisent une espèce de navets blancs. Les Bruyères où

où on les sème ne sont point celles où l'on voit des arbres, des buissons & de l'herbe, & qui fournissent aux bestiaux une pâture suffisante; mais celles qui étant absolument ingrates, ne portent qu'une herbe très-sèche & très-maigre, qui n'est pour les animaux qu'une très-foible nourriture.

*Bruyères
fertiles.*

Ce que le Roi d'Angleterre ordonne à ses sujets, nous le proposons à nos concitoyens; & nous ne croyons pouvoir mieux les engager à faire les mêmes expériences, qu'en leur mettant sous les yeux l'Edit que ce Prince a fait publier dans ses Etats héréditaires, avec l'instruction qu'il y a jointe, sur la culture des Turnipes ou grosses raves blanches. Ils verront par l'un & par l'autre, que loin de négliger la différence qui doit se trouver entre le terrain d'Angleterre & celui d'Hanovre & de Brunswick, cette différence est le fondement de la méthode que l'on prescrit de faire des essais en petit, & d'observer toutes les circonstances du succès qui en résultera. C'est le moyen le plus sage, & peut-être l'unique, de pro-

Janvier 1751.

N° 4

**Bruyeres
fertiles.**

fiter dans un pays de ce qu'on a découvert dans un autre, & nous espérons, qu'auprès des personnes sages, elle servira de réponse suffisante à toutes les objections de ceux qui regardent les difficultés qu'ils forment, comme une preuve incontestable de l'étendue de leur esprit & de sa pénétration.

*EDIT du Gouvernement d'Hanovre
publié dans tout le Pays, sur la
façon, ordonnée par le Roi d'An-
gleterre, de cultiver les Bruyeres stériles
avec la graine de Turnipes, du
26 Mai 1748.*

Sa Majesté ayant ordonné qu'on prenne tous les soins imaginables pour tirer parti des Bruyeres qui se trouvent dans ses pays, & pour les rendre fertiles de la même façon qu'on le fait en Angleterre avec beaucoup de succès; & le principal point dépendant de ce que tous les employés dans les campagnes se donnent la peine de faire des essais en petit, pour tâcher de découvrir peu

À peu, si, & comment les intentions de Sa Majesté pourront être effectuées, pour cultiver les districts considérables de Bruyeres qui se trouvent dans les Pays : nous avons crû devoir vous communiquer qu'en Angleterre, au défaut de fumier nécessaires, on sème dans des terres stériles & désertées de la graine d'une certaine espèce de raves blanches, ou de navets, appelés *Turnipes*, & que par ce moyen on en tire un si bon parti, qu'elles rapportent avec le tems de très-bons fruits.

*Bruyeres
fertiles.*

Pour vous mettre en état d'essayer si les cantons de Bruyeres dans ces Pays peuvent être de même améliorés, on vous adresse des exemplaires d'une instruction à ce sujet, qui nous a été envoyée d'Angleterre, vous devez apporter toute l'attention imaginable, pour faire des essais convenables, & pour effectuer ce que Sa Majesté désire.

Quoique la préparation ordonnée dans cette instruction ne puisse pas se faire sur ces cantons de Bruyeres,

Bruyeres
fertiles. qui n'ont jamais été rompus , parce
qu'ils doivent être labourés pour cet
effet avant l'hiver, c'est-à-dire , dans
l'automne ; vous ferez néanmoins
une chose agréable au Roi , de choisir
dans une autre terrein cultivé au-
paravant , & étant à présent en friche ,
des quartiers d'un huitième ou
d'un quart d'arpent de différentes
qualités , comme sablonneux , maré-
cageux , argilleux , & tous Bruyeres ;
de les labourer aussi-tôt les présentes
reçues , & d'y semer de la graine de
Turnipes , en comptant environ une
livre & demie par arpent ; de suivre
exactement vos instructions , & de
préparer même certains terrains trop
secs & trop maigres avec du fumier
court & pourri , ou avec de la terre
grasse des fossés.

2. Pour assurer les endroits ense-
mencés avec la graine de Turnipes
contre les bestiaux , il vous sera libre
par-tout où le cas écherra , de les
entourer d'une haye aux dépens du
Roi.

3. Il faut avoir l'attention , à me-
sure que les navets croîtront , d'ob-

servir exactement tout ce qui est ordonné dans les instructions.

Bruyeres

4. Au cas que les Turnipes profitent comme on le souhaite, vers l'automne prochaine, il faut sur-tout avoir l'attention d'en garder pour le moins cinquante ou cent, selon les instructions, de les transplanter à propos dans le printems suivant, & de tâcher d'en avoir de la semence.

5. Nous attendons de vous pour le mois d'Octobre deux ou trois de ces Turnipes de différentes espèces, il faut avoir soin d'en employer une partie pour le fourrage des bestiaux, d'en laisser fourrager une partie aux moutons après l'hyver, en un mot d'essayer de toutes les façons pour en tirer de l'utilité.

6. Préparez vers l'automne de petits quartiers dans différens endroits des Bruyeres, pour faire d'autres expériences dans l'année suivante : entourez-les d'une haye vers le printems, & apprêtez-les bien pour les ensemercer avec des Turnipes ; & au cas que ces quartiers fussent trop maigres & trop secs, engraissez-les avec du fumier court & pourri, ou

Bruyeres
fertiles. avec un peu de terre noire des fos-
sés.

En dernier lieu, nous attendons de vous au plûtard, avant le milieu du mois de Juillet prochain, une relation circonstanciée de la maniere d'ensemencer les Bruyeres avec la graine de Turnipes que vous aurez employée, & nous vous ordonnons de nous rendre un compte exact du soin que vous y aurez apporté, de même que du succès des Turnipes, & de l'état des autres lieux que vous aurez préparés pour l'année prochaine.

Nous sommes, &c.

*INSTRUCTION sur la maniere
de rendre fertiles les Bruyeres stériles,
en les ensemençant avec la graine de
Turnipes d'Angleterre, espèces de
Raves blanches ou Navets.*

1. **L**E terrain doit être labouré & bien herfé deux fois; une fois avant l'hyver, & une autre fois dans le printems.

Lorsque la semence est jettée, on

la fait entrer en terre avec la herse ; mais on ne se sert pas de herfes ordinaires avec des dents de bois ou de fer ; on herse avec des brouffailles liées ensemble , afin que les graines n'entrent pas trop profondément en terre , comme il arriveroit si on se servoit d'une herse ordinaire.

*Bruyeres
fertiles.*

2. Si le terrain n'est pas pierreux , mais plutôt léger & maigre , les Turnipes y profiteront ; cependant lorsque le terrain est fort léger & maigre , on fait bien de le préparer avec un peu de fumier qui ne doit pas être frais , mais pourri.

3. Dans un terrain léger , le meilleur tems d'ensemencer , est depuis le milieu de Juin jusqu'à la fin de la premiere semaine de Juillet ; mais plus la terre est pesante & ferme , plus on doit dévancer le tems de cette semaille.

4. Pour un arpent de notre pays de 120 perches , (chaque perche de 16 pieds quarrés , le pied de 12 pouces ,) il faut une livre & demie de graines , & même un peu plus. On jette la graine avec la main , comme l'on a coûtume de faire avec ces sortes

de graines, comme, par exemple,
Bruyeres avec les graines de Navets.
fertiles.

5. Quand la graine des Turnipes commence à pousser, & que l'herbe verte paroît hors de la terre, il faut élayer le champ, c'est-à-dire, le repasser d'un bout à l'autre avec un instrument, qui ressemble presque à la hache ou bêche, dont on se sert dans les plantations du tabac, pour nettoyer le terrain de mauvaises herbes, & pour entasser de la terre autour des plantes de tabac; & l'on doit ôter avec cet instrument autant de plantes de Turnipes qu'il sera nécessaires, afin qu'il n'y en ait qu'à neuf ou dix pouces de distance l'une de l'autre: car si on n'ôte pas les plantes qui se joignent de plus près que de neuf à dix pouces, elles ne profitent point, & les Raves ne parviennent pas à la grosseur requise.

Il est difficile de bien faire cette manœuvre en une seule fois; par conséquent il faut la répéter 15 jours après la première fois, toujours dans la vûe que les plantes de Turnipes qui restent ne soient qu'à neuf ou dix pouces de distance l'une de l'autre.

Les bestiaux, aussi-bien que les moutons, n'aiment pas tant l'herbe que les Navets mêmes. On ne conduit pas les premiers sur le terrain où sont les Turnipes ; mais lorsqu'on veut leur en donner, on les tire de la terre, & on doit les leur donner entiers, & non coupés, de peur qu'ils se fassent du mal en les avalant ; mais il ne faut pas manquer de leur donner toujours en même tems un peu de foin ou de la paille ; parce que la nourriture des Navets seuls seroit trop humide. Quelques œconomes commencent, avant de mettre leurs bestiaux à la nourriture des Turnipes, par leur donner du gaudron ou du cambouis, autant qu'un œuf en peut tenir.

*Bruyeres
fertiles.*

Les moutons au contraire sont conduits sur le champ même ensencé de Turnipes, où ils ont l'adresse de creuser les Navets, en sorte qu'ils en tirent le meilleur, & laissent la croûte dans la terre. Des œconomes bien exacts ne laissent pas aller les moutons sur tout le champ ; ils en marquent un canton proportionné à leur nombre qu'ils entourent de

*Bruyeres
fertiles.*

clayes, qu'on avance à mesure que les moutons consomment les Turnipes. Quand les moutons s'en sont rassasiés, on les conduit dans un autre pâturage, & on ne les laisse jamais passer la nuit dans les champs de Turnipes.

6. On sème les Turnipes en Juin & en Juillet, comme il a été dit N° 3. On peut commencer à s'en servir depuis le mois d'Octobre, & l'on continue tant qu'on peut fouiller dans la terre, puisque ces Turnipes ne sont point sujettes à se geler.

Lorsque dans le printems suivant, on a fait pâturer les champs de Navets par les moutons, comme il a été dit N° 5, on laboure ce champ pour la première fois dans ce printems aussi-tôt qu'on peut; & ce qui reste de Navets & d'herbe, on le fait entrer en terre, afin que ce reste de plantes se pourrisse dans la terre, & serve de fumier au champ. Vers le tems ordinaire de la semaille, on laboure la terre pour la seconde fois, on la prépare pour la semence, & on l'ensemence avec de l'orge ou de l'avoine. Certains bons ecconomes

n'envoyent sur leurs champs de Turnipes ni bestiaux , ni moutons , & ils n'employent de ces Navets que le nécessaire pour leur menage & pour les vaches à lait. Ils laissent les autres Turnipes dans la terre comme ils sont venus , jusqu'à ce qu'ils labourent au printems , pour les faire servir de fumier.

*Bruyeres
fertiles.*

7. Lorsqu'on veut faire de la semence de Turnipes , il faut choisir pour cet effet un canton du terrain ensemencé avec ces Navets , auquel on a soin que les bestiaux ne touchent point.

On tire les Turnipes de la terre le premier printems après avoir ensemencé , & on en choisit les plus ronds & les meilleurs qu'on plante dans un terrain bien remué & mou , à 12 pouces de distance d'une plante à l'autre.

Il est cependant nécessaire de faire venir de la semence d'ailleurs , tous les deux ou trois ans , parce qu'autrement les Turnipes dégénèrent.

8. Pour rendre fertile le terrain aride au point qu'il porte du froment , on se sert en Angleterre de la méthode suivante.

*Bruyeres
fertiles.*

On laboure dans le printems le terrain qu'on veut rendre fertile , & on le prépare pour l'ensemencer. On y sème ensuite beaucoup de grand treffle rouge , & en même tems de l'orge ou de l'avoine , mais en très-petite quantité.

Quand l'orge & l'avoine sont mûrs , on les coupe avec des faucilles à la main pour les moissonner , & on laisse le treffle jusqu'à la S. Jean d'ensuite. On le fait alors couper , & l'on en tire du bon foin pour les bêtes à corne & pour les chevaux.

Après cette moisson on peut y laisser paître les bêtes à cornes ou les chevaux pendant un ou deux mois. En Août on laboure le champ , en sorte que la croute supérieure vienne en bas ; on la prépare vers le tems ordinaire de la semaille (qui est en Angleterre d'abord après la Saint Michel , vieux stile) & l'on y sème du froment qui y vient fort bien : 10 à 12 livres de graine de treffle suffisent pour ensemencer un arpent de ce pays.

9. Il sera sans contredit fort utile de mêler le terrain sabloneux des

Bruyeres avec de l'argile ; mais cet ouvrage demande beaucoup de tems & de dépense , à moins qu'on n'ait de la terre argilleuse près de la Bruyere , & qu'il ne faille pas la faire apporter de bien loin.

MEMOIRE

Sur le Commerce de Russie.

QUOIQUE la Russie se soit étendue avec le tems dans la Sibirie , dans les Royaumes d'Astracan & de Cafan , dans l'Ukraine où elle a bâti des villes , dans la Livonie & dans la Finlande ; cependant elle n'étoit anciennement composée que de quatre Gouvernemens qui étoient ceux de Novogorod , Arkangel , Nisgorod & Moskou. Ce dernier étoit le plus fertile & le plus peuplé. Les Russes ne faisoient alors de commerce que celui qui leur étoit indispensable : du reste ils vivoient presque dans l'état de nature , comme vivent encore plusieurs nations Tartares.

Vers la fin du neuvième siècle un

*Commerces
de Russie.*

Vandale, nommé Rurick qui piratoit sur la mer Baltique, remonta la riviere de Neva, entra dans le Lac de Ladoga, & pénétra jusqu'à Ostagaard, aujourd'hui Novogorod, que les Russiens avoient déjà bâti. Il entendit facilement la langue du pays, parce que celles des Vandales, des Polonois & des Bohemes sont, ainsi que celle des Russiens, de simples dialectes de la langue Slavone qui leur est commune à tous. Rurick s'étant établi à Ostagaard, son expérience, ses richesses & sa puissance le rendirent si considérable qu'il devint bientôt Souverain de tout le pays, à l'exception néanmoins de la ville de Pleskou qui conserva long-tems sa liberté, quoique Rurick se fût attaché à la renfermer dans les bornes les plus étroites.

Rurick, selon l'Histoire de Russie & les Annales de Pleskou, étoit de Stargorod dans le Varagen, c'est-à-dire, d'Oldenbourg dans la Vagrie : c'est ce qui le porta à donner au lieu de sa résidence, le nom de Novogorod, qui signifie Château-neuf. Ses armes, qui étoient une tête de bœuf,

ŒCONOMIQUE, &c. 87
devinrent les armes de la Russie, & les monnoies furent frappées à ce *Commerce*
coin : on en voit encore quelques- *de Russie.*
unes dans le cabinet des monnoies de
Moskou. Ce nouveau Prince conclut
une alliance avec les Danois , établit
un commerce avec la ville de Lubec,
& attira dans son Royaume un grand
nombre de ses compatriotes.

Rurick eut pour successeur son fils
Igor , dont la femme Olga , embras-
sant la Religion Chrétienne , reçut
dans le Baptême le nom d'Hélène.
Cette Princesse après la mort de son
mari gouverna long-tems & avec sa-
gesse le Royaume de Russie pendant
la minorité de son fils Soctosclo. Soc-
tosclo laissa deux enfans légitimes &
un fils naturel , nommé Volodimar ,
qu'il avoit eu d'une fille qui étoit au
service de la Reine sa mere. L'Etat
fut partagé entre ces trois Princes ;
mais Volodimar ayant tué ses deux
freres devint seul Souverain de toute
la Russie. Il termina la guerre conti-
nuelle que les Russiens avoient avec
les Grecs , par la paix qu'il conclut
avec l'Empereur d'Orient , dont il
épousa la fille. Cette Princesse intro-

Commerce de Russie. duisit dans la Russie la Religion & l'Ecriture Grecques, & il semble que l'on doit rapporter à cette époque

le titre de *Czar*, que les Souverains de Russie ont porté jusqu'à ces derniers tems ; car il est visible que *Czar* est un abrégé de *Cesar* ; & personne n'ignore que le nom de Cesar qui désignoit chez les Romains l'héritier présomptif de l'Empire, devint enfin chez les Grecs un simple titre d'honneur. Il est donc à présumer que l'Empereur Grec, en donnant sa fille au Roi de Russie, lui conféra ce titre honorable pour l'attacher plus étroitement à ses intérêts.

Volodimar eut plusieurs enfans, entre lesquels, avant sa mort, il partagea son Royaume. De ces Princes sont sortis quelques Rois Russiens, dont les familles subsistent encore. Mais le partage de l'Etat, & plus encore la division qui regna entre les freres, affoiblirent tellement la Russie qu'elle ne pût résister aux entreprises de ses voisins. Elle tomba bientôt sous la domination des Tartares, dont elle fut tributaire pendant les douzième, treizième & quatorzième

siècles. Dans ce dernier siècle les Ruffiens commencerent à avoir des *Commerces de Russes.* Princes qui se rendirent recommandables par le succès de leurs armes ; tel fut Demetri-Donski, ainsi nommé à cause de ses victoires qu'il avoit remportées sur le Don. Ce fut lui qui entoura de murailles la ville de Moskou, bâtie trente ans auparavant par le Prince Ivan Danilowich.

Enfin au commencement du quinzième siècle diverses Provinces furent réunies de nouveau sous le Prince de Moscovie Basilius Basilowich, surnommé l'aveugle. Son fils Jean Basilowich I. repoussa les Tartares, & paroît avoir pris quantité d'Européens à son service ; car en 1591, il fit partir le 25 Mars pour Pefora deux étrangers, nommés Jean & Victor, afin d'y aller découvrir des mines d'argent.

Plusieurs autres étrangers furent appelés à Moskou sous son fils Basilius-Ivanovich. Il demanda même du monde à l'Empereur d'Allemagne par une Ambassade solennelle qu'il lui envoya à ce sujet ; mais quoique l'Empereur se fut prêté à tout ce qu'il

**Commerce
de Russie,**

désiroit, les nations voisines de la Moscovie s'opposèrent au passage des Allemands, & la quatrième partie d'entr'eux eut peine à pénétrer jusqu'en Russie.

Les Russiens avoient alors un commerce assez considérable avec Constantinople & d'autres villes de Grèce, avec la Pologne & avec la Hongrie; & celui qu'elle entretenoit depuis long-tems avec la Livonie & la ville de Lubec s'étoit continuellement accru. Les villes de Novogorod & de Pleskou étoient celles qui en tiroient le meilleur parti, & Novogorod sur-tout étoit devenue si riche, que les Russiens disoient en proverbe : *» Qui peut quelque chose contre Dieu & Novogorod ? »* Cependant il n'y avoit point encore de Marchands étrangers établis dans la Russie : le commerce ne s'y faisoit que dans des foires, où les étrangers qui s'y rendoient, échangeoient contre les marchandises du pays, celles qu'ils avoient apportées; & c'est de-là sans doute, qu'est venu l'usage constamment observé dans toutes les villes de Russie, de tenir des marchés con-

timuels dans des boutiques rassemblées en un même canton, sans qu'aucun des habitans ait ses marchandises dans son propre logis.

*Commerce
de Russie.*

Tel fut le premier âge de la Russie. Nous commençons le second âge de son Histoire & de son commerce avec le regne d'Ivan-Basilowich II. Ce Prince assisté de 1580 étrangers qu'il attira à son service, conquît les Royaumes de Casan & d'Astracan. Il aida le brigand Termak-Thimaservits Cosaque, à s'emparer de toutes les Provinces de la Sibirie; il fit la guerre aux Suédois & aux Polonois; il soutint le Duc Magnus, Prince Danois, qui cherchoit à se faire Roi de Livonie, & il lui donna en mariage la fille de son frere. Mais il n'eut pas lieu de se féliciter ni de l'amitié qu'il avoit eue pour Magnus, ni de l'alliance qu'il avoit contractée avec lui. Le Prince Danois l'engagea dans une guerre contre la Pologne, avec laquelle il entretenoit des intelligences secretes, & fit tourner par cette perfidie tous les événemens de la guerre au désavantage du Czar son oncle, quelque remontrances que le

*Commerce
de Russie.*

Dannemarc lui fit sur une conduite si indigne. Car outre qu'il manquoit en cela à tout devoir d'honneur & de reconnoissance, il bleffoit sensiblement l'union sincère & constante qui depuis Rurick avoit toujours subsisté entre les deux Cours, comme elle subsiste encore, sans que le tems ait pû l'altérer. C'est à cette union que la Russie a dû long-tems le grand nombre d'étrangers qui ont passé dans son sein. Ceux qui n'étoient point Danois n'y pouvant pénétrer que par la voie de Dannemarc, parce que la Suède & la Pologne ne permettoient pas que pour s'y rendre on passât sur leurs terres.

Sous le regne de ce même Czar les Anglois se firent connoître dans la Russie. Ayant entrepris de découvrir un passage à la Chine par le Nord de l'Europe, ils entrèrent dans la mer Blanche; & aborderent près du Monastère d'Arkangel. De-là ils pénétrèrent jusqu'à Kolmogorod, à soixante verstes d'Arkangel, c'est-à-dire, à près de quatorze lieues, car il faut cinq verstes pour faire une lieue commune de France. S'y étant ar-

rêtés, ils députerent quelques-uns d'entr'eux vers le Czar pour lui de-
 mander la liberté de faire le com-
 merce, & d'exercer leur Religion. *Commerce de Russie.*
 Ce Prince leur accorda l'un & l'autre,
 & ils s'établirent à Kolmogorod.
 Mais dans la suite ils se rapproche-
 rent de la mer, & bâtirent près du
 Monastère une ville qui en prit le
 nom, & est aujourd'hui nommée
 Arkangel. Ils n'y furent pas long-tems
 seuls; les Hollandois & d'autres peup-
 les se joignirent à eux, & bâtirent
 une Eglise. Dans la suite du tems,
 les uns & les autres entreprirent de
 pénétrer dans le pays, & d'aller une
 fois l'an faire la traite jusques dans
 le fauxbourg de Moskou, où les
 étrangers au service du Czar avoient
 déjà obtenu une Eglise Lutherienne.
 Bientôt le commerce du Nord Orien-
 tal de la Russie ne borna plus leurs
 desirs; ils penserent à l'étendre du
 côté de Novogorod; & pour en venir
 à bout, ils sçurent profiter habile-
 ment des occasions favorables que
 leur présentoient les guerres qui s'é-
 levoient de tems à autre entre la
 Russie & la Suède.

*Commerces
de Russie.*

La navigation d'Arkangel ouvrant aux peuples de l'Europe une entrée nouvelle & plus facile en Russie, Ivan-Basilowich vit arriver dans ses Etats plusieurs familles Ecoissoises qui allerent y chercher des établissemens & du service. De ce nombre furent celles de Skamber, de Monpelon, de Bruce & de Kroo. La maison de Bruce fut élevée à la dignité de Comte, & il y a encore en Russie un Général de ce nom, qui en 1746 a épousé la Princesse Dolgorouki, fiancée auparavant au Czar Pierre II. Après la mort d'Ivan Basilowich & celle de son fils, les faux Démetrius qui s'emparerent du trône, causerent de grands troubles dans toute la Russie, & peu d'étrangers s'y établirent dans ces tems orageux; mais ils y allerent en si grand nombre aussi tôt que la famille de Romanow fut parvenue à la Souveraineté, que le Czar Alexis fut obligé par la révolte de son fils Pierre & des Strelits, de se retirer de Moskou à Troitza, ayant assemblé les familles Russiennes & les étrangers qui l'avoient suivi, il trouva parmi ces derniers treize Généraux, trente-

fix Colonels & quantité d'Officiers
de moindre rang.

*Commerce
de Russie.*

Ainsi le commerce prospéroit de plus en plus. Il étoit alors extrêmement avantageux aux étrangers. La rareté de l'argent en Russie y tenoit toutes choses au plus bas prix, & les droits du Prince sur les marchandises étoient très-modiques. Le vin rouge ne payoit point d'entrée à cause de l'usage que l'on en fait dans les Eglises : les autres marchandises n'étoient imposées qu'à cinq pour cent en rixdales (la rixdale estimée alors cinquante kopecs, aujourd'hui 112 ou 115 kopecs, le kopec faisant un sol de France) & les marchands pouvoient tirer de la Russie sans payer de douanne, autant de marchandises qu'ils en avoient fait entrer : si celles-là excédoient, le surplus ne payoit que sur le pied de celles qui entroient, c'est-à-dire, cinq pour cent. Enfin il n'y avoit point de tarif, & la liberté étoit entière. Tel fut l'état du commerce en ce pays, depuis la naissance de celui d'Arkangel jusqu'au regne de Pierre le Grand, tems où commence le troisième âge de la Russie.

*Commerce
de Russie.*

Le Czar Pierre I. que la nature avoit doué des plus grandes qualités ; monta sur le trône dès son enfance , sous la tutelle de sa mere Natalie-Kirilowna-Nariskin , & sous la conduite de son Gouverneur le vieux Galizin , Seigneur Rus sien , sçavant , parlant aisément latin , & qui avoit par ses services mérité le grade de Général. La Régente & le Gouverneur également pleins de bon sens & de vertu , & aussi attachés l'un que l'autre au jeune Prince, se trouverent heureusement encore réunis dans le même dessein de former les mœurs de la Nation Rus sienne sur celles des étrangers. Les tentatives qu'ils firent à différentes reprises pour y réussir , attirerent à Galizin de grandes persécutions de la part des Russiens entêtés de leurs coutumes grossieres : mais ce grand homme ne perdit point pour cela son objet de vûe , & il sçut si bien profiter des bonnes dispositions du jeune Czar , & du profond respect qu'il avoit pour sa mere , que ce Prince imbu des mêmes sentimens , exécuta dans la suite avec un succès étonnant ce que la Czarine & Galizin avoient

avoient d'abord inutilement entrepris.

*Commerce
de Russie.*

Ils avoient mis auprès de lui un étranger nommé le Fort, Genevois de naissance, mais dès sa jeunesse élevé en Dannemark. Le Fort ayant gagné l'amitié du Prince, lui représentoit sans cesse l'état des autres nations de l'Europe; il lui parloit surtout du Dannemark, de la Suède & de la Hollande, & s'attachoit à lui faire connoître plusieurs des étrangers qui étoient à son service, de qui il pouvoit apprendre une infinité de circonstances curieuses. C'est en effet dans ces entretiens particuliers avec les hommes de condition médiocre, plus libres & plus sincères ordinairement que les Courtisans, que les Princes & leurs Ministres, lorsqu'ils sont assez grands pour sçavoir s'abaisser, s'instruisent d'un grand nombre de choses qu'il leur est impossible d'apprendre par aucune autre voie. Ils y découvrent le bon & le mauvais effet de leur administration, & s'y fournissent d'une ample matière de réflexions dont l'Etat retire sans faute

Janvier 1751.

N° 5

dans la suite, les fruits les plus excellens.

*Commerce
de Russie.*

Un événement vint à l'appui de tout ce que le Fort faisoit pour donner à Pierre le goût des maximes & de la police des peuples de l'Europe. Les Strelits, qui composoient autrefois les Gardes du corps, ayant dans leur premier soulèvement conjuré la mort de leur Souverain & de la Princesse sa mere, des Officiers étrangers qui découvrirent ce perfide complot, en avertirent la Czarine & le Czar d'assez bonne heure pour qu'ils pussent mettre leurs personnes en sûreté. Un service si essentiel imprima dans le cœur de Pierre la plus grande affection, & une entière confiance pour les étrangers. Il se faisoit un plaisir étant à Moskou, de se tenir dans le quartier que l'on nomme le Fauxbourg Allemand, où les étrangers à son service & les Marchands qui venoient tous les ans d'Arkangel, avoient leurs demeures : il vivoit familièrement avec eux : il fit même deux voyages à Arkangel pour y naviguer sur la mer, & ce fut dans ces voya-

ges qu'il apprit des Hollandois le peu qu'il a jamais sçû de leur langue.

*Commerce
de Russie.*

Plus ce Prince acqueroit de lumieres par la conversation des étrangers, plus le désir s'allumoit en lui d'en acquérir davantage. Pour se satisfaire pleinement, & s'instruire par ses propres yeux, principalement sur la marine & le commerce, il voulut être lui-même de la fameuse ambassade qu'il envoya en Hollande en 1697. Là il apprit l'art de construire des vaisseaux, & s'attacha différentes personnes qu'il envoya en Russie, entre lesquelles fut un Norvégien nommé Kreutz, dont la famille subsiste encore à Saint Pétersbourg. Ce Kreutz fut le premier Amiral de Russie, lorsque Pierre de retour en 1698 eut fait bâtir une flotte sur le Don à Voronitz.

Dans le cours de la guerre contre la Suède, qui commença dans ce tems-là, le Czar s'étant emparé de Fléysfelbourg & de Nye-Skande, & s'en étant assuré la possession par le gain de la bataille de Pultova, il fonda & bâtit Saint Pétersbourg, où il forma le dessein d'attirer non-seu-

Commercé de Russie, lement le commerce que la Suède faisoit dans ces quartiers, mais même celui de toute la Russie, qui jusqu'alors étoit établi à Arkangel. En effet la nouvelle ville avoit avec l'Europe par la mer Baltique une communication beaucoup plus libre, que n'étoit celle d'Arkangel par la mer glaciale, qui n'est navigable que trois mois de l'année, & où la navigation est toujours longue & dangereuse. Il invita donc de toutes parts les étrangers à venir s'y établir; il leur promit des récompenses considérables, & leur donna de grands privilèges.

On ne finiroit point si l'on vouloit entrer dans le détail de tout ce que Pierre le Grand & ses Successeurs, principalement la Czarine Anne, ont fait pour favoriser & accroître le commerce de l'Europe en Russie. Ils ont publié diverses Ordonnances & Loix, & ont fait des établissemens & des dispositions très-utiles pour régler le commerce en général. Ils ont de plus formé une Jurisprudence pour les étrangers, & dressé de nouveaux réglemens pour la Douane, tant par mer que par terre, avec un nouveau

Éc o n o m i q u e , &c. tar
tarif des droits sur les marchandises

qui entrent ou sortent par mer. Les *Commerce*
postes établies avant eux pour la *de Russie.*
communication des parties intérieures de la Russie, ont été perfectionnées ; les postes à cheval établies , les chemins rendus praticables , & les routes accourcies par les canaux qu'ils ont fait creuser. Ainsi le pays s'est ouvert , & les différens peuples qui l'habitent ont communiqué entre eux avec facilité ; mais en même tems le prix des marchandises a doublé plusieurs fois , parce que les Marchands étrangers trouvant plus de commodités pour les enlever qu'ils n'en avoient eu jusqu'alors , s'en sont fournis en plus grande quantité , & par conséquent les ont rendues plus rares ; d'un autre côté l'argent est devenu beaucoup plus commun qu'il n'étoit dans les tems antérieurs.

On doit donc penser que les étrangers sont en assez grand nombre dans la Russie ; ce nombre pouvoit monter il y a quelques années entre neuf & dix mille ; tant Finlandois , Allemands, Suédois , Danois , Anglois & Hollandois , que Polonois , François ;

*Commerce
de Russie.*

Italiens , Arméniens , Persans & autres. Chaque Nation célèbre le Service divin selon ses usages. La Religion Catholique a une Eglise à Saint Pétersbourg , une à Moskou & une à Astracan , dont les Prêtres sont aussi employés en Perse dans le Guilan en qualité de Missionnaires.

L'établissement des Sciences & des Arts de l'Europe en Russie , par le moyen du Commerce , étoit le but que ses Souverains se propoisoient , en engageant les étrangers à peupler leur Etat. Mais Pierre le Grand tant qu'il a vécu , a toujours eu une extrême attention à préserver ses peuples de la volupté dont les langues & les modes étrangères auroient pû leur inspirer le goût. C'est dans cette vûe qu'il n'employoit les étrangers qu'avec de certaines précautions , qu'il ne parloit que sa langue naturelle , à moins que la nécessité ne le contraignit pour se faire entendre de se servir de la Hollandoise , & qu'il affectoit un mépris marqué pour le cérémonial , la magnificence & le goût des autres nations de l'Europe , se proposant de recevoir chez lui ce

qu'elles ont de bon & d'utile, & de rejeter ce qui lui paroïssoit inutile ou dangereux.

*Commerce
de Russie.*

Les soins que ce Prince prenoit pour attirer dans son pays le commerce de l'Europe, ne lui faisoient point négliger les moyens de faire fleurir celui de l'Asie. Il s'efforça de retirer des mains des Turcs la forteresse d'Asoph, afin d'avoir la liberté du commerce sur le Don, & la mer Noire, dont la mer d'Asoph est un golfe. Il envoya par la Sibérie, un Danois nommé Isbrand jusqu'à la Chine. Isbrand conclut avec l'Empereur de la Chine un traité, en vertu duquel le Czar eut la liberté d'envoyer tous les trois ans une caravane à Pekin. D'un autre côté deux autres Danois, Beering & Spangenberg, Capitaines sur sa Flotte, reçurent ordre d'aller à Kamtchatka pour y chercher un passage au Japon & à l'Amérique. Enfin il fut le premier qui navigea sur la mer Caspienne, & qui passa par mer d'Astracan en Perse. Car les Arméniens & les Persans qui avoient déjà apporté de la soie en Russie étoient venus par ter-

*Commerce
de Russie.*

re. Cette soye achetée par les Hollandois donna naissance à un nouveau commerce, qui sous les Successeurs de Pierre I. a pris de grandes forces, comme il va être rapporté.

Un Officier de Marine de Russie, Anglois de Nation, nommé Elton, Capitaine de Vaisseau Marchand, eut ordre de lever la carte du pays près d'Orenbourg. Cette commission lui donna lieu de prendre une connoissance détaillée de tout le pays. A son retour à Saint Pétersbourg, il proposa aux Marchands de sa nation de faire venir de la soye de Perse par Astracan, pour l'envoyer ensuite à Londres où elle arriveroit avec moins de frais que celle que l'on tiroit par la voie de Smyrne. Son idée fut unanimement approuvée, & il fut chargé de l'exécuter lui-même. Ayant donc obtenu de la Cour de Russie la permission nécessaire, il passa en Perse, & obtint de Schah-Nadir tout ce qu'il lui demanda. Les Marchands charmés du succès de cette négociation établirent aussitôt des comptoirs à Guilan & à Astracan, & firent construire deux vaisseaux sur la mer Caspienne, qu'ils

confierent à Elton pour aller acheter de la soye. Il s'en acquitta comme ils pouvoient le désirer, & fraya si bien le chemin à ceux qui l'ont suivi depuis, que ce commerce jusqu'à présent n'a point discontinué. Pour lui, on dit qu'il passa au service de Schah-Nadir, & qu'il est actuellement occupé à faire construire des vaisseaux sur la mer Caspienne.

*Commerce
de Russie.*

Ce commerce prenoit une grande faveur, & Schah-Nadir à qui il étoit aussi avantageux qu'aux Russiens & aux Anglois, le protégeoit au point qu'une caravane de soye ayant été pillée sur ses terres, il fit compter aux Anglois quarante mille roubles (deux cens mille livres monnoye de France) pour les dédommager de la perte qu'ils y avoient faite. Mais la Russie en prit ombrage. Elle craignit que les Anglois ne communiquassent à la Perse les sciences de l'Europe; & pour leur en ôter le moyen, elle leur ordonna d'abord de ne prendre pour matelots que des Russiens, & défendit ensuite qu'ils se servissent de leurs grands vaisseaux, mais seulement de petits bâtimens que l'on nomme Lor-

Commerce
de Russie.

ker & qui ont été de tout tems en usage sur cette mer. Quelque désagréables que fussent ces réglemens, les Anglois n'ont eu garde d'abandonner un commerce où ils trouvent un profit considérable.

Tel est l'état du commerce extérieur de la Russie. L'intérieur se fait de cette manière. Nous avons dit que dans toutes les villes il y a des marchés perpétuels, où les peuples apportent leurs marchandises, & où les étrangers étalent les leurs dans des boutiques détachées des maisons. Nous ajouterons, que chaque boutique ne renferme qu'une espèce de marchandise. Indépendamment de ces marchés, les Marchands vont dans le pays pour avoir les marchandises à meilleur compte, comme il est ordinaire quand on les achete sur les lieux. Ils reviennent ensuite les vendre dans ces boutiques, & les entremêlent de toutes sortes d'ouvrages d'artisans, & de marchandises étrangères qu'ils font venir de Saint Pétersbourg. Mais excepté dans cette ville & celle de Moskou, ces boutiques sont peu considérables, quoiqu'il y

ait des villes dans les Provinces où elles le soient plus dans les unes que dans les autres. Il se tient encore de *Commerce de Russie.* grands marchés tous les ans ; assez semblables à nos foires, où les habitans de la campagne & des petites villes vont vendre ou acheter suivant leurs richesses ou leurs besoins.

Les étrangers achètent les marchandises de Russie ou dans les magasins, ou dans les boutiques, ou par contrat. Celui qui achète de cette dernière façon, paye du moins la moitié comptant au Marchand Russe, qui va sur les lieux acheter la marchandise, l'apporte au tems marqué, & reçoit alors l'autre moitié de la somme, ou ce qui en reste à toucher, si elle n'a pas été exigée d'avance toute entière. Il est vrai que cette façon d'acheter n'est point sans risque, mais aussi les marchandises ne sont point si chères que si elles étoient prises dans les magasins, & dans les boutiques, où d'ailleurs on ne trouve pas toujours toutes celles que l'on demande, ni dans la quantité, ni de la qualité dont on les veut avoir.

Les marchandises étrangères se

*Commerce
de Russie.*

vendent aux Russiens argent comptant, ou à crédit pour l'an & jour. Cette dernière méthode est la plus usitée, & fait connoître combien le commerce avec l'étranger est avantageux à ces peuples; quoique faute de connoissances & de correspondances, ou par d'autres raisons ils ne sçachent point encore porter eux-mêmes au-dehors leurs marchandises. La plupart des Marchands étrangers établis en Russie ne sont que des Facteurs qui commercent en gros avec les Russiens, qui de leur côté vendent en détail.

La douane des marchandises au-dedans du pays est précisément cinq pour cent, sçavoir un *denúsca*, ou un demi-copek, l'un & l'autre équivalant à la moitié d'un sol de France, de chaque griven, c'est-à-dire un copek pour vingt sur toutes les marchandises qui se vendent aux marchés; & cinq roubles pour cent sur toutes les autres marchandises du dedans ou du dehors qu'on porte vendre dans les villes. Lorsqu'un étranger, établi en Russie, fait venir des marchandises, suivant l'estimation

que l'on en fait en monnoye de Russie, on lui fait payer les droits sur le pied de deux rixdales, pour un rouble; de sorte que les deux rixdales valant près de neuf livres monnoye de France, lorsque le rouble ne vaut que cinq livres, il se trouve qu'il paye presque douze pour cent : aussi chacun d'eux met-il les effets autant qu'il peut sous le nom de quelque Rusien. Si l'on envoie des marchandises quelque part, on paye les cinq pour cent dès que l'on a pris le billet de la douane, qui porte qu'elles ont été visitées, & que les Officiers de la douane en ont fait la taxe, si ces mêmes marchandises sont renvoyées dans le lieu d'où elles étoient parties, ou ailleurs, loin que le prix de la douane soit rendu au Propriétaire, il faut encore qu'il paye cinq pour cent dans le lieu où elles arrivent; & cela autant de fois qu'il prend un nouveau billet.

*Commerce
de Russie.*

Cette règle est sans doute dure à subir; mais ce qui la rend supportable, c'est que cette douane en Russie tient lieu de tous les impôts que l'on trouve dans les autres pays. Au

*Commerce
de Russie.*

reste de quelque profit qu'elle soit au Souverain, il n'est pas pour cela plus possible, dans certains tems de faire sortir du pays certaines marchandises, comme farine de froment, de seigle, d'orge, d'avoine, gruau de toutes les espèces, beurre, chanvre, huile de chanvre, pois, &c. car le Czar Pierre I fit une Loi qui subsiste encore; par laquelle il est défendu qu'aucune marchandise sorte du pays lorsqu'elle passera un certain prix: par exemple, lorsqu'une tonne de seigle vaudra plus d'un rouble dans le lieu où l'on doit l'embarquer, il ne sera plus permis de le faire. Il en est de même de toutes les autres marchandises.

Le premier & le plus grand Marchand de la Russie, est son propre Souverain. Lui seul dans toute l'étendue de ses Etats vend la bière, l'eau-de-vie, l'hydromel, & généralement toutes les boissons, soit qu'il les donne à ferme, soit qu'il les tienne en régie. Il vend pareillement le sel, le goudron, l'huile de bouleau, la potasse, la vitasse, la colle de poisson, & le tabac en feuilles que l'on

réduit en poudre ; les Russiens n'osant en fumer, parce qu'ils croiroient commettre un grand péché. Enfin, c'est pour son compte que se font une partie du commerce de la Sibérie, & celui de la Chine tout entier, dont la rhubarbe est la marchandise la plus considérable.

Commerce
de Russie.

Quoique les Européens fassent dans l'Asie le commerce le plus riche, on ne doit pas cependant s'imaginer qu'il en soit de même de la Russie. Le commerce de l'Europe y est dix fois plus fort que celui de l'Asie ; & dans le commerce de l'Europe, celui qui se fait à Saint Pétersbourg y est dix fois plus fort que celui qui se fait à Arkangel : ainsi par un calcul facile à faire, on voit que le commerce seul d'Arkangel, est aussi fort que celui que fait toute la Russie avec l'Asie. Dans le commerce de Saint Pétersbourg, ce sont les Anglois qui priment & qui jettent le plus d'argent dans le pays.

*La suite de ce Mémoire, dans une des
feuilles prochaines.*

Réflexions sur les moyens de découvrir les Mines, & les précautions qu'on doit observer en les ouvrant, & sur les avantages qui en résultent.

Ouverture de Mines. IL nous seroit facile de prouver que les hommes travaillèrent les Mines avant le déluge, & que depuis le renouvellement du genre humain cet art fut un des premiers qu'ils cultivèrent. Nous pourrions faire voir comment les Ibériens qui se firent dans l'antiquité une si grande réputation par le succès de leurs travaux, envoyèrent au couchant & au nord des colonies pour ouvrir en Espagne & en Suède les mines les plus abondantes des métaux les plus nécessaires. Mais comme il convient peu à notre Journal de prendre le ton de l'Histoire, c'est assez pour nous de remarquer que le désir d'arracher des entrailles de la terre les richesses qui y sont cachées, & la nécessité d'en tirer les matières dont les instrumens de tous les arts sont

fabriqués , n'ont point permis aux hommes de discontinuer ces longs & pénibles travaux. Les Allemands les ont appris des Suédois qu'ils reconnoissoient de bonne foi pour leurs maîtres , en avouant que presque tous les termes de cet art appartiennent à la langue Suédoise , ou en sont dérivés. Ces laborieux disciples sont devenus à leurs tours les maîtres de l'Europe. On ne trouve point ailleurs ni des Sçavans si profonds dans la connoissance des Mines , ni des ouvriers aussi habiles pour les rirer & les fondre. Ils doivent cette supériorité , qui ne peut leur être contestée , non-seulement à leur constance naturelle dans le travail , mais encore plus à l'entière liberté dont ils jouissent à ce sujet. La Chymie n'est point décriée en Allemagne comme dans le reste de l'Europe. Les petits Princes & les Seigneurs s'y appliquent aussi-bien que les particuliers ; ils entrent en société avec eux , & se communiquant leurs lumières & leurs expériences ils ont par cet heureux concert approfondi la théorie de la plus obscure des sciences , & perfectionné

*Ouvriers
de Mines.*

Ouverture
de Mines.

la pratique du plus difficile de tous les arts. Les fruits qu'ils en retirent ne sont pas médiocres : en fouillant la terre ils font valoir un canton qui ne donneroit que peu ou point de produit. Ils occupent une infinité d'ouvriers, d'artisans & de curieux. Le débit des métaux & minéraux, & la consommation nécessaire des denrées par tous ceux qui travaillent, fait circuler l'argent du pays sans effort, & attire celui de l'étranger par le besoin qu'il a de ces matières ; enfin les revenus du Prince grossissent naturellement, non-seulement par les droits qu'il leve sur ses sujets & sur leurs denrées, mais encore par ceux que la souveraineté lui donne sur les Mines mêmes.

Nous ne pouvons donc tirer des lumières plus sûres sur la connoissance des Mines, trop négligée en France, ni des exemples plus frappans de leur utilité que de la nation Allemande ; & nous nous flatterons de rendre un service essentiel au Public toutes les fois que nous lui communiquerons ce qu'on pense de mieux en Allemagne sur cette matière. Le morceau que

nous lui présentons aujourd'hui doit être regardé comme une introduction à la science des Mines, & nous le donnons pour disposer l'esprit de nos Lecteurs à recevoir favorablement ceux que nous avons entre les mains, & que nous publierons dans la suite.

*Ouverture
de Mines.*

De toutes les entreprises, où l'espoir d'un profit considérable engage les hommes, il n'en est point qui les trompent plus fréquemment que celles des Mines. Car non-seulement la Mine se trouve quelquefois pauvre, lorsqu'on l'avoit jugée riche, mais les travaux qu'il faut faire pour la mettre en état de produire sont si considérables, que les avances qu'ils demandent se trouvent au-dessus des forces des entrepreneurs, & épuisent facilement des trésors particuliers. D'ailleurs si ces travaux ne sont bien entendus, si ceux qui y président, ainsi qu'aux fontes, ne sont extrêmement versés dans la science des Mines, les frais montent en peu de tems à des sommes si fortes, que les Princes même seroient contraints de les abandonner. Enfin si l'on a cru trop lége-

*Onverture
de Mines.*

rement trouver une Mine où la nature n'en a point formé, il est évident que la dépense se tournant en pure perte, devient entièrement ruineuse, d'autant plus que l'on s'opiniâtre très-souvent à chercher ce que l'on désire & ce que l'on ne peut trouver par un entêtement, où l'orgueil & la mauvaise honte ont autant de part que le désir de trouver à se dédommager.

Mon intention, en parlant ainsi, n'est point de décréditer les Mines; je suis au contraire persuadé, comme l'enseignent tous ceux qui connoissent la nature, que les richesses qui sont sous terre surpassent infiniment celles que l'on voit sur la surface. Mais mon dessein est de prévenir ceux qui forment de semblables entreprises, qu'ils se flattent vainement d'un heureux succès, s'ils n'ont de grandes lumières, une constance dans le travail à l'épreuve de tous les accidens, & des sommes capables de fournir à toutes les dépenses; dépenses qui excèdent quelquefois de beaucoup celles sur lesquelles on avoit compté, par des événemens

qu'il est impossible à la prudence humaine de prévoir au juste : je veux dire encore que si l'on précipite les travaux d'une Mine sans avoir pris auparavant une infinité de précautions, on trouve une ruine infaillible dans un travail qui enrichiroit certainement des entrepreneurs économiques & intelligens.

*Ouverture
de Mines.*

De toutes ces précautions la première & la plus essentielle est celle de constater positivement l'existence de la Mine. Je n'ignore pas que les Mineurs fondent leurs conjectures à ce sujet sur plusieurs signes naturels, parmi lesquels il s'en trouve de fort bons ; mais comme ces signes ne sont point soumis à certaines règles, & qu'un seul ne suffit pas, parce que rarement il se trouve dans les mêmes circonstances qui l'ont accompagné, ou dans le tems passé ou dans d'autres pays ; je voudrois que l'on consultât des gens éclairés dans cette partie de la science naturelle. Ces hommes habiles, en observant ces mêmes signes, ne s'en tiendront pas à leur seul témoignage ; ils chercheront dans l'histoire du pays si l'on a

*Ouverture
de Mines.*

autrefois travaillé aux Mines dans tel ou tel endroit ; ils examineront s'ils en peuvent découvrir quelques vestiges , comme des entamures de montagnes , des débris de Minéraux & Métaux travaillés & des scories vidées , sur-tout du côté des ruisseaux. Des conduits bien avancés dans une montagne , par où les eaux sortent ordinairement , & des creux profonds , faits de main d'homme , sont aussi des avis assurés que les Anciens nous ont laissé des trésors qui y étoient cachés.

Il est à propos d'observer ici que ces conduits , étant ordinairement ruinés & comblés , coûtent à rétablir des sommes très-considérables ; & qu'il est plus sage de les abandonner que d'entreprendre des'en servir , à moins qu'on ne le juge absolument nécessaire ; car sur la simple apparence on ne peut discerner au juste si ce ne sont peut-être que des creux faits par curiosité & pour sonder la montagne , ou s'ils conduiront réellement à des Mines qui mériteront la peine d'être travaillées.

Mais la preuve , selon moi , la

plus forte & la plus complète de Mines autrefois ouvertes, est celle que l'on tireroit des monceaux de scories qu'on trouveroit répandus autour des ruisseaux. Elle a cet avantage sur toutes les autres, qu'en donnant une ferme assurance de l'existence d'une Mine, elle en fait connoître la qualité. Car il n'est point de scories tellement épuisées que par des essais bien entendus on n'en tire quelque échantillon du métal qu'elle a contenu autrefois : une espèce moindre de métal conduit ordinairement à une autre meilleure, & il est facile de connoître par les minéraux & par ces scories, quel est le métal que l'on peut espérer de la Mine.

*Ouverture
de Mines.*

Lorsque l'on est assuré avec toute la vraisemblance possible de l'existence d'une Mine, on doit penser à se pourvoir des matériaux nécessaires pour la construction des bâtimens & des fontes : ces matériaux sont le bois & les pierres. Le bois est le plus difficile à recouvrer, non-seulement parce qu'il en faut une très-grande quantité & bien choisis,

*Ouverture
de Mines.*

mais encore parce que ne se trouvant que dans de grandes forêts qui appartiennent au Prince ou à des puissans Seigneurs ; leurs Officiers repugnent toujours à livrer des milliers d'arbres pour être enterrés sous des montagnes sans aucune utilité apparente, pendant qu'ils manquent pour une infinité d'usages qui paroissent plus nécessaires. D'ailleurs il arrive assez souvent que les forêts sont à une distance qui rend le transport des bois extrêmement dispendieux. Le premier objet de l'économie dans l'ouverture d'une Mine doit donc être d'épargner le bois autant qu'il est possible en leur substituant la pierre dans plusieurs ouvrages. Je sçais que les Mineurs y trouveront à redire ; mais en s'y prenant de bonne heure, & en faisant ces ouvrages avec soin, ils y feront en aussi grande sûreté que dans les autres, dont ils apprendront bientôt à se passer.

Les ouvrages où l'on peut employer la maçonnerie sont toutes les décharges principales des eaux qui sont de longs conduits souterrains
que

que l'on aura soin de voûter. On peut en faire autant pour les moindres décharges, en leur donnant un peu plus de largeur qu'elles n'en ont d'ordinaire, c'est-à-dire, plus de quatre pieds. Peut-être l'usage de la pratique nous apprendroient qu'il seroit possible de maçonner tous les conduits sans qu'il y eût du danger, pourvu que l'on changeât un peu leur forme, & il ne seroit pas absolument difficile de le prouver; mais je ne puis entrer ici dans un si grand détail.

*Ouverture
de Mine.*

On m'objectera que ces ouvrages maçonnés ne peuvent être durables à cause de la mollesse & de la fragilité de la pierre. Je réponds qu'en battant & mastiquant bien l'ouvrage après qu'il est achevé, on prévient cet inconvénient, même dans le cas où la partie inférieure du mur ne seroit point à l'abri des eaux. Il est donc essentiel, pour donner à l'ouvrage toute la solidité requise, de choisir de bonnes pierres, & de faire un bon mortier.

Les pierres ne sont ni rares ni chères, & rarement on se trouve dans la nécessité de les faire venir de loin.

Janvier 1751.

N° 6

*Ouverture
de Mine.*

C'est en quoi consiste la grande épar-
gne qu'elles facilitent. La pierre de
chaux se rencontre assez souvent dans
la Mine même ; l'argile & le sable
doivent être ramassés en grandes pro-
visions dans le voisinage ; & s'il est
des terres de qualité à rendre le
même service, il ne faut point les
négliger. On sçait que la chaux étein-
te avec précaution, & sans que sa
fumée grasse se soit évaporée, de-
vient d'une tenacité à toute épreuve,
& fait un excellent mortier. Ainsi,
un ouvrage de maçonnerie construit
& mastiqué avec de tels matériaux
sera capable de résister à l'action puis-
sante & continuelle de l'eau, & ne
se dissoudra pas facilement.

On peut mettre encore au nombre
des matériaux pour les bâtimens,
toutes sortes d'instrumens de bois &
de fer, dont les Mineurs ont besoin
pour leurs travaux. Mais on ne doit
pas être fort embarrassé sur cet arti-
cle, à moins que l'on n'envoie les
Mineurs dans un nouveau monde ou
dans des lieux absolument inhabités.
Ils sçavent se fabriquer eux-mêmes
beaucoup d'ustenciles, & on se four-

nit des autres chez les Marchands ; les matieres de ces instrumens sont par-tout très-communes.

*Ouverture
de Mine.*

Lorsque l'on s'est muni ou assuré de toutes ces choses , on doit penser à la construction des fourneaux & aux fontes. La pierre & le bois sont encore ici les premiers matériaux nécessaires. Entre les pierres il faut rejeter celles qui se vitrifient aisément , ou qui n'ayant pas assez de dureté , ne pourroient pas résister à la chaleur âpre que les métaux & minéraux exhalent , & qui se consumeroient trop facilement. A leur défaut on cherchera des terres qu'on puisse leur substituer. Les ouvriers des verreries , s'il y en a dans le pays , & même les potiers de terre , pourront donner sur ce point de grandes lumieres ; mais ce n'est pas toujours une petite adresse de tirer d'eux ces connoissances , que souvent ils ont intérêt de ne point communiquer.

Quant aux fontes , il est absolument indispensable d'y employer le bois. En vain se flatteroit-on de le remplacer par le charbon de terre , à moins que l'on n'ait trouvé le se-

*Ouverture
de Mine.*

c et de le dépouiller de sa qualité sauvage, ou qu'on ne soit sûr, par des essais réitérés, que la qualité de la Mine en supportera l'effet. Mais, pour diminuer la consommation du bois, qui est un objet très-considérable, on peut faciliter les fontes en mêlant avec la Mine, selon sa qualité, différens minéraux. Il n'est point de Mine qui n'en fournisse de plusieurs sortes, & le profit que l'on tire en vendant ceux dont on n'a pas besoin, est un des premiers bénéfices qu'elle rend. Le pyrite, par exemple, est très-avantageux dans la fonte des Mines qui tiennent de l'argent ou du plomb, & l'on ne peut trop se donner de peine pour s'en fournir sans l'acheter. L'excellent *Traité de Pyrrhologie* que M. Henc-
kel a publié, me dispense de m'étendre ici sur l'utilité de ce minéral; on peut y avoir recours pour la connoître toute entière. L'on sçait d'ailleurs que plusieurs métaux fondus ensemble donnent un produit beaucoup plus riche que lorsque l'on n'en mêle que quelques-uns, ou qu'on n'en travaille qu'un seul dans le feu,

De quelque importance que soient les matériaux pour les bâtimens , les fourneaux & les fontes , les eaux ne sont pas moins essentielles dans l'exploitation des Mines. Elles doivent être considérées comme l'ouvrier même , & elles peuvent épargner bien des travaux qui seroient très-pénibles pour les hommes & très-dispendieux pour ceux qui bâtissent. Par leur moyen, selon l'occasion, on voit le bois, on fait sortir l'eau des Mines , & même le minéral ; elles lavent les minéraux , les séparent de toutes leurs impuretés & des matieres étrangères , & ramassent même les particules du métal les plus subtiles qui échappent à la main & à l'œil. Les services qu'elles rendent dans les fontes sont étonnans , & je ne sçais rien de comparable à leur force & à leur égalité pour faire agir les soufflets. Elles doivent donc attirer la principale attention de ceux qui se proposent d'ouvrir une Mine. Il est vrai que dans celles d'argent & de plomb on en trouve presque toujours suffisamment. Mais il est des Mines de cuivre , & sur-tout d'étain , situées

*Ouvrière
de Mine.*

**Ouverture
de Mine.**

dans des lieux secs & arides où elles manquent absolument. Dans ce cas, avant de mettre en aucune façon la main à l'œuvre, il faut examiner diligemment d'où l'on en pourra tirer, & s'il sera possible de leur donner toute la chute nécessaire. Car lorsqu'une fois on a commencé à bâtir une Mine avec beaucoup de dépense, qu'on ne voudroit pas perdre, & qu'ensuite il s'agit de trouver des eaux, de creuser des canaux, de faire des écluses, & plusieurs autres ouvrages de cette espèce, on se trouve engagé dans des frais énormes, qui, dans des lieux montagneux, montent dix fois plus haut que s'il falloit travailler dans la plaine. Il est donc de la dernière conséquence d'observer avec grand soin si l'on aura des eaux suffisantes, & d'où, en cas de nécessité, on pourra en faire venir.

Après que toutes ces mesures ont été prises, on pense à chercher des Mineurs. Le choix n'en est point indifférent. Comme toutes les Mines ne se ressemblent point, on ne les travaille pas non plus de la même manière. Les petits essais que l'on

aura fait de la Mine , ou les anciennes scories , ou d'autres avis , auront appris de quelle espèce est le minéral ; quelle est sa matrice , s'il vient dans des pierres fermes , dans des pierres sabloneuses , ou dans celles qui tiennent de l'ardoise , s'il s'y trouve par veines continuées ou entrecoupées , ou par tas , & une infinité d'autres circonstances ; alors la raison nous dicte de faire en sorte d'avoir des ouvriers qui aient travaillé dans des lieux où se rencontrent des matières semblables ou presque semblables. Car non-seulement ceux qui hachent , lavent & séparent le minéral , seront mieux au fait de leurs ouvrages ; mais les Officiers même reconnoîtront mieux les conduits des veines , la façon de monter , de se précipiter , se couper , se rejoindre , &c. & lorsque la veine se coupera , ils n'en seront point embarrassés , parce qu'ils sçauront où la retrouver. Les Fondeurs même gouverneront mieux un minéral qui leur sera connu , ils sçauront ce qu'il faudra ajouter pour la fonte , comment il faudra régler le feu , ordonner le fourneau ,

*Ouverture
de Mine.*

**Ouverture
de Mine.**

brûler & calciner la matiere, & séparer ce qu'il y aura d'étranger ou de qualité sauvage, ce que l'on ne peut justement attendre de ceux qui n'ont jamais manié une pareille matiere.

Ce n'est pas tout que d'avoir des Mineurs & des Fondeurs habiles, il est encore indispensable d'avoir des gens consommés dans l'art des Mines, parce que dans les différentes opérations auxquelles on est assujetti, il se trouve des difficultés & des embarras que l'on ne peut lever sans des lumières supérieures. Je sçais des endroits où l'art de certaines opérations ne réside que dans la tête d'un seul homme. On ne peut donc apporter trop de soins pour s'attacher quelqu'un de ces hommes excellens, qui sont très-rarés dans tous les tems & dans tous les pays.

On aura soin de ne se point charger d'une trop grande quantité d'ouvriers. La raison qui s'en présente d'abord est celle de l'économie, qui défend de s'engager dans une dépense superflue; mais elle n'est pas la seule. On sçait que les ouvriers en trop

grand nombre s'embarraissent & se nuisent mutuellement , & que les ouvrages en sont considérablement retardés. D'ailleurs il convient de leur donner des salaires raisonnables & de les gagner par toutes sortes de douceurs, afin d'entretenir leur bonne volonté. Car il est bon d'être averti que les Mineurs ont la tête chaude , & que si une fois , retournant chez eux, ils décrient la Mine , il ne sera plus possible d'en attirer d'autres ; & alors la fin de la Mine ne sera pas fort éloignée de son commencement.

Ouvriers
de Mine.

Il est d'une extrême nécessité d'avoir des fonds très-considérables lorsqu'on se propose d'ouvrir une Mine ; car il devient également fâcheux de ne pouvoir, faute d'argent, continuer les travaux commencés , ou d'être obligé de les abandonner après que l'on en a fait toute la dépense. On demande à ce sujet s'il est plus à propos que le Prince fasse une semblable entreprise , ou s'il convient qu'il la laisse faire à ses sujets ? La difficulté de cette question consiste en ce qu'il est contre le bien du Prince que ses sujets se ruinent, & contre

*Ouverture
de Mine.*

celui des sujets que le Prince porte toutes ses finances d'un côté au hazard de les perdre, & de laisser les autres parties des affaires publiques tomber dans la langueur. Mais cette difficulté fournit elle-même sa solution. Il est visible en effet que le bien commun se trouvera en partageant les charges & les profits. Le Prince peut établir une administration générale des fontes, & faire bâtir à ses dépens la décharge principale des eaux de la Mine, qui sert en même tems à faire écouler les eaux, & à donner aux Mineurs un air sain & libre. Ce dernier point seul lui assure le droit de lever un neuvième sur tout le produit de la Mine, & les avances qu'il fait à cette occasion soulagent beaucoup les Compagnies particulières qui achevent plus aisément les bâtimens de la Mine, & en font l'exploitation. Ainsi de part & d'autre on se sent du bénéfice que la Mine peut rendre, sans être dans le cas de faire de trop fortes contributions; & si l'entreprise n'a pas l'heureux succès que l'on s'en étoit promis, la perte devient plus facile à supporter, &

l'Etat en général n'en souffre que foiblement.

*Ouverture
de Mine.*

Mais le bénéfice que le Prince retire en nature d'une Mine heureusement ouverte & sagement administrée, est le plus petit des avantages qu'elle lui procure. Comme un Souverain n'est puissant qu'à proportion du nombre de ses sujets, qu'il n'est riche qu'autant qu'ils le sont, & que la source de leur opulence est de sçavoir tirer de leur propre terre tout ce qu'elle est capable de leur fournir; je ne pense point que personne puisse nier que les travaux des Mines sont ceux qui remplissent le plus parfaitement ces trois objets. Car en se bornant à la culture de la surface de la terre, sans fouiller dans son sein, on se prive volontairement de ce qui y est renfermé. Si ce sont des métaux précieux, ceux que les Etrangers apportent en paroissent d'un plus grand prix, & les Etrangers exigent en retour un plus grand nombre de marchandises; si ce sont des métaux utiles, le besoin que l'on en a, la disette où l'on s'en trouve, les font acheter des Peuples voisins au-dessus

*Ouverture
de Mine.*

de leur juste valeur ; & les Arts languissent , ou faute de matieres à travailler , ou faute d'instrumens , dont la cherté gêne continuellement l'industrie. Les Mines ouvertes & travaillées avec intelligence obvient par elles-mêmes à ces inconvéniens , qui sont très-considérables aux yeux de tout homme d'Etat : & pour ne parler que des Mines les moins estimées , qui sont celles de cuivre , d'étain , de fer & de plomb , quel bien ne font-elles point par-tout où on les découvre ? Il ne faut qu'une Mine pour changer en peu d'années le plus petit village en une ville de quatre ou cinq cens feux. Tous les métiers qui travaillent les matieres de cette Mine s'empressent de s'y établir , & s'y multiplient à vûe d'œil. Une infinité d'autres qui leur sont nécessaires , les suivent ; les Marchands y viennent , la consommation devient grande , les peuples des campagnes voisines s'animent à cultiver les champs & à soigner son bétail : plus en état que jamais de s'acquitter des charges qui lui sont imposées , les revenus du Prince ne souffrent ni retard ni dimi-

nution ; ils augmentent même par les droits qu'il leve sur les denrées qui se débitent , & par la vive circulation des espèces , que le travail & le commerce occasionnent , qui les fait passer en peu de tems dans une infinité de mains, dont chacune en dépose quelque partie dans les trésors du Souverain. Ces avantages , qui sont frappans sur les lieux , sont encore sensibles au loin , & dans toute l'étendue de l'Etat. Dès l'instant où l'on trouve un métal dans son pays , on n'est plus tenté d'en faire venir du dehors , l'argent ne sort plus , & l'Etranger n'a plus les marchandises à si bas prix ; l'ouvrier mal-aisé a moins de peine à se fournir d'outils , & trouve plus facilement le moyen de subsister ; celui qui est aisé donne l'essor à son génie , & dans les nouveaux ouvrages qu'il imagine , il craint peu les hazards des plus douteuses expériences , parce que la perte de la matiere n'est point capable de l'incommoder. C'est peut-être à cette dernière cause , autant qu'à l'esprit d'invention , dont on fait honneur aux Allemands , que l'Europe

*Ouverture
de Mine.*

*Ouverture
de Mine.*

doit tant de nouveaux Arts qui sont nés en Allemagne. Car, quoique l'on en compte plusieurs dont les matieres sont des métaux & minéraux, comme l'Imprimerie, la gravûre, la poudre, le canon & autres, il seroit cependant aisé d'en faire la description en assez peu de pages ; mais l'on seroit épouvanté de la quantité de volumes que l'on composeroit si quelqu'un entreprenoit de donner le détail de toutes les expériences qui ont précédé le succès, & qui n'ont point réussi. Cette multitude prodigieuse d'expériences a donc sa premiere origine dans l'abondance des matieres : abondance qu'un Prince ne peut trop favoriser ; puisque, sans répéter ce que nous avons dit plus haut de l'augmentation de ses revenus, non-seulement dans le tems présent elle fait valoir ses douanes par le transport qui s'en fait chez l'Etranger ; mais dans la suite, & lorsqu'il y pense le moins, elle fait naître dans ses Etats un art qui forme un nouveau commerce, occupe utilement ses peuples, & rend leur génie recommandable jusqu'aux extré-

ÉCONOMIQUE, &c. 135
mités du monde, & à la postérité la plus reculée.

*Ouvrière
de Mine.*

Ainsi les difficultés que j'ai exposées d'abord sur l'ouverture des Mines ne doivent effrayer personne. Il n'est point donné aux hommes d'acquiescer de grands biens sans essuyer de grandes peines ; & plus ces biens sont solides , plus il faut courir de risques pour s'en assurer la possession , plus il faut de tems , de patience & de courage pour y parvenir. J'ai voulu seulement réveiller la prudence des Entrepreneurs , qui souvent , par trop de précipitation , s'exposent à des pertes que très-facilement ils auroient pû éviter , & leur faire sentir qu'un coup d'œil général ne suffit pas dans les entreprises de cette nature , étant certain qu'elles n'ont d'heureux succès qu'autant que l'on a levé d'avance toutes les difficultés de détail qui se rencontrent dans l'exécution. Il est même de l'intérêt du Prince de veiller à ce que toutes les mesures soient bien prises , parce que comme le gain que les uns font dans une Mine qui réussit excite les autres à en chercher de nouvelles , de même on

*Ouverture
de Mine.*

s'en dégoûte aisément lorsque l'on n'a devant les yeux que des exemples de travaux inutiles, & d'Entrepreneurs ruinés, ce qui tend directement à priver son Etat de ses avantages naturels, & à enrichir ses voisins aux dépens de ses propres sujets.

DE LA CONNOISSANCE DU TEMS.

Prédictions pour l'année 1751.

*De la con-
noissance du
tems.*

LA vie de la campagne est toute active : comme le corps y est dans un exercice continuel, l'esprit est sans cesse occupé à méditer, en rappelant le passé, & le conférant avec le présent, afin d'en tirer des conjectures certaines pour l'avenir. Mais de toutes les réflexions que les œconomes peuvent faire, les plus utiles sont celles qui leur font prévoir la température de l'air & la fertilité de la terre. Ce sont elles qui leur découvrent les tems propres de la semaille, de la fenaison, de la moisson & de la vendange : elles leur indiquent les momens favorables pour les labours, pour la culture des

vignes & des arbres , & généralement pour tous les ouvrages auxquels ils doivent s'appliquer. Car ce n'est point une question pour eux qui les partage en divers sentimens , que de sçavoir si les peines qu'ils se donnent sont la première cause de l'abondance des biens qu'ils recueillent. Ils reconnoissent de bonne foi & d'une voix unanime , qu'en vain ils ont travaillé & sué , si le ciel & la terre n'agissent chacun de leur côté , & ne concourent ensemble à la production des fruits. Ils se regardent donc comme des serviteurs , à proprement parler , inutiles , qu'un maître généreux n'emploie que pour les occuper , & qu'il gratifie ensuite de ce qu'il lui plaît de leur accorder : en sorte que ce n'est point tant leurs travaux les plus opiniâtres , que l'entière soumission à ses ordres , qui attire sur eux les marques sensibles de sa bienveillance.

Instruits par ce maître même , que le Soleil préside au jour & la Lune à la nuit , & que les astres ont été disposés & leur cours ordonné pour distinguer les tems & en annoncer les qualités différentes , leur premier de-

*De la con-
noissance du
tems.*

*De la con-
noissance du
tems.*

voir est d'étudier les effets du Soleil & de la Lune, le lever & le coucher des constellations & les accidens de l'air qui en sont les suites, afin de n'être point trompés dans leur attente, s'ils espéroient quelque fruit de leurs travaux qu'ils auroient déplacés, en les faisant dans un autre tems que celui qui leur est marqué. Aussi cette connoissance fut-elle la première que les hommes, après le déluge, s'empressèrent d'acquérir; & il est à croire qu'ils y firent de grands progrès, aidés, comme ils étoient, de ce que la tradition leur avoit conservé des connoissances qu'Adam avoit transmises à sa postérité. Mais leurs lumieres se sont changées pour nous en ténèbres par la perte de leurs manuscrits, par les révolutions fréquentes des Empires, & par la différence considérable des climats. Cependant à la faveur des télescopes, & par une étude constamment suivie, on est parvenu à recouvrer une partie de cette science; on a mesuré exactement le cours de tous les corps célestes, & le tems en est connu, & divisé, ce semble, jusqu'à la plus

grande précision. Si l'on ne sçait point encore ce qu'il opère sur l'atmosphère de la terre, on convient du moins qu'il est nécessaire de le sçavoir ; & *De la con-*
noissance du
tems.

l'on prend, pour s'en instruire, les moyens les plus sûrs, quelque longs qu'ils puissent être. En effet, après avoir perdu la connoissance de l'action des corps célestes, pris ensemble ou séparément, il ne reste de ressource que dans les observations & l'expérience, dont les secours, quoique lents, peuvent seul poser les fondement d'une conjecture raisonnable. C'est visiblement dans cet esprit que l'Académie des Sciences a résolu en 1749, de faire observer, tant par ses Membres demeurans à Paris, que par ceux qui sont répandus dans les Provinces du Royaume, le tems qu'il fera tous les jours de l'année, afin d'amasser une suite exacte de bonnes & de mauvaises années, son intention étant de se mettre par ce moyen en état de se garantir contre les mauvaises, & d'avertir à tems les Magistrats, afin qu'ils puissent faire les dispositions nécessaires pour prévenir la disette.

*De la con-
noissance du
tems.*

Cette sage résolution a pour premier but de porter un jugement général sur chaque année à venir, lorsque par la confrontation de l'état du ciel dans chacune des années écoulées avec celui du tems qu'il aura fait, on aura reconnu ce que les différens aspects des corps célestes, & leurs diverses combinaisons ont coûtume de produire sur la terre par l'entremise de son atmosphère. Le second fruit que l'on en tirera sera de connoître particulièrement ce que l'on doit attendre dans chaque saison; & enfin quelle sera dans chaque mois & dans chaque semaine la température de l'air. Alors l'Économe champêtre sçaura précisément quand il lui conviendra d'avancer ou de retarder ses ouvrages; les mauvaises années, que les hommes ne peuvent absolument éviter, le surprendront moins; elles le trouveront préparé contre leurs suites, & sa prudence en corrigera plus facilement les funestes effets.

Mais jusqu'à ces jours heureux, qui paroissent réservés pour une postérité un peu éloignée, l'Économe

n'a que deux moyens assez courts
 pour prévoir le tems à venir, dont
 par cette même raison il doit faire *De la con-*
 usage avec tout le soin possible. *noissance des*
 Le *tems.*
 premier est le baromètre, qui assez
 souvent en été annonce trois jours
 auparavant les changemens du tems.
 Il ne doit rien épargner afin de l'a-
 voir bon & assez grand pour qu'il
 rende sensibles les variations de l'air,
 tantôt plus pesant & tantôt plus lé-
 ger, selon qu'il est plus sec ou plus
 humide, & plus ou moins agité. Le
 second est sa propre expérience. Au-
 cun jour de sa vie ne doit s'écouler
 qu'il n'examine le soir & le matin l'é-
 tat du ciel, & qu'il n'observe ce qui
 arrive dans le cours de la journée.
 L'habitude qu'il en contractera lui
 procurera en peu de tems une con-
 noissance presque infallible du tems
 que l'on doit avoir dans la journée
 & dans celle du lendemain, & l'usage
 qu'il aura souvent occasion d'en faire
 lui payera toujours avec usure l'at-
 tention légère que cette connoissance
 lui aura coûté.

Aux lumieres de détail que ces
 deux moyens fournissent, nous en

*De la con-
naissance du
tems.*

joindrons de générales, que nous tirons d'anciens prognostics qui nous semblent fondés à-peu-près sur les mêmes principes que l'Académie des Sciences paroît avoir en vûe. Ce sont ceux de Thomas-Joseph Moulton, natif de la ville de Naples, qui vivoit sous le regne de Saint Louis. Cet Astronome ayant considéré que le Soleil est le pere & le roi de la nature, a jugé qu'après la révolution de 28 années dont le cycle solaire est composé, les mêmes effets que le Soleil produit sur la terre doivent revenir dans le cycle suivant, année pour année. Il a donc fait ses observations pour 28 années consécutives, & les multipliant par neuf, il en a composé un période de 252 ans. Ce période répété trois fois l'a conduit depuis l'an 1269 jusqu'à l'an 2024, l'un & l'autre inclusivement.

Ces prophéties, comme il les intitule, ont eu long-tems de la réputation, mais enfin elles étoient tombées dans l'oubli : cependant ayant été conservées par quelques Laboureurs qui, dans ces derniers tems sur-tout, ont reconnu par leur propre

expérience, que, généralement parlant, elles étoient justes, & devenoient pour eux une règle assez sûre de conduite, elles ont repris une si grande faveur, que nous comptons faire plaisir à ceux qui n'ont point les prophéties de Thomas-Joseph Moulr, de leur en donner l'extraire pour l'année présente, avec ses jugemens sur le tonnerre pour tous les mois de l'année; ce que nous continuerons de faire tous les ans. Nous avertirons auparavant le Lecteur que notre Astronome commence l'année par le printems au mois de Mars, & la finit par l'hyver: c'étoit l'usage de son tems, usage qui a duré jusqu'en 1581; qu'après la réforme du Calendrier par le Pape Gregoire XIII, un Arrêt du Parlement ordonna que l'année 1582 commenceroit au premier du mois de Janvier.

*Prophéties de Thomas-Joseph Moulr,
Astronome, natif de Naples, pour
l'année 1751.*

Au printems il fera bon acheter l'avoine, car la plus grande cherté y sera.

Les bleds & les seigles seront grandement chers, & ceux qui en pourront garder jusqu'en hyver feront grand profit: car l'été sera si moite, qu'on ne pourra recueillir ni seigle ni bled.

Ceux qui acheteront du bon vin qui le pourront garder, feront grand profit, dit l'Auteur; que le denier sera quatre mailles; car l'automne sera si fâcheux, que les vignes & raisins ne pourront meurir.

A la fin de Janvier les neiges se fondront, & feront de grandes eaux, qui porteront beaucoup de dommages en plusieurs endroits & pays.

Signification des Tonnerres.

JANVIER.	Chaleur, abondance de fruits & grands vents.
FEVRIER.	Grande mortalité.
MARS.	Grands vents, peu de fruits; querelles & noïses.
AVRIL.	Grande joye & plante de fruits.
MAI.	Famine & peu de fruits.
JUIN.	Abondance de bleds & autres grains.
JUILLET.	Perte de cochons, agneaux gras.
AOUST.	Joye, prospérité & beaucoup de maladies.
SEPTEMB.	Grande plante de bled: fruits & richesses.
OCTOBRE.	Grands vents, pluyes & bonnes vendanges.
NOVEMB.	Longue-paix, amitié & douceur.
DECEMB.	Plante de fruits & grande guerre.

T A B L E.

P <i>Plan du Journal Economique,</i>	page 1
<i>Lettre sur l'Agriculture,</i>	25
<i>Préparation de Semence,</i>	53
<i>Causes qui font gêler les arbres dans les grands hyvrs, & moyens de prévenir ces accidens,</i>	55
<i>Préparation pour rendre le bois incombustible,</i>	60
<i>De la rose farineuse qui tombe sur le doubleton. Divers moyens pour en détourner les mauvais effets,</i>	65
<i>Moyens de rendre les Bruyeres fertiles,</i>	70
<i>Mémoire sur le Commerce de Russie,</i>	85
<i>Réflexions sur les moyens de découvrir les Mines, précautions & avantages,</i>	112
<i>De la connoissance du tems,</i>	137
<i>Prophéties de Thomas-Joseph Mout, pour l'année 1751,</i>	143

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier les différentes Pièces pour le mois de Janvier du Journal Economique, & je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. A Paris, ce 25 Février 1751,
G U E T T A R D.

Le mois de Février sera plus ample & plus intéressant, & se distribuera incessamment.

JOURNAL ECONOMIQUE OU

MEMOIRES, NOTES ET AVIS
*sur les Arts, l'Agriculture, le Commerce,
& tout ce qui peut y avoir rapport, ainsi
qu'à la conservation & à l'augmentation
des Biens des Familles, &c.*

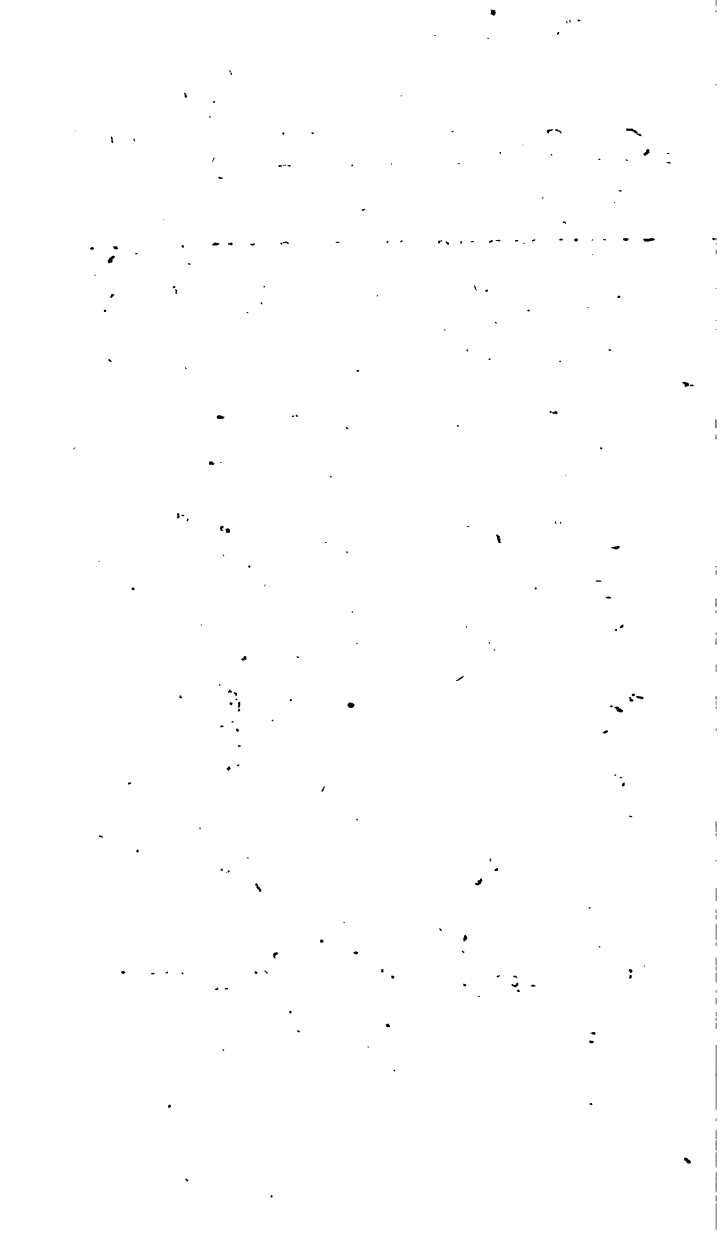
FEVRIER 1751.



A PARIS,
Chez ANTOINE BOUDET, Imprimeur du Roi,
rue Saint Jacques.

M. DCC LI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





JOURNAL ÉCONOMIQUE.

*De l'Amélioration de la Culture
des Terres.*

UN Sçavant, fort attaché à l'agriculture, & qui ne s'en tient pas à la simple théorie, ayant beaucoup réfléchi & fait plusieurs expériences, a couché sur le papier ce qu'il pensoit sur cette matière de plus utile pour le bien commun; & dans la même vûe nous en rendons compte.

L'Auteur débute par se plaindre du peu de bonnes expériences que nous avons sur l'agriculture. Il est surprenant que dans un siècle si éclairé, où l'on se glorifie d'avoir répandu sur la Physique un jour que l'antiquité n'a point connu, on soit

*Améliora-
tion de la
culture des
terres.*

resté dans l'indifférence sur la partie la plus essentielle de cette science , & que de tant de Sçavans qui se sont illustrés par leurs découvertes , il ne s'en soit trouvé aucun qui ait pensé à se rendre utile au Laboureur en reconnoissance des services qu'il en reçoit. Car de croire lui avoir fait un grand bien en lui apprenant que la Lune n'a point les vertus qu'on lui attribuoit jadis , & qu'au lieu d'agir sur les corps terrestres, elle n'exerce plus son empire que sur la mer ; quand même cela seroit aussi exactement vrai qu'on l'assure , le peu d'utilité qu'il en peut retirer , n'est point capable de l'exciter à dissiper les ténèbres épaisses qui l'entourent , ni à secouer le joug des préjugés qui l'asservissent. Il est vrai que les vergers , les parterres & les potagers se sont beaucoup perfectionnés par les lumières des Sçavans qui en ont fait une étude particulière ; mais quoique ces trois objets fassent partie de l'agriculture , ils n'en sont cependant que la moindre partie ; & la plus considérable , qui est la culture du bled , reste toujours abandonnée aux hom-

même les moins instruits, dont la plus grande capacité consiste à bien faire ce qu'on a fait de tout temps.

Amélioration de la culture des terres.

Ce profond oubli où le labourage est tombé, & qui semble tourné en une espèce de mépris, paroît aux yeux de notre Sçavant ne pouvoir se justifier que dans deux cas ; celui où il ne seroit pas possible de remédier à la stérilité de la terre, & celui où l'on ne pourroit augmenter la vertu multiplicative des semences. On a sur ce dernier point des moyens fournis par quelques Sçavans ; & il n'y a point d'apparence que l'on puisse douter du premier. Car, quoique la terre ait été maudite à cause de l'homme, cette malédiction ne doit point s'entendre d'une stérilité absolue, mais d'une diminution considérable de sa fertilité naturelle, que le travail de l'homme le mieux entendu & le plus opiniâtre ne peut lui rendre. D'ailleurs l'expérience journalière nous apprend qu'un champ rapporte plus ou moins, selon qu'il a été bien ou mal cultivé ; & puisque les gens de la campagne sans lettres, sans grande réflexion, en suivant seulement :

*Améliora-
tion de la
culture des
terres.*

l'usage commun de leur pays , trou-
vent entre le produit de leurs ouvra-
ges une si grande différence , pour-
quoi , en perfectionnant les façons
ordinaires , ne pourra-t-on pas se
flatter d'augmenter pareillement le
profit ? Dira-t-on qu'il n'y a rien à
ajouter à ces façons , & que depuis
le temps qu'on laboure les champs ,
on auroit trouvé cette perfection ,
s'il y en avoit une à espérer ? Il est
facile de répondre qu'on ne doit point
l'attendre du peuple de la campagne ,
qui n'a ni les lumières ni les moyens
pour faire mieux qu'on n'a fait avant
lui , & que l'agriculture étant une
science , il est aussi impossible de l'ap-
profondir que les autres. Ainsi on
doit se persuader que quelque bonne
méthode que l'on suive pour la cul-
ture des terres , il sera toujours très-
possible de l'améliorer.

Sur ce fondement notre Sçavant
examine quelles conditions sont né-
cessaires dans la préparation de la ter-
re & dans la semaille pour mettre le
Laboureur en droit d'espérer une ri-
che moisson. Il en trouve cinq , qu'il
faut observer ensemble , sans en ou-

blier une seule, parce que celle que l'on auroit négligée suffiroit pour déranger entièrement l'effet des autres. Ces cinq conditions sont :

Amélioration de la culture des terres.

- 1°. Que la terre soit assez amollie.
- 2°. Qu'elle soit parfaitement nettoyée des mauvaises herbes.
- 3°. Qu'elle soit assez grasse & remplie de suc nourriciers.

4°. Que la semence entre assez profondément dans la terre.

5°. Que les grains soient assez écartés les uns des autres.

La terre doit être amollie, c'est-à-dire, qu'en la labourant plusieurs fois, on doit avoir soin de casser & briser les mottes, & de les réduire en poussière autant qu'il est possible, afin qu'elle puisse plus facilement recevoir les influences du ciel & se pénétrer de l'engrais que l'on y répand. L'Auteur ne veut point que l'on craigne, en labourant profondément, de retourner la terre sauvage qui se trouve assez communément sous la première croûte ou superficie de la terre; parce que, dit-il, on peut surmonter son âpreté à force de fumer.

*Améliora-
tion de la
culture des
terres.*

La nécessité d'arracher les mauvaises herbes est sensible ; mais les herbes ordinaires sont absolument insuffisantes pour en nettoyer un champ, comme il convient qu'il le soit. L'Auteur en a inventé une d'un usage plus certain : mais on ne la connoît pas encore , & il n'en a point donné la description.

Quant à l'engrais que l'on met dans les terres , rarement péche-t-on par l'excès en cette matière. Au reste l'Auteur prétend que les mauvaises récoltes ne viennent pas tant du défaut de fucs nourriciers dans la terre , que de la différence de ces mêmes fucs , qui ne conviennent pas tous aux mêmes fruits. Il cite pour exemple les chênes & les saules , qui viennent dans les sables : c'est la raison pour laquelle on a soin de préparer la terre d'une ou d'autre façon , selon les diverses semences que l'on se propose de lui confier.

La semence doit entrer profondément dans la terre. C'est l'intérêt du Laboureur que les oiseaux ne puissent ni l'appercevoir ni l'enlever. Elle jette plus tranquillement ses racines ,

sans être inquiétée par les vents , & tire plus facilement de la terre la nourriture dont elle a besoin pour profiter.

Amélioration de la culture des terres.

Enfin cette semence doit être répandue avec ordre , & de sorte que les grains soient assez écartés pour ne se point nuire les uns les autres. Car il arrive souvent , lorsqu'ils sont semés trop épais , ou que le grain le plus fort attire à lui toute la substance de la terre , & étouffe ses voisins , ou que tous ensemble restent foibles & donnent peu de profit. L'Auteur se flatte encore ici d'avoir trouvé une machine qui remplit parfaitement son intention ; mais il ne la découvre pas plus que la première. Il garde pareillement le silence sur la recette qu'il a pour augmenter dans les semences la vertu multiplicative.

Cet Ecrit a transpiré , & est venu à la connoissance d'un autre Sçavant , amateur comme le premier de l'agriculture , qui n'en ayant pas été entièrement satisfait , a fait des remarques que l'on nous a communiquées , & que nous donnerons en abrégé.

*Améliora-
tion de la
culture des
terres.*

Il observe d'abord très-judicieusement que l'agriculture étant une science, dont le but est & doit être l'utilité, il est à propos de ne rien changer dans les usages reçus & pratiqués, sans une grande circonspection, sans avoir fait plusieurs essais en petit, & s'être bien assuré qu'ils réussiraient en grand; parce qu'autrement on s'exposeroit à des pertes considérables, & on les occasionneroit à tous ceux qui voudroient suivre la même méthode.

La règle prescrite de labourer généralement dans une grande profondeur ne lui plaît point. Il convient qu'il n'y a point d'inconvénient à le faire dans les terres fortes, qu'il est nécessaire de bien retourner; mais on perdrait tout dans des terres légères, sur-tout en remuant la terre sauvage & la faisant paroître sur la surface. En vain dit-on qu'on surmonteroit la stérilité de cette terre à force de fumier; ce ne seroit certainement qu'après plusieurs années, pendant lesquelles on perdrait non-seulement le profit ordinaire de ces terres, mais encore les façons d'ail-

leurs , pour avoir beaucoup de fumier , il faudroit beaucoup de bestiaux , de fourage & de paille ; & si le fourage & la paille manquent , il n'est pas possible d'avoir des bestiaux. Personne au reste ne s'avisera de ne point fumer ses bonnes terres pour porter tout son fumier dans les mauvaises. Ainsi les champs en question ne rapportant rien la première ni la seconde année , il ne seroit pas possible de les améliorer pour les années suivantes , sans vouloir sacrifier tout son revenu pour une expérience de peu ou de nulle utilité. Il faut donc se contenter de suivre l'usage & de labourer légèrement les terres légères , sans s'attacher même à les réduire trop en poussière : car il en est qui sont comme des cendres : & loin de les écraser & de les éparpiller , il convient au contraire de les tenir ensemble , & de leur donner quelque consistance , afin qu'elles puissent retenir l'eau de la pluie , & que la racine du bled restant couverte , ne soit point exposée à être desséchée par le vent , ni brûlée par le Soleil.

Amélioration de la culture des terres.

Amélioration de la culture des terres.

C'est une erreur de croire que les fucs nourriciers ne manquent point dans la terre , & une illusion d'en apporter pour preuve les chênes & les faules qui croissent dans les fables. Les chênes y viennent si petits ; & les faules si roides & si peu souples , qu'ils témoignent au contraire que les fucs nourriciers leur ont manqué. En effet , tout fuc est une eau , & le sable ne retient point l'eau ; il ne peut donc fournir de fuc nourricier aux végétaux.

Il est vrai , continue notre Critique , qu'il est bon que la semence soit bien enterrée , & que les grains soient semés bien également ; c'est ce que l'on fait du mieux qu'il est possible. Lorsque l'Auteur de l'Ecrit aura fait connoître ses deux inventions , sa herse & son semoir , on sçaura à quoi s'en tenir ; & le Public lui sera très-obligé de lui fournir , pour arracher les mauvaises herbes , recouvrir la semence , & semer également , des machines nouvelles , dont l'usage facile épargne le temps.

Quant à l'augmentation des se-

menances, quoiqu'il ne veuille point douter de celles que plusieurs Sçavans ont enseignées & expérimentées, il ne peut se persuader qu'elles réussissent en grand, & qu'il en soit d'un champ de plusieurs arpens comme d'une caisse ou d'un quarré de jardin. Il soutient au contraire que les épis ne peuvent croître d'une longueur énorme, ni porter une aussi grande quantité de grains qu'on le suppose; que cependant, si cela étoit, le vent & la pluie n'en coucheroient que plus facilement ces longs tuyaux, dont la tête seroit trop pesante, ce qui ruineroit toute espérance de recolte; que les tuyaux du bled ne poussant que successivement, il arriveroit la même chose à ceux-ci, qui, non plus que les autres, ne pourroient meurir également; d'où il arriveroit que la recolte du bon grain ne seroit pas à beaucoup près si abondante qu'on s'en seroit flatté: que cette semence médicamentée devant être semée plus large que la semence ordinaire, il n'importe pour celui qui moissonne que les épis portent une ou plusieurs tiges; de sorte

Amélioration de la culture des terres.

*Améliora-
tion de la
culture des
terres.*

que cette semence ne donnant dans le même espace que ce que donneroit celle qui n'étant point préparée auroit été semée plus dru, il résulte que l'on ne peut gagner en cela que d'épargner la semence; ce qui ne peut être un gain, qu'au cas que la préparation soit facile & de peu de frais: enfin, que dans les intervalles qu'il faudra nécessairement laisser entre les grains préparés, les mauvaises herbes croîtront en foule, resserreront & étoufferont les buissons du bled, & ne leur permettront ni de croître ni de porter leur fruit, comme on l'espéroit; ce qui doit faire conclure que ces multiplications si curieuses dans la spéculation & si brillantes, ne sont d'aucune utilité dans la pratique, & ne peuvent faire qu'un très-grand tort à l'Econôme, par la perte de ses frais & de son temps, & quelquefois même d'une partie de sa récolte.

Telles sont les remarques du second Sçavant sur l'Ecrit du premier. Nous n'adopterons en entier ni cet Ecrit, ni la Réponse; mais, rejetant ce qui nous paroît avancé légère-

ment, & retenant ce qui est fondé en raison, nous dirons en premier lieu, que les plaintes de l'Auteur sur le peu d'expériences que l'on a sur le labourage sont à la vérité très-légitimes; mais qu'il n'est point étonnant que l'on soit dans le cas de les faire. Les Sçavans que l'on attaque à ce sujet, sont retirés dans les villes, loin desquelles ils ne pourroient cultiver les sciences avec succès. Or, en demeurant dans les villes, ils perdent de vûe presque tous les objets de l'œconomie champêtre: les seuls qui leur restent sous les yeux sont les potagers, les arbres fruitiers & les fleurs; & puisque l'Auteur convient que l'on a fait de grands progrès dans ces trois parties de l'agriculture, il ne peut raisonnablement en demander davantage aux Sçavans. C'est à ceux qui habitent les campagnes à réfléchir sur le labourage, & à faire des expériences. Nous adressons la parole à la Noblesse, qui ayant pendant quelque temps rendu à l'Etat le service qu'elle lui doit, s'est retirée dans ses terres, pour y passer une vie dont la douceur & la tranquillité,

Amélioration de la culture des terres.

Amélioration de la culture des terres.

équivalent certainement à l'éclat des dignités que tant d'autres ambitionnent : nous la portons de même aux Bourgeois aisés , qui n'ayant pu prendre goût à la vie tumultueuse des villes , où dans leur jeunesse ils ont fait leurs études , se sont sagement bornés à cultiver les champs de leurs peres , & qui conservant une teinture des sciences qu'ils ont apprises , sont plus propres que d'autres à remarquer les effets de la nature , à pénétrer ses voies , à imaginer les moyens de l'aider , & à faire d'utiles expériences. Ce sont ces deux sortes de personnes , ainsi que les sages Ecclésiastiques répandus dans les Cures & Prieurés des provinces , que nous exhortons à nous communiquer leurs réflexions , leurs découvertes , & l'heureux succès de leurs tentatives.

En second lieu , nous observerons avec le Critique & avec tous les Laboureurs , que les terres veulent être différemment travaillées selon leur nature. Il est en effet un certain point de consistance qu'elles doivent avoir pour faire fructifier la semence , & en

conserver la racine. Les terres grasses se remettent d'elles-mêmes très-facilement en motte, & on ne court aucun risque de les ouvrir, de les briser, de les réduire en cendres ; mais il ne faut pas porter l'attention si loin dans les terres extrêmement maigres, qui trop divisées ne pourroient plus se rejoindre, même autour des racines du bled. Quant à la profondeur du sillon, nous nous garderons bien de la pousser, avec l'Auteur, jusqu'à remonter la terre sauvage, dans l'espérance qu'elle donnera une bonne récolte lorsqu'elle aura été adoucie & fertilisée par la grande quantité de l'engrais. Son sentiment n'est en aucune façon soutenable, lorsqu'il avance que la terre ne manque point de sucs nourriciers, & celui du Critique n'est point assez exact. Ce ne sont point les influences seules du ciel qui font porter à la terre ses fruits ; comme ce n'est point la graisse seule de la terre & ses sucs nourriciers qui les produisent. C'est le concours des unes & des autres : ce sont les pluies, les rosées, les neiges qui apportent dans la terre un sel &

Amélioration de la culture des terres.

*Améliora-
tion de la
culture des
terres.*

un nitre qui fortifie & met en action celui qui se forme dans la croute supérieure par les vapeurs de différentes qualités que le feu central pousse continuellement vers la surface : ce sont les vents qui secondent les opérations qui s'y font, en humectant, en desséchant, en ouvrant, en referrant cette même surface. Mais comme les influences du ciel ne répondent pas toujours aux bonnes dispositions de la terre, de même la terre n'est point en tous lieux propre à profiter des influences favorables du ciel ; & s'il est vrai qu'il n'est point de terre, méritant ce nom, qui n'ait quelque degré de fécondité, il est également certain que l'on en trouve d'un degré de fertilité si bas que la plus abondante moisson que l'on y pourroit faire ne dédommageroit jamais des frais de la culture. Dans ce dernier cas le sage Économe voyant qu'il ne peut tirer de récolte, ni même de pâturage d'un terrain trop ingrat, s'attache à y semer ou planter des bois, qui ne demandent ni de l'humidité, ni un grand fond de terre ; comme, par exemple,

des châtaigniers , qui croîtront toujours assez dans l'espace de six ou sept ans pour fournir d'excellens cercles de cuves , quand même ils ne réussiroient pas au point de porter des fruits & de devenir des arbres de charpente.

Amélioration de la culture des terres.

En troisième lieu , la nécessité d'arracher les mauvaises herbes est incontestable , & le champ n'en peut être trop parfaitement nettoyé. Mais il ne suffit pas de les déraciner exactement , il faut encore retourner leurs racines en-haut , de peur qu'elles ne reprennent ; & c'est un véritable problème à examiner , que de sçavoir s'il ne seroit pas plus avantageux de les enlever du champ , que de les y laisser pourrir : car quoiqu'en pourrissant elles le fument , on doit considérer que leurs graines , lorsqu'elles sont mûres , ne manquent pas de végéter dans la terre , qui leur est toujours favorable , & de pousser de nouvelles tiges au grand dommage , comme on sçait , de ce que l'on y sème dans la suite.

En quatrième lieu , la règle de semer à une grande profondeur , quel-

Amélioration de la culture des terres.

que bonne qu'elle soit , a néanmoins les bornes ; car s'il convient que le bled soit enfoncé afin qu'il jette de plus fortes racines , que ces racines soient conservées plus fraîches , & qu'elles tirent une plus grande quantité de sucs nourriciers ; il est à craindre , s'il est planté trop avant , que la tige ne puisse percer , couvrir le champ de ses feuilles , & par leur moyen pomper de l'air les alimens dont elle a besoin pour croître & porter son fruit.

En cinquième & dernier lieu , il est aisé de voir qu'au sujet de la préparation des semences pour augmenter en elles la vertu multiplicative , le Critique n'ajoute foi à ce que l'Auteur avance , que par déférence pour les Sçavans qui en ont donné des recettes. Pour sçavoir à quoi s'en tenir sur cet article , il est nécessaire de l'examiner avec attention , & de distinguer la possibilité de la chose en elle-même d'avec l'usage que l'on en peut faire.

La possibilité ne nous paroît point douteuse , parce qu'elle ne contredit aucun des principes de la Physique.

Si les êtres divers que la terre produit & nourrit, si les végétaux, dont il s'agit ici, ont un degré marqué de fécondité au-delà duquel ils restent sans vertu, la connoissance de ce degré est un secret que le Créateur s'est réservé; & comme les hommes sont blâmables quand ils négligent d'exciter cette fécondité, on ne peut que les louer lorsqu'ils tentent de découvrir par leurs expériences jusqu'où elle peut aller. Mais comme pour mettre utilement la main à cette œuvre il ne suffit pas de sçavoir parfaitement préparer la terre & faire choix des plus belles & meilleures semences, mais encore qu'il faut connoître les principes des corps les plus cachés, & par quelles voies la nature les conduit à leur perfection; il est arrivé que les gens adonnés à l'agriculture n'ont pû s'élever au-dessus des précautions ordinaires, & que les seuls Sçavans, éclairés du flambeau de la Chymie, ont sçu découvrir des moyens bien plus excellens que les pratiques usitées. Ceux-ci ont considéré que toute semence contient un germe

Amélioration de la culture des terres.

*Améliora-
tion de la
culture des
herbes.*

imperceptible à l'œil humain , formé par trois principes inséparablement unis , qui sont un feu , une eau & une matière fixes , connus sous les noms de soufre , de mercure & de sel ; que ce germe , pour se développer , s'étendre & produire la plante , attire tout ce qui est de nature semblable à lui , soit de l'air , soit de la terre. Ils ont aussi remarqué que ces germes , dans la même espèce , & dans le même genre , sont de forces inégales , & que les plus égaux entr'eux éprouvent encore des différences dans leurs productions par la nature du sel , par les qualités de l'air , & par la culture de la terre , bien ou mal entendue. De ces observations ils ont conclu que l'art commençant où la nature finit , il devoit être possible de fortifier le germe , de le prémunir contre les accidens extérieurs , & d'augmenter en lui la force attractive des vertus supérieures & inférieures. Instruits d'ailleurs que le feu entre dans l'air , l'air dans l'eau , l'eau dans la terre ; que la terre & le feu se communiquent par le moyen de l'air & de l'eau ; enfin que

tout est eau dans son origine, parce que cette eau primordiale est tout à la fois eau, terre, air & feu, ils ont pensé que si l'on composoit une eau qui contînt en elle quelques-unes des qualités éminentes propres au regne végétal, & que dans cette eau on fit tremper les semences, l'eau leur communiqueroit infailliblement, en les pénétrant, les vertus dont elle seroit imprégnée; de sorte que le germe, aidé de ce secours, agiroit plus puissamment, & que la plante qu'il produiroit seroit plus belle & plus forte, & tireroit plus facilement du ciel & de la terre ce qui lui seroit nécessaire pour croître & se conserver; comme un homme robuste & sain tire plus de nourriture des alimens dont il use, que ne pourroit faire un homme faible & malade.

Amélioration de la culture des terres.

Cette théorie étant unanimement reconnue conforme à la nature qu'elle prend pour sa règle, ils ont travaillé avec ardeur à la mettre en pratique. Des trois principes que nous avons cités, sel, soufre & mercure, le sel est le plus sensible & le plus facile à saisir: mais comme ces princ

*Améliora-
tion de la
culture des
terres.*

pes sont, absolument parlant, indivisibles, sous la seule apparence de sel on possède encore les deux autres, quoiqu'en moindre quantité. C'est la raison fondamentale de ces végétations curieuses dont parle le Pere Kirker & quelques autres Sçavans. Le sel essentiel d'une plante que l'on tient enfermé dans une phiole exactement scellée, étant présentée à la chaleur des cendres ou d'une bougie, se met en mouvement; on voit la plante se former, pousser sa tige, ses feuilles, & enfin ses fleurs: merveille que l'on attendroit inutilement, si le sel n'étoit secondé par le soufre & le mercure. C'est encore par cette raison que l'on enterre un animal mort au pied d'un arbre malade; les sels étant dissous par l'humidité de la terre, les trois principes passent en abondance dans les racines de l'arbre, & lui rendent la force & la santé.

Les Sçavans, jusques ici d'accord, se sont partagés sur le choix de ces sels, sans néanmoins se contredire; & suivant leurs lumières, ils ont imaginé différentes compositions, qui toutes fusibles, pussent être mises utilement

utilement dans l'eau , & former ce qu'ils nomment *un menstree* , pour y faire tremper les semences jusqu'au gonflement. Lorsqu'elles en ont eu pris tout ce qu'elles étoient capables de contenir , ils les ont ou semées ou plantées ; le germe au premier instant où il se developpe , se trouvant tout à coup fortifié par l'union des sels qui l'attendent , jette de profondes racines , pousse une tige vigoureuse , & donne des fruits extraordinaires pour le nombre , le goût & la beauté. Les préparations des semences ne sont point rares dans les livres : on en compte jusqu'à douze dans le seul Dictionnaire de Chomel , & nous en avons publié une dans notre premier Journal sur laquelle nous ne craignons point de réitérer les assurances que nous avons données de sa vérité. Si nous apprenons que le Public y prenne goût , & que l'on en fasse usage , nous pourrions nous déterminer à en donner une autre d'une vertu très-supérieure , mais aussi qui demande plus de tems , de soin & de dépense.

Amélioration de la culture des terres.

Le raisonnement du Critique est

Février 1751.

N° 2

*Améliora-
tion de la
culture des
terres.*

un pur sophisme, lorsqu'il dit, en parlant des semences préparées, que la nécessité de les écarter considérablement laissera le champ libre pour croître aux mauvaises herbes, dont la quantité reserrera & étouffera les buissons de bled; que d'ailleurs ces buissons ne pouvant couvrir le champ plus exactement que fait la plus abondante moisson, il seroit ridicule d'attendre une plus grande quantité de bled; & qu'enfin les tuyaux étant trop foibles pour soutenir ces merveilleux épis que l'on se promet, le premier vent, la moindre pluie, les coucheroit infailliblement sans qu'ils pussent jamais se relever. Pense-t-il donc que la nature oublie de former des tuyaux proportionnés à l'épi qu'ils doivent porter? Quelques serrés que soient les épis dans les meilleures années, ne peuvent-ils pas l'être encore davantage? La longueur des épis, la grosseur des grains, n'augmentent-elles pas la récolte? Enfin, les racines de ces semences médicamenteuses étant profondes, étendues & vigoureuses, n'ôteront-elles pas aux mauvaises her-

bes la nourriture qui les feroit croître ? Aucun de ces accidens n'est donc à craindre ; & ce qu'il ajoute , que les tuyaux de bled ne poussant que successivement , & meurissant de même , plus un même grain pousseroit de tuyaux , moins on auroit de bled mûr , n'est pas d'une plus grande force. Cette croissance successive lui fait illusion ; on diroit qu'il a mesuré l'intervalle de temps qui s'écoule entre la naissance de deux tuyaux , & que cet intervalle doit toujours être le même dans un grain foible & dans un grain vigoureux. Mais nous avons dans l'art & dans la nature des exemples connus d'une différence marquée entre ces intervalles. Les grains de la poudre à canon ne s'allument que successivement , & rien n'est plus prompt & plus violent que leur effet : un chêne est cent ans à parvenir à son degré de perfection , les parties du champignon s'arrangent successivement en une nuit ; de deux arbres de même espèce , mais de forces inégales , & plantés en différens terrains , le plus fort , le mieux exposé , & celui qui

Amélioration de la culture des terres.

*Améliora-
tion de la
culture des
terres.*

trouve une meilleure terre croît beau-
coup plus vîte que l'autre, & tous
les deux cependant croissent succeffi-
vement. La succession ne décide donc
de rien ; l'intervalle qu'elle exige
peut être réduit à un moment imper-
ceptible sans déranger l'ordre suc-
cessif, & cent tuyaux peuvent pous-
ser successivement en aussi peu, &
même en moins de temps que dix.
Quant à la maturité du grain, le Cri-
tique ne peut nous la refuser égale,
proportion gardée, à celle des mois-
sons ordinaires ; & si le bled qui con-
tiendra des principes plus abondans
peut plutôt arriver à sa perfection,
comme il est difficile d'en douter, il
est certain que notre moisson meu-
rira plus promptement & plus égale-
ment que celles même dont la richesse
surpasse l'attente du Laboureur.

La possibilité de l'augmentation
dans les semences de leur vertu mul-
tiplicative étant ainsi établie, il ne
nous reste plus qu'à examiner si l'u-
sage en peut être utile. Ce terme d'u-
tile est très-diversément entendu. Une
méthode n'est pas seulement utile
lorsqu'en diminuant les frais elle au-

mente le bénéfice ou le conserve le même, ni lorsqu'avec les mêmes avances elle a ces mêmes effets : elle l'est encore lorsqu'en augmentant les frais elle augmente aussi le produit dans une juste proportion, & même au-dessus & au-dessous de cette proportion. S'il est ordinaire, par exemple, de gagner trente en dépensant dix, il sera utile de dépenser quinze pour gagner quarante-cinq, cinquante, & même pour ne gagner que quarante, parce que dans ce dernier cas, qui est le moins favorable, on retire le double de la dépense extraordinaire. Cette utilité souffre encore des différences. Comme les hommes sont partagés en trois états, de richesse, de pauvreté & de médiocrité; une méthode utile peut être à l'usage général de ces trois conditions, ou ne convenir qu'à deux, & même qu'à une seule. C'est par ces raisons que l'on a de tout temps distingué plusieurs degrés d'utilité, & l'on ne pourra en disputer le titre à la préparation des semences, lorsqu'elle tombera dans quelqu'un des cas que nous venons d'exprimer.

Amélioration de la culture des terres.

*Améliora-
tion de la
culture des
terres.*

Si la préparation des semences est à l'usage des personnes riches, on n'osera contester son utilité ; cependant cette utilité sera infiniment plus grande si elle est plus particulièrement affectée à l'usage des pauvres, parce que leur nombre est beaucoup plus considérable. D'ailleurs il seroit aisé de prouver qu'il importe bien plus à un Etat d'avoir peu de pauvres que d'avoir beaucoup de riches. Il est donc très-superflu d'examiner si ce que l'on prescrit pour multiplier extraordinairement le bled, peut être exécuté facilement sur cent ou deux cens arpens ; il suffit, pour l'adopter, qu'on le puisse pratiquer avec fruit sur un, deux ou trois arpens, parce qu'on trouvera plus de personnes dans cette basse fortune que dans la première. Ainsi, l'objection ordinaire de la difficulté d'exécuter en grand ce que l'on a essayé en petit, tombe d'elle-même en cette occasion, & ne peut pas même conserver une apparence de réalité.

Au reste on la verra s'évanouir entièrement, lorsqu'on observera qu'il est bien peu de choses, s'il en est une

seule, qui puissent être portées d'une extrémité à l'autre sans passer par aucun milieu. Dans le cas dont il s'agit, on doit remarquer, que celui qui n'a que deux ou trois arpens de terre, n'a pas même un train entier de labourage, & que pour donner à ses champs les façons nécessaires, il est obligé de s'associer avec un autre aussi peu riche que lui. C'est ce que l'on voit tous les jours dans la campagne, où l'attelage d'une charrue appartient souvent à deux maîtres, qui font eux-mêmes leurs ouvrages. Si ces deux hommes se servent d'une semence préparée, le changement qu'elle occasionnera dans leurs travaux accoutumés sera si peu considérable, qu'il deviendra presque insensible. Mais il n'en sera pas de même de celui qui aura cent ou deux cents arpens à ensemençer. Car, comme il est obligé d'employer beaucoup de monde, il ne pourra, en donnant ses ordres à ses ouvriers, leur insinuer l'habitude du nouveau travail auquel il les assujettit. Le désordre se mettra donc facilement parmi eux; le maître même se trouvera embarrassé :

Amélioration de la culture des terres.

Amélioration de la culture des terres.

dans un temps il aura un trop gros train , dans un autre il n'aura pas assez de monde. En effet , lorsque la semence a reçu une bonne & forte préparation , les terres n'ont plus besoin d'être si souvent labourées , ni d'être fumées , & les grains de semence veulent être plantés à une grande distance , quelquefois à un pied les uns des autres. Ainsi dans le temps des labours il aura des domestiques & des bêtes de service au-delà de ses besoins , & dans le temps de la semaille , les ouvriers lui manqueront. Ces inconvéniens inévitables à qui voudroit exécuter tout à coup en grand ce que l'on propose d'abord en petit , seroient capables de déranger extrêmement les affaires , & c'est ce premier coup d'œil sur les suites d'une pareille innovation dans le labourage qui effraie ceux à qui on la propose , & les empêche d'ajouter foi aux avantages qu'on leur en promet.

Mais le sage Éconôme qui voudra introduire dans sa terre l'usage des semences préparées , se contentera de procéder pas à pas. Après

avoir ensemencé de la sorte un arpent, l'année suivante il en ensemencera trois ou quatre; & pendant que son bled croîtra, il réfléchira sur les moyens les plus naturels & les plus sûrs pour avoir la quantité d'ouvriers nécessaire dans le temps de la semaille, & pour la faire dans le meilleur ordre. Il commencera à réformer son train d'agriculture, ou à l'employer d'une autre façon; car les besoins de l'homme sont aussi inépuisables que son industrie. Ces mesures prises le rendront plus hardi à mettre en nouvelle culture un plus grand nombre d'arpens, & ainsi d'année en année il parviendra enfin à cultiver de la sorte toute la terre qu'il fait valoir. L'heureux succès de son entreprise excitera l'émulation de ses voisins, & la sagesse de sa conduite leur servira de règle. Ainsi, sans trouble & sans confusion, l'usage des semences préparées prendra faveur, & l'agriculture fleurira dans les Provinces, non en violentant, mais en imitant la nature, qui arrive à son but avec force, parce qu'elle dispose toutes choses avec douceur.

Amélioration de la culture des terres.

*Améliora-
tion de la
culture des
terres.*

L'avantage que donnent les semences préparées de pouvoir faire porter la terre tous les ans, sans qu'elle ait besoin de se reposer, parce qu'au lieu de l'user elles l'améliorent & l'engraissent, donne lieu à une difficulté aussi spécieuse que celle que nous venons de combattre. Les terres qui reposent ne sont pas infructueuses, dit-on, elles fournissent des pâturages aux bestiaux, dans les temps sur-tout où on ne peut les conduire dans les prairies, & dans les lieux où l'on n'a ni prez ni autres endroits pour les nourrir. S'il n'est plus de terres en repos, on ne peut plus tirer de profit des bestiaux, qui sont sans contredit la plus grande richesse de la campagne : car ce n'est pas une proposition à faire que celle de les nourrir dans leurs étables. Il faut donc les abandonner, & dès ce moment on n'aura plus d'engrais pour les terres & les jardins ; les viandes deviendront extrêmement chères ; le lait, le beurre, la laine monteront à un prix excessif, & l'abondance du bled appauvrira ceux qu'elle devoit enrichir.

En prenant cette objection dans toute son étendue, sans néanmoins entrer dans un détail qui nous meneroit trop loin, nous répondrons, que les moyens offerts d'augmenter la richesse des moissons, & de faire porter la terre tous les ans, ne contraignent personne à les mettre en pratique : Que dans les lieux où il n'y a point absolument d'autres pâturages que les terres qui reposent, on peut en laisser reposer une partie pour la nourriture des bestiaux ; mais que ces lieux sont si rares qu'ils ne peuvent faire qu'une très-petite exception : Que dans ceux où les pâturages ne seront pas tout-à-fait suffisans, on y suppléera sans peine par l'abondance de la paille & du grain : Que cette même abondance de paille & de grain dans les lieux où les pâturages sont communs, engagera à nourrir le bétail en plus grande quantité : Que le fumier moins nécessaire pour les terres, servira pour les prez, qui très-souvent en ont besoin, ce qui rendra le foin moins rare & moins cher : Enfin, que par une alternative continue de recolte & de consumma-

Amélioration de la culture des terres,

*Améliora-
tion de la
culture des
terres.*

tion, la vie deviendrait aussi aisée, qu'elle est dure aujourd'hui pour ceux qui en supportent les peines les plus rudes.

On ne peut donc rien opposer de solide à la préparation des semences; elle est possible en elle-même, l'usage en est général, & les effets en sont les plus avantageux. Si nous nous sommes un peu étendus sur cet article, nous espérons que l'on nous excusera, lorsque nous ferons observer qu'en parlant au Public on parle à trois sortes de personnes; à ceux qui pénètrent les principes des choses & leurs suites, à ceux qui ne les apperçoivent point, & à ceux qui les nient.

*Des différens Engrais dont on peut
fertiliser les terres. Réflexions sur
cette partie de l'Agriculture.*

*Engrais
pour fertili-
ser les terres.*

Les Réflexions que nous avons à donner sur cette matière importante nous obligent de passer en revue les Fumiers & les Engrais dont nous marquerons en même temps des propriétés qui ne sont pas apperçues de tout le monde.

FUMIERS. *Fiente d'oiseaux de mer. La fiente de ces oiseaux qui se retirent dans les*

îles voisines du Continent, est le meilleur fumier que l'on puisse tirer de toute espèce d'oiseaux.

*Engrais
pour fertiliser
les terres.*

Fiente de canards & d'oyes. Elle est estimée trop chaude & brûlante. Le Laboureur ne voit qu'avec chagrin ses champs couverts de fiente d'oyes sauvages ; mais s'il avoit l'attention de jeter de la paille dessus, si la ramassant ainsi que celle des canards & des oyes privées, il la mêloit avec le fumier du gros bétail, il la ramèneroit à une chaleur tempérée, & en tireroit un profit qui le dédommageroit des peines qu'il auroit prises. Une expérience en a fait connoître la vertu. Un Œconôme ayant abandonné à ses oyes pendant douze ans une pièce de terre, leur en interdît l'entrée au bout de ce temps, afin d'y faire venir de l'herbe ; elle y vint en effet si épaisse & si forte, que l'on avoit peine à y passer la faux.

Fiente de poules. On la sème comme une espèce d'aromate & en petite quantité sur la terre préparée pour êtreensemencée ; & à cause de sa chaleur on ne la jette que lorsque

*Engrais
pour fertili-
ser les terres.*

l'on prévoit une pluie prochaine. On s'en sert sur-tout fort avantageusement pour le millet, & c'est un fumier excellent pour les prairies.

Fiente de pigeons. Il en est de même de ce fumier que de celui de poules, & la seule différence qui s'y trouve est que la fiente de pigeons est d'un degré plus chaude que l'autre.

Excrémens humains. Leur chaleur est au-dessus de toute expression : ils sont pleins d'un soufre impur & brûlant qui détruit tout, s'ils ne sont employés avec une grande précaution. Cette précaution consiste à les mêler avec de la paille ou des feuilles d'arbres, si l'on peut en avoir commodément des bois, & à les laisser exposés pendant un an, ou au moins pendant plusieurs mois, au grand air & à la pluie. Il faut les remuer de temps à autre, afin qu'ils se pourrissent, que leurs mauvaises qualités se détruisent, & que leur ardeur se modere. En prenant ces mesures on les trouvera aussi utiles qu'ils sont communément reconnus pour dangereux, sur-tout lorsqu'on les portera dans les vignes.

Fumier d'ânes. Il est le plus estimé de tous, & on peut en quelque façon l'employer sur le champ, sans qu'il soit besoin de le laisser long-temps pourrir dans la cour. La raison que l'on en donne est que cet animal flegmatique & fort, mangeant lentement & broyant bien ses alimens, digere mieux que les autres ; d'où il suit que ses matières plus décomposées, n'abondant ni en chaleur ni en humidité, sont plus voisines de la putréfaction.

*Engrais
pour fertiliser les terres.*

Fumiers de moutons. Ce fumier n'est pas de durée, lors même qu'on le tire des étables : il l'est encore moins lorsqu'on fait parquer les brebis. Dans ce dernier cas, pour prévenir l'évaporation trop soudaine de ce fumier, il faut avoir la précaution de couvrir de pail hachée menu, ou de feuillage, la terre comprise dans le parc, avant d'y faire entrer le bétail. Au reste plusieurs Éconômes se sont dégoutés de cette façon d'ensumer leurs terres, à cause de la difficulté qui se trouve à les ensumer également ; ce qui demande un Berger très-soigneux & très-fidèle ; & parce que pour pro-

*Engrais
pour fertili-
ser les terres.*

fiter de ce fumier, il faut aussi-tôt l'enterrer, soit avec la hâche, soit avec la charrue. Le froment & l'orge qui croissent dans des champs engraisés de fumier de moutons, ne sont point propres à faire de la bière; elle en contracte un mauvais goût, & s'évapore aisément.

Fumier de bêtes à corne. Il est le plus rafraichissant de tous, & cette qualité très-connue désigne assez à quelles terres il convient le mieux. C'est une sage précaution de ménager dans les étables un égout pavé & revêtu de pierre, où tout le jus du fumier se puisse rendre. Par là le fumier se conserve mieux & ne s'aigrit point. Ce jus d'un autre côté est très-utile pour arroser les jardins, les arbres & les prairies.

Fumier de porc. Ce fumier n'est communément point estimé; cependant quand il est mêlé avec celui du gros bétail, il engraisse la terre aussi-bien que tout autre. On le tient particulièrement spécifique pour préserver le houblon des mauvais effets de la rosée farineuse.

Fumier de cheval. Plusieurs Econô-

mes font peu de cas de ce fumier, naturellement sec & chaud; mais les plus intelligens se gardent bien de le mépriser. C'est avec lui seul que l'on fait les couches; il est nécessaire aux asperges; & lorsqu'il est pourri il est admirable pour toutes les plantes d'un potager. Il est vrai qu'il pourrit difficilement, mais on peut l'aider en l'arrosant d'eau de pluie ou d'eau de savon, qui le remplit de sel & de graisse. On peut même le mêler avec le fumier de vaches pour temperer sa chaleur & sa sécheresse, & alors il est aussi bon que tout autre pour engraisser les terres.

*Engrais
pour fertili-
ser les terres*

E N G R A I S.

La mousse. Elle a des racines, & s'étend comme les mauvaises herbes. Il est bon de l'arracher pour favoriser la croissance du bois : l'ayant amassée on la laisse sécher, & on la porte ensuite dans les champs, où elle sert de bon fumier. Nous parlons de celle qui vient dans les bois; & il en est de même de celle qui croît dans les prez arides ou marécageux.

*Engrais
pour fertili-
ser les terres.*

geux , d'où on peut l'enlever après que le regain a été coupé.

Fleurs , fruits , feuilles d'arbres sauvages. On les employe fort utilement pour engraisser les terres , lorsque la putréfaction a adouci les sels acres dont ils abondent.

Scieure de bois. Elle n'est commune que dans les lieux où l'on scie les planches. Ce n'est qu'avec le temps qu'elle tombe en putréfaction , & il lui faut deux ans pour qu'elle pourrisse entièrement. Les Jardiniers se servent utilement de la terre qui s'en forme ; mais on la tient sujette à produire de mauvaises herbes.

Trainasse séchée ou brûlée. Cette herbe fatale , parce qu'elle s'étend prodigieusement , & qu'elle consume toute la graisse d'un champ , est exterminée avec soin par tout bon Éconôme. Il n'est pas toujours sûr de la brûler sur le champ même où on l'a ramassée ; car pour peu qu'il en reste , elle reprend racine & trace de nouveau. La meilleure méthode est de l'emporter & de la faire pourrir dans le jus de fumier dont nous avons parlé plus haut , & sur-tout

dans celui de moutons, à cause du sel piquant de leur urine, qui la ronge entièrement. Lorsqu'elle est pourrie, elle devient un fumier très-avantageux. Engrais pour fertiliser les terres.

La marne. C'est, de l'aveu de tous les Auteurs économiques, le fumier le plus excellent. C'est une espèce de pierre de chaux, que l'on croit être le commencement de la craie; on pense que la craie, avant d'avoir pris toute sa consistance & sa dûreté, étoit de la marne, & que si on pouvoit la dissoudre & la pulveriser elle seroit aussi utile que la marne même. Cette pierre, qui approche beaucoup de l'argile, est ou blanche, ou noire, ou grise, ou jaune. On la trouve quelquefois sous la première croûte de la terre, quelquefois il faut la tirer de quatre à cinq toises de profondeur. Pour cet effet on creuse des puits dans les endroits où l'on espère en trouver. On n'a point encore d'indices certains pour la découvrir: quelques Auteurs disent qu'il s'en forme presque toujours dans les marais desséchés & comblés de terre, & qu'on le reconnoît au jonc qui

*Engrais
pour fertiliser
les terres.*

pousse, ou aux coquillages qui se trouvent dans les taupières de ces sortes de terrains. La façon la plus ordinaire & la meilleure pour s'affurer s'il y a de la marne dans un canton, est de fonder le terrain avec une tarière longue & creuse dans laquelle il y a un bâton ayant à l'un de ses bouts un manche à travers en forme de tarière. Lorsque la tarière est enfoncée en terre, on tire avec le bâton la terre du fond, & l'on voit s'il amène de la marne. La marne n'est pas toujours solide, on en trouve de liquide & de bourbeuse; mais ses lits sont toujours fort épais. Quand on a tiré la marne on la dispose en petits tas dans le champ que l'on veut marnier, & on la répand ensuite comme on fait le fumier ordinaire. Elle est d'une si grande vertu qu'elle engraisse la terre pour douze, quinze, vingt & quelquefois trente années avant qu'il soit nécessaire d'en tirer de nouvelle, ni que pendant tout ce temps on ait à y porter aucun fumier. Mais cette matière étant fort chaude, & toutes ses espèces n'étant pas du même degré de chaleur, il faut en examiner

examiner la qualité, & la proportionner à la nature du terrain où l'on se propose de la répandre. Il est dangereux d'en mettre trop, parce qu'elle brûle : cependant quelque précaution que l'on prenne, il ne faut jamais s'attendre à une bonne récolte la première année que l'on a marné un champ : mais on est amplement recompensé de cette stérilité passagère par l'abondance des années suivantes. Il convient de répandre la marne dans l'Automne ou dans le Printemps, afin que les pluies ordinaires de ces saisons la dissolvent, & qu'elle entre dans la terre qu'elle fertilise, quelque stérile qu'elle puisse être.

*Engrais
pour fertiliser les terres.*

Gazons pourris ou brûlés. Par-tout où l'on ne craint point de dégrader la terre, comme dans de vieux fossés, dans des marais, &c. on enlève le plus de gazons qu'il est possible, on les entasse, on les laisse pourrir pendant un an, & on les porte ensuite dans les champs que l'on veut engraisser : on pourra même les employer plutôt si l'on a soin de mêler de la chaux entre leurs couches.

Février 1751.

N^o 3

*Engrais
pour fertiliser
les terres.*

La chaux les façonnera plus promptement, & leur communiquant sa vertu, dont nous parlerons dans la suite, les rendra plus propres à fertiliser les champs. Quant aux gazons brûlés, nous rapporterons de quelle façon un habile & laborieux Éconôme s'est conduit dans cette opération. Il fit labourer dans le Printemps légèrement, une fois une prairie aigre, une autre fois une pièce de terre; & l'ayant laissée de la sorte toute cette année & la suivante jusqu'au commencement du mois d'Août pour lui donner le temps de se pourrir & de se dessécher, il fit ensuite couper les gazons par morceaux de deux pieds, & en fit construire des fours semblables à ceux des Boulangers avec une ouverture en bas du côté d'où le vent venoit. Par cette ouverture on poussa dans le four un fagot bien sec, on y mit le feu, & lorsqu'il fut bien allumé, on boucha entièrement le four avec des gazons, & le feu s'y conserva. Les gens qu'il avoit commis pour veiller sur ces fours avoient soin de poser de nouveaux gazons par-tout

où ils s'appercevoient que le feu per-
çoit & commençoit à se faire voir. *Engrais*

Cette opération dura plusieurs jours & plusieurs nuits ; enfin les fours ne *pour fertili-
ser les terres.*
furent plus que des tas de cendres.

Alors il fit jeter ces cendres assez épaisses dans un champ qu'il étoit sur le point d'ensemencer. Sa récolte fut des plus belles & des meilleures, & le champ, qui n'étoit pas trop bon, en fut considérablement amélioré. Pour ce qui est des lieux d'où il avoit enlevé les gazons & qui étoient restés pelés, il y fit porter & répandre les restes des gazons qui n'avoient pas été brûlés, ainsi que la terre qui fut grattée des endroits où avoient été les fours : il y fit ensuite passer la charrue, & y ayant semé de l'avoine au Printemps, il les remit en état de porter de l'herbe comme auparavant. Ceux qui pourront enlever des gazons sans être obligés de peler un pré, feront un profit encore plus grand que cet Œconôme.

Pois, vesces, lupins, fèves. Rien n'est plus utile pour engraisser un champ que d'y semer ces sortes de graines, & avant qu'elles viennent

*Engrais
pour fertili-
ser les terres.*

en maturité de les hâcher , labourer & renverser sous terre , sans s'arrêter au mince profit que l'on se promettrait en les laissant meurir pour en faire une recolte. Car , comme ces légumes amaigrissent beaucoup la terre , il est facile de comprendre que les sucs nourriciers abondent plus dans le fruit , & y sont plus parfaits que dans la tige & dans les feuilles , & que si ce fruit est enlevé , on ne rendra plus à la terre , en renversant le reste , tout ce qu'elle aura donné. Il ne faut donc point diminuer en aucune façon ce que le champ a produit , ni même attendre que les fruits soient mûrs pour les enfouir , parce qu'alors les tiges ont perdu une certaine vigueur & des esprits volatiles qu'il est très-avantageux de conserver à cause de leur activité & d'enfermer sous terre , où ils seront retenus & rendus plus propre à faire fructifier heureusement la semence que l'on y jettera dans la suite. Au reste on doit considérer que ce que l'on croira perdre en ne cueillant point les fruits , on le regagnera par l'épargne du fumier qu'il ne sera

point nécessaire de porter dans ce champ ; ce qui ménagera encore les charois & les journées des ouvriers pour prendre ce fumier. Cependant, pour avoir de la graine, on pourra réserver un canton que l'on enfumera à l'ordinaire, & où l'on laissera meurir ces légumes, dont ensuite on fera la recolte. Cet engrais est principalement propre pour les auteurs, où il est trop pénible & trop couteux de conduire du fumier.

*Engrais
pour fertili-
ser les terres.*

Vase des étangs. Sous ce nom nous entendons non-seulement la vase des étangs, mais encore les limons que les rivières déposent lorsqu'elles se retirent après avoir été débordées, & celui qui s'amasse sur la pente ou au pied des lieux élevés dans des creux qui se trouvent naturellement, ou que l'industriel Œconôme a préparés. Cette terre est excellente parce qu'elle est neuve. On doit cependant observer de ne la point employer sur le champ, sur-tout la vase des étangs, parce qu'étant extrêmement humide, elle refroidiroit la terre & produiroit un effet contraire à celui que l'on s'en seroit pro-

*Engrais
pour fertili-
ser les terres.*

mis. On la laissera donc reposer un an pour le moins, si ce n'est que pour en accélérer l'usage on l'ait entremêlée de chaux ; mais on se gardera bien d'être quatre & cinq ans sans l'employer : elle auroit en le temps de perdre sa vertu & les sels légers dont l'eau l'avoit imprégnée, & ne seroit plus que terre morte. On remarquera encore que la vase des étangs que l'on a mis à sec présente une surface mêlée de sable & d'une argile morte qui n'est bonne à rien : on levera cette première couche, & sous elle on trouvera celle dont nous parlons. Cette espèce de fumier étant réchauffé & pourri, sera répandu dans le champ également & assez épais, & le plutôt qu'il sera possible il sera porté sous terre, de peur que le grand air ne fasse évaporer sa graisse légère, & n'affoiblisse sa vertu végétative.

Cendres. Nous entendons parler seulement des cendres de bois que l'on tire des cheminées, des forges, & des fours, & de celles de charbon de terre & de tourbes. Ces cendres sont sur-tout excellentes pour les

pois, les vesles, & autres semblables légumes : on les jette ou sème lorsque les plantes sortent de terre de la hauteur d'un pouce. Mais, comme leur sel est très-piquant, & que par un temps sec il endommageroit infailliblement les végétaux encore tendres, on attend, pour en faire usage, que l'on puisse sûrement compter sur une pluie prochaine, qui dissolvant ces sels, en adoucira l'acrimonie.

Engrais
pour fertiliser
les terres.

Eau de savon, cendres de savonnerie.
Cet engrais est, selon quelques Économistes, le plus précieux de tous ; sur-tout l'eau de savon, à laquelle on peut joindre l'eau de lessive, appelée communément *lessu* ; ce qui en fait la grande bonté, c'est qu'outre les sels & les huiles des matières végétales qui entrent dans la composition du savon, elles contiennent encore les sels & les huiles du regne animal qui résidoient dans les linges qu'elles ont decraissés & blanchis, & que ces derniers adoucissent parfaitement l'acrimonie des premiers. Ces eaux doivent être soigneusement réservées pour les jardins, où elles

*Engrais
pour fertiliser
les terres.*

produiront des effets admirables. Pour les cendres que l'on tire des savonneries, elles doivent être conservées séchement, & on ne doit les porter dans les champs que lorsque l'on est sur le point d'y jeter la semence. On les repand alors avec des pèles le plus également qu'il est possible; & l'on a soin d'en mettre une couche bien épaisse, l'expérience ayant fait connaître que la terre en est améliorée pour huit ou neuf ans, pendant lesquels elle n'aura pas besoin de fumier. Si l'on n'a point une assez grande quantité de cendres, on peut y ajouter du fumier; mais alors elles n'ont point un si grand effet, comme il est naturel de le penser.

Coquillages. Il se trouve des endroits dans la terre remplis de coquillages dont la plupart sont friables & se réduisent en une poussière blanche. Ces coquillages sont un excellent fumier, & quelques Auteurs prétendent qu'ils fertilisent pour trente ans le champ où on les sème. On ne les néglige point dans la Touraine, & tout habile Éconôme, qui trouvera une pareille mine, ne manquera pas de la mettre à profit.

Chaux, cendres de chaux. Les propriétés de la chaux répandue sur les champs est de détruire les mauvaises herbes, d'écarter les insectes, d'entretenir la terre nette & de la fertiliser. Le temps où il convient de la répandre, est lorsque le champ est préparé pour recevoir la semence. Il seroit dangereux de repandre la chaux pure & sans l'avoir éteinte. Son extrême chaleur dessécheroit trop la terre, & lui feroit plus de mal que de bien; d'ailleurs il en faudroit une grande quantité pour couvrir un terrain d'une certaine étendue, & les frais de l'achat, ou même les charrois rendroient cet engrais trop cher. En observant ce que nous allons prescrire, on prévient ce double inconvénient, & en même temps que l'on modère l'activité de la chaux, on en multiplie la quantité. Lors donc que l'on veut fertiliser son champ par la chaux on la fait conduire dans le champ même, ou près du champ, si l'on en a la commodité; on la dispose en un seul tas, & on la couvre de feuilles d'arbres, ou de paille hachée de la hauteur de deux pieds. On ou-

*Engrais
pour fertili-
ser les terres.*

*Engrais
pour fertili-
ser les terres.*

vre ensuite le sommet de ce tas pour verser sur la chaux la quantité d'eau nécessaire pour la fondre, & l'on arrose la paille ou les feuilles en dehors. On s'épargne la peine de cette opération s'il survient une pluie, & même on la peut attendre si l'on a voituré la chaux d'assez bonne heure. Aussi-tôt que la chaux commence à s'échauffer on rebouche le trou que l'on a fait, afin d'obliger la fumée de s'attacher à la paille ou aux feuilles mouillées, & par-tout où cette fumée perce on a soin de jeter de la paille pour la concentrer. Quand on juge que la chaux ne rend plus de fumée, on perce la couverture de tous côtés : alors ce qui s'étoit trop séché se consume tout-à-fait, & le reste se convertit en une espèce de cendres grossières. Ainsi le tas de chaux se trouve pour le moins triplé, la chaleur dangereuse de cette matière est tempérée, & elle est plus avantageuse au terrain sur lequel on la répand. Les cendres de chaux ne demandent point ces préparations : on les peut semer telles qu'on les ramasse, avec cette seule attention,

commune à toutes les cendres, de les semer également & avec quelque épaisseur. Si dès la première année que l'on a préparé de la sorte un champ, il ne rapporte pas une moisson aussi abondante qu'on a lieu de l'espérer, il ne faut pas s'impatienter; la seconde année payera avec usure ce que la première n'aura pas donné. Lorsque nous disons qu'il est à propos de préparer entièrement pour la semaille le champ où l'on se propose de jeter de la chaux, nous devons en donner la raison, de peur que quelqu'un croyant faire mieux que nous n'enseignons, ne perde ses avances & le fruit de ses peines. On considérera donc qu'en semant la chaux & labourant ensuite, on fera entrer cette chaux sous terre, & que sa vertu descendant toujours & ne remontant jamais, ne pourra plus agir sur la surface de la terre, qui n'en sera pas moins couverte de mauvaises herbes & d'insectes; & c'est cette surface qu'il s'agit de nettoyer & d'améliorer. Il est donc évident qu'il vaut beaucoup mieux donner toutes ces façons au champ avant d'y semer la

*Engrais
pour fertiliser les terres.*

*Engrais
pour fertiliser
les terres.*

chaux , afin que l'on soit assuré qu'elle restera sur la surface pour y produire les bons effets que l'on a droit d'en attendre. Nous ajouterons , que pour ne rien perdre de cette chaux , on peut grater la place où elle a été éteinte , & semer cette terre imbibée de chaux comme la chaux même.

Le sang. Il est surprenant que l'on néglige autant qu'on fait une des principales espèces de fumier. La nature du sang plein de sels , d'huiles & d'esprits auroit bien dû faire comprendre combien il est propre à fertiliser la terre. Tout sage Éconôme prendra donc garde à n'en pas perdre une seule goutte , de quelques animaux qu'on le tire , & autant qu'il pourra il s'en fournira dans les boucheries , pleinement persuadé que ce petit soin lui sera payé au centuple par la fécondité de la terre qui en aura été arrosée.

*La suite de ce Mémoire pour le
Journal prochain.*

Suite du Commerce de Russie.

LE commerce de l'Asie comprend ^{Commerce de Russie.} celui de la Turquie, de la Perse, de la Sibérie, & de la Chine. On fait peu de chose avec les Turcs. Les Cosaques négocient avec eux dans de petits Lotkers sur le Don & sur la mer d'Asoph, entre l'Ukraine & la Crimée; & le fort de leur commerce se fait depuis la ville de Tzer-caskoi, jusqu'à celle de Caffa. Il consiste principalement en pellete-ries, en Kavear, en étoffes de Tur-quie & en café; mais il n'enrichit ni les Cosaques, ni les Turcs, ni les Russiens; & quoique l'on voie à Moskou quelques boutiques de mar-chandises Turques, la douane ce-pendant en est d'un produit très-min-ce; il ne faut pas non plus de gros fonds pour faire ce négoce.

Le commerce de Perse n'est pas beaucoup plus considérable que ce-lui de Turquie, & ils iroient de pair, si la Manufacture de soye établie à Moskou, ne tiroit ses matières crues de la Perse: c'est le

*Commerce
de Russie.*

seul avantage qu'il a par rapport aux Russiens sur celui de la Turquie. Les Tartares le font sur le Volga & sur la mer Caspienne dans de petits Lotkers, depuis Astracan jusqu'à Gilan, & donnent en échange de la soye qu'ils reçoivent, des pelleteries, des cuirs, &c. On voit aussi à St Petersbourg quelques Arméniens & quelques Persans qui s'y sont établis, & qui par leurs correspondans faisant venir des soyes crues de leur pays, les revendent aux Hollandois & aux autres Nations; ce négoce peut aller environ à 90000 liv. tournois par an. Les Anglois seuls tirent un grand avantage de ce commerce: il n'est point d'année qu'ils ne fassent passer de St Petersbourg à Londres plus de 400000 livres pesant de soye crues, qui leur sont envoyées des comptoirs établis par le capitaine Elten à Astracan & à Gilan. La Russie ne tire des douanes pour la Turquie & pour la Perse que quelques milliers de roubles; que chacune des deux lui rend; & le fond de ces commerces peut rouler sur cent mille rixdalles en marchandises, que l'on échange.

Le commerce avec la Sibérie s'est établi par un événement que nous n'avons fait que toucher en passant, & qu'il est bon de rapporter ici plus amplement. Ce vaste pays n'étoit point sous la domination de la Russie, lorsque Ivan Basilovits II monta sur le Trône : mais sous son regne un Pirate Cosaque s'en rendit maître. Il avoit servi dans les troupes du Czar, & y avoit appris l'usage des armes à feu. Il se nommoit Termak Timaservits, ou Jermak Thimafeovitz, c'est-à-dire, Herman, fils de Timothée. De retour en son pays, il se mit avec 400. Cosaques à courir le Volga, dont il pilloït également les deux rives. Le Czar envoya des troupes contre lui, ce qui lui fit prendre le parti de se retirer bien avant dans le pays, jusqu'à la rivière de Tolbo, le long de laquelle il descendit, en traversant plusieurs déserts. Il fit la guerre à tous les Tartares qu'il rencontra sur son chemin, & les subjuga facilement, autant par l'avantage que les armes à feu lui donnoient sur eux, que parce que les Cosaques étoient fort aguerris. Mais ces Peu-

*Commerce
de Russie.*

*Commerce
de Russie.*

bles étant pauvres, le butin qu'il faisoit, l'enrichit si peu, que l'argent pour payer son monde, vint à lui manquer tout à coup, ainsi que les munitions de guerre. Il fut donc contraint par la nécessité de revenir à Solikamski dans le Casan. Là il engagea un riche Marchand, nommé Stroganof, à lui prêter de quoi payer sa troupe, & se fournir de nouvelles munitions. Avec ce secours, il retourna dans le pays qu'il venoit de découvrir, s'en rendit absolument le maître, & s'y établit. Il lui donna le nom de Sibérie, du nom de la première ville qu'il avoit rencontrée, & qui s'appelloit Sibir. Cette ville est à présent tout à fait ruinée; mais à une lieue & demie de-là, les Russiens ont bâti celle de Tobolski, qui est aujourd'hui la capitale du pays.

Jermak, paisible possesseur de son nouveau domaine, ne laissoit pas de craindre encore le ressentiment du Czar. Il députa donc quelques-uns de ses Cosaques vers ce Prince pour solliciter sa grace, en lui offrant en même tems de mettre la Sibérie sous son obéissance, & de pousser ses dé-

couvertes plus loin, s'il vouloit bien lui envoyer un renfort de Cosaques & des munitions. Le Czar n'hésita point à accorder tout ce qu'on lui demandoit; Jermak, de son côté tint parole; il avança de plus en plus dans la Sibérie, & soumit plusieurs Nations Tartares, dont il envoya les Princes prisonniers à Moskou. Le Prince Tzarevitz, Gouverneur de Moskou, sous le Czar Pierre I, étoit arrière petit-fils du Prince de Sibir; & tous les grands de Russie, qui portent le nom de Sibirski, descendent des autres Princes Tartares.

*Commerce
de Russie.*

Les Cosaques élevèrent dans la Sibérie plusieurs Fortereffes, ayant des remparts palissadés & des boulevards garnis de quelques pièces de canon, & ils y mirent, selon leur grandeur, cent, deux cens, ou trois cens hommes de garnison. Ils levèrent sur les Tartares un tribut, qui consistoit seulement en pelleteries & en quelques autres marchandises; & jusqu'à ce jour, ces peuples n'en payent point d'autre. Car les anciens habitans de la Sibérie ne fournissent aucunes re-

*Commerce
de Russie.*

crues à la Russie, ni ne sont point soumis au tribut des armes, & aux autres impositions. Il n'y a point même dans cette Province d'autre milice que les Cosaques, excepté néanmoins quelques Régimens Russiens qui sont en garnison à Tobolski & dans quelques autres villes ; & le corps qui y a été envoyé en dernier lieu, sous le commandement du Général Major Kinderman.

Les Russiens, étant ainsi devenus Souverains de la Sibérie, y ont bâti plusieurs villes, dont le nombre monte aujourd'hui jusqu'à quarante ; ils ont même pénétré jusqu'à Kamskiatkein sur les frontières de la Chine, où ils avoient fondé la ville d'Argun, que depuis, pour complaire aux Chinois, ils ont abandonnée. Leur commerce dans ce pays n'est point borné aux pelleteries, ni aux étoffes de coton, qu'ils tirent de la Tartarie Chinoise ; avant le Traité de Pierre I avec l'Empereur de la Chine, ils avoient percé jusques dans ce riche Empire, & en avoient rapporté des lingots d'or à Moskou. Mais depuis que ce Prince eut éta-

bli ce commerce, & qu'il l'eut parfaitement réglé par le moyen de L'ange *Commerces de Russie.* qui fit huit fois le voyage de la Chine, les Marchands Russiens n'y entrent que tous les trois ans, & dans les deux années d'intervalle la Caravanne doit se contenter de ce qu'elle peut négocier sur la frontière.

La Caravanne de Sibérie qui apporte les revenus de la Couronne, se joint toujours à celle qui revient de la Chine, & toutes les deux vont se rendre à Moskou, où elles sont soumises à l'inspection d'une Chancellerie, appelée Siberski-Prikas. On enlève d'abord la fleur des marchandises pour l'usage de la Cour, & le reste est vendu aux Marchands qui le débitent dans les marchés, ou le portent dans les Provinces. Les pelleteries de Sibérie ne sortent point de la Russie, à l'exception de quelques-unes que l'on porte en Turquie. Les Marchandises de la Chine consistent en étoffes de soie, qui se vendent en Russie, en Rhubarbe qui passe presque toute en Angleterre, & en thé verd qui se consomme dans le pays. Il faut observer que ce thé

*Commerce
de Russie.*

n'est plus aussi bon qu'il étoit autrefois. Ce qui revient à la Couronne des revenus de la Sibérie & du négoce de la Chine par le Siberski-Prikas, montoit, dit-on, jadis à une tonne d'or ; mais à présent que toutes choses sont sur un meilleur pied, on sçait qu'elle en retire trois cents milleroubles. (1500000 l. de France.)

Le Commerce que la Russie fait avec l'Europe consiste en celui de Pologne, celui d'Arkangel, & celui de St Petersbourg. Celui de Pologne se fait principalement par Kiou : il est si peu considérable qu'il ne mérite pas que l'on s'arrête à le détailler ; & tout ce que l'on en peut dire est que les Russiens & les Polonois n'y trouvent de part & d'autre ni grand profit ni grande perte.

Arkangel est le siège du commerce des Russiens dans la Mer Blanche, d'où les marchandises passent dans le Nord-Est de la Russie. Les Anglois & les Hollandois, qui le font tout entier, y envoient tous les ans une vingtaine de vaisseaux ; en 1745 ce fut une chose extraordinaire de les y voir au nombre de vingt-cinq. Aussi

la douane ne rapporte-t-elle que vingt & quelques milles roubles ; d'où l'on peut conclure que la somme des marchandises apportées du dehors & enlevées du pays chaque année , ne doit monter qu'aux environs de quatre cens mille roubles. *Commerce de Russie.*

On ne peut point dire qu'il y ait aucun commerce à Kola ; il n'y arrive tous les ans qu'un seul vaisseau de France , qui apporte du sel , & emporte du saumon , dont les François ont affermé la pêche.

Pour le commerce de Pustosero ; il est de si petite importance , que peut-être la plupart des Navigateurs ne savent pas même où ce Port est situé.

Mais celui de la Mer Baltique est aussi considérable que ceux dont je viens de parler sont foibles. A Riga la douane & le droit d'ancrage rapportent tous les ans environ 1200000 livres de France. Les douanes de Viborg , de Revel & de Narva montent chacune à vingt mille roubles , Cependant , comme les marchandises qui entrent dans ces Ports ne sont point routes pour la Russie , & que

~~de même~~ de même celles qui en sortent n'en
Commerce de Russie. sont point tirées, nous ne nous arrê-
 terons point sur le commerce que
 l'on y fait, afin de passer plutôt à
 celui de St Petersbourg, qui merite
 la principale attention. Les Anglois
 seuls font la moitié du commerce de
 cette ville ; les Hollandois en font
 un quart, & le reste se trouve parta-
 gé entre les autres Nations. C'est ce
 que l'on peut voir par l'état que nous
 donnons ici des vaisseaux qui sont ar-
 rivés dans ce Port pendant le cours
 de deux années.

*Etat des vaisseaux arrivés à S. Petersbourg
 pendant les années 1744 & 1745.*

	Année 1744.	Année 1745.
De Dannemarck . . .	12	18
D'Angleterre . . .	115	69
De Hollande . . .	61	32
De Lubee . . .	29	31
De Suède . . .	15	9
De Rostok . . .	12	11
De Hambourg . . .	6	7
De France . . .	5	7
De Dantzic . . .	5	6
De Kiel . . .	2	2
De Stetin . . .	2	3

TOTAL des vaisseaux . . . 195

Il n'est point d'espèce de marchandises que l'on ne porte en Russie, & si nous entreprenions d'en faire le détail, nous nous trouverions engagés à rapporter toutes celles que l'on connoît. Il suffira donc de dire que celles qui y ont le plus de débit sont les draps, les drogues, le vin & les peintures. Les marchandises que l'on en tire ne sont pas en si grand nombre, mais la quantité dans chaque espèce y supplée. Les principales sont, le fer, la collectorie, le kavear pressé, les cuirs, & particulièrement le cuir de Russie, le suif, la cire, les pelleteries, toutes sortes de peaux, le chanvre, le lin, & enfin la soie qui vient de Perse,

*Sommes des marchandises sorties de Saint
Petersbourg.* en 1744. 1745.

• Roubles. Roubles.

Provenances des vegetaux pour 3156026.... 1261162.

des animaux, 1450234,... 1414398.

des minéraux, 140610..... 128595.

TOTAL 3746870..... 1805162.

C'est apparemment à cause de la guerre qui étoit déclarée en 1745 entre la France & l'Angleterre, que le commerce de St Petersbourg de l'année 1745 a été si fort au-dessous

*Commerce
de Russie.*

de celui de l'année 1744 : les Anglois & les Hollandois y ayant envoyé près de la moitié moins de navires qu'à leur ordinaire.

Un Marchand Russe ne vend point de toute sorte de marchandises. On les divise en ce pays en trois espèces, qui sont, 1°. celles qui servent à la nourriture de l'homme ; 2°. celles qui servent à sa santé, à ses plaisirs, ou à ses besoins ; 3°. celles qui conviennent à son vêtement, à ses commodités, ou aux usages différens de sa profession. Chaque espèce se subdivise en plusieurs autres, qui ont chacune leurs Marchands particuliers, comme on le voit à Paris & dans toutes nos grandes villes, d'où il résulte que les boutiques sont infiniment mieux assorties que celles où les Marchands, comme en certains pays, se mêlent de vendre des marchandises de différens genres. On doit cependant excepter les Apoticaire & les Epiciers, qui ne peuvent absolument se renfermer dans des bornes si étroites. Pour les autres il est rare qu'ils fassent deux négoce à la fois, & ceux qui
sont

font dans ce cas ont soin d'avoir plusieurs boutiques, dans chacune desquelles ils entretiennent un Commis. *Commerce de Russie.* Ainsi les Russiens, dans leur commerce, ne s'attachant qu'à une seule partie, y deviennent plus connoisseurs & plus habiles, soit pour vendre, soit pour acheter; & il n'est point étonnant qu'il se trouve parmi eux un grand nombre de riches Marchands, d'autant plus qu'ils ont encore cette prudence de ne point vendre tout à la fois en gros & en détail.

Mais si ces usages des Marchands Russiens sont bons & utiles en eux-mêmes, on n'en peut pas dire autant de cette coutume, dont nous avons parlé, de tenir toutes les boutiques rassemblées en un même lieu à l'extrémité de la ville. Elle est extrêmement incommode pour ceux qui sont éloignés de ce quartier, & qui ne trouvent, à cet égard, pas plus d'avantage de demeurer à la ville que s'ils habitoient la campagne. D'ailleurs, il est visible qu'elle obvie à la consommation & au débit; car, soit que les provisions finissent plutôt qu'on n'avoit pensé, soit que l'on oublie de

*Commerce
de Russie.*

les renouveler à temps, soit que la mauvaise saison décourage de faire un chemin trop long, il n'arrive que trop souvent que l'on s'en tient au peu que l'on a; ce que l'on ne ferait certainement pas si l'on étoit plus près des boutiques. Il est vrai que l'on commence à St Petersburg à se corriger d'une si mauvaise méthode; la grande étendue de cette ville en est sans doute la cause: mais on ne l'a point fait encore à Moskou, ni dans aucune autre ville de la Russie.

- Il seroit bien difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer au juste à quelle somme montent les marchandises que l'on tire de la Russie, & celles qu'on y apporte: comme elles varient tous les ans par une infinité de raisons, il faudroit faire des observations pendant dix & vingt années, & après ce long travail on se trouveroit engagé dans un calcul si étendu qu'il seroit très-facile de se tromper. Mais si l'on ne s'attache point à une si grande précision, on peut compter qu'il sort de ce vaste pays pour cinq cens mille roubles de

marchandises de plus qu'il n'y en entre. Cet argent est apporté par les vaisseaux étrangers en rixdalles de Hollande: la douane les reçoit, & les porte à la Monnoie, où elles sont converties en roubles. *Commerce de Russie.*

On voit par là que les Russiens gagnent dans le commerce si heureusement établi à St Petersbourg par le Czar Pierre I., sur-tout si l'on se rappelle qu'ils vendent argent comptant, ou du moins moitié d'avance, & l'autre moitié en livrant la marchandise, & qu'ils n'achètent que par lettres de change qui ont un an & jour de terme. Il est donc facile de prévoir qu'il passera chez eux avec le temps une partie des richesses de l'Europe, en ne supposant les choses que sur le pied où elles sont actuellement: mais que ne seroit-ce pas si les Arts & les Sciences y étoient tout-à-fait transplantés?

On ne manquera pas de demander ici, si ce commerce est aussi avantageux aux Etrangers qu'aux Russiens, puisqu'ils pourroient acheter les mêmes marchandises à Riga & à Königsberg qu'à St. Petersbourg, & faire

Commerce
de Russie.

ainsi tomber le commerce de cette dernière ville.

Il est vrai que le commerce de St Petersbourg a de grandes incommodités : la navigation n'y est libre que pendant cinq mois de l'année ; cette ville est plus éloignée que les autres ; le golfe de Finlande est dangereux , sur-tout lorsqu'il charie des glaces ; d'ailleurs la langue , les loix & les coutumes du pays sont inconnues aux Etrangers , en sorte que les expéditions en deviennent plus longues & plus difficiles , & sont sujettes à beaucoup de desagrémens.

Mais d'un autre côté il est à remarquer , quand même ces inconveniens seroient plus grands à St Petersbourg qu'à Riga, qu'on est obligé d'acheter dans cette dernière ville en Alberts-Daler comme à St Petersbourg en roubles , quoique ces deux sortes de monnoies différent considérablement pour le change , qui sur S, Petersbourg est bien plus avantageux aux Etrangers que sur Riga. D'ailleurs les Etrangers doivent faire attention que quoique les marchandises qui entrent ne soient pas aussi nombreuses

qu'on devroit l'attendre d'un pays si étendu, il y en entre cependant beaucoup, & que leur quantité augmentera tous les ans de plus en plus à mesure que cette Nation prendra goût à vivre plus commodément; comme de son côté elle-pourra toujours trouver dans un pays si fertile de nouveaux moyens d'accroître ses revenus. On peut donc conclure que les Etrangers trouvent plus d'avantage à commercer à S. Petersbourg qu'à Riga & à Königsberg.

*Commerce
de Russie.*

La Czarine Anne Joannowna publia le 2 Août 1731 un Tarif des droits de la douane, qui se devoient payer à St Petersbourg, à Narva, à Vibourg, à Kola, à Poustosero & à Arkangel. Nous avons entre les mains ce Tarif, & si nous ne le communiquons pas au Public, c'est que nous ne l'estimons pas assez intéressant pour la France, qui ne fait avec la Russie que très-peu de commerce.

Les postes étoient bien peu de chose avant le regne du Czar Pierre I, & ce Prince les eut à peine mis sur un meilleur pied, qu'il mourut. Avant lui on étoit dans la nécessité de faire

*Commerce
de Russie.*

partir des Exprès pour les lieux où l'on vouloit écrire, ou de profiter de l'occasion des voyageurs, quand elle se presentoit. Mais ces voyageurs eux-mêmes ne trouvoient aucunes commodités pour se transporter d'un lieu à un autre. Ils étoient obligés d'acheter un chariot, de louer des chevaux de payfans, & de faire leur route avec toute la diligence possible, parce qu'il n'y avoit point encore d'auberges, que les chemins naturellement fort étroits étoient à peine fraiés, & qu'en beaucoup d'endroits ils étoient dangereux.

Il a été impossible jusqu'à ce jour de remédier à tous ces inconvéniens, & ils subsistent encore dans la plupart des provinces de l'Empire, comme dans la plus grande partie de l'Ukraine, dans les pays de Kazan & d'Astrakan, & dans toute la Sibérie. La Russie proprement dite, c'est-à-dire, les gouvernemens d'Arkangel, de Moskou, & de Novogorod, de même que les provinces de Smolensko, de Livonie & de Finlande, ont cela de commun que l'on n'y trouve aucunes auberges, ni postes

à cheval, ni chariots de poste, ni voitures, ni enfin aucunes commodités pour passer d'une ville à l'autre. Il faut que les voyageurs aient soin d'acheter eux-mêmes leurs chariots, ou traîneaux, de les garnir de lits pour s'y coucher, & de louer des chevaux de station en station. On en compte vingt-quatre entre S. Petersbourg & Moskou; environ autant de St Petersburg à Riga; & ainsi à proportion sur les autres routes de l'Empire. On paie par verste pour chaque cheval entre Riga & St Petersburg deux kopecs & demi: entre St Petersburg & Novogorod un kopec: entre Novogorod & Moskou un demi kopec. (On se souviendra que le kopec vaut un sol de France, & qu'il faut quatre verstes & demie pour faire une de nos lieues communes.) Mais il est à remarquer que, même en payant, on ne sera assisté par les payfans en aucun endroit, si l'on n'a eu la précaution de se munir d'un passeport du Gouvernement.

Les Conducteurs des chariots ne portent point de cors: ils n'ont point

*Commerce
de Russie.*

non plus d'habits particuliers , mais seulement un aigle de cuivre sur la poitrine , qui sert à les faire connoître. Ils siflent continuellement du nez pour animer leurs chevaux , & vont toujours grand train , sans qu'il soit nécessaire que les voyageurs le leur recommandent. Lorsqu'ils sont arrivés à une station , ils ont soin eux-mêmes de procurer de nouveaux chevaux sans perdre un seul moment de temps. C'est par là que l'on voyage en Russie beaucoup plus promptement qu'en aucun autre pays de l'Europe. Un voyageur, allant de St Petersbourg à Moskou , a fait au mois de Février sept cens quarante-huit verstes en cinquante-deux heures. Les sept cens quarante-huit verstes reviennent à cent soixante-six lieues communes de France.

On loue aussi des chevaux pour toute la route que l'on veut faire ; mais lorsqu'elle est longue , on s'expose à beaucoup d'embarras. Car , comme il n'y a point d'auberges dans toute la Russie , on est obligé de s'arrêter à midi & le soir chez des paysans. Ces gîtes , à la vérité , ne sont

pas chers : mais malgré toute la bonne volonté des peuples, les voyageurs ne sont pas moins dans la nécessité de porter leurs lits avec eux, & presque tout ce dont ils ont besoin pour leur nourriture. Cependant entre St Petersburg & Riga on trouve dans quelques stations des maîtres de postes Livoniens chez qui on loge comme dans les autres pays. Au reste, soit chez ces maîtres de poste, soit chez les payfans, on est aussi en sûreté qu'on pourroit l'être chez soi, & les chemins ne sont plus dangereux comme ils l'ont été autrefois ; on fait à présent en Russie de fréquens & de longs voyages sans aucune rencontre fâcheuse.

*Commerce
de Russie.*

C'est au Czar Pierre I, comme nous l'avons dit, que l'on doit en Russie tout ce qu'il y a d'avantageux pour les postes & les chemins, si l'on en excepte l'établissement des auberges dans les stations des postes de Livonie, qui a été fait par la Czarine Anne Joannowna. Avant ce Prince il n'y avoit de Riga à Moskou qu'un petit chemin à peine frayé qui subsiste encore & passe par Pleskow.

Commerce de Russie. Celui de Revel & de Narva à Novogorod étoit presque inconnu : Pierre I fit faire un grand chemin fort large de Riga à S. Petersbourg, qui passe par Derpt & par Narva. Il en fit ouvrir un autre de St Petersbourg à Novogorod de la longueur de cent verstes, & tiré en ligne droite ; il accourcit d'environ deux cents verstes le chemin de St Petersbourg à Moskou : par son ordre on abbatit les arbres des deux côtés du chemin qui fut aplani & bordé de fossés. Il répara de même toutes les grandes routes ; & pour faciliter le commerce & la communication entre ses Sujets, il ne négligea rien de ce qui pouvoit accélérer les voyages & les rendre aussi commodes que peu dispendieux.

Ce fut encore ce Prince qui établit dans tous ses Etats en 1718 des postes réglées pour les lettres. Il créa deux Directeurs des postes, l'un à St Petersbourg, l'autre à Moskou ; & dans chacune des principales villes de la Russie, il chargea un bourgeois de la ville d'expédier les courriers qui arrivoient & qui partoient. Ces

Postes ne se chargent pas seulement des lettres, mais encore des petits paquets pour un prix raisonnable. Car, par exemple, on ne paye de St Petersbourg à Moskou que deux roubles pour une lettre d'une demi-feuille de papier. Celles qui vont avec des chariots, & c'est l'usage le plus commun, ne sont pas plus longtemps en route que celles qui vont à cheval. La poste de Moskou à St Petersbourg, qui porte les lettres de tout l'Empire, ne met que cinq jours à faire ce chemin, qui est de deux cents lieues; elle part d'une ville & arrive dans l'autre deux fois par semaine.

*Commerce
de Russie*

La poste Allemande qui vient de Riga, apporte les lettres de toute l'Europe; elle arrive & part deux fois la semaine, & n'est pareillement que cinq jours en route. Celle d'Arkangél ne part & n'arrive qu'une fois la semaine; mais en Eté celle de Kronstadt part & arrive tous les jours.

Il y a deux Pacquebots qui vont de Kronstat à Dantzic, & de Kron-

Commercé de Russie. État à Lubec. Ce sont des vaisseaux de guerre de douze à quatorze canons , & de soixante-dix jusqu'à quatre-vingts hommes d'équipage. Chacun de ces deux vaisseaux fait en Eté deux voyages d'une ville à l'autre , sous prétexte d'entretenir une communication suivie entre la Russie & l'Allemagne , en transportant les passagers & les paquets ; mais le but principal du Gouvernement , en ordonnant ces voyages , est d'exercer les Cadets & les Matelots.

Nous terminerons ce Mémoire par une réflexion , c'est que la France ne fait , comme on l'a vû , avec la Russie que très-peu de commerce , tandis qu'elle pourroit en faire un très-considérable. Elle produit toutes sortes de marchandises , qui en général sont chez elle à meilleur marché que chez aucune autre Nation : & toutes sortes de marchandises se consomment en Russie , c'est-à-dire , à St Petersbourg. L'obstacle , dira-t-on , à l'agrandissement du commerce de la France est dans la manière de naviger des François , plus dispendieuse que

telle des autres Nations, qui d'ailleurs
sont moins éloignées de la Russie: mais *Commerce*
un peu de courage de la part des Né- *de Russie.*
gocians François & de protection de
leur Cour balanceroit certainement
ces inconvéniens, & les mettroit dans
le point de supériorité que doivent
leur assurer leurs autres avantages.

*Question sur le germe contenu dans
les grains.*

QUoique pour l'ordinaire une *Question*
graine ne produise qu'une tige, *sur le germe*
cependant il n'est point rare d'en *des grains.*
voir qui en produisent plusieurs, &
le grain de bled est l'exemple le
plus familier que l'on en puisse pro-
poser. Sans avoir recours aux mul-
tiplications extraordinaires, il est
constant qu'un grain de bled mis en
terre pousse ordinairement quatre,
cinq & six tiges ou tuyaux. C'est
le principe de cette fécondité que
l'on demande aux Physiciens, non
par une vaine curiosité, mais parce
que ce principe une fois connu,

*Question
sur le germe
des grains.*

pourra conduire à découvrir les moyens les plus sûrs & les plus faciles pour exciter la fécondité des grains, & la porter aussi loin qu'elle peut s'étendre.

Trois sentimens partagent les Naturalistes. Les uns pensent que chaque grain ne contient qu'un germe, dans lequel est renfermée toute la plante future avec les fruits qu'elle doit porter : que chacun de ces fruits contient un germe semblable où la même plante se retrouve avec les fruits, qui sont tels que les premiers, c'est-à-dire, qui sont pourvus d'un germe renfermant une plante parfaite, & ainsi jusqu'à l'infini : de sorte que la production de plusieurs tiges n'est que le développement successif de ces germes enchaînés les uns dans les autres.

Les seconds croient qu'il y a dans chaque grain de bled un paquet de germes qui poussent en plus ou moins grand nombre, selon que les premiers affament les autres en absorbant la nourriture que la terre fournit. Ce sentiment est celui au

quel se range l'Auteur du Spectacle de la Nature (Tom. II. pag. 292.) *Question*
convaincu, dit-il, par la pluralité *sur le germe*
des tiges sortantes du même grain de *des grains*
semence.

Enfin il s'en trouve qui soutiennent que ces grains sont hermaphrodites, & que n'ayant qu'un seul germe qui répande la semence, ils ont une infinité de matrices qui peuvent s'ouvrir pour la recevoir.

C'est sur ces trois opinions que nous prions les Sçavans de nous communiquer leurs lumières, afin que nous les répandions dans le Public. Le rapport de cette question à l'Agriculture est sensible. Si la vérité se trouve du côté des deux premiers systèmes, il sera plus essentiel de préparer la terre que la semence, parce que les suc nourriciers étant en plus grande abondance, les germes, ou se développeront, ou pousseront en plus grand nombre. Si le troisième au contraire est le seul probable, il sera plus essentiel de préparer la semence que

la terre , afin de fortifier le germe ,
Question & d'échauffer les matrices qui s'ou-
sur le germe
des grains. vriront en plus grand nombre ; les
tiges vigoureuses qu'elles pousseront
ne pouvant manquer de tirer de la
terre & de l'air les secours dont elles
auront besoin pour parvenir à une
entière perfection. Au reste ce que
nous disons de la préférence de
préparation pour la terre , ou pour
la graine , ne doit point faire pen-
ser que cette préférence accordée à
l'une soit exclusive pour l'autre ;
il ne peut être qu'utile de les em-
ployer toutes deux , sur-tout jus-
qu'à ce qu'une décision claire , évi-
dente & sans réplique nous ait ap-
pris à laquelle il faut apporter nos
premiers soins.

*Nouvelles Fontaines domestiques. Par
M. Amy, Avocat au Parlement
de Provence.*

TOut ce que la Physique a de certain, la santé d'intéressant & le raisonnement de démonstratif, se réunit en faveur des nouvelles fontaines domestiques de M. Amy : les autorités les plus respectables achevent de convaincre de leur utilité, & pressent toutes les personnes attentives à leur santé de s'en fournir.

*Nouvelles
fontaines
domestiques.*

L'eau incorruptible en elle-même & absolument stérile, est néanmoins l'agent principal dans la formation de tous les corps, ainsi que dans leur destruction. Par-tout impregnée de toutes les vertus qui animent la nature, c'est elle qui nourrit ou qui corrompt selon son degré de pureté ou d'impureté, & rien ne résiste à son action continuelle. Ce qu'elle pénètre, elle le dissout & semble se l'approprier ; ce qu'elle ne peut pé-

*Nouvelles
fontaines
domestiques.*

nétrer elle le ronge & l'emporte insensiblement avec elle : sa pureté lui ouvre un passage dans les conduits les plus étroits, elle se les ferme souvent elle-même par les impuretés qu'elle charie & qu'elle mastique, soit à l'orifice, soit dans l'intérieur de ces conduits ; enfin subtile ou grossière, visible ou invisible, elle a toujours les mêmes qualités & fait les mêmes impressions.

Il n'est point possible à l'homme, quelque attention qu'il ait & quelle que soit son industrie, de se défendre des impressions de l'eau subtile & invisible qui circule dans l'air & qu'il respire avec lui ; mais il peut affoiblir considérablement celles de l'eau grossière & visible qui forme les fontaines, les fleuves, les étangs, qu'il tire de dessous terre en creusant des puits, ou qu'il reçoit du ciel dans des citernes. L'usage continuel qu'il en fait pour sa boisson & pour la préparation de ses alimens lui en rend donc l'examen indispensable, & d'une conséquence d'autant plus grande, qu'il ne peut se cacher à lui.

ŒCONOMIQUE, &c. 91
même que les mauvais effets qu'elle
est capable de produire, étant sans
cesse multipliés, doivent avoir infail-
liblement des suites funestes.

*Nonvelles
fontaines
domestiques*

Les impuretés de l'eau sont natu-
relles ou accidentelles : les premières
sont celles qui se trouvent dans l'eau
lorsqu'on la puise ; elle contracte les
secondes dans les vaisseaux où on la
conserve pour les besoins journaliers.

Les impuretés naturelles de l'eau
ne consistent pas seulement dans ce
limon grossier qui choque l'œil & in-
spire le dégoût, mais encore dans un
limon subtil & délié qui se soutient
dans l'eau la plus reposée, dans une
viscosité que l'on n'en détache qu'a-
vec peine, dans des particules pier-
reuses qui n'en troublent point la
limpidité, & dans une infinité de cor-
puscules que l'air y porte & que la
chaleur forme en insectes qui par leur
petitesse échappent à notre vûe.

Les impuretés accidentelles de
l'eau sont les particules qu'elle deta-
che des vaisseaux qui la renferment
lorsqu'ils sont de bois, de fer, d'é-
tain, de plomb ou de cuivre. Car

*Nouvelles
fontaines
domestiques.*

pour ceux d'or, d'argent, de verre, de fayance, de terre & de grais, ce qu'elle enleveroit des uns ne lui donneroit aucune mauvaise qualité, & elle ne peut mordre sur les autres.

De quelque nature que soient ces impuretés, il est impossible de disconvenir qu'il ne soit extrêmement nécessaire d'en purger l'eau dont nous usons, & que ce ne soit un service essentiel rendu à tous les hommes en général, & à chacun d'eux en particulier par M. Amy, que d'avoir découvert & indiqué le moyen le plus sûr de la purifier parfaitement, en faisant connoître le meilleur filtre par lequel on la puisse faire passer, & la matière la plus saine dont on puisse former les vaisseaux destinés à la contenir. Mais on ne sentira jamais mieux l'importance de ce service qu'en réfléchissant sur les dangers auxquels nous avons été exposés jusqu'à ce jour, & dont par ses soins nous pouvons désormais nous garantir.

Le limon que les eaux courantes, quelque pures qu'elles soient, cha-

rient toujours avec elles , est dans le corps humain un principe infailible d'obstructions , & les obstructions sont une des principales causes de nos maladies. Si les humeurs avoient toujours un cours libre , si leur fluidité toujours égale les faisoit passer aisément au travers des filtres différens qu'elles rencontrent sur leur route , elles n'incrusteront les vaisseaux d'aucun mauvais sédiment , elles ne formeront aucun dépôt dont la nature se trouvât incommodée , & n'étant point chargées de parties hétérogènes , elles ne seroient point si susceptibles de la corruption dont on ne les voit que trop souvent infectées. Ainsi elles rempliroient parfaitement l'office auquel elles sont destinées en tempérant l'ardeur du sang qu'un accident étranger auroit porté au-delà de ses bornes , en rafraîchissant les parties altérées , en humectant & amolissant celles qui tendroient à se dessécher , & en entretenant les ressorts de la machine dans toute leur force & leur souplesse. Mais c'est ce que le limon dont nous nous remplissons par l'usage de l'eau

*Nouvelles
fontaines
domestiques,*

*Nouvelles
fontaines
domestiques.*

non purifiée les empêche quelquefois tout à coup d'opérer, & ne leur permet jamais long-temps de faire avec succès.

Les eaux dormantes & marécageuses sont ordinairement visqueuses, sur-tout lorsqu'elles se trouvent au pied des côteaux exposés au nord, où elles ne sont vûes qu'obliquement par le Soleil. La glaise commune dans les marais, & qui disposée par lits sous la première croûte de la terre pour recevoir & retenir les eaux qui la pénètrent, & former ainsi les sources qui en arrosent la surface, la glaise communie à l'eau cette viscosité qui lui est propre; elle en lie les parties, naturellement détachées les unes des autres, soit qu'avec M. Mariotte on les suppose comme des lames aplaties, extrêmement polies & pointues, soit qu'on les considère comme des globules avec M. l'Abbé de Molieres, & les tenant envelopées dans cette espèce de glu très-déliée, elle amortit leur action sur le corps qu'elles devroient pénétrer & dissoudre. C'est ce qui donne à l'eau des marécages & des

puits, cette crudité & cette pèsanteur qui la rend si peu propre à la cuisson des alimens & à la digestion, & par conséquent si mal saine. Cette viscosité est un second principe d'obstructions, & il ne faut pas être grand Physicien pour comprendre que lorsque l'eau visqueuse se trouve encore chargée de particules pierreuses, elle engendre bientôt dans les reins la gravelle & la pierre, & détermine à ces maladies douloureuses beaucoup de temperamens qui sans elle ne les auroient jamais ressenties.

*Nouvelles
fontaines
demeftiques.*

En effet la pierre & la gravelle ne viennent pas seulement de la crudité de certains alimens dont on use ; elles ont leur principale origine dans l'eau avec laquelle on prépare les alimens & dont on fait la boisson. Cette eau, lorsqu'elle roule sur un sable trop tendre, ou qu'avant d'arriver sur la surface de la terre, elle passe dans des carrières, comme fait celle d'Arcueil, emporte toujours avec elle quelques parties invisibles des corps qu'elle rencontre & lave dans son cours. Ces particules, ainsi que la viscosité, qui dans la cuisson s'ate-

*Nouvelles
fontaines
domestiques.*

tachent aux choses cuites, & qui sont mêlées dans la boisson, se rassemblent dans le corps humain par les différentes sécrétions que souffrent les liqueurs nutritives, & forment le germe de la pierre & de la gravelle. Quelle attention ne doivent donc pas avoir les hommes à se garantir des mauvais effets d'une eau pierreuse & visqueuse, puisqu'aucun d'eux n'est assez éclairé sur l'œconomie intérieure de son corps pour déterminer les maladies auxquelles il n'est point sujet ?

Les corpuscules hétérogènes que l'eau charie avec elle, sont, autant que le microscope nous les fait connoître, de petits insectes qui y éclosent, y vivent & certainement y meurent. Le germe de ces insectes y est apporté par l'air, & fomenté par une chaleur proportionnée. On ne doit pas borner leur nombre à celui qu'on découvre, mais plutôt se persuader qu'il est infini; car il est dans la nature plus de corps qui échappent à notre vue par leur ténuité, qu'il n'en est dont la grosseur lui est sensible, & c'est où l'esprit humain se perd.

Quoique

Quoique nous ignorions la nature de ces infectes, c'est toujours une grande témérité que de les dire salutaires. Car comme l'eau ne peut être trop pure pour se rapprocher d'autant plus de son incorruptibilité naturelle, la raison nous dicte que, tout ce qu'elle contient d'hétérogène l'éloignant de cette pureté parfaite, il seroit à souhaiter qu'on pût l'en débarrasser entièrement. C'est la différence de nature des corps mêlés ensemble qui cause entre eux la fermentation, & la fermentation est le premier degré de la corruption : mais qui osera avancer qu'il soit salutaire de fortifier dans le corps humain le malheureux principe de corruption qui s'y trouve par l'addition d'une nouvelle corruption qui n'y est point ?

*Nouvelles
fontaines
domestiques.*

On ne peut donc avoir trop de soin pour purifier l'eau dont on use. Celle même de la pluie qui est reconnue pour la plus légère & la plus saine, ne doit point échapper à notre attention. Car comme on la ramasse dans des citernes par des gouttières qui la reçoivent des toits, il est im-

*Nouvelles
fontaines
domestiques.*

possible que sur ces toits & dans ces gouttières elle n'ait contracté beaucoup d'impuretés , sans compter ce qu'en traversant l'air elle aura pû entraîner avec elle de corpuscules qui y flottent dans une multitude prodigieuse.

La première attention que la raison nous oblige d'avoir , est de ne point mettre l'eau , que nous puisons , dans des vaisseaux capables de lui communiquer aucune mauvaise qualité. Le bois , quelque dur qu'il soit , ne l'est jamais assez pour résister à l'action de l'eau qui le pénètre , & en détache incessamment des particules qui fermentent avec elle & la corrompent ; c'est ce que l'on n'éprouve que trop souvent sur mer , où on la conserve dans des futailles , dans lesquelles elle se remplit de vers & devient d'une si mauvaise odeur , que lorsque la nécessité contraint d'en boire on est obligé de se boucher l'odorat ; on sçait que la mauvaise eau cause dans les équipages de fréquentes & de cruelles maladies.

Le fer jette dans l'eau une rouille plus salutaire que dangereuse ; mais

ÉCONOMIQUE, &c.

il n'est point de durée, & sa rouille donne à l'eau une couleur desagréable. C'est au reste un grand bienfait de la nature que le métal le plus commun & le plus vil soit le plus pur, après l'or & l'argent, & les surpasse en utilité. *font. domestiq.*

Le plomb, & l'étain que l'on nomme quelquefois étain noir & étain blanc, ne causent aucune altération dans l'eau. Quoique le plomb donne la ceruse & du mercure, quoique l'étain soit soupçonné de contenir quelques parties arsénicales, cependant ces deux métaux ne sont nullement à craindre, parce que ce qu'ils peuvent avoir de nuisible est bridé & contenu par une graisse qui est de leur substance, & qui se manifeste par la noirceur que contracte tout ce qui les touche. Cette graisse même les conserve contre l'action de l'eau qui les dissout infiniment moins que le fer & le cuivre, en même temps qu'elle les rend trop mols pour en faire des ouvrages solides.

Le cuivre a une dîreté séduisante; l'art le manie à son gré, & quelque

*Nouvelles
fontaines
domestiques,*

forme qu'il reçoive il se soutient dans tout son éclat tant qu'il n'est point exposé à l'humidité. Car comme il est le plus dissoluble des métaux, l'eau agit avec force sur lui, & en le dissolvant met au jour la lèpre incurable dont il a été infecté dans les entrailles de la terre. Nous parlons du verd de gris, ce poison redoutable qu'il jette en abondance, & dans lequel il se tourne tout entier. Aussi de tous les vaisseaux destinés à contenir l'eau & toute matière liquide, ou molle, ou grasse, il n'en est point de plus mauvais que ceux de cuivre & dont l'usage soit plus pernicieux. C'est par cette raison qu'en 1749 dans les Ecoles de Médecine il a été conclu, sous la présidence de M. Falconnet, & avec l'approbation de la Faculté, que l'on devoit interdire l'usage des vaisseaux de cuivre dans tout ce qui regarde la préparation des alimens & des remèdes. En vain croit-on par l'étamage prévenir ses funestes effets, l'étain extrêmement poreux, & dont on n'applique qu'une feuille très-mince, laisse incontinent transpirer le verd de gris, & tout ce que l'on

gagne par cette méthode est de ne prendre qu'une dose plus foible de poison.

*Nouvelles
fontaines
domestiques.*

L'expérience n'est point en défaut sur les preuves de ce que nous avançons. Combien de fois n'a-t-on pas reconnu le danger du cuivre par les malheurs que son verd de gris avoit causés ? La nécessité de le retamer souvent, que personne ne conteste, en est une confirmation authentique. Cependant les hommes sont si peu attentifs à leurs véritables intérêts, & si aveuglés par un ménage sordide, qu'ils abandonnent le soin de leur santé à des domestiques négligens, ou la sacrifient à une basse épargne que pour leur propre honneur ils sont obligés de tenir secrète.

Leur entêtement pour les fontaines de cuivre les a précipités dans une erreur bien plus dangereuse, lorsqu'ils ont travaillé à purifier l'eau destinée à leurs usages. Les fontaines sablées qu'ils ont imaginées pour la filtrer, non-seulement ne leur donnent qu'une eau mal degagée de ses impuretés, mais encore plus fortement impregnée de verd de gris, à

*Nouvelles
fontaines
domestiques.*

cause des différentes pièces de cuivre qui sont disposées dans l'intérieur de ces fontaines. D'un côté, le sable n'étant point assez pressé, ne retient que le limon grossier, & laisse passer le limon subtil, les viscosités & les particules pierreuses qu'elle charie ; de l'autre, les plaques de cuivre employées dans le mécanisme de ces fontaines étant continuellement humectées par l'eau qui y séjourne, & par un sable mouillé, jettent un verd de gris si abondant, que plusieurs personnes les regardent avec raison comme une minière inépuisable de ce terrible poison. Ces faits reconnus comme incontestables, il seroit difficile de déterminer les motifs sensés de la faveur que les fontaines sablées ont prises dans le Public : car le premier achat en est très-cher, & l'entretien extrêmement couteux par la nécessité indispensable où l'on se trouve de rétamé souvent les plaques de cuivre dont nous avons parlé. Ainsi ceux qui sont en état de s'en fournir boivent une eau plus pernicieuse que ceux qui n'ont pas les mêmes moyens, si ce n'est que l'on veuille

égaler le long séjour de l'eau dans les fontaines de cuivre simples des petits ménages au grand nombre de surfaces de cuivre qu'elle ronge dans les fontaines sablées.

*Nouvelles
fontaines
domestiques.*

Nous ne dissimulerons point que plusieurs personnes objectent que depuis qu'elles se servent de fontaines de cuivre & de l'eau commune, soit simplement reposée, soit filtrée par le sable, elles n'en ont ressenti aucuns mauvais effets : mais ce discours n'a qu'une apparence de solidité. Ceux que le verd de gris a fait périr n'existent plus pour rendre témoignage contre lui, & ceux qu'il n'a point fait encore périr peuvent-ils répondre qu'il n'est entré pour rien dans les causes des maladies dont ils ont été attaqués ? Se persuadera-t-on qu'un poison si violent, quelque petite qu'en soit la quantité, reste sans action dans le corps humain, & qu'il n'offense point des parties d'une extrême délicatesse ? Ces impuretés accidentelles de l'eau jointes aux impuretés naturelles ne sont-elles pas visiblement le principe caché de tant de maladies & d'infirmi-

*Nouvelles
fontaines
domestiques.*

tés que l'on attribue uniquement à des causes plus prochaines ? Lorsque l'on succombe sous un exercice très-violent, ou que l'on ne peut soutenir un excès ; quoique passager , on en accuse avec raison la foiblesse de la nature ; mais on doit prendre garde à ne point abuser de ce terme. La foiblesse de la nature en général , ne consiste pas à ne pouvoir s'acquitter des fonctions qui lui sont ordonnées , mais à ne pouvoir passer les bornes que son Auteur lui a prescrites. On ignore quelles sont ces bornes ; elles paroissent plus étendues dans les uns & plus étroites dans les autres : une race d'hommes s'améliore , une autre dépérit : des parens foibles engendrent un fils vigoureux ; on voit au contraire un enfant délicat sortir de parens pleins de force. Quelle est la cause de ces variations ? c'est ce que nous ne pouvons pleinement découvrir. Nous sommes seulement assurés d'un point par l'expérience constante de tous les siècles & de tous les pays, c'est que par-tout où l'air & l'eau sont purs , à proportion de leur pureté , les hommes sont bien faits , pleins de

force & de fanté, & d'une longue vie ; & qu'où l'air & l'eau sont impurs on les voit contrefaits , foibles , maladifs & vivans peu de temps ; de sorte que les premiers soutiendront des travaux & des excès qui feront périr les seconds. Il résulte de cette vérité que la pureté de l'air & de l'eau porte les forces de la nature jusqu'où elles peuvent aller , & que leur impureté les détruit en embarrassant le jeu des différentes parties dont le corps humain est composé. Mais qu'arrivera-t-il si aux impuretés naturelles de l'eau on ajoute celles du verd de gris , qui mord sur les parties mêmes , les ronge & les atténue ? N'est-il pas sensible que ces parties ainsi affoiblies ne pourront plus faire dans certaines circonstances les mêmes fonctions qu'elles auroient faites si leurs forces n'eussent point été diminuées. Il est donc évident que le verd de gris a toujours son effet , & que comme il détruit tout-à-coup la machine, étant pris en certaine quantité , il la mine infailliblement , quelque petite qu'en soit la dose , sur-tout lorsqu'elle est souvent réitérée.

*Nouvelles
fontaines
domestiques.*

*Nouvelles
fontaines
domestiques.*

Le généreux désir d'obvier à des inconvéniens si funestes a engagé M. Amy à sacrifier son temps, ses peines & ses avances pour trouver le moyen de rendre l'eau aussi saine qu'elle peut l'être en la purifiant de son limon, de sa viscosité, des particules pierreuses, & généralement de tous les corps hétérogènes dont la ténuité n'est point au-dessous de celle des pores de son filtre. Il a donc imaginé des fontaines propres à purifier l'eau, dans la construction desquelles le cuivre est pros crit, & où il n'emploie que le bois doublé de plomb laminé; le fer doublé d'étain, l'étain lui-même, le verre, la faïence, la terre vernissée & le grais. Il y place deux sortes de filtres; l'un d'un sable très-fin & comprimé par une plaque de plomb d'une pesanteur convenable, & l'autre, d'une éponge fine extrêmement pressée. Il rejette avec raison les pierres poreuses dont quelques personnes se servent, parce que ces pierres étant fort tendres il seroit ridicule de surcharger l'eau des parties pierreuses qu'elle ne manqueroit pas d'en détacher, dans le temps même que l'on travailleroit à la nettoyer de

celles qu'elle pourroit contenir.

Le fable employé comme premier filtre n'est point absolument nécessaire ; mais il commence la purification de l'eau , qui s'acheve ensuite par l'éponge. Ainsi les immondices de l'eau étant partagées entre ces deux filtres , on n'est point si fréquemment obligé de les nettoyer.

*Nouvelles
fontaines
domestiques.*

L'éponge se forme au fond de la mer au pied des rochers , d'où elle se détache & est poussée par les flots sur le rivage. Lorsqu'elle est ramassée avant que l'air & le Soleil aient pu faire impression sur elle , elle est regardée comme incorruptible , surtout quand on a soin de la remettre dans l'eau , qui est son élément. Tant que l'eau la couvre elle ne contracte point de mauvais goût ; mais si on la laisse à sec , elle en prend un de marécage qu'elle communique à l'eau. C'est pourquoi , avant de remplir la fontaine , il convient de laver & nettoyer parfaitement l'éponge de toutes les impuretés qui peuvent s'y être amassées.

Par le moyen de ces deux filtres , qu'il multiplie à son gré dans la mê-

*Nouvelles
fontaines
domestiques.*

me fontaine, M. Amy rend l'eau la plus sale & la plus mauvaise, claire, légère, insipide & très-saine. Comme son industrie ne s'est point bornée à une seule espèce de fontaine, mais qu'elle s'est étendue à tous les besoins & à tous les goûts, nous en réservons le détail & la description au Journal prochain, & nous terminerons ce Mémoire en rapportant les autorités qui répondent au Public de l'excellence & de l'utilité de son invention.

M. Amy s'étant d'abord adressé à l'Académie des Sciences, cette célèbre Compagnie déclara le 9 Décembre 1745, que les nouvelles fontaines étoient susceptibles d'utilité en plusieurs rencontres. Sur ce suffrage avantageux & sur les témoignages de plusieurs personnes de la première distinction, il obtint des Lettres Patentes portant privilège exclusif en date du 15 Juin 1746; sur l'attestation la plus favorable de M. de Reaumur, sur l'approbation formelle de l'Académie des Sciences du 12 Juillet 1749, sur celles de la Ville de Paris, de M. le Lieutenant de Police & de

M. Falconnet Docteur Régent de la Faculté de Médecine, & Médecin Consultant du Roi, les Lettres Patentes furent enregistrées au Parlement le 22 Avril 1750. C'est avec ces témoignages authentiques, avec ces titres respectables que M. Amy propose ses fontaines : la raison & l'autorité réunies doivent déterminer toutes les personnes sensées à leur donner la préférence sur celles qui jusqu'à ce jour ont été en usage.

*Nouvelles
fontaines
domestiques.*

*Avis aux Doreurs pour se préserver
des mauvais effets du mercure,*

Lorsque les Doreurs ont couvert une pièce de métal de l'amalgame d'or & de mercure qu'ils ont préparé, ils mettent cette pièce sur le feu afin que le mercure s'évapore, & que l'or seul demeure appliqué sur le métal; de peur de perdre ce mercure qui s'envole, ils ont soin de boucher leur cheminée avec une botte de foin à laquelle le vif-argent s'attache, & d'où ils le retirent dans la suite. On conçoit sans peine que dans cette opération ils respirent une

*Préserva-
tif des mau-
vais effets
du mercure.*

*Préser-
vatif des mau-
vais effets
du mercure.*

quantité considérable de vapeurs mercurielles, qui n'ayant point d'issue, se répandent dans la chambre, & l'on sçait combien leurs effets sont pernicieux. Car étant une fois incorporées dans les humeurs, elles ne les abandonnent jamais; elles rendent le Doreur pâle, maigre & decharné, & lui causent enfin un tremblement auquel on ne peut apporter de remède.

Pour se préserver de ces maux, les Doreurs doivent en premier lieu observer de travailler dans une chambre où l'air passe facilement, & où il y ait deux portes opposées qu'ils tiendront ouvertes: ensuite ils auront dans leur bouche, une pièce d'or de Ducat, appliquée au palais. Cette pièce attirera à elle le mercure qu'ils respireront, & elle blanchira. Alors ils la mettront au feu, qui fera évaporer le mercure, & ils la replaceront au même endroit quand elle sera refroidie. Ils continueront de la sorte aussi long-temps qu'il sera nécessaire, c'est-à-dire, tant que l'or blanchira, ce qui empêchera le mercure de s'incorporer dans leurs humeurs, & pré-

viendra les incommodités & les maladies qu'il occasionne.

Ceux qui se sentent affectés du mercure, ou qui craignent les mauvais effets de celui qu'ils ont respiré, pourront se débarrasser, sinon du tout, du moins de la plus grande partie, par ce moyen facile. Ils feront rougir dans le creuset quelques feuilles d'or; c'est ce que l'on appelle de l'or recuit; ils avaleront cet or, qui n'étant point dissoluble, ne fera que passer dans le corps. Il attirera à lui, chemin faisant, & s'attachera les parties de mercure que les humeurs charient. Les Doreurs sçavent où ils retrouveront leur or, qu'ils reprendront & passeront par le feu pour leur servir une autre fois. Ainsi, sans peine & sans danger, ils conserveront leur santé, & recouvreront celle qu'ils ont perdue.

*Préser-
vatif des mau-
vais effets
du mercure.*

*Appât infailible pour les Renards.
Précautions qu'on doit observer en
leur tendant un piège.*

*Appât in-
faill. pour
les renards.*

DE toutes les bêtes sauvages il n'en est point qui détruise le gibier plus que le renard , ni qui soit si difficile à prendre au piège. Son odorat est si fin que la plus légère trace de l'homme le frappe ; & sa méfiance est telle qu'ou il ne sent pas une entière sûreté il suppose le danger certain , & n'en approche point. Il est donc nécessaire de l'attirer par un appât auquel il ne puisse résister , & prévenir en même temps toutes les sensations qu'il pourroit avoir que l'homme a passé & tendu un piège dans le lieu où il découvre l'appât. L'Art de la chasse & le Dictionnaire de Chomel n'enseignent qu'un appât foible ; la Maison Rustique le perfectionne un peu : mais ces trois Livres sont également insuffisans sur les précautions qu'il convient de prendre pour tendre utilement le piège. La confrontation de

leurs méthodes avec celle que nous donnons ici fera connoître au doigt & à l'œil combien elles laissent à la bête de moyens de sentir le danger qui la menace. Nous commencerons par la composition parfaite de l'appât, sans lequel il seroit inutile de tendre le piège.

Appât infaill. pour les renards.

Ayez un pot de terre vernissé tout neuf, dans lequel vous ferez fondre un quarteron de saindoux que vous écumerez jusqu'à ce qu'il soit bien clair. Alors vous jetterez dedans une petite pincée d'oignon blanc haché menu comme de la poudre : il se fri-ra dans l'instant. Retirez ensuite le pot du feu, mettez-y une cuillerée de miel que vous aurez soin de bien mêler ; puis ajoutez-y une bonne pincée, comme de tabac, de camphre en poudre. Jettez dans cette composition dix ou douze morceaux de pain d'environ un pouce en carré chacun, & vingt ou vingt-cinq autres petits morceaux de pain de six lignes de longueur sur trois de largeur, que vous laisserez frire en remettant le pot devant le feu jusqu'à ce qu'ils soient à peu près comme

*Appât in-
faill. pour
les renards.*

ceux que l'on met sur les épinards. Alors ôtant votre pot du feu, vous retirerez les morceaux de pain, que vous mettrez dans un morceau de drap de laine neuf que vous aurez imbibé de la graisse du pot. Enfermez ce drap & les amorces dans une boîte, de peur qu'ils ne s'évaporent. Ce morceau de drap servira pour frotter & graisser auprès du feu votre piège, qui sera de fer, & sans aucune rouille; car le renard la sentant il s'en méfieroit. A chaque fois que l'on se sert du piège, il est nécessaire de le frotter avec ce drap imbibé de graisse.

Lorsque vous voudrez tendre le piège il faudra un, deux ou trois jours auparavant faire dans la plaine ou aux environs du bois, mais non dans le bois, car il seroit difficile d'y faire l'enceinte dont il sera parlé ci-après, il faudra faire, dis-je, deux ou trois trous de la grandeur du piège pour l'y cacher. Vous observerez en les faisant que la place où doivent se trouver le ressort du piège & la personne qui le tendra, soit au-dessous du vent selon l'endroit d'où le vent

ÉCONOMIQUE, &c. 115
viendra lorsqu'on tendra le piège ,
c'est à-dire , que les trous soient dis-
posés différemment afin de choisir le
plus convenable selon le vent qui
soufflera le jour pris pour tendre le
piège. Il est essentiel que l'homme
qui le tend soit au-dessous du vent
relativement au piège , afin que le
vent emportant loin du piège la
transpiration de l'homme , le renard ,
qui se méfie toujours , n'ait aucun
sentiment ni soupçon du corps hu-
main lorsqu'il s'approche du piège.

*Appât in-
faill. pour
les renards.*

Si-tôt que vos trous seront faits ,
vous pourrez y jeter quelques
amorces , parce qu'en y revenant le
lendemain ou sur-lendemain , si vous
ne les y trouvez plus , ce sera un
signe assuré qu'un renard a passé &
les a mangés , & vous pourrez com-
pter certainement qu'il reviendra &
se prendra au piège.

N'oubliez point en tendant le piè-
ge & en y mettant l'appât , la pré-
caution d'être au-dessous du vent ;
& lorsque le piège sera tendu cou-
vrez l'ouvrage du ressort d'un mor-
ceau de papier graissé afin que la
paille ramée , dont il sera ci-après

*Appât in-
faill. pour
les renards.*

parlé, n'entre point dans le reffort & ne l'empêche point de partir.

Couvrez votre piège avec de la paille d'orge ramée, & pour faire encore mieux, mettez par-dessus du crotin de cheval bien écrasé & éparpillé, de sorte que le renard ne voie point le piège. L'amorce attachée au piège sera au-dessus de la paille & du crotin, afin que la bête la puisse appercevoir & sentir.

Le piège étant ainsi tendu prenez un chat grillé, ou pour le mieux un renard grillé, attachez-le au bout d'une corde & le traînez depuis le piège en commençant au-dessus du vent, & formant une grande enceinte d'un quart de lieue ou d'une demi-lieue, que vous viendrez fermer où vous l'aurez commencée. Ne passez point dans l'intérieur de cette enceinte, & à mesure que vous traînerez ce chat ou renard grillé, semez sur la terre à tous les cinquante ou soixante pas une des petites amorces de pain frit.

Le lendemain vous trouverez le renard pris tout en vie au piège. Si c'est un mâle coupez-lui tout vivant

les parties genitales , & les faites
 sâcher , c'est un remède souverain *Appât in-*
 pour les maladies de matrice , *faill. pour*
 étant prises dans du vin blanc , ainsi *les renards.*
 que les poulmons pulverisés pour les
 poulmoniques. On observera de te-
 nir les chiens à l'attache pendant que
 les pièges seront tendus , parce qu'ils
 sont très-friands des amorces que l'on
 a préparées pour les renards.

Cette amorce est si puissante pour
 les renards , que si l'on en prend un
 au piège , & qu'après l'avoir marqué
 on le lâche , il reviendra s'y prendre
 encore. Au reste nous avertirons ,
 avec les livres ci-dessus cités , que
 les pièges ordinaires que vendent les
 marchands ne sont point assez forts ,
 & qu'ils ne peuvent servir que de mo-
 dèle pour ceux que l'on doit faire
 exécuter par le plus habile ouvrier
 que l'on trouvera.

De la culture des Asperges.

*De la cul-
ture des as-
perges.*

LEs Asperges sont reconnues pour le légume le plus sain & l'un des plus délicats. Ceux qui les cultivent conviennent unanimement que pour les avoir grosses il faut ne les couper que la quatrième année, & qu'elles ont moins de goût lorsqu'en les échauffant de bonne heure on les fait venir avant leur saison. Cependant un amateur du jardinage, & sur-tout des asperges, nous a fait remettre un mémoire où ces deux points sont formellement contredits. Sa méthode est de couper les montans dès la première année, au Printems, & il en donne pour raison que la racine profitant nécessairement toute seule des suc qu'elle auroit fournis au montant, s'étend, se fortifie & devient en état de pousser des montans beaucoup plus forts les années suivantes. Il ajoute que ne pas convenir de ce fait, c'est ignorer, ou vouloir ignorer tous les principes de la végétation qui nous apprennent que plus les racines sont

profondes & étendues, plus la plan-
te qu'elles produisent est belle & vi-
goureuse ; & ces principes sont si
certains qu'il sçait, dit-il, des Éco-
nômes qui ont fauché leurs bleds en
herbe afin que les racines se fortifiant
poussassent des tiges plus nombreu-
ses & plus fortes, des épis plus
longs, & des grains plus gros.

*De la cul-
ture des as-
perges.*

Pour ce qui est des asperges de
primeur, il convient que celles que
l'on fait venir dans l'Hiver sont très-
inférieures à celles qui viennent dans
la saison ordinaire ; mais il assure
qu'en ne les hâtant que d'un mois ou
de six semaines on ne court aucun
risque de diminuer leur bon goût. Il
observe à ce sujet que l'asperge fait
une exception entre toutes les pro-
ductions de la terre qui reçoivent de
l'air & du Soleil la faveur qui fait
leur mérite. Ce qu'elles gagnent à
respirer l'air & à sentir la chaleur,
l'asperge le perd, & la preuve qu'il
en donne est l'expérience commune
que l'on a qu'elle a d'autant moins
de goût qu'on la laisse plus long-
temps sur pied lorsqu'elle est sortie
de terre. C'est la terre échauffée par

De la culture des asperges. le fumier qui lui donne sa qualité ~~les~~ sucres délicats s'évaporent dans l'air, & le Soleil la durcit. Ainsi dès que les gelées ont cessé, & que la fermentation commence dans la surface de la terre, l'asperge qui craint également le froid & le chaud, pousse avec succès & a tout le goût que le terrain où elle est peut lui donner : elle ne redoute plus que les préjugés dont on s'aveugle trop facilement & qui démentant les faits éteignent dans le jardinier l'ardeur de perfectionner son art, & de s'affujettir à des travaux dont on ne lui sçait aucun gré.

Nous ne rapporterons point de quelle manière il échauffe la terre, elle est la même que l'on trouve dans tous les livres de jardinage pour faire pousser les asperges pendant l'Hiver, avec cette différence néanmoins qu'il ne fait ces ouvrages qu'après les gelées, au lieu qu'on les fait auparavant. Si les raisons de cet amateur de l'agriculture sont aussi bonnes qu'elles nous le paroissent, nous espérons que ceux chez qui l'expérience, à laquelle seule on doit s'en rapporter

rapporter, les aura confirmées, voudront bien nous en informer, afin que nous fassions part au Public de leurs succès, & que l'on apprenne à se procurer plutôt & d'une plus belle espèce une légume si justement recherchée dans toutes les tables, & celle constamment de toutes les plantes potagères qui réunit le plus d'avantages; suivant l'expression d'un Auteur moderne, vrai Maître dans l'art des jardins utiles, & le meilleur de ceux qui en ont traité: l'Ecole du jardin potager qu'il vient de donner au Public nous dispense de donner dans notre Journal les Mémoires instructifs que nous ayons sur cette partie favorite de l'Agriculture, & nous fait prendre le parti de n'en parler désormais que lorsque nous aurons à observer ou à ajouter aux définitions & aux bons principes de culture que l'Auteur a scavamment & amplement exposés dans l'ouvrage cité; à moins que nous n'ayons quelque chose de meilleur, ou au moins d'égal en mérite à donner; c'est une règle que nous suivrons par-

Février 1751.

N° 6

De la culture des asperges.

ticulièrement pour l'Agriculture , ainsi que celle de ne point faire repeter à notre Journal ce dont l'impression en notre langue aura déjà fait jouir le Public , hors certains cas , & celui dont nous parlons d'observations , de critique ou d'additions : méthode que nous regardons comme la plus simple & la plus propre à contenter les Amateurs , sans les surcharger d'écrits dont les répétitions ne font qu'obscurcir les objets & degouter les esprits. Desorte que nous osons avancer que si nos Mémoires ne doivent pas être étendus & nombreux , ils auront au moins le mérite auprès des personnes attentives de pouvoir les porter en avant , & leur faire faire toujours quelques pas dans le chemin de l'utilité.

*Sur les Prédications de T. J. Moulé,
insérées dans le Journal Économique
du mois de Janvier.*

Lorsque nous avons inséré dans
notre premier Journal les pré-
dictions pour l'année 1751 de Tho-
mas-Joseph Moulé, Napolitain, nous
ne nous étions pas attendu qu'elles
feroient impression sur personne.
Nous avions usé de termes si mesu-
rés qu'il nous sembloit que nous n'a-
vions rien à craindre. Après avoir dit
positivement que ces connoissances
sont telles qu'on ne peut les acq-
rir que par des observations & des
expériences d'une très-longue suite
d'années ; après avoir marqué qu'il
ne restoit aux Éconômes que deux
moyens de prévoir la température de
l'air ; sçavoir, le baromètre & leurs
propres réflexions ; n'étions-nous pas
en droit de penser que l'on ne regar-
deroit les prédictions de notre Napo-
litain que comme une simple curio-
sité qui ne pouvoit pas tirer à con-
séquence ? Cependant il est arrivé.

*Sur les pré-
dictions de
T. J. Moulé.*

*Sur les pré-
dictions de
T. J. Moul.* tout autrement. Nous ne nous ferions point imaginé que dans le siècle présent, il se trouveroit des esprits capables d'y ajouter une foi entière comme à des prophéties. Il est donc de notre devoir de rectifier les idées que l'on a prises à ce sujet, & c'est ce que nous ferons sans peine par l'explication d'un seul mot.

Nous avons dit que Thomas-Joseph Moul avait jugé qu'après la révolution de vingt années dont le cycle solaire est composé, les mêmes effets du Soleil sur le globe de la terre devoient revenir dans les vingt-huit années suivantes, année pour année. Un peu d'attention suffit pour découvrir pleinement la foiblesse de ce système. Si le cycle solaire étoit marqué au même coin que le cycle lunaire, on pourroit lui attribuer quelque vertu mystérieuse que l'on retrouveroit à point nommé dans tous les cycles suivans : car le cycle lunaire est une révolution de dix-neuf années solaires, & un peu moins, où les nouvelles Lunes reviennent aux mêmes jours, mais non pas aux mêmes heures ; parce qu'en l'espace de

Dix-neuf ans les conjonctions du Soleil & de la Lune s'avancent d'une heure vingt-huit minutes environ, & d'un jour en trois cens quatre ans. Ainsi ce cycle peut être regardé comme déterminé par la nature ; mais le cycle solaire est une invention purement humaine. L'objet de ceux qui l'ont imaginé a été de renfermer dans l'espace qu'il comprend toutes les irrégularités que l'intercalation d'un jour dans les années bissextiles occasionne dans la succession des Lettres Dominicales. Il est par cette raison le produit de sept, nombre des jours de la semaine, par 4, qui désigne le nombre des années après lesquelles se fait l'intercalation. Si la semaine étoit de plus ou de moins de sept jours, si l'année bissextile arrivoit toute autre année que la quatrième, le cycle solaire excéderoit le nombre de 28, ou resteroit au-dessous. Il est donc évident qu'il n'a rien de solide en lui-même, & que de le prendre pour base d'un système selon lequel on prétend prévoir la température de l'air pendant un certain nombre d'années consécutives, c'est

*Sur les pré-
dictions de
T. J. Monté.*

Blanchifferies de Harlem.

DE toutes les blanchifferies qui sont en Europe , celles dont les toiles sortent les moins fatiguées & les plus blanches sont les blanchifferies de Harlem.

Blanchifferies de Harlem.

Harlem , ou Hararlem , ainsi nommée parce qu'elle occupe un terrain plus sec & moins aquatique que la plupart des villes de Hollande , est située sur la Spare qui la traverse , & est peu distante d'Amsterdam. Cette ville étoit déjà assez considérable en 1155 , temps où Amsterdam n'étoit encore qu'un simple château sur la rivière d'Amstel , dont il portoit le nom. Harlem n'occupoit alors que la rive méridionale de la Spare : mais ayant été entièrement brûlée en 1347 , & le feu en ayant encore consumé la moitié en 1351 , ses habitans , que ces accidens ne rebutèrent point , l'étendirent en la rebâtissant de l'autre côté de la rivière. Paul V l'érigea en Evêché en 1559. Elle a produit plusieurs hommes célèbres , sur

tout dans la Théologie, & se fait
 honneur d'avoir donné naissance à *Blanchis-*
 Laurent Coster, qui perfectionna *ries de Har-*
 l'imprimerie, inventée à Mayence, *lem.*
 en imaginant de rendre mobiles les
 lettres qui tenoient auparavant au
 bois sur lequel elles étoient sculptées.
 Les Manufactures de laines faisoient
 autrefois la principale occupation de
 ses habitans : mais depuis que ces
 Manufactures ont passé à Leide, ils
 se sont adonnés à blanchir les toiles,
 en quoi ils réussissent parfaitement.
 On attribue la cause de cette admi-
 rable blancheur aux cendres grave-
 lées de Moscovie, & à l'eau des Du-
 nes dont ils se servent.

Les cendres gravelées proprement
 dites, sont les cendres de la lie de
 vin que l'on a brûlée au grand air
 dans des fosses après l'avoir laissée
 sécher. Le sel volatil de la lie se dis-
 sipe, & il reste un sel très-fixe qui
 resserre ces cendres & les rend compa-
 ctes, brûlantes, dissolvantes, apéri-
 tives & mordantes, c'est pour cela
 qu'elles nettoient si bien. Mais on a
 étendu ce nom aux cendres de bois
 de chêne, lorsque pour multiplier

*Blanchis-
sées de Har-
lem.*

les cendres gravelées qui étoient chères, on a brûlé les douves des tonneaux où elles étoient venues.

Ces nouvelles cendres, assez semblables aux premières, se trouverent contenir un sel plus piquant encore & plus vitriolique, de sorte que la découverte que l'on en fit auprès de Cassel établit entre la Hesse & la Hollande un commerce de cendres de chênes, sous le nom de cendres gravelées. Dans la suite les Hollandois, ayant reconnu que les chênes de Moscovie sont d'une qualité infiniment supérieure à tous les autres, ils ont donné la préférence à leurs cendres sur celles d'Allemagne. On doit donc entendre par les cendres gravelées de Moscovie que l'on emploie à Harlem, des cendres de bois de chêne venues de cette extrémité de l'Europe. Elles sont extrêmement dures, parce qu'on les foule dans les vaisseaux pour les transporter, & il faut les casser avec un maillet & les passer au tamis pour en faire usage.

L'eau des Dunes est l'eau même de la mer, qui filtrant à travers les Dunes, montagnes de sable, en

est parfaitement douce & claire.

Les blanchifferies sont situées à *Blanchifferies de Harlem* une lieue des portes de la ville, & la plus considérable est aux environs du village de Bloemendaal. Lorsque l'on veut blanchir une toile, on la trempe d'abord dans une lessive où d'autre toile a déjà été battue : on la bat ensuite dans une lessive neuve de cendres gravelées, que l'on verse dessus toute bouillante. On fait bouillir cette lessive dans de grands chaudrons de cuivre murés, & on ne la verse sur le linge que lorsqu'elle est claire comme du vin. On laisse ce linge huit jours dans cette lessive, après quoi on le lave & on le foule de la manière suivante.

Dans des vases de bois murés en terre on verse quelques seaux de lait de beurre, on y jette une pièce de toile que trois hommes foulent tant qu'ils peuvent avec les pieds : on y verse de nouveau du lait de beurre, ensuite une autre pièce de toile, en continuant toujours alternativement de même. On couche des planches par dessus, sur lesquelles on dresse un gros morceau de bois rond ou gros pieux

Blanchisseries de Harlem.

qui touche au-dessous d'une poutre & entre celle-ci & le pieux on fait entrer des coins qui foulent la toile davantage. Six ou sept jours après on ôte la toile des vases, & si l'on ne trouve pas qu'elle soit encore assez blanche, on la trempe encore comme il a été dit. On la lave ensuite & on l'étend pour la blanchir. Il faut remarquer qu'après chaque trempe la toile est lavée d'abord avec du savon noir, & ensuite dans de l'eau claire sur le lavoir. Chaque fois qu'elle a été blanchie, elle a été tordue au moyen d'une machine qui tourne par une roue. Nous ne nous arrêterons pas à décrire cette machine, parce qu'on la voit dans plusieurs autres endroits.

Les places de blanchisseries sont entrecoupées de toutes parts de canaux pour s'exempter de la peine d'aller chercher de l'eau bien loin. On arrose la toile avec de grandes pelles étroites & faites en forme de faux. L'eau de ces canaux vient des Dunes, & c'est cette eau qui contribue le plus au brillant de la toile de Hollande. Pour empêcher cette

eau de devenir trouble & bourbeux, on a grand soin de nettoyer souvent les canaux. Les lavoirs sont murés & ont deux trappes ou espèces d'écluses pour laisser entrer & sortir l'eau comme on veut.

Blanchisseries de Harlem.

La plus grande partie de la toile de Hollande se fabrique de fil de Silesie, & celle que l'on fait à Harlem & à Almelo est infiniment meilleure que celle de toutes les autres Manufactures. Mais la plus grande partie de celle qui se blanchit est de la toile de Silesie & d'Owerissel, où le lin vient en grande abondance. Toutes ces toiles étrangères étant blanchies, adoucies & rendues brillantes à Harlem, sont transportées ailleurs & débitées sous le nom de toile de Hollande.

*Observations sur le gouvernement
du gros bétail.*

Nous ne prétendons point dans cet article détailler de quelle façon on doit gouverner les bêtes à corne; mais nous nous proposons

Observations sur le gros bétail.

Observations sur le gros bétail.

seulement de faire quelques remarques sur des points que nous avons vû trop communément négligés. Et à ce propos nous ne pouvons nous dispenser de reprendre ce défaut général de tous ceux dont la fortune est au-dessous de la médiocrité, qui dans le désespoir où les réduit l'impossibilité de faire de grands profits, renoncent dedaigneusement aux petits qui se présentent sans cesse à eux, prenant les chagrins de l'envie & la langueur de la paresse pour autant de preuves de l'élévation de leur esprit & de la noblesse de leurs sentimens. En vain le Sage les avertit que qui négligera les petits objets dépérira de jour en jour; en vain la raison leur dit qu'avec peu de fonds on doit se contenter de gagner peu, **mais que le grand nombre de ces petits gains, qu'il est facile de multiplier par le travail, devient bientôt un objet considérable**: si l'expérience confirme ces vérités sous leurs yeux par la décadence ou la prospérité de quelques-uns de leurs voisins, ils s'aveuglent volontairement sur les causes véritables, & n'en accusent

que celles qui leur sont suggérées par la malice ou par l'indolence.

Observations sur le gros bétail.

Le soin des bestiaux est celui dont on retire les fruits les plus prompts, les plus abondans & les plus légitimes. Il n'est dans les campagnes que trop d'avares & de monopoleurs, qui conservant des bleds au-delà de leurs besoins dans la vûe de profiter des mauvaises années qui peuvent survenir, préparent de loin la misère publique, & l'entretiennent lorsqu'elle afflige le pays. Mais cette méchanceté ne peut se commettre avec les troupeaux. Celui qui s'obstinerait à en garder plus qu'il n'en pourroit nourrir s'exposeroit à une ruine inévitable par l'amaigrissement du bétail, & bientôt il seroit obligé de s'en défaire. On ne peut rien dire à celui qui en nourrit à proportion de ses fourages ; il contribue au bien commun en multipliant l'espèce, en se procurant d'amples moissons par la facilité qu'il a d'engraisser ses terres, & en faisant baisser, autant qu'il lui est possible, le prix des denrées les plus nécessaires par l'a-

bondance où elles se trouvent chez

Observa- lui.

tions sur le
gros bétail.

Cependant il ne faut pas croire qu'il suffise d'avoir un grand nombre de bestiaux, & de leur donner le fourage nécessaire pour en tirer un gros profit : il faut outre cela avoir plusieurs attentions sans lesquelles on se flatte d'une vaine espérance de richesse. En nous bornant ici aux bêtes à corne, nous dirons qu'on les tient souvent dans des étables trop étroites, d'où il résulte plusieurs inconvéniens. Quelquefois elles s'animent les unes contre les autres, se battent & se blessent. La plus vorace affame sa voisine dont elle enlève le fourage qui se trouve à sa portée, & celle-ci maigrit insensiblement, & donne peu de lait ou n'a point de forces : la chaleur en Été les incommode, ce qui les fait encore maigrir & diminuer la quantité de leur lait. Il faut donc avoir soin qu'elles soient au large dans leur étable, fraîchement en Été, & chaudement en Hiver : en tout temps elles veulent être sechement : c'est un

point essentiel. Dans l'Eté même humidité leur déplaît., & dans l'Hiver elle les refroidit. Pour prévenir ce double mal, il convient de faire des étables en pente douce, & de ménager dans un coin un égout où toutes les eaux se puissent rendre. Ainsi le bétail sera toujours séchement, & le fumier ne courra point risque de s'aigrir.

Observations sur le gros bétail.

Les bêtes à corne s'habituent quelquefois à se lécher, & cela leur nuit au point que le Boucher qui s'en aperçoit donne un moindre prix de celles-là que des autres. On leur fait passer ce tic en les frottant de leur bouffe dans les endroits où elles se sont léchées, & l'amertume qu'elles y trouvent les empêche de recommencer.

L'avidité de profiter du lait de la vache fait souvent sevrer le veau de trop bonne heure. Quelques mois de plus, le tems enfin que la nature demande, le fortifieroit dans sa première jeunesse, il croîtroit avec plus de succès, & rendroit du profit dans la suite avec usure. Mais c'est ce que l'on ne fait presque en aucun lieu.

*Observa-
tions sur le
gras bétail.*

A peine juge-t-on qu'il peut se passer du lait de sa mere, qu'on croit gagner beaucoup en l'en éloignant debile & mal nourri, il ne devient jamais qu'une taure mesquine, ou un foible bouvillon, dont on ne tire que peu de profit, & encore moins de service.

La première source de cet abus est dans l'ignorance & le peu de réflexion. On ne sçait pas, ou l'on ne se rappelle point que le feu vital renfermé dans le cœur d'un animal qui vient de naître a besoin d'être augmenté, & qu'il attire à lui & s'accroît de celui que le lait contient; que ce feu vital, foible dans les commencemens, auroit de la peine à degager le feu auxiliaire, des parties du lait qui l'enveloppent, si la substance du lait étoit moins délicate que la nature ne la prépare pour ce premier office; mais qu'à mesure que le feu vital acquiert de la force, le lait s'épaissit dans une juste proportion, parce que sa partie grossière est destinée à former & à consolider le corps de l'animal. Lorsque le feu vital est parvenu à tel degré que les

secours que le lait lui porte lui sont trop inférieurs, la nature pousse elle-même l'animal à chercher une nourriture plus solide; & c'est alors seulement qu'il est bon de le sevrer. Car en prévenant ce temps on s'expose à laisser l'animal imparfait intérieurement : les alimens qu'on lui fournit sont au-dessus de ses forces; il ne peut les digérer parfaitement, & ils lui profitent d'autant moins, que dans tous les corps naturels les sucs les plus forts, les vertus les plus efficaces sont toujours renfermés & comme emprisonnés dans les parties les plus dures. De là vient qu'un animal malade ne tire point des mêmes alimens autant de nourriture qu'un animal en santé. Le feu vital en effet, trop occupé à résister aux humeurs corrompues qui l'attaquent, n'a plus assez de force pour tirer de ces alimens le feu auxiliaire dont il a besoin, & qui est caché dans leur sein. D'ailleurs ces alimens mal décomposés passent dans les excréments, & ne produisent qu'un fumier maigre & sans vertu.

Observations sur le gros bétail.

*Observa-
tions sur le
gros bétail.*

Ainsi comme en sevrant un veau de trop bonne heure on doit compter qu'il restera toujours foible & de peu de valeur, de même en le laissant sous sa mère aussi longtemps que sa constitution le demande, on peut espérer qu'il deviendra fort & vigoureux, & se promettre, en suivant cette méthode, une bonne race de bestiaux, qui fera l'honneur & la richesse de l'Econôme.

Les jeunes veaux sont sujets à être attaqués par les insectes, qui les inquietent, les tourmentent & les empêchent de profiter. Pour les en préserver & même les guerir lorsqu'ils en seront blessés, on composera un onguent avec de la graisse de porc fondue & du mercure que l'on paîtrira ensemble jusqu'à ce qu'ils soient bien mêlés; on l'étendra ensuite sur un linge que l'on tournera trois fois autour, que l'on coupera, & dont on fera aux veaux un collier qui les guerira & écartera les insectes.

C'est une excellente nourriture pour ces jeunes animaux que les vesses trempées jusqu'au gonflement. Il faut observer qu'il n'en faut faire

...er que ce qu'on veut leur en
donner à chaque fois , parce qu'é- *Observa-*
tant vieilles humectées elles pour- *tions sur le*
roient s'aigrir , & leur feroient plus *gros bétail.*
de mal que de bien.

Nous n'insisterons point sur l'avantage que l'on retire en élevant de jeunes bêtes , quelques peines qu'elles donnent , parce qu'il n'est point de sage Œconôme qui n'en soit persuadé. Acheter à la campagne ce que l'on peut tirer de son crû, n'est point une acquisition , mais une dissipation ; parce que les fonds ne produisent point d'argent , que l'on n'en fait qu'avec les denrées , & que très-souvent l'emplette que l'on fait de l'une emporte le profit de la vente de l'autre. Ce doit donc être une maxime inviolable , sur-tout pour ceux qui sont dans une situation étroite , de ne point épargner leurs peines pour faire profiter ce qu'ils ont , estimant qu'ils ont pour rien ce qui ne leur coûte point d'argent , & le ménageant comme s'ils l'avoient acheté. Par ce moyen , si l'on excepte les accidens majeurs que l'on

*Observa-
tions sur le
gros bétail.*

ne peut ou prévoir ou détourner ; ils verront infailliblement d'année en année l'aisance s'établir chez eux , quoiqu'avec lenteur , & poser les fondemens d'une fortune solide.

Avis aux Négocians.

*Avis aux
Négocians.*

LE peu de connoissance que l'on a dans le Public de plusieurs Réglemens émanés du Conseil , qui ne se trouvent , sur-tout dans les provinces, que dans les bureaux des Fermiers , a engagé plusieurs Négocians à nous solliciter de leur communiquer par la voye de notre Journal ceux qui regarderoient le commerce , & principalement les marchandises que l'on tire du Levant. Ils nous assurent que faute d'en être instruits à temps ils donnent souvent dans des mécomptes considérables , ne pouvant sçavoir au juste la quantité de marchandises qu'il leur convient de faire venir , & quelquefois même entrant en soupçon

on sur la fidélité de leurs Corres-
pondans. Comme nous nous sommes *Avis aux*
dévoués à travailler sérieusement *Négocians,*
pour l'utilité du Public, laissant à
d'autres le soin de l'amuser, & que
le commerce ne peut fleurir sans la
pleine connoissance des Loix du
Prince, & la confiance entre les
Particuliers, nous nous porterons
avec plaisir à ce qui nous est de-
mandé, & nous donnerons aujour-
d'hui le nouveau Tarif des marchan-
dises du Levant arrêté au Conseil, &
suivant lequel on lève les droits du
Roi.

*Tarif des droits d'entrée dans le Royaume
des marchandises du Levant, arrêté au
Conseil d'Etat du Roi le 22 Decembre
1750, & exemptions pour les Cotons des
Colonies Françoises, &c.*

SUR ce qui a été représenté au Roi,
étant en son Conseil, que les arrêts des
11 Novembre & 9 Decembre 1749, portant
exemption de tous droits, tant des cinq
groses fermes, qu'autres dépendans de la
ferme générale; sur les laines, cotons, chan-
Février 1751. N^o 7

vres, lins & poils de chèvre, chameau & chevreau, pourroient occasionner des difficultés, en ce que, d'une part, ceux qui apporteroient en France de pareilles marchandises des pays de la domination du Grand Seigneur, du Roi de Perse & des Côtes de Barbarie, prétendroient peut-être qu'elles devroient être exemptes du droit de vingt pour cent, établis par d'anciens réglemens sur celles qui viennent desdits pays, sous prétexte que ce droit est dépendant de la ferme générale; quoiqu'en l'établissant on ait eu principalement pour objet, de fixer, par Marseille, l'entrée desdites marchandises, afin d'éviter, par les précautions, que l'on y prend, les malheurs de la contagion: Que d'autre part on pourroit aussi mettre en doute si le droit de trois pour cent du domaine d'Occident, qui se perçoit sur les marchandises venant des Colonies françoises de l'Amérique, doit cesser d'être perçu sur les cotons desdites Colonies, vu que ce droit, quoique réuni actuellement à la ferme générale, tire son origine desdites Colonies où il se percevoit autrefois, & n'a point changé de nature, malgré la perception qui s'en fait dans le royaume pour la facilité du commerce & de la régie des fermes: Que l'on pourroit aussi former le même doute sur le demi pour cent ajouté au droit du domaine d'Occident, par la déclaration du 30 Novembre 1727, & prorogé par différens arrêts du Conseil, attendu qu'il se perçoit en même temps & de la même manière que celui de trois pour cent du domaine d'Occident,

quoique ledit demi pour cent n'ait jamais été réuni à la ferme générale : Qu'enfin le droit de vingt-quatre livres du cent pesant, établi à la sortie du royaume sur les cotons, par l'article V dudit Arrêt du 12 Novembre 1749, gêneroit la liberté du commerce des cotons du Levant, & de ceux des Colonies françoises de l'Amérique. Et Sa Majesté voulant d'un côté prévenir les contestations qui pourroient naître sur l'exemption ou la perception de ces différens droits ; & de l'autre rectifier, par une nouvelle évaluation des marchandises du Levant, les changemens survenus à leur valeur depuis celles qui furent faites en 1703 & en 1706, & conserver au commerce des cotons la liberté dont il a toujours joui : Oui le rapport, LE ROY ESTANT EN SON CONSEIL, en interprétant, en tant que besoin est ou seroit, les Arrêts de son Conseil des 12 Novembre & 9 Décembre 1749, a ordonné & ordonne ce qui suit.

ARTICLE PREMIER.

LE droit de vingt pour cent continuera d'être perçû de la même manière qu'il l'a été jusqu'à présent, sur toutes les marchandises qui viennent des Etats du Grand Seigneur, de ceux du Roy de Perse, & des Côtes de Barbarie, en conséquence de l'Edit du mois de Mars 1669, & autres reglemens postérieurs, même sur celles dénommées dans l'article premier de l'Arrêt du 12 Novembre 1749 : Voulant Sa Majesté que la perception s'en fasse à l'avenir, tant à Marseille & au Port-de-Beauvoisin, que dans les autres bureaux d'entrée du royaume, sur le pied de

la nouvelle évaluation portée par les deux états annexés au présent arrêt.

I I.

LES Cotons qui viendront des Colonies françoises de l'Amérique, pour la consommation du royaume seulement, seront exempts du droit de trois pour cent du domaine d'Occident; sans toutefois qu'à raison de cette exemption, on puisse prétendre que ledit droit ait changé de nature pour les autres marchandises qui y sont sujètes.

I I I.

LES Cotons, soit du Levant, soit des Colonies françoises de l'Amérique, pourront sortir du royaume sans payer d'autres droits que ceux qui se perçoivent avant l'arrêt du 12 Novembre 1749; Sa Majesté dérogeant, à cet égard seulement, à l'article V dudit Arrêt.

I V.

ENTEND Sa Majesté que le droit de trois pour cent du domaine d'Occident, continue d'être perçu à l'ordinaire sur les Cotons des Colonies françoises de l'Amérique, qui seront envoyés dans les pays étrangers.

V.

VEUT pareillement Sa Majesté que le droit de demi pour cent, établi par la Déclaration du 10 Novembre 1727, & prorogé par des Arrêts postérieurs, notamment par celui du 13 Novembre 1748, continue d'être perçu sur les Cotons des Colonies, ainsi & de la même manière que sur toutes les autres marchandises qui en viennent. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu pour les finances, à Versailles le vingt-deux Dé-

**ETAT des marchandises du commerce de
Levant, pays & terres de la domination du
Grand Seigneur, du Roy de Perse, & de
Barbarie, pour lesquelles le Droit de vingt
pour cent sera dû, lorsqu'elles entreront dans
le royaume par le Pont-de-Beauvoisin, ou
lorsqu'elles arriveront à Marseille, sur des
vaisseaux étrangers ou sur des vaisseaux
françois, après avoir été entreposées dans
les pays étrangers; arrêté au Conseil du Roy
le 22. Décembre 1750: Avec l'estimation des
mêmes marchandises, sur le pied de laquelle
le droit de vingt pour cent sera payé.**

Le Droit de vingt pour cent sera levé sur
les marchandises ci-après spécifiées au poids
de table not.

A

Alun de Smirne, estimé huit livres le quintal;
Assa fetida, cent vingt-cinq livres le quintal.

B

Bdellium, cent dix livres le quintal.
Bois de Buis de Constantinople, cinq livres
le quintal.

C

Cardamomum, deux cens cinquante livres le
quintal.
Casse du Levant, quarante-six liv. le quintal;
Casse confite, trois cens livres le quintal.
Cendres d'Acre, sept livres dix sols le quin-
tal.
Cendres de Tripoly de Sirie, huit livres le
quintal.

Chagrin, deux livres dix sols la pièce.

Cires jaunes de Smirne, cent quarante-huit livres le quintal.

Cires jaunes de Constantinople, cent quarante-cinq livres le quintal.

Cires jaunes d'Alexandrie, cent quarante-cinq livres le quintal.

Cires jaunes de Satalie, cent quarante-huit livres le quintal.

Coloquinte, quatre-vingts livres le quintal.

Coloquinte en garbeau, cinquante livres le quintal.

Coque du Levant, cent vingt-cinq livres le quintal.

Corail du Bastion, treize cens livres la caisse de 132 l. pesant.

Corcome, soixante livres le quintal.

Cordouans rouges d'Alep, trente-sept livres la douzaine.

Cordouans blancs, vingt-quatre livres la douzaine.

Cordouans de Smirne, trente livres la douzaine.

Cordouans de Chypre, trente-huit livres la douzaine.

Cordouan de Satalie, trente livres la douzaine.

Cordouans en basane, vingt liv. la douzaine.

Cordouans jaunes d'Alep, vingt-huit livres la douzaine.

Qroni fins d'once d'Alexandrie, cent livres le quintal.

Cosans Riffy, quatre-vingt-dix livres le quintal.

Coton d'Amahoury, quatre-vingts livres le quintal.

ÉCONOMIQUE, &c. 151

Coton Caragach , cent livres le quintal.

Coton Moutassen , cent livres le quintal.

Coton en laine de Smirne , quatre-vingt-cinq livres le quintal.

Coton en laine de Salonique , soixante-dix livres le quintal.

Coton fin d'once de Seyde , cent soixante-dix livres le quintal.

Coton Bazat , première sorte , cent cinquante livres le quintal.

Coton fin Jérusalem , cent vingt livres le quintal.

Coton Escar Jérusalem , cent dix livres le quintal.

Coton en laine de Seyde & Acre , soixante-quinze livres le quintal.

Coton Adenos , quatre-vingt-dix livres le quintal.

Coton en laine de Chypre , soixante-dix livres le quintal.

Cuir buffles d'Alexandrie , vingt livres la pièce.

Cuir buffles de Constantinople , vingt-quatre livres la pièce.

Cuir buffles , dits Ecars , douze livres la pièce.

Cuir bufflins , sept livres la pièce.

Cuir chameaux , sept livres la pièce.

Cuir Chembalis , quatre livres la pièce.

Cuir Toroux , sept livres quinze sols la pièce.

Cuir Tourions , quatre livres dix sols la pièce.

Cuir Pastromans , sept livres la pièce.

Cuir vaches , quatre livres dix sols la pièce.

Cuir taureaux , sept livres dix sols la pièce.

*Cuir*s d'Alger , vingt-quatre livres le quintal.

*Cuir*s de Tunis , mâles ou gros , vingt-huit livres dix sols le quintal.

*Cuir*s de Tunis ordinaires , vingt-quatre liv. dix sols le quintal.

D

Dattes , quinze livres le quintal.

Dents d'éléphants ou Ivoire , quatre-vingt-dix livres le quintal.

E

Encens en larmes , soixante-dix livres le quintal.

Encens en sorte , quarante-cinq livres le quintal.

Encens en poussière , dix livres le quintal.

Eponges fines , quatre-vingt-dix livres le quintal.

Eponges communes , quarante liv. le quintal.

Escajolle , cinq livres le quintal.

F

Fil de chèvre , six cens cinquante livres le quintal.

Folium du Levant ; cent vingt-cinq livres le quintal.

Follicules de séné , quarante livres le quintal.

Fromages de Chypre , quatorze livres le quintal.

Fromages de Patras , quatorze livres le quintal.

Fromages de Candie , seize livres le quintal.

G

Galbanum , cent vingt livres le quintal.

Galles d'Alep , cent cinquante livres la charge de 300 liv. pesant.

Galles de Seyde , cent cinquante livres la charge de 300 liv. pesant.

ÉCONOMIQUE, &c. 153

Selles de Smirne , cent soixante livres la charge de 300 liv. pesant.

Glu, quarante livres le quintal.

Gomme adragan , cent livres le quintal.

Gomme ammoniacque , cent vingt-cinq livres le quintal.

Gomme arabique , trente livres le quintal.

Gomme sérachine , deux cens livres le quintal.

Gomme turique , cinquante livres le quintal.

H

Hermodaties, trente livres le quintal.

Huiles de l'Archipel , trente - six livres la millerolle.

Huiles de Barbarie , trente - trois livres la millerolle.

L

Labdanum, vingt livres le quintal.

Laines bâtardes , douze livres dix sols le quintal.

Laines Metelin ; onze livres le quintal.

Laines de la Morée , dix livres le quintal.

Laines de Barbarie , vingt livres le quintal.

Laines de Smirne , fines , vingt-quatre livres le quintal.

Laines de Constantinople , fines , trente livres le quintal.

Laines surges de Constantinople , vingt livres le quintal.

Laines surges d'Alep , vingt-deux livres le quintal.

Laines surges d'Alexandrie , vingt-deux livres le quintal.

Laines surges de Chypre , vingt livres le quintal.

Laines pelades , vingt-huit livres le quintal.

Laines tresquilles , vingt-six livres le quintal.

254 JOURNAL

Laines bâtardes noires, d'Alep, quatre cens liv. le quintal.

Laines de chevrons noires, de Smirne, trois cens liv. le quintal.

Laines de chevron noires, de Perse, cinq cens livres le quintal.

Laines de chevron, de Smirne, rouffes & fines, deux cens livres le quintal.

Laines de chevron ordinaires, deux cens livres le quintal.

Laines de chevron communes, noires, cent cinquante livres le quintal.

Laines de chevron blanches, cent livres le quintal.

Laines de chevron de Satalie, cent cinquante livres le quintal.

Laines de chevron rouffes, de Satalie, deux cens liv. le quintal.

Lapis azuli, huit cens livres le quintal.

Lin à fioume, vingt-quatre livres le quintal.

Lin forfette, dix-huit livres le quintal.

Lin manouf, vingt livres le quintal.

Lin noir, dix-huit livres le quintal.

Lin Olcp, vingt-trois livres le quintal.

M

Mastic, cent livres le quintal.

Mirabolans belexins, vingt-cinq livres le quintal.

Mirabolans citrins, vingt-deux livres le quintal.

Mirabolans emblis, vingt livres le quintal.

Mirabolans indi, seize livres le quintal.

Mirabolans kobuli, quarante-cinq livres le quintal.

Momies, vingt-cinq livres le quintal.

Myrre, deux cens livres le quintal.

N

Nacres, cinquante livres le quintal.

Natron ou Soude, quatre livres le quintal.

Noix vomiques, trente-cinq livres le quintal.

O

Opium quatre cens livres le quintal.

Oppopenax, trois cens livres le quintal.

P

Peaux de chevreau & de chat sauvage, cinq sols la pièce.

Peaux chicaly & renard, cinquante livres le quintal.

Peaux de loup-cervier, cinquante livres le quintal.

Peaux de gapard, une livre dix sols la pièce.

Peaux de moupon, huit sols pièce.

Peaux de loutre, une livre la pièce.

Peaux de genelte, dix sols la pièce.

Peaux de tigre, vingt-cinq livres la pièce.

Peaux de lion, le cent, vingt-cinq livres.

Peliffons, quatre livres la pièce.

Pignons indi, trois cens livres le quintal.

Pirette, quatorze livres le quintal.

Pistaches, cinquante livres le quintal.

Plumes de Barbarie.

Les premières, le cent, soixante livres.

Les secondes, quarante livres.

Les tierces, douze livres.

Les femelles claires, quarante livres.

Les femelles obscures, douze livres.

Les bouts de queue, trois livres.

Les bailloques, trois livres.

Le noir, tant petit que grand, la livre, trois livres.

Plumes d'Egypte.

Les premières, le cent, soixante livres.

Les secondes, trente livres.
 Les tierces, dix livres.
 Les femelles claires, trente livres.
 Les femelles obscures, dix livres.
 Les bouts de queue, deux livres.
 Les noires, trois livres.
 Les bailloques, six livres.

Plumes de Seyde & d'Alep.

Les premières, le cent, soixante-quinze livres.
 Les secondes, quarante livres.
 Les tierces, douze livres.
 Les femelles claires, quarante livres.
 Les femelles obscures, douze livres.
 Les bouts de queue, trois livres.
 Les bailloques, trois livres.
 Les noires, trois livres.
 Les grandes aigrettes, le milier, vingt livres.
 Les petites aigrettes, quinze livres.

R

Raisins de Corinthe, quatorze livres le quintal.
Raisins de Damas, vingt-cinq livres le quintal.
Raisins de Smirne, vingt livres le quintal.
Rhubarbe du Levant, deux mille livres le quintal.
Riz du Levant, dix livres le quintal.

S

Safranum, soixante-cinq livres le quintal.
Scamonée, douze cens livres le quintal.
Sebeste, quarante-cinq livres le quintal.
Sel ammoniac, cent livres le quintal.
Semel, Cartami, huit livres le quintal.
Semence de Ben, quatre-vingts liv. le quintal.

ŒCONOMIQUE, &c. 157

Semencine , cent quinze livres le quintal.

Séné de la palte , deux cens livres le quintal.

Séné en garbeau , soixante-dix livres le quintal.

Soies ardaßines ou ablaques , dix livres dix sols la livre.

Soies d'Andros , neuf livres la livre.

Soies d'Antioche , onze livres la livre.

Soies barutines , douze livres dix sols la livre.

Soies blanches d'Alep , onze livres la livre.

Soies blanches de Seyde , treize livres la livre.

Soies bourmes , treize livres la livre.

Soies brousses , quatorze livres la livre.

Soies de Candie , onze livres la livre.

Soies Cherbaffy , quatorze livres la livre.

Soies Chouf , treize livres la livre.

Soies Chypriottes , onze livres la livre.

Soies legis bourmes , douze livres la livre.

Soies de Morée fines , quinze livres la livre.

Soies de Morée grossières , quatorze livres la livre.

Soies Payas , neuf livres la livre.

Soies Seidavi , onze livres la livre.

Soies Tinos , neuf livres dix sols la livre.

Soies Tripolines , onze livres dix sols la livre.

Spica Nardi , six cens livres le quintal.

Squine , cent vingt livres le quintal.

Sinx marin , cinq livres le quintal.

Storax Calamite , deux cens cinquante livres.

Storax liquide , cent livres le quintal.

Sucre d'Alexandrie , soixante livres le quintal.

T,
Tamarins , soixante livres le quintal.

Tapis velus de Turquie & de Perse, deux cens livres la pièce.

V

Viñiol de Chypre, soixante livres le quintal.

Z

Zedoaria, quatre-vingts livres le quintal.

*Autres Marchandises du Levant, dont l'entrée
& le commerce ne sont permis qu'à
Marseille.*

B

Bourre de soie & de coton, trente-six livres la pièce.

Bourre en soie, vingt-quatre livres la pièce.

Bourre du Caire, trois livres la pièce.

Bourre d'Alexandrie, quatre livres la pièce.

Bourre de Damiette, d'un pan trois quarts de large, & de vingt-six pans de long, deux livres quinze sols la pièce.

C

Caffé, une livre dix sols la livre.

Camelot ordinaire de Constantinople & entier, cent livres la pièce.

Camelot en demi-pièce, cinquante livres la demi-pièce.

T

Toiles ajami bleues, dix livres dix sols la pièce.

Toiles ajami blanches, huit livres dix sols.

Toiles auquilli blanches, huit livres.

Toiles auquilli blanches, de deux pans un quart de large, huit livres dix sols.

Toiles auquilli blanches & communes, huit livres.

Toiles auquilli bleues, de trois pans de large, dix livres.

ŒCONOMIQUE, &c. 159

Toiles anquilli bleues communes, neuf livres.

Toiles battanoni blanches, d'un pan trois quarts de large, & de quarante-quatre pans de long, deux livres quinze sols.

Toiles battanoni bleues, d'un pan trois quarts de large, & de quarante pans de long, deux livres quinze sols.

Toiles boucassin de Constantinople, trois livres.

Toiles boucassin de Smirne, trois livres.

Toiles boutanes d'Alep, deux livres dix sols.

Toiles boutanes de Chypre, deux livres dix sols.

Toiles cambresines bengales, de huit cannes de long, & quatre pans de large, trente-six livres.

Toiles cambresines bengales, de huit cannes de long, & trois pans & demi de large, trente livres.

Toiles cambresines fer de cheval, quarante livres.

Toiles cambresines fer de cheval communes, trente livres.

Toiles cambresines marmas, de huit cannes de long & quatre pans de large, trente-six livres.

Toiles cambresines marmas communes, trente livres.

Toiles cassies, de deux pans trois quarts de large, & de soixante-quatre pans de long, cinq livres dix sols.

Toiles d'aman blanches d'Alep, de quatre pans de large & six cannes de long, douze livres.

Toiles d'aman blanches, de six cannes de

long, & quatre pans & demi de large
treize livres.

Toiles d'aman bleues, de six cannes de long
& quatre pans & demi de large, seize li-
vres.

Toiles d'aman blanches d'Alep ordinaires,
douze livres.

Toiles demittes, de cinq cannes de long,
trois livres.

Toiles demittes de Rossette, de vingt-six
pans de long, & un pan trois quarts de
large, deux livres cinq sols.

Toiles demittes demi-fines de Rossette, deux
livres quinze sols.

Toiles demittes du Caire, fines, quatre li-
vres.

Toiles demittes de Chypre, fines, cinq livres.

Toiles demittes de Chypre, demie-fines,
quatre livres.

Toiles demittes communes, trois livres.

Toiles embabes, de trois pans de large, &
quarante-huit pans de long, sept livres.

Toiles escamittes, de huit cannes de long,
trois livres.

Toiles fontes, de deux à la pièce, huit li-
vres.

Toiles fontes, de trois à la pièce, douze li-
vres.

Toiles indiennes Serongi, sept livres.

Toiles indiennes Chafalcani, onze livres.

Toiles indiennes Calancards, soixante-trois
livres.

Toiles libres du Caire, deux livres quinze
sols.

Toiles libres d'Alexandrie, deux liv. quinze
sols.

ECONOMIQUE, &c. 161

Toiles de lin bleues d'Alexandrie , sept livres dix sols.

Toiles manouf , de deux pans trois quarts de large , & de quatre-vingt-quatre pans de long , sept livres dix sols.

Toiles Maugarbines fines , six livres.

Toiles Maugarbines communes , quatre livres.

Toiles mouchoirs d'Alep , Rosset de la grande forme , quatre livres.

Toiles mouchoirs Rosset communes , trois livres.

Toiles de Montagne , de dix cannes de long , sept livres.

Toiles de Montagne , de sept cannes de long , six livres six sols.

Toiles Tanani du Caire , de deux pans un quart de large , & de quatre-vingts pans de long , cinq livres.

Toiles Tanany d'Alexandrie , de deux pans un quart de large , & de quatre-vingts pans de long , cinq livres.

Les autres marchandises du Levant , non comprises en l'état ci dessus , & non prohibées par les arrêts & réglemens du Conseil , seront sujètes au droit de vingt pour cent , dans les mêmes cas que celles exprimées au présent état , suivant l'estimation qui en sera faite au prix commun. **FAIT & arrêté au Conseil d'Etat du Roi , Sa majesté y étant , tenu pour les finances , à Versailles le vingt-deux Décembre mil sept cent cinquante. Signé M. P. DE VOYER D'ARGENSON.**

ETAT des marchandises du commerce de Levant, pays & terres de la domination du Grand Seigneur, du Roy de Perse, & de Barbarie, pour lesquelles le Droit de vings pour cent de la valeur sera dû à tous les bureaux d'entrée du royaume, autres que celui du Pont-de-Beauvoisin, outre & par-dessus les droits d'entrée ordinaires, lorsqu'elles y arriveront sans être accompagnées de certificats en bonne forme des Echevins & Députés du commerce de Marseille, portans que lesdites marchandises y auront été chargées sans fraude; arrêté au Conseil du Roy Le 22 Décembre 1750: Avec l'estimation des mêmes marchandises, sur le pied de laquelle le droit de vingt pour cent sera levé.

Le Droit de vingt pour cent sera levé sur les marchandises ci-après spécifiées venant du Levant, au poids de marc brut, y compris l'emballage.

A

Alun de Smirac, estimé dix livres le cent pesant.

Alfa fatida, cent cinquante livres le cent pesant.

B

Edellium, cent trente-cinq livres le cent pesant.

Bois de buis de Constantinople, six livres le cent pesant.

C

Cardamomum, trois cens livres le cent pesant.

ECONOMIQUE, &c. 163

Casse du Levant , cinquante - sept livres le cent pesant.

Casse du Levant confite , trois cens soixante-dix livres le cent pesant.

Cendres du Levant , neuf livres le cent pesant.

Chagrin , deux livres-dix sols la pièce.

Cires jaunes , cent quatre-vingts livres le cent pesant.

Coloquinte , cent livres le cent pesant.

Coloquinte en garbeau , soixante livres le cent pesant.

Coque du Levant , cent cinquante livres le cent pesant.

Corail du Bastion , treize cens livres la caisse de cent trente livres pesant.

Corcome , soixante - quatorze livres le cent pesant.

Cordons ou Maroquins , deux livres dix sols la pièce.

Cotons de Levant en laine , quatre-vingts livres le cent pesant.

Coton de Levant filé , cent vingt livres le cent pesant.

Cuir buffles , vingt-deux livres la pièce.

Cuir buffles , dits écarts , douze livres la pièce.

Cuir bufflins , sept livres la pièce.

Cuir en poils de Levant , six liv. la pièce.

D

Dattes , dix-huit livres le cent pesant.

E

Encens fin ou Aliban , quatre-vingt-six livres le cent pesant.

Encens commun , cinquante - cinq livres le cent pesant.

Encens en poussière, douze livres le cent pesant.

Eponges communes, cinquante livres le cent pesant.

Eponges fines, cent dix livres le cent pesant.

Escajolles, six livres le cent pesant.

F

Folium du Levant, cent cinquante livres le cent pesant.

Follicules de séné, cinquante livres le cent pesant.

Fromages de la Morée, de Chypre, & de Candie, dix-huit livres le cent pesant.

G

Galbanum, cent quarante-huit livres le cent pesant.

Galles, soixante-trois livres le cent pesant.

Glu, cinquante livres le cent pesant.

Gomme adragan, cent vingt-trois livres le cent pesant.

Gomme arabique, trente-sept livres le cent pesant.

Gomme ammoniacque, cent cinquante livres le cent pesant.

Gomme sérapiue, deux cens quarante-six livres le cent pesant.

Gomme turique, soixante-deux livres le cent pesant.

H

Hermodactes, trente-sept livres le cent pesant.

Huiles de Levant & de Barbarie, trente livres le cent pesant.

L

Labdanum, vingt-cinq livres le cent pesant.

Laines de Levant & de Barbarie, trente livres le cent pesant.

ÉCONOMIQUE, &c. 169

Lapis azuli, mille livres le cent pesant.

Lin du Levant, vingt-cinq livres le cent pesant.

M

Mastic, cent vingt livres le cent pesant.

Mirabolans belerins, trente livres le cent pesant.

Mirabolans citrins, vingt-sept livres le cent pesant.

Mirabolans emblis, vingt-cinq livres le cent pesant.

Mirabolans indi, vingt livres le cent pesant.

Mirabolans kebuli, cinquante-six livres le cent pesant.

Momies, trente livres le cent pesant.

Myrrhe, deux cens quarante-six livres le cent pesant.

N

Nacres, soixante-deux livres le cent pesant.

Natron ou Soude, cinq livres le cent pesant.

Noix vomique, quarante-trois livres le cent pesant.

O

Opium, cinq cens livres le cent pesant.

Oppoponax, trois cens soixante-dix livres le cent pesant.

P

Peaux de loup-cervier du Levant, soixante-deux livres le cent pesant.

Pignons indi, trois cens soixante-dix livres le cent pesant.

Pirette, dix-sept livres le cent pesant.

Pistachés, soixante-deux livres le cent pesant.

Plumes d'autruche blanches, deux mille livres la caisse assortie.

Plumes d'autruche noires, deux cens livres

la caisse assortie.

Poil de chameau en laine, poil de chevreau
ou laine de chevron, trois cens livres le
cent pesant.

Poil de chèvre filé, huit cens livres le cent
pesant.

R

Raisins de Corinthe, Damas & Smirne, vingt-
cinq livres le cent pesant.

Riz du Levant, douze livres le cent pesant.

Rhubarbe du Levant, deux-mille quatre cens
livres le cent pesant.

S

Safranum, quatre-vingts liv. le cent pesant.

Scamonée, quinze cens livres le cent pesant.

Sebeste, cinquante-six livres le cent pesant.

Sel ammoniac, cent vingt-trois livres le
cent pesant.

Semel cartami, dix livres le cent pesant.

Semence de ben, cent livres le cent pesant.

Semencine ou *Semen-contra*, cent quarante
livres le cent pesant.

Séné, deux cens quarante-six livres le cent
pesant.

Séné en garbeau, quatre-vingt-six livres le
cent pesant.

Spica Nardi, sept cens quarante livres le
cent pesant.

Squine, cent cinquante livres le cent pesant.

Stinx marin, six livres le cent pesant.

Storax Calamite ou en masse, trois cens li-
vres le cent pesant.

Storax liquide, cent vingt-trois livres le
cent pesant.

Sucre d'Alexandrie, soixante-quatorze livres
le cent pesant.

~~Parure de soie, cinquante livres le cent~~
pesant.

Tapis velus de Turquie & de Perse, deux
cents livres la pièce.

Virriol de Chypre, soixante-quatorze livres
le cent pesant.

Zedoaria, cent livres le cent pesant.

Les soies du Levant ne sont point compri-
ses dans le présent état, parce que l'entrée
dans le royaume n'en est permise par mer que
par le port de Marseille, & par terre que par
le Pont-de-Beauvoisin.

Les toiles de coton de Levant, ni les étoffes
d'or, d'argent & de soie, les bourres de soie,
ou de coton & soie, ou de laine & coton, &
toutes autres étoffes de Levant, ne sont point
non plus comprises dans le présent état; l'en-
trée dans le royaume en étant absolument dé-
fendue par tous les ports & passages. FAIT &
arrêté au Conseil d'État du Roi, Sa Majesté y
étant, tenu pour les finances, à Versailles le
vingt-deux Décembre mil sept cent cinquante.
Signé M. P. DE VOYER D'ARGENSON.

*Lettres d'Erection de la Société des Beaux
Arts de Toulouse en Académie Royale de
Peinture, Sculpture & Architecture.*

Données à Versailles au mois de Décembre 1710.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre ! A tous présens & à venir, Salut. Scachant combien le progrès des Sciences & des Arts contribue à la splendeur des Etats, Nous ne nous sommes pas bornés à les faire fleurir dans la Capitale de notre Royaume ; Nous avons eu la même attention pour les principales Villes de notre obéissance où on pouvoit les cultiver avec quelque espérance de succès ; & la Ville de Toulouse, en particulier, l'a éprouvé en différentes occasions. Le feu Roi, notre très-honoré Seigneur & Bifayeul, y rétablit par ses Lettres patentes du mois de Septembre 1694, l'Académie des Jeux Floraux, qui célèbre autrefois, se trouvoit depuis un siècle réduite à un petit nombre d'assemblées tumultueuses ; il la rappella à l'esprit de sa première institution par un nouveau Règlement, qui substitua aux pièces de Vers d'un goût gothique & suranné, qui en faisoient auparavant le seul objet, les productions d'une Poésie sublime & délicate, & qui ajouta aux prix qui leur étoient destinés, un prix pour l'Eloquence, compagne inséparable de la Poésie. Par nos Lettres patentes du mois de Juin 1746, Nous établîmes dans la même

ECONOMIQUE, &c. 169

Ville de Toulouse, sous le titre d'*Académie Royale des Sciences, Inscriptions & belles Lettres*, une Compagnie d'hommes choisis qui, versés dans tous les genres d'érudition, s'appliquent, les uns à développer les points les plus curieux de la Littérature ancienne & moderne; les autres, à perfectionner par leurs recherches ce que la Physique & les différentes parties de Mathématiques offrent de plus utile & de plus ingénieux. Le Corps de Ville de Toulouse Nous ayant fait représenter à peu-près dans le même temps que le goût & le génie de ses habitans n'étoit pas moins porté à cultiver les Arts Libéraux, tels que la Peinture, la Sculpture & l'Architecture, Nous lui permîmes de rassembler, sous le nom de *Société des Arts*, les Sujets qui avoient le plus de disposition à y réussir, & de prendre tous les ans sur les revenus de la Ville, un somme qui, convertie en médailles d'or & d'argent, formeroit autant de prix pour les Elèves qui en auroient été jugés dignes: enfin, sur le compte que Nous nous sommes fait rendre du succès de ce dernier Etablissement, Nous avons résolu d'en augmenter l'utilité, & de redoubler, s'il se peut, le zèle de ceux qui y concourent par des marques publiques de notre protection. A ces causes, de notre grace spéciale, pleine puissance & autorité Royale, Nous avons permis & autorisé, & par ces Présentes, signées de notre main, permettons & autorisons les assemblées de ladite *Société des Arts*, que Nous créons & instituons par cesdites Présentes sous le titre d'*Académie Royale de*

Peinture, Sculpture & Architecture : Voulons qu'elle continue ses assemblées & exercices dans les sales & autres lieux que le Corps de Ville de Toulouse avoit ci-devant assigné : Autorisons pareillement ledit Corps de Ville à faire, comme il faisoit ci-devant, tous les frais nécessaires pour la tenue de ces Assemblées, & la facilité des autres exercices, de même que pour la distribution des Prix annuels adjugés aux meilleurs ouvrages des Elèves, en considération de quoi les Capitouls de Toulouse devant être regardés comme les premiers Fondateurs de cette Société érigée en Académie, Nous voulons qu'ils en soient toujours Présidens nés, & que de concert avec les Officiers & principaux Membres, ils puissent faire pour la police intérieure tous les arrangemens particuliers qui ne seront point contraires au Règlement général que nous avons ordonné pour ladite Académie, & qui est attaché sous le contre-scel de notre Chancellerie. Si donnons en mandement à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant notre Cour de Parlement de Toulouse, que ces Présentes & le Règlement y attaché, ils aient à faire lire, publier & enregistrer, & le contenu en icelles garder & observer selon la forme & teneur, Car tel est notre plaisir. Et afin que ce soit chose ferme & stable à toujours, Nous avons fait mettre notre Sceau à celdites Présentes. Donné à Versailles au mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent cinquante, & de notre regne le trente-sixième. Signé, LOUIS. *Et plus bas*, PHELYPEAUX. *Visa*, MACHAULT.

Règlement ordonné par le Roi pour l'Académie Royale de Peinture, Sculpture & Architecture de la Ville de Toulouse.

LE Roi voulant honorer d'une attention particulière la Société des Arts que le Corps de Ville de Toulouse y a établie & fondée depuis plusieurs années sous le bon plaisir de Sa Majesté, Elle a ordonné le présent Règlement, qu'elle veut & entend être exactement observé.

ARTICLE PREMIER.

La Société des Arts établie à Toulouse portera à l'avenir le nom d'*Académie Royale de Peinture, Sculpture & Architecture.*

II. Cette Académie sera composée de soixante-douze Sujets partagés en quatre Classes différentes, dont le rang & les fonctions sont marqués dans les Articles suivans.

III. La première de ces Classes sera celle de les Fondateurs, au nombre de quinze; savoir, les Maire & Lieutenant de Maire de Toulouse, les huit Capitouls actuellement en charge, quatre autres anciens Capitouls, deux de Robe longue & deux de Robe courte, que la Ville nommera de trois en trois ans, ou qu'elle continuera par une nouvelle Délibération, & le Syndic de la Ville.

IV. L'un des Capitouls actuellement en charge sera toujours Président de l'Académie; & pour cette Présidence ils observeront en-

tre eux le même rang qu'ils observent dans les Assemblées de Ville.

V. La seconde Classe sera celle des *Associés honoraires*, au nombre de *deux*, dont seront toujours censés être le Gouverneur & le Commandant de la province, quand il y en aura un, l'Archevêque & le Premier Président du Parlement de Toulouse; les autres choisis à la pluralité des voix entre les personnes de condition des plus distinguées par leur goût pour les Arts, & les plus à portée de leur rendre de bons offices.

VI. La troisième Classe sera celle des *Associés ordinaires*, au nombre de vingt, entre lesquels on élira tous les ans un *Modérateur*, qui en l'absence du Président, en fera toutes les fonctions, outre celles qu'il lui seront attribuées par divers Articles de ce Règlement; un Secrétaire qui sera perpétuel, & un Trésorier qui changera de trois en trois ans.

VII. La quatrième Classe sera celle des *Associés Artistes*, au nombre de vingt-cinq, entre le nombre desquels seront choisis les Professeurs de Peinture, Sculpture & Architecture, de Perspective, de Géométrie & d'Anatomie, relatives à ces Arts, de même que les Professeurs des différentes parties du dessin qui y conviennent.

VIII. Outre ces quatre Classes qui formeront le corps de l'Académie, il y en aura quatre autres sous le nom d'*Ecoles*, dans lesquelles seront distribués les Eleves, en nombre illimité, suivant le degré de leur capacité.

IX. Les Assemblées de l'Académie continueront de se tenir à l'Hôtel de Ville, dans les salles qui leur ont été ci-devant assignées, aux jours & heures accoutumées ; & celui des Capitouls, actuellement en charge, qui présidera à quelqu'une de ces Assemblées, soit publiques, soit particulières, sera extrêmement attentif à y faire observer le Règlement, & à ce qu'il ne s'y passe rien de contraire à l'ordre & à la décence ; il le fera également à recueillir les voix sur toutes les matières qui seront mises en délibération, faisant le dernier scrutin, & prononçant ensuite les décisions suivant la pluralité des voix.

X. En l'absence d'un des huit Capitouls actuellement en charge, Présidents élus de l'Académie, toutes les fonctions de Président seront remplies par le Modérateur, qui veillera de même à l'observation du Règlement, de l'ordre & de la décence. Il présidera de droit à toutes les commissions particulières, préparera la matière des Délibérations ; il se placera à la droite du Président, quand il y en aura un ; il ne dira son avis qu'immédiatement avant lui ; & quoiqu'il doive être nommé tous les ans, il pourra être continué par une nouvelle Élection, si le bien de l'Académie le demande.

XI. En l'absence du Président & du Modérateur, ce sera le plus ancien des Associés ordinaires, suivant l'ordre du Tableau, qui en fera les fonctions avec toute l'attention ordonnée à l'un & à l'autre.

XII. L'Académie commencera ses Séances

des ordinaires le Dimanche d'après la Saint Martin, & les finira le dernier Dimanche du mois d'Avril, s'assemblant pendant tout le cours de ce temps-là, de second & le dernier Dimanche de chaque mois, à l'exception des jours de Pâques & de la Pentecôte, & de celui de Noël; quand la Fête en arrivera le Dimanche: mais au autre jour, à moins que quelque affaire extraordinaire & imprévue ne l'exige, auquel cas le Modérateur aura soin d'en faire avertir ceux qui en ont droit de s'y trouver.

XIII. Il y aura deux Assemblées publiques, l'une le second Dimanche de Janvier, l'autre le second Dimanche de Juillet: dans la première le Modérateur rendra compte du travail & des progrès de l'Académie pendant le cours de l'année précédente; le Capitoul lui présidera à la seconde de ces Séances on fera l'ouverture par un discours sur les avantages qui procurent le goût des Arts, & le soin qu'on prend de les cultiver, après quoi il distribuera les Prix remportés par les Elèves, qui seront appelés à haute voix pour les recevoir eux-mêmes de sa main. Le Modérateur terminera cette séance par une analyse succincte des Ouvrages couronnés, dont il fera remarquer des beautés qui ont déterminé les suffrages, sans oublier de qu'on y auroit donné place pour une plus grande perfection.

XIV. Les Séances ordinaires seront de deux heures, depuis cinq heures du soir jusqu'à sept, & dans chacune de ces Séances, un des Associés ordinaires fera à tour de rôle

l'analyse de quelque ouvrage de Peinture célèbre, de Sculpture ou d'Architecture à son choix ; mais aucun d'eux ne pourra y prétendre droit de préséance sur un autre, à raison de naissance, d'ancienneté, de charge, ou autre titre quelconque : ils observeront seulement de se placer, dans l'ordre de leur Classe, suivant qu'ils arriveront plutôt ou plutôt, & ce sera dans cet ordre que le Capitoul Président, ou le Modérateur, ou le plus ancien des Associés ordinaires qui présidera, prendront leurs avis dans les Délivrations.

XV. Le Capitoul Président, le Modérateur, le Syndic de la Ville & le Secrétaire de l'Académie seront les seuls qui auront des places fixes, même dans les Séances particulières ; le Président au haut bout de la table, le Modérateur à sa droite, le Secrétaire vis-à-vis du Président, & ayant auprès de lui un petit bureau sur lequel seront placés les livres & papiers dont on pourroit avoir besoin, le Syndic de la Ville à côté du Secrétaire.

XVI. Dans les Assemblées publiques les Académiciens se placeront non-seulement dans le rang des Classes où ils sont distribués, mais encore dans l'ordre du Tableau ou Liste de l'Académie, qui sera renouvelée au commencement de chaque année ; les autres détails de Séances ou Marches publiques seront réglés sur ce qui s'est pratiqué jusqu'à présent, & dont l'expérience a justifié l'usage.

XVII. Le Secrétaire, qui sera perpétuel,

& toujours choisi dans la Classe des Associés ordinaires, insérera dans les Registres de l'Académie, non-seulement les ouvrages lus chaque jour d'Assemblée, mais encore la substance de tout ce qui y aura été proposé, agité, examiné, & le résultat de toutes les Délibérations; il signera tous les actes & certificats qui pourront en être délivrés; il dressera, de concert avec le Modérateur, les Listes, les Programmes, contenant l'ordre dans lequel les Associés ordinaires doivent faire des lectures, & celui dans lequel les Associés Artistes & Professeurs dirigeront les Ecoles, poseront le modèle, corrigeront les desseins faits par les Eleves, & donneront des leçons publiques & particulières de leur Art.

XVIII. Le Secrétaire aura en sa garde tous les Registres, Titres, Papiers & Documents de l'Académie, qui lui seront remis par un Secrétaire, que le Président de l'Académie recollera à la fin de chaque année, avec les additions qui y auront été faites depuis le dernier recollement.

XIX. Quand par maladie ou autre empêchement légitime le Secrétaire ne pourra se trouver à une des Assemblées de l'Académie, il chargera quelqu'un des Associés ordinaires d'y tenir le Registre en sa place; & supposé qu'il n'y eût pas pourvu, le Capitoul Président, le Modérateur ou l'ancien Associé qui présidera en leur absence, commettront par *interim* à son Emploi tel autre Académicien de la même Classe qu'ils jugeront à propos.

XX. Le Trésorier qui, de même que le Secrétaire, sera toujours choisi dans la Classe des Associés ordinaires, changera tous les trois ans, à moins qu'il ne soit continué par une nouvelle Election; il sera chargé de tout l'argent & autres effets de l'Académie, à l'unique exception des plâtres, marbres, tableaux, bas-reliefs & desseins, qui seront laissés avec un état sommaire à la disposition des Associés Artistes, Professeurs; pour le travail journalier des Elèves; dont il sera parlé ci-après.

XXI. Les Professeurs de Peinture, de Sculpture, d'Architecture, de Perspective, de Géométrie & d'Anatomie relatifs à ces Arts, de même que les Professeurs des différentes parties du dessin qui y conviennent, seront toujours choisis dans la Classe des Associés Artistes; & pour remplir ces places, Sa Majesté confirme & nomme en tant que de besoin, ceux que le Corps de Ville de Toulouse, & les Membres de l'ancienne Société, avoient déjà choisis pour en exercer les fonctions; qu'ils commenceront aux heures & jours indiqués par les Programmes.

XXII. Les Professeurs dirigeront chacun à leur tour, pendant un mois, l'Ecole du Dessin, qui tiendra tous les jours ouvrables, depuis cinq heures du soir jusqu'à sept, à commencer du lendemain de la S. Martin jusqu'au dernier Samedi du mois d'Août suivant; ils y donneront des Leçons particulières, proportionnées à la différence de chacune de ces Classes; ils y maintiendront le bon ordre, renverront ceux des Elèves qui ose-

roient le troubler ; assigneront à chacun d'eux une place marquée dans la Classe où ils auroient été admis , & tiendront une note particulière de leur assiduité & de leurs progrès , pour y avoir dans les occasions tel égard que de raison ; ils placeront chacun à leur tour le modèle dans le mois de leur exercice ; ils s'assembleront deux fois l'année : sçavoir , le premier Dimanche de Juin , & le second Dimanche de Décembre , pour régler le passage des Elèves d'une Classe à l'autre , & pour convenir entre eux du choix des estampes , bas-reliefs ou tableaux qu'ils donneront à dessiner à ces mêmes Elèves , dans l'intervalle d'un semestre à l'autre.

XXIII. Indépendamment de ce travail commun à tous les Professeurs , ceux de Peinture , de Sculpture & d'Architecture donneront pendant le mois de leur exercice , depuis trois heures jusqu'à cinq heures , des Leçons publiques de leur Art. Le Professeur de Peinture , le Lundi & le Jeudi ; celui de Sculpture , le Mardi & le Vendredi ; & celui d'Architecture , le Mercredi & le Samedi. Quand il y aura un Peintre de la ville en titre , il sera toujours Professeur de Peinture , & ce sera lui qui fera l'ouverture de l'Ecole , le jour même de la S. Martin , par un Discours public sur quelque partie de cet Art , & il continuera ses fonctions pendant tout le mois de Novembre.

XXIV. Dès que le Professeur en exercice sera arrivé dans la salle où il doit passer le modèle , les Elèves lui remettront les dessins qu'ils en avoient fait le jour précédent ;

& pendant qu'ils seront occupés à travailler d'après la nouvelle position, il corrigera ces desseins, qu'il leur rendra à la fin de la Séance, en leur faisant remarquer les corrections qu'il y aura faites, afin qu'ils en profitent.

XXV. Les Eleves seront distribués en quatre Classes ou Ecoles, suivant leur degré de capacité. La première de ces Classes sera composée de ceux des Eleves qui ne dessinent encore que des parties séparées; la seconde, de ceux qui dessinent des figures entières; la troisième, de ceux qui dessinent d'après le bas-relief, ou la ronde-basse, & commencent à copier des tableaux; & la quatrième, de ceux qui dessinent d'après le modèle vivant, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à composer de génie.

XXXVI. Ceux des Eleves qui se destinent particulièrement à l'Architecture, seront incorporés dans l'une de ces quatre Classes, suivant leur degré de capacité dans l'Art qu'ils commencent à cultiver. Nul ne pourra être admis, même dans la première ou la plus foible de ces Classes, que sur le bon témoignage qu'en rendra le Professeur qui la dirige actuellement, & aucun d'eux ne pourra passer à une Classe supérieure que sur l'examen & la décision des Professeurs assemblés à cet effet le premier Dimanche de Juin, & le second de Décembre, avec le Modérateur, le Secrétaire de l'Académie, & quatre autres Commissaires, dont deux Associés ordinaires, & deux du nombre des anciens Capisouls de la première Classe.

XXVII. Il se tiendra le deuxième jour de Juin de chaque année, à trois heures précises, une Assemblée particulière composée du Modérateur, & en son absence, du plus ancien des Associés ordinaires, du Secrétaire de l'Académie, des Commissaires qu'elle aura nommés, & des Professeurs. Dans cette Assemblée, le Secrétaire remettra d'abord au Modérateur, ou à celui qui présidera en son absence, tous les ouvrages faits pour le concours aux prix. Ensuite le Modérateur distribuera ces ouvrages aux Professeurs des différentes Classes, & les chargera d'en faire l'examen & le rapport à une autre Assemblée particulière de l'Académie, qui se tiendra le second Samedi du même mois de Juin, & qui continuera, s'il est nécessaire, les jours suivans, sans pouvoir vaquer à autre chose.

XXVIII. La même Assemblée décidera à la pluralité des voix, quels sont les ouvrages qui peuvent être admis au concours, ou qui en doivent être exclus; & ceux qui auront été choisis, seront publiquement exposés dans la galerie destinée à cet usage, trois jours avant le dernier Dimanche de Juin. Ce jour, l'Académie s'assemblera à deux heures précises, & adjugera les prix de chaque genre par voie de scrutin, avant lequel les opinans pourront discuter des beautés & des défauts des ouvrages exposés, & faire le parallèle des uns avec les autres.

XXIX. Si dans le jugement des prix, qui se fera par voie de scrutin, les suffrages se trouvoient partagés sur quelque article, le Président, le Modérateur & le Professeur en

exercices , s'assembleront séparément pour vider le partage.

XXX. Les ouvrages admis au concours, des grands prix sur-tout , devront avoir l'étendue & les dimensions qui leur auront été prescrites , afin que ceux qui auront concilié les suffrages , puissent décorer les sales de l'Académie , & exciter parmi les Elèves une nouvelle émulation , pour recevoir quelque jour le même honneur. Enfin tout ce que l'Académie aura arrêté de plus pour l'utilité de cet établissement , sera exécuté comme s'il étoit exprimé mot à mot dans un Article particulier du Règlement.

XXXI. Les Académiciens qui forment le corps de l'Académie seront tous indispensablement établis & domiciliés dans la ville de Toulouse , à l'unique exception des Associés honoraires , qui devront être seulement Regnicoles , & dont deux seront toujours choisis parmi les amateurs honoraires de l'Académie Royale de Peinture & Sculpture établie à Paris sous la protection immédiate de Sa Majesté.

XXXII. Les places d'Associés ordinaires vaqueront , non-seulement par la mort des Titulaires , mais encore pour s'être absentes de l'Académie pendant un an entier , sans maladie connue , ou autre empêchement légitime , pour lequel ils auroient dû demander & obtenir une dispense ou permission insérée dans les registres ; comme aussi pour avoir fait quelque action deshonorante , & jugée telle par l'Académie , expressément assemblée pour en délibérer.

XXXIII. Les places d'Associés Artistes, celles de Professeurs sur-tout, seront déclarées vacantes dans tous les cas exprimés dans l'Article précédent; & de plus lorsque sans une permission motivée & inscrite sur les registres de l'Académie ils auront négligé d'y remplir leur fonction de Professeurs pendant trois mois consécutifs.

XXXIV. La nomination aux places vacantes se fera dans une des Assemblées ordinaires de l'Académie, qui se tiendra quinze jours après celle où la vacance aura été déclarée; elle se fera par voie de scrutin, & pour qu'elle ait lieu il faudra que quelque partagés que puissent être les suffrages, le Sujet nommé ait un de plus que la moitié de la totalité; ce qui s'observera pareillement dans la nomination du Secrétaire perpétuel, du Modérateur, & du Trésorier Triennal.

XXXV. Quand au lieu de la nomination il s'agira de la destitution d'un Académicien, la moitié de la totalité des suffrages ne suffira pas, il faudra pour rendre cette destitution valable, qu'elle soit requise & confirmée par les trois quarts.

XXXVI. Les Associés ordinaires qui dans le cours de l'année n'auront fait aucunes des lectures ordonnées par l'Article XIV, & les Associés artistes qui ne pourront justifier par le registre du Secrétaire qu'ils ont assisté à une des trois Séances de l'Académie, qui ont précédé celle où une place aura été déclarée vacante, seront privés du droit de suffrage dans celle où se fera l'élection.

XXXVII. Ce sera le Modérateur, & en son absence le plus ancien des Associés ordinaires, qui rendra compte des Sujets qui se présentent, & qui pourra même dans certaines circonstances, proposer à l'Académie ceux sur qui elle pourroit utilement jeter les yeux pour remplir une place vacante, quoiqu'ils ne la sollicitent point.

XXXVIII. Le Modérateur, qui doit être élu tous les ans, le sera dans la Séance qui se tiendra le premier Dimanche du mois d'Août, & n'entrera cependant en fonction qu'au commencement du mois de Janvier suivant; pour avoir le temps de s'y disposer. Le Trésorier sera élu dans la même Assemblée, de trois ans en trois ans, & n'entrera de même en fonction qu'au mois de Janvier suivant.

XXXIX. Quand l'Académie de Toulouse se trouvera partagée sur des questions relatives au progrès des Arts qu'elle cultive, elle s'adressera à l'Académie Royale de Peinture & Sculpture établie à Paris; elle lui exposera les raisons alléguées de part & d'autre, & quand elle aura reçu la décision, elle l'inscrira sur ses registres.

XL. Pour entretenir une correspondance encore plus avantageuse avec l'Académie de Paris, celle de Toulouse lui enverra tous les ans une relation sommaire de ce qui s'y sera passé de plus considérable dans le cours de l'année; & quand quelque Professeur, quelqu'autre Associé artiste, ou même quelque Eleve qui aura remporté les grands prix, viendra s'établir à Paris, elle pourra

des trophées. Outre les trois portes des avant-corps, il en est en^{core} deux, une de chaque côté, à égale distance. Celle que l'on voit entre l'entrée principale & celle des Spectacles conduira à la Commutation, c'est-à-dire, à la Douane; l'autre jusqu'à ce jour n'a point de nom, parce qu'il n'est point encore décidé par qui cette partie de l'Hôtel de Ville doit être occupée. L'Ordre Rustique décore cette façade dans toute sa longueur, & sur lui l'Ordre Ionique s'élève jusqu'à l'entablement, qui est couronné par une balustrade ornée de vases & de figures. M. Cammas a fait graver ici cette belle façade par le Sieur Robert Graveur en Taille douce & en couleur naturelle, qui s'en est acquitté à la satisfaction de l'Auteur & du Public. L'architecture est gravée ferme & avec toute la netteté possible. Une dentelle légère & de bon goût forme le pourtour de la planche, au bas de laquelle sont les armes de la Ville; & pour interrompre la continuité du vuide du ciel, qui deviendroit frivole, le Graveur a judicieusement placé dans le milieu sur des nuages deux Génies qui tiennent une Médaille formée par une branche de laurier, où l'on voit le Portrait de Sa Majesté. Cette Estampe se vend à Toulouse chez M. Cammas; & à Paris chez Pailhard Marchand Papetier, rue de la Vrillière près la Place des Victoires; & chez M. Denis, à l'Hôtel de la Compagnie des Indes.

T A B L E.

D E l'Amélioration de la Culture des Terres ,	page 3
Des différens Engrais dont on peut fertiliser les Terres. Réflexions sur cette partie de l'Agriculture ,	37
Suite du Mémoire sur le Commerce de Russie ,	61
Question sur le Germe contenu dans les Grains ,	85
Nouvelles Romaines domestiques , par M. Amy, Avocat au Parlement de Pro- vence ,	89
Avis aux Doreurs pour se préserver des mauvais effets du Mercure ,	109
Appât infailible pour les Renards. Pré- cautions qu'on doit observer en leur tendant un piège ,	112
De la Culture des Asperges ,	118
Sur les Prédications de Thomas - Joseph Moult , insérées dans le Journal Eco- nomique du mois de Janvier ,	123
Blanchisseries de Harlem ,	128
Observations sur le gouvernement du gros bétail ,	133
Avis aux Négocians ,	142
Tarif des droits d'entrée dans le Royaume des Marchandises du Levant , arrêté au Conseil d'Etat du Roi le 22 Dé- cembre 1750 , & exemptions pour les Cotons des Colonies Françoises , &c.	143

*Lettres d'Erection de la Société des beaux
Arts de Toulouse en Académie Royale
de Peinture , Sculpture & Archite-
cture ,*

168

*Règlement ordonné par le Roi pour l'Aca-
démie Royale de Peinture , Sculpture
& Architecture de la Ville de Tou-
louse ,*

172

*Magnifique Hôtel de Ville qui se construit
à Toulouse.*

185

A P P R O B A T I O N S.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chan-
celier différentes Pièces pour le mois
de Février du *Journal Economique* , & je
n'y ai rien trouvé dont l'impression ne puisse
être utile. A Paris ce 10 Mars 1751.

REMOND DE STE ALBINE.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chan-
celier différentes Pièces pour le mois de
Février du *Journal Economique* , & je n'y ai
rien trouvé qui en puisse empêcher l'impres-
sion. A Paris ce 26 Mars 1751.

GUETTARD,

JOURNAL ECONOMIQUE OU

MEMOIRES, NOTES ET AVIS
*sur les Arts, l'Agriculture, le Commerce,
& tout ce qui peut y avoir rapport, ainsi
qu'à la conservation & à l'augmentation
des Biens des Familles, &c.*

M A R S 1751.



A PARIS,
Chez ANTOINE BOUDET, Imprimeur du Roi,
rue Saint Jacques.

M. D C C L I.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



JOURNAL ECONOMIQUE.

*Lettre sur l'utilité de la Plante Num-
maria, Monnoïere, contre les vers
qui se mettent dans le Bled, à l'Édi-
teur du Journal Economique.*

LE premier Volume de votre Jour-
nal Economique m'étant tom-
bé entre les mains, Monsieur, j'y ai
lû avec plaisir que vous invitez tous
les honnêtes gens à vous aider à
remplir le plan que vous vous êtes
proposé. Il est si utile que je ne doute
point que vous n'ayez à ce sujet tou-
te la satisfaction possible. Pour moi
je me presse de vous faire part de ce
que le hazard & l'expérience m'ont
appris depuis quelques années sur la
vertu d'une plante qui m'a délivré
des vers blancs dont mes Bleds étoient
farcis dans les greniers. Quoique je

*Plante con-
tre les vers
qui se met-
tent dans le
bled.*

Plante contre les vers qui se mettent dans le bled.

vous prie de supprimer mon nom & ma demeure , j'aurai cependant un plaisir secret d'être un des premiers qui entrent dans les grandes vûes que vous avez pour le bien public.

Cette plante que je nomme Monnoïere , *Nummaria* , ne doit point être confondue avec la Monnoïere *Nummularia* , ainsi dite à cause de la figure de ses feuilles , qui ressemblent à un denier , & qui est connue dans la Medecine par sa vertu astringente. Celle dont je parle a un effet contraire , je la placerois cependant dans la classe des Bourses à Berger , *Bursa Pastoris* , dont on trouve chez les Botanistes deux espèces , sçavoir , la grande & la petite. Je n'oserois décider qu'elle soit de la grande , mais je pourrois assurer qu'elle n'est pas de l'espèce oblongue de *Bursa Pastoris minor*.

Ma plante Monnoïere croît naturellement dans les champs en friche ou cultivés , & sur-tout dans ceux où l'on a semé des navets blancs. On la cultive aussi avec succès , & dans un bon terrain elle devient beaucoup plus haute & plus forte que lort-

qu'elle croît d'elle-même dans la campagne. Elle est communément de la hauteur d'un pied & demi, & pousse trois, cinq, dix ou quinze branches ; mais j'en ai trouvé une dans mon potager haute de trois pieds & demi, ayant 181 feuilles qui contenoient 511 grains de semence. Les feuilles de cette plante se touchent deux à deux, & sont roulées desorte que le milieu du petit sac qu'elles forment est rehaussé, & c'est dans ce sac qu'est contenue la graine seminale que l'on peut voir & compter lorsque les feuilles sont mûres, parce qu'alors elles sont jaunes & transparentes. Les grains y sont depuis le nombre de six jusqu'à celui de dix-huit, un peu moins gros que les grains de navets. On les voit dans un microscope allongés & larges, fillonnés & d'un brun noirâtre : ils rendent de l'huile, mais un tiers moins que pareille quantité de graine de lin. Au reste la plante, les feuilles & les graines jettent une odeur très-mauvaise & presque insupportable ; l'huile en est puante, & mes domestiques ont toujours été de mauvaise humeur quand je leur ai

Plante contre les vers qui se mettent dans le bled.

Plante contre les vers qui se mettent dans le bled.

fait brûler celle que j'en avois tirée.

La Monnoïere commence à paroître en May, & mûrit vers le milieu de Juin. Dans sa maturité ses feuilles s'ouvrent & repandent la graine; ainsi lorsqu'on en veut avoir il faut la cueillir un peu plutôt. En la cultivant on peut en avoir deux fois l'année, si on la sème en Mars & à la fin de Juin, & souvent il est à propos de le faire, parce qu'elle ne pousse pas tous les ans; elle a besoin sans doute d'une temperature d'air particulière, dont je n'ai point encore de connoissance certaine: mais je sçais que lorsqu'elle a commencé à pousser elle ne veut point être inquiétée par aucun labour; plus on semeroit la terre à son pied, plus on retarderoit sa maturité.

J'avois quelquefois examiné la graine de la Monnoïere, & j'avois reconnu qu'elle contenoit de l'huile. Or il arriva en 1741 qu'ayant semencé de navets une pièce de terre de quatre arpens, il n'y vint pas un seul navet, mais une si prodigieuse quantité de Monnoïere qu'on eût dit qu'elle avoit été semée à plaisir. Pour

me dédommager en quelque façon de la perte des navets, je conçus le dessein de ramasser la graine de la Monnoïere, & d'en tirer l'huile. Je fis donc dépouiller entièrement le champ de cette plante, dont on eut quelques voitures, que je fis ferrer & entasser dans mon grenier. En deux jours de temps elle s'échauffa; je la fis étendre alors autant qu'il fut possible, afin qu'elle séchât plus facilement, & ensuite on la battit. Il n'est pas possible d'exprimer l'infection qu'elle répandit, non-seulement dans le grenier, mais encore dans les bâtimens qui y touchoient, & dans la cour même; on avoit peine à la soutenir.

Plante contre les vers qui se mesurent dans le bled.

Depuis plusieurs années on m'avoit apporté dans ce grenier du seigle remplis de vers blancs. Ils y étoient en si grande quantité, que lorsque le temps arrivoit de la métamorphose ordinaire des insectes, ceux-ci sortoient du tas de bled & le couvroient en tel nombre qu'avec le rateau on les ramassoit par boisseaux, & le tas de bled paroïssoit encore couvert d'un drap comme jaune & tout vivant. Quand dans la suite le seigle fut

Plante contre les vers qui se mettent dans le bled. enlevé, les vers n'abandonnerent point mon grenier ; ils s'y étoient établis , & quelque chose que je fisse , quelque remède que je misse en usage , je ne pus les en déloger. Le nouveau bled que l'on apportoit se trouvoit toujours dans les vingt-quatre heures couvert d'un drap blanc formé par l'espèce de soie que filent ces vers.

Rebuté de mille épreuves inutiles & dispendieuses que j'avois faites , je m'étois enfin accoutumé à cet objet désagréable , & même j'étois devenu si tranquille sur ce sujet , que lorsqu'après que mon grenier fut débarrassé de la plante Monnoïere, on vint à enlever le seigle qui y étoit & que j'avois yû couvert de vers , je crus d'abord , ne les appercevant plus , que leur métamorphose avoit été avancée par quelque cause qui m'étoit absolument inconnue. Cependant en y réfléchissant , il me vint quelque soupçon sur l'odeur de la plante , & je résolus d'en faire une expérience à la première occasion , qui ne tarda pas beaucoup à se présenter.

L'année suivante , c'est-à-dire , en

1742, on m'apporta du bled rempli de vers. Aussitôt je fis chercher de la Monnoïere; & comme on n'en put ramasser que fort peu, j'en fis faire une roue ou un cercle autour du tas

Plante contre les vers qui se mettent dans le bled.

de bled, qui étoit très-considérable. On la foula aux pieds afin qu'elle répandît plus abondamment son odeur, & le succès justifia l'idée que j'avois eue : les vers disparurent, & depuis ce temps-là je n'en ai vû aucun dans mon grenier. Ceux de mes voisins à qui j'ai communiqué cette découverte en ont profité comme moi, & je vous en fais part, Monsieur, volontiers, afin que tout le royaume vous ait la même obligation.

Comme ces vers blancs ne sont point dans tous les pays, tout le monde ne les connoît pas; & parmi ceux qui les connoissent il s'en trouvera peut-être quelques-uns qui pour s'en défaire ne voudroient pas s'exposer à la puanteur extrême de la Monnoïere; car il est bon de dire que ces vers ne gâtent que fort peu le bled. Ils ne l'attaquent jamais du côté du germe, ils ne consomment que la cinquième partie de la farine, & ne

Plante contre les vers qui se mettent dans le bled.

lui communiquent aucun mauvais goût. Ainsi le bled que l'on sème pousse aussi-bien & donne une aussi belle moisson que tout autre ; & celui que l'on fait moudre rend de très-bonne farine , dont on fait du pain aussi-bon & aussi-nourrissant qu'on peut le desirer , sans qu'il y ait rien à craindre pour la santé ; c'est ce dont je puis vous assurer, fondé sur ma propre expérience. Mais outre

qu'ils causent toujours quelque diminution dans le bled , ils lui donnent un air & une couleur si desagréables que la vente en est beaucoup plus difficile. On ne peut donc que gagner à les chasser & à les faire périr , par ce remède , qui ne coûte rien , & qui est infailible , préférable à tous les autres , qui souvent sont très-chers & ne réussissent jamais.

J'oubliois de vous dire, Monsieur, que l'huile , le marc de l'huile , les feuilles , les branches , les tiges de la Monnoïere ont séparément la même vertu que la plante toute entière ; parce qu'elles conservent la même odeur. J'en ai fait l'expérience chez un de mes voisins dans une an-

ŒCONOMIQUE, &c. i
née où cette plante avoit tout-à-fait ~~manqué.~~ *Plante contre les vers*
manqué. J'en fis bouillir dans de l'é- *qui se met-*
gout de fumier, & après avoir chan- *tent dans le*
gé le froment de place, on en arrosa *bled.*
amplement celle où il avoit été.
Après l'avoir bien humectée, on la
laissa sécher; on y remit ensuite le
grain, & on lava de même la secon-
de place qu'il avoit occupée. Au bout
de trois jours on ne vit plus aucuns
vers.

Le ver noir qui ronge entièrement
le bled jusqu'à ne laisser que le son,
est bien autrement dangereux. Je
ne sçais point si la Monnoïere peut
lui nuire ou non, ne l'ayant point
éprouvé; mais je suis fort porté à
croire qu'elle est contraire à tous les
insectes; car je n'ai jamais vû aucune
chenille sur ses feuilles, & il pour-
roit bien se faire qu'ainsi que ces vers
blancs, elle détruisît les noirs, les
chenilles, les punaises, les vers de
bois, les charençons & tant d'autres
insectes qui nous incommode &
consomment nos véritables richesses.

De la manière de planter les Arbres sauvages , par un Officier de Grurie.

Manière de planter les arbres sauvages.

LEs glands que l'on se propose de semer doivent être amassés avant la gelée & portés au grenier pour suer. On les ferrera de bonne heure, de peur, comme je dis, que la gelée ne les offense, & on prendra garde de ne les point trop desseicher. On les couvra ordinairement de sable humide, de sciure de bois, de paille & autres choses : on les suspend aussi dans l'eau. Mais ces méthodes, quoique bonnes, sont sujettes à les faire germer. L'expérience m'a appris qu'il est mieux de faire un trou dans le sable de deux aunes de profondeur, d'y jeter les glands après qu'ils ont sué, & de les couvrir ensuite de sable d'une aune & demie de hauteur. Ainsi les glands se conserveront frais & ne germeront point avant le temps. On observera que je parle d'un terrain sablonneux & non d'aucun autre, où les glands ne manqueroient pas de germer & de pour-

rir. Je pense que le Printems est la saison la plus favorable pour les semer, & qu'il est mieux de piocher ou bêcher la terre qui doit les recevoir, que de la labourer, quand même on n'y porteroit point de fumier.

Maniere de planter les arbres sauvages.

Lorsque l'on donne d'abord aux glands un bon terrain sans fumier, ils viennent mieux ensuite quand on les transplante dans une autre mauvaise terre; car il n'est pas bon de traiter trop délicatement le premier germe. L'usage universel de les semer fait qu'ils tombent presque tous sur le côté, & qu'ils sont couchés de travers: je crois qu'il est plus à propos de les planter les uns après les autres, & de les disposer la pointe en haut. C'est par là que sortent la racine & la tige; la racine ne manque pas de se recourber pour rentrer en terre, & la tige qui lui est attachée par deux espèces de chaînes, & qui en reçoit la nourriture, monte droit. Comme le chêne jette de profondes racines, on doit s'attendre que la jeune racine pénétrera en terre longtemps avant que la tige ait la force de pousser.

Maniere de planter les arbres sauvages. Au bout de deux ou trois ans on peut transplanter ces jeunes arbres , que l'on leve de terre sans offenser les racines , plus aisément que lorsqu'ils ont cinq ou six ans. Dans cette première transplantation on aura soin de tailler leurs racines. Lorsqu'on n'a pas dessein de les transplanter une seconde fois , on aura soin , si l'on veut qu'ils profitent promptement , de les disposer à vingt-quatre pieds les uns des autres ; & l'on se gardera bien de leur associer aucuns autres arbres , qui les affameroient en leur dérochant le suc de la terre , à moins que l'on ne veuille former un bocage dans les règles ; ce qui fait un objet tout différent de celui que j'ai en vûe.

C'est une fort bonne maxime que celle de ne point transplanter le hêtre ; il profite beaucoup plus dans l'endroit où il est venu de sa graine. Mais je ne suis point de l'avis de ceux qui disent qu'on doit semer ces arbres à seize & vingt pieds de distance entre eux , & je réduis cette distance à un pied : car le hêtre est comme le bois noir. On sçait que les arbres résineux veulent être fort proches les

uns des autres, & que lorsqu'agités par le vent ils se cassent mutuellement leurs branches, ou s'écorchent en se froissant, leur résine ne s'écoule point à beaucoup près en si grande abondance que lorsqu'on les taille avec la hâche ou la serpe. Il en est de même du hêtre, dont je soutiens que le sel est infiniment plus volatile que celui du Chêne. Si cet arbre n'est point taillé, comme il pousse des branches de toutes parts, on le voit croître en forme de buisson, & il lui faut un grand nombre d'années pour devenir un arbre parfait. D'un autre côté si on le taille avec un instrument qui coupe, son suc s'évapore par les blessures, la gangrène s'y met, & il périt. Il est donc nécessaire de semer les hêtres épais, afin que leurs branches venant à se croiser, se brisent & se rompent réciproquement lorsque le vent les agite; ce qui se fait sans grande évaporation du sel volatile & sans aucun autre danger. Alors le plus vigoureux d'entre eux prend le dessus; & dérochant à ses voisins le suc nourricier de la terre, s'élève à leurs dépens, & en

Maniere de planter les arbres sauvages.

*Maniere de
planter les
arbres sans
vases.*

peu d'années devient un bel arbre.

A l'égard du bois noir, je pense, lorsqu'on l'a coupé par le pied, qu'il vaut mieux arracher les troncs que de les brûler, & ce dernier usage me paroît même d'une dangereuse conséquence. En effet j'ai vû des endroits, où le feu avoit pris par hazard, rester nuds pendant plusieurs années, quoiqu'il y eût eu une grande quantité de semence répandue sur la terre. Il est aisé de concevoir que lorsque pour une nouvelle plantation on veut préparer la terre en la labourant, il est indispensable d'arracher les troncs; mais autrement on ne doit point craindre que ces troncs nuisent : ils seront presque entièrement pourris avant que les arbres qui viendront de la semence qui se sera trouvé répandue soient parvenus à une certaine hauteur, & ce qui en restera alors pourra en être arraché sans aucun danger pour le jeune bois. J'ajouterai à ce que je viens de dire sur le bois noir, qu'à l'exception des sapins dont la semence mûrissant en Automne doit être mise en terre dans le même temps, je n'en ai jamais se-

mé ni vû semer dans une autre saison
que dans celle du Printemps.

*Maniere de
planter les
arbres sau-
vages.*

Mon sentiment n'est pas qu'on
transplante le bouleau : cet arbre m'a
toujours paru se plaire davantage
dans le lieu où il étoit venu de sa
graine. L'aune demande un terrain
humide & veut être semé drû. Quant
aux arbres que l'on plante sans ra-
cines, c'est en vain que l'on se flatte
de quelque succès réel ; on n'en a
que l'apparence pendant les deux ou
trois premières années, après quoi
on les voit sécher. C'est un fait que
l'expérience m'a confirmé plus d'une
fois, & qui m'autorise à décider
qu'il vaut beaucoup mieux les se-
mer ou les planter avec leurs ra-
cines.

DU HOUBLON.

Confirmation de l'utilité du Fumier de Porc contre la Rosée farineuse. Usage des feuilles & sarmens de cette Plante. Remarques sur sa culture.

*De Hou-
blon.*

CE que nous avons publié sur le Houblon dans notre Journal de Janvier a excité un sage Éconôme à nous faire part de ses expériences. On verra par l'extrait de sa lettre, que nous nous pressons de communiquer au Public, les obligations que lui ont tous ceux qui cultivent le houblon, & combien il mérite foi dans ce qu'il avance.

J'avois appris, il y a plusieurs années, qu'on peut employer très-avantageusement le fumier de porc dans les jardins à houblon; cependant parce que je n'avois pû pénétrer la raison du bien que cette espèce de fumier fait à cette plante, je m'étois mis peu en peine jusqu'ici de le faire employer préféralement à d'autre. Mais ayant perdu cette an-

née presque tout mon houblon par la rosée farineuse , & n'en ayant trouvé qu'un seul endroit , où tous les fruits étoient entiers & dans un état parfait , j'ai sçu , à force de recherches , que mes gens avoient mis par hazard du fumier de porc précisément dans le canton où la rosée n'avoit point fait de mal au fruit : ainsi j'ai été convaincu du bon effet de ce fumier dans les jardins à houblon , d'autant plus que je suis très-sûr que mon terrain a été préparé avec du fumier mêlé de toutes sortes. Les Éconômes feront donc fort bien d'employer uniquement pour le houblon tout leur fumier de porc , qui d'ailleurs est de peu d'utilité pour les autres ouvrages de la campagne , & de faire couvrir leurs fosses à houblon , tant en Automne que dans le Printems , avec de pareil fumier cru & sans qu'il soit pourri.

Les feuilles & sarmens de houblon doivent être amassés dans des temps que le Houblon est rare , pour en faire un usage fort avantageux ; mais il faut les amasser avec choix. On ne doit prendre que les feuilles nettes ,

Du houblon.

jeunes, entieres & vertes, & le
Du houblon. pointes des farmens jusqu'au bois
 qui soient encore verds, jeunes &
 remplis de suc. On a soin de les lais-
 ser sécher dans un endroit propre &
 aéré.

On s'en sert dans les brasseries
 pour l'arrière-bierre, c'est-à-dire,
 la seconde brassée dans le même
 chaudron, qui en rend une petite
 bierre mince pour les domestiques.
 En y ajoutant de ces feuilles & fer-
 mens de houblon on donne plus de
 force à cette petite bierre, on la rend
 plus saine, & elle se conserve plus
 long-temps. Il est même certain que
 dans les années où le houblon est
 fort cher, on pourroit en épargner
 la moitié par ce moyen, même pour
 la bonne bierre forte; & cela vau-
 droit la peine d'en faire un essai dans
 les brasseries.

20. Les feuilles & farmens de hou-
 blon sont d'un grand foulagement en
 hyver par un grand froid pour les
 bestiaux, qu'ils fortifient considéra-
 blement. La façon de s'en servir est
 de les laisser infuser dans de l'eau
 bouillante, & d'en verser l'infusion

dans la boisson ordinaire des be-
stiaux.

Du bon-

On donnera encore plus de force *blon.*
aux bestiaux en mêlant dans cette
boisson les pointes des pins ou sapins,
ou pour en rendre l'effet plus fort ,
en les laissant bouillir bien fort dans
un chaudron , afin que toute la sub-
stance résineuse se dissolve entière-
ment , & en versant cet extrait dans
leur boisson. J'ai eu le malheur dans
ma petite terre , qui est enclavée
dans les montagnes, que par un froid
énorme quelques-unes de mes vaches
ont eu la moëlle presque gelée dans
les os , au point , que malgré le meil-
leur fourrage qu'on leur donnoit ,
elles restoient couchées , & ne pou-
voient point du tout se servir de
leurs membres , ni se lever. Je ne puis
attribuer qu'au remède que je viens
d'indiquer la guérison surprenante de
ces animaux. Ils furent si bien réta-
blis en un mois de temps , qu'ils se
leverent sans être aidés , & que de-
puis ils ont résisté au froid le plus vio-
lent , sans en avoir été affectés en
aucune façon. La singularité de cet
effet me détermine à vous le commu-

niquer, afin que chacun puisse en profiter dans l'occasion.

Du houblon.

Quant à l'augmentation & l'amélioration des fruits du houblon, je me réserve d'en traiter plus amplement dans quelque temps, quand mes expériences seront un peu plus avancées, & que j'aurai quelque chose de bien positif à dire.

En attendant que ce sage Éconôme nous fasse part de ses nouvelles découvertes sur la culture du houblon, nous ajouterons ici les remarques qui nous sont venues d'une autre côté sur ce même sujet, & nous prions ceux qui jugeront à propos de les mettre en pratique de vouloir bien dans la suite nous instruire du fruit qu'ils en auront retiré.

Aussi-tôt que la terre est assez amollie pour qu'on puisse l'ouvrir, on doit couper les vieux troncés du houblon, afin de faire pousser les nouveaux rejettons; car on prétend que la gelée ne fait aucun tort à cette plante. Lorsqu'on veut la fumer il faut faire des fossés à deux pas l'un de l'autre, comme dans les vignes, &

en les remplit, autant qu'il est possible, de fumier de porc : les racines du houblon y entreront & en tireront plus d'humidité & de nourriture que de tout autre fumier. Le plus grand avantage est, selon ce qu'on assure, que de cette façon on n'est obligé de fumer la houblonnière que tous les trois ans. La plante elle-même n'a pas besoin de fumier, & il n'en faut point mettre à l'entour ; il suffit seulement d'y jeter un peu de bonne terre. On a l'expérience qu'un homme qui cultive son houblon selon cette méthode en a toujours de beaucoup meilleur que ses voisins, quoique son terrain soit inférieur à celui des autres.

C'est un abus de prendre des perches trop longues pour le houblon, & l'on devrait s'en corriger ; car si les sarmens sont plus longs & les feuilles en plus grande quantité, il est constant d'un autre côté que l'on en retire moins de fruit. Il convient donc dans les meilleurs terrains de ne point percher le houblon au-delà de douze pieds de hauteur, & de se borner à dix dans les terrains médio-

cres. Si le sarment monte plus haut il faut l'abattre avec une baguette , afin qu'il ne monte plus , & que la plante donne plus de fruit : ce fruit même sera plus beau , si l'on a soin d'arracher les feuilles à quatre ou cinq pieds de hauteur. C'est ce que l'on a reconnu par l'expérience.

Du houblon.

Lorsqu'un jardin à houblon a servi pendant un long-temps , & que l'on voit tous les ans quelques plantes qui meurent & qui pourrissent , il sera plus court & plus utile de labourer entièrement le jardin après avoir arraché le houblon. On y semera des bleds de Mars , ou telle autre graine que l'on voudra ; & quand la récolte en sera faite , on labourera de nouveau dans l'Automne , afin que les pluies pénètrent la terre & l'humectent , & au printems suivant on fera une nouvelle plantation de houblon.

On reconnoît la bonté du houblon lorsqu'il y a beaucoup de farine jaunée dans les têtes , qu'il est bien glutant & gras au toucher , & qu'il rend une odeur forte étant frotté dans les mains.

Continuation

*Continuation du Mémoire sur les
Engrais. Réflexions sur cette partie
de l'Agriculture.*

Suite des Engrais.

T *Erres d'incendies & de fourneaux.* Par ces terres on entend les cendres & les gravois qui restent après un incendie, ainsi que ceux des vieux fourneaux démolis. Ces terres seront d'autant meilleures qu'il y aura eu plus de paille brûlée, & qu'elles se trouveront mêlées d'argile, parce que les sels plus doux de ces matières émousseront la pointe des sels picquans du bois.

*Engrais
pour fertili-
ser les terres.*

Boue des rues. Sa bonté consiste en ce que la terre en est grasse, bien broyée, bien délaiée, & mêlée de beaucoup de fumier d'animaux & de balaisures que l'on jette des maisons où il se trouve quantité de choses qui ont la vertu du fumier. On ne la doit cependant employer que quelque temps après qu'on l'a ramassée, &

Mars 1751.

N° 2

*Engrais
pour fertili-
ser les terres.*

lorsqu'elle est pourrie. Il convient , pour hâter la préparation , de la remuer de temps à autre.

Suite. Elle a un sel très-volatile , & convient sur-tout aux oignons ; mais à l'égard des autres végétaux , on ne doit s'en servir qu'avec une grande précaution à cause de son acrimonie.

Salpêtre , ou Nitre & Sel. Nous pourrions nous étendre amplement sur l'article du salpêtre & du sel , & nous pouvons nous renfermer dans peu de mots. C'est le parti que nous prendrons , en nous contentant de faire observer que le nitre & le sel sont les principes les plus efficaces de toute végétation , & qu'eux seuls font la vertu des fumiers que l'on emploie. Ainsi toute matière où l'on en découvre est propre à fertiliser la terre.

Terre grée. Cette terre est celle que l'on ramasse dans les basses-cours après qu'il a plu , lorsqu'on veut les nettoyer , on la dispose par tas , & on la laisse quelque temps pourrir. On la porte ensuite dans les champs les plus maigres , on la bat , & en la-

bourant on la fait entrer sous terre. Elle est d'une si grande force qu'elle améliore un terrain pour plusieurs années. *Engrais pour fertiliser les terres.*

Platras, décombres de vieux bâtimens. On est dans un usage universel de jeter ces matières comme absolument inutiles dans des lieux d'où l'on n'espère tirer aucun profit ; cependant le sage Œconôme observera que lorsqu'il en aura retiré les briques, tuiles & pierres, le reste lui peut être utile, étant un mélange de chaux & d'argile qui ont reçu les impressions de l'air & les exhalaisons de la terre pendant une longue suite d'années, sans compter le bois, la paille & les autres choses pourries qui s'y rencontrent toujours. Dans les pays où la terre est pleine de salpêtre, comme dans la Touraine, les pierres même se trouvent salpêtrées : ainsi que dans ceux où le plâtre est commun, on le voit tourner en salpêtre dans le bas des maisons. Lors donc que les Salpêtriers n'enleveront point ces matières, on en profitera pour fertiliser les champs.

Débris d'ardoise, cendres de lessive.

*Engrais
pour fertiliser
les terres.*

Lorsqu'un terrain trop gras a besoin d'être allégé, on ne peut faire mieux que d'y semer de l'ardoise pulvérisée ou des cendres de lessive, qui séparant les molécules de la terre & lui donnant du jour, font pénétrer l'air dans son sein, afin qu'il mette en mouvement & qu'il chauffe les sels & la graisse dont elle est remplie. C'est par cette raison que depuis plusieurs années il s'est établi un commerce de cendres de lessive entre les Salpêtriers des bords de la Loire & les peuples des environs de Nantes, dont les terres trop fortes ont besoin de ce mélange pour être rendues plus légères & pour déployer toute leur fécondité.

Étubles brûlées. On connoît partout & en tout temps la façon de brûler les étubles. C'est un moyen assuré pour détruire les mauvaises herbes & les insectes ; mais il n'est pas sans danger. Car si l'on ne prend garde de quel côté le vent souffle, on s'expose à endommager les arbres fruitiers & les bois voisins. Dans les pays où l'herbe des prairies est si épaisse que les troupeaux ne peuvent

tout consommer, on met le feu sur la fin de l'Automne à l'herbe fanée *Engrais* afin que la nouvelle puisse pousser *pour fertili-* au Printems, & c'est la grande rai- *ser les terres.* son de la fertilité étonnante de ces cantons. Au reste pour ce qui regarde les étubles, nous devons ajoûter que plusieurs Éconômes aiment mieux les renverser sous terre en labourant que les brûler. Ils prétendent qu'en pourrissant elles rendent la terre légère & plus fertile.

Animaux pourris. Personne n'ignore le bien que font aux arbres les animaux que l'on enterre à leur pied. C'est un remède mille fois éprouvé contre leurs maladies & leur sterilité. Un Éconôme à ce sujet a proposé cette question; si dans les mortalités des bestiaux il ne seroit pas à propos de faire une fosse profonde, où on jetteroit toutes les bêtes qui viendroient à mourir; on les couvrirait de feuilles d'arbres ou de paille, si elle étoit commune, & on remettrait par-dessus la terre que l'on auroit tirée à la hauteur de deux ou trois pieds, sur laquelle on disposeroit des broussailles, fagots & autres choses.

*Engrais
pour fertili-
ser les terres.*

capables d'empêcher les animaux d'y aller fouiller. On laisseroit ainsi pourrir ces corps pendant quelques années, au bout desquelles on ouvriroit la fosse pour en tirer la terre en quoi ils auroient été réduits, afin de la répandre sur les champs. Cet Éconôme ne croit pas qu'il pût subsister dans ce qui en proviendrait, ni même dans la terre, la moindre trace du mal qui auroit fait périr les bêtes, & il pense qu'on se mettroit absolument à l'abri de tout fâcheux événement, en mêlant un peu de chaux dans cette terre. On retireroit du moins par-là un petit profit d'une grande perte.

Toutes choses pourries. La putréfaction est une opération de la nature, par laquelle elle décompose un corps pour en former un autre. Ainsi l'on doit concevoir sans peine que tout ce qui est pourri est propre à favoriser la végétation. Il est inutile d'insister davantage sur ce sujet.

Urine. Elle est pleine de sel & d'esprits, mais ils sont si forts & si piquans qu'ils brûlent tout lorsqu'on emploie l'urine pure. Il convient

donc de la mêler & adoucir avec de l'eau de pluie, & alors elle tient bien d'un excellent fumier.

*Engrais
pour fertili-
ser les terres.*

Lie de vin. De tous les végétaux il n'en est point qui s'imprègne plus abondamment que la vigne de la vertu solaire. La lie que le vin dépose dans les tonneaux ne peut donc manquer de sels & d'esprits vigoureux. Il faut avoir soin en l'employant de la couvrir de terre, de peur que l'air n'enlève ce qu'elle a de volatile & de plus subtile.

Lessive de Corroyeurs, &c. A cette lessive il faut ajouter tout ce qui sort des tanneries, des fouleries & des teintureries & manufactures de laines, aussi bien que tout le déchet de la préparation des peaux, poils & cornes des animaux, & des ouvrages de cuir. Tout ce qui tient du regne animal est précieux par lui-même, à cause des sels dont il abonde. Les huiles & graisses dont on se sert pour en préparer la plus grande partie ou pour entretenir les cuirs augmentent encore leurs bonnes qualités. Ainsi les vieux cuirs que l'on a coutume de jeter, doivent être ramassés avec

*Engrais
pour fertili-
ser les terres.*

soin ; & soit qu'après les avoir coupés en menus morceaux , on les seme , soit qu'on les mette tremper & pourrir dans toutes sortes d'eaux grasses & salées, comme eaux de cuisine , de savonage & autres , pour arroser la terre de ces eaux , on ne tardera pas à en voir des effets merveilleux.

Terre glaise. Elle s'emploie utilement dans les terrains sablonneux , & qui ne retiennent point l'eau : elle lie la terre & la rend capable de produire.

Le charbon de terre , rempli de soufre & d'huile , le sable de la mer & l'algue marine , qui abondent en sels , & généralement toutes sortes de matières salines & huileuses , forment toujours un fumier avantageux ; puisque ces sels & ces huiles sont tout ce qu'il y a d'utile dans les fumiers ordinaires.

Réflexions.

Quoique nous paroissions parler ici de nous-mêmes , nous devons cependant avertir que nous nous conformons exactement aux Mémoires d'un

homme très-entendu & très-experimenté dans l'agriculture, qui en nous les abandonnant entièrement, a voulu rester inconnu. Ainsi on peut s'assurer que tout ce que nous dirons sera fondé sur une expérience de plusieurs années, & mérite plus d'attention qu'un raisonnement vague & de simples conjectures.

*Engrais
pour fertiliser
les terres.*

Ce n'est pas une petite question dans l'agriculture que de déterminer où & comment on doit amasser les fumiers en attendant qu'on les porte dans les champs ; car c'est de leur vertu que dépend la fertilité de la terre. S'il n'est pas assez pourri, il ne peut engraisser la terre, où il restera plusieurs années sans se consommer ; s'il l'est trop, non-seulement il ne foisonne plus, mais il est à craindre qu'il n'ait perdu sa plus grande force. Il pourrit assez bien dans les fosses, où communément on l'entasse, mais il est sujet à s'y aigrir, & alors il ne peut être d'aucune utilité : la meilleure façon paroît donc être de le placer sur un terrain dont la pente soit douce, afin que les eaux de la pluie s'écoulent & ne l'aigrissent

*Engrais
pour fertili-
ser les terres.*

point ; & de lui donner plus de hauteur que de largeur , afin que les mêmes eaux de pluie qui lavent & dégraisent sa surface ne le puissent beaucoup endommager. Il est fort utile de creuser au-dessous & à quelques pas des tas de fumier des égouts où leurs eaux se rendent. Ces eaux sont précieuses à tout sage Éconôme , soit qu'il y fasse tremper ses semences avant de les jeter en terre , car elles sont pleines de graisse & de sel , soit qu'il en arrose son jardin , ou qu'il y fasse macérer différens engrais , comme des feuilles d'arbres , de vieux cuirs , des rognures de drap & autres choses semblables , soit enfin qu'il s'en serve pour faire pourrir plutôt le fumier de cheval & de mulet , qui sont , comme nous avons dit , très-secs de leur nature.

Le tas de fumier étant ainsi disposé , on aura soin d'empêcher les canards d'en approcher , parce qu'avec leur large bec ils sucent considérablement la graisse du fumier , & font des trous par où elle s'écoule à mesure qu'en pourrissant le tas s'affaisse. On aura pareillement attention à ne

point charger un ancien tas d'aucun nouveau fumier, dont la pesanteur comprimerait trop l'ancien, & en ferait écouler la substance.

*Engrais-
pour fertiliser les terres.*

Il est bon de faire des tas séparés de chaque espèce de fumier; il est pareillement avantageux de les mêler tous ensemble, afin que leurs qualités différentes étant confondues, il en résulte un fumier général que l'on puisse employer par-tout avec succès. Mais il est difficile, pour ne pas dire impossible, de marquer rien de précis à ce sujet; c'est à la prudence de l'Éconôme d'examiner s'il a besoin ou non de quelque fumier particulier. La nature de ses terres, qu'il s'appliquera sérieusement à connaître, lui donnera sur ce point des règles sûres de conduite.

Il est si peu de pays où la terre n'a pas besoin d'être engraisée, qu'en passant ces heureux cantons sous silence, on ne fait aucun tort aux règles de l'agriculture. Nous dirons donc qu'en général toutes les terres sont froides & humides, ou chaudes & sèches. Sur ce simple exposé la raison nous dicte de porter le fumier

*Engrais
pour fertili-
ser les terres.*

chaud dans les terres froides, & celui qui est frais dans les terres chaudes. Mais comme il y a différens degrés de chaleur & de sécheresse, de froid & d'humidité, il convient de proportionner le fumier à la qualité de la terre, ce qui se fait en mêlant ensemble ses diverses espèces qui y ont le plus de rapport. Ce soin est pour l'Econôme un grand sujet de réflexion ; car outre qu'il ne peut connoître au juste la qualité d'un champ qu'après une longue expérience, il ne doit point se flatter qu'elle restera toujours la même. Il suffit qu'une source qui couloit sous un champ, prenne son cours d'un autre côté, pour que ce champ d'humide & frais qu'il étoit auparavant, devienne dans la suite chaud & sec. Nous citons cet exemple entre mille autres semblables que nous pourrions rapporter, pour convaincre tout homme qui cultive ses terres, qu'il doit faire une attention continuelle sur les façons qu'il leur donne, s'il veut tirer de ses peines les fruits qu'il en doit espérer.

Comme on ne sème pas toujours

le même grain dans la même terre, il convient de n'y pas toujours porter le même fumier. Cette méthode a son principe dans une Physique qu'il n'est point aisé d'exprimer clairement. Nous sçavons que la terre & le fumier sont pleins de sels & d'huiles ou graisses, d'une diversité & d'un mélange absolument impénétrables à l'esprit humain. Mais le raisonnement & l'expérience nous apprennent qu'ils ne concourent pas tous également à la production des fruits. Pendant que les uns agissent & s'épuisent, les autres restent dans l'inaction & s'accumulent; c'est pourquoi il faut jetter en terre une semence différente qui laissant reposer les sels affoiblis, attire ceux qui se trouvent abondans. D'un autre côté la terre trop souvent couverte du même fumier se rassasie de l'espèce des sels & huiles qui y dominent, elle n'a plus la force de les attirer & de les incorporer aux siens; il ne peut donc être que très-utile de lui en fournir d'une nouvelle espèce, dont elle puisse s'accommoder. Car on concevra sans peine que dans

*Engrais
pour fertili-
ser les terres.*

*Engrais
pour fertiliser
les terres.*

une terre fumée les sels & graisses du fumier n'agissent point séparément de ceux de la terre, mais qu'ils se marient, s'unissent & s'incorporent les uns dans les autres par la chaleur de la terre, par celle du soleil, & par l'action de l'air, qui pénétrant par-tout y porte un feu & une humidité qui sont l'ame de la nature.

A la connoissance des différens fumiers qui conviennent à chaque pièce de terre se joint l'attention de les préparer pour le temps où l'on en aura besoin. L'expérience apprendra à l'Œconôme combien de temps il doit rester dans l'étable, & ensuite à l'air pour se perfectionner. Lorsqu'il craindra de n'avoir pas assez de temps devant lui, au lieu de laisser la paille longue lorsqu'on fait la litière des bêtes, il la fera couper : elle pourrira plus aisément.

Lorsque l'on porte le fumier dans les champs, on le dispose par tas à une certaine distance les uns des autres avant de l'étendre. Les places où ces tas ont été se reconnoissent aisément dans la suite à la beauté & à l'abondance du bled qui y vient.

Ainsi c'est une très-sage méthode pour fertiliser le champ plus également, de multiplier le nombre des tas, & de ne laisser entre eux que quatre ou cinq pas de distance.

*Engrais
pour fertili-
ser les terres.*

On se tromperoit considérablement, & on s'exposeroit à une perte certaine, si pour multiplier, comme nous disons, les tas de fumier on entreprenoit d'en faire conduire plus que la terre n'en demande. Le bled pousseroit à la vérité avec une grande force, mais les épis en se formant s'affameroient les uns les autres; la paille seroit foible, le grain petit; le vent & la pluie les coucheroient aisément, & ils auroient beaucoup de peine à se relever. La multiplication des tas dont nous parlons consiste donc seulement à les faire plus petits qu'ils ne sont d'ordinaire, afin qu'ils puissent être plus voisins.

S'il est dangereux de trop fumer un champ, il ne l'est pas moins de ne le fumer point assez. Ainsi lorsque le fumier manque, ce qui est un grand malheur, il vaut mieux se contenter de n'ensemencer qu'une

*Engrais
pour fertili-
ser les terres.*

partie de ses terres , qui aura été fumée convenablement , que de perdre inutilement sa semence sur celles qui ne l'auront point été , ou de les fumer toutes si foiblement qu'à peine la moisson dédommagera des frais de la culture. Cependant comme la perte est visible , & qu'elle tire à de grandes conséquences pour les années suivantes , l'Éconôme prendra ses mesures de bonne heure pour avoir la quantité de fumier nécessaire , & il cherchera dans les engrais que nous avons indiqués des ressources capables d'y suppléer. Nous nous flattons d'en avoir détaillé un assez grand nombre pour qu'il puisse commodement s'en ménager quelques-uns ; & nous ne sommes point sans cette espérance , que forcé par la nécessité d'y avoir recours , il s'empresera d'exécuter en grand dans la suite , ce qu'il aura été auparavant trop heureux d'essayer en petit.

On ne met le fumier par tas qu'afin de l'éparpiller plus facilement & avec plus d'égalité. Cet ouvrage , l'un des moins agréables de l'agriculture , est néanmoins celui qui de-

mande le plus spécialement l'œil du Maître, & d'un Maître libéral. Car l'Éconôme avare, ou du salaire des gens de journée, ou d'une gratification à ses domestiques, ne verra jamais son fumier répandu comme il faut. Ce n'est point assez en effet de l'étendre avec la pèle & le rateau ; il se met assez souvent en mottes tenaces que l'on est obligé de prendre dans ses mains & de défaire, ce que les ouvriers ne font jamais que par une fidélité assez rare pour n'y compter que peu, ou par l'espoir d'une récompense, ou engagés par un salaire raisonnable. Cependant si le fumier n'est ainsi distribué, il ne se pourrit point dans la terre & ne porte aucun profit.

*Engrais
pour fertiliser
les terres.*

Comme la nature de la terre décide du temps où l'on doit y porter le fumier, de même la nature du fumier prescrit quand & comment on doit le mettre sous terre. Dans les terres froides il faut du fumier chaud. Il convient de le porter de bonne heure & de l'enterrer au plus vite par renversement, c'est-à-dire, en renversant la terre sur lui, de peur

*Engrais
pour fertiliser
les terres.*

qu'il ne s'évapore, l'humidité du terrain étant suffisante pour achever de le pourrir. Dans les terres chaudes & sèches où l'on met le fumier gras, on ne risque point de le porter tard & de le laisser quelque temps sur la terre, lorsqu'il est répandu, avant de le couvrir. Le Soleil qui le frappe, avance sa putréfaction, & il attire de l'air un sel & un nître qui augmentent sa vertu. Il suffira de labourer lorsqu'on voudra le mettre sous terre. Mais en général quel que soit le fumier, & dans quelque temps qu'on le couvre, on prendra garde de ne le point trop enfoncer. C'est dans la surface de la terre que les bleds poussent leurs racines; c'est là où ils doivent rencontrer les secours du fumier qui leur sont préparés.

Lorsque le fumier est couvert on promène la herse dans le champ afin de l'applanir. Il arrive souvent alors, quand le fumier est de paille longue, que les dents de la herse accrochent les pailles, & les traînant avec elles, remettent en tas ce que l'on avoit dispersé, ce qui amaigrit des cantons & en engraisse trop d'autres. Dans

ce cas il faut avoir attention de lever la herse & de dégager les pailles afin qu'elles restent dans les places où elles ont été répandues. *Engrais pour fertiliser les terres.*

Ce que nous disons des fumiers peut être appliqué à plusieurs des engrais dont nous avons fait mention ; mais nous devons avertir que lorsque l'on aura semé des cendres , il n'est point nécessaire de les faire entrer sous terre. En restant exposées à l'air , les pluies dissolvent leurs sels qui entrent dans la surface de la terre, & y portent la fécondité que l'on se propose de lui donner.

Ces engrais ne peuvent point se préparer tous dans la même quantité, & nous n'ignorons point que beaucoup de personnes rejettent avec dédain ce qu'on ne ramasse qu'à force de petits soins , & ce qui ne peut être employé en grand. Mais sans rechercher si cette façon de penser ne vient pas d'un fond de paresse , nous observerons pour l'utilité de ceux qui n'ont qu'un bien médiocre à faire valoir sans avoir le nombre de bestiaux nécessaire pour leur produire un fumier suffisant , qu'en mettant à profit & en

*Engrais
pour fertili-
ser les terres.*

reflechissant sur tout ce que nous avons dit dans les différens articles de ce Mémoire, ils trouveront infailliblement, & quelquefois sans frais, les moyens non-seulement de fertiliser leur jardin sans y employer leur fumier, qu'ils réserveront tout entier pour leurs terres, mais même d'augmenter la force & la quantité de ce fumier. Les bornes étroites de leurs possessions, loin de les décourager, doivent les animer davantage à les mettre en bonne culture. Qu'ils pensent que la négligence appauvrit au milieu des plus grands biens, au lieu que le travail & l'industrie enrichissent avec les plus petits. Lorsque la République Romaine établissoit une colonie, elle n'assignoit que la valeur de quatre arpens de terre à chacun des colons. Cette médiocre quantité de terrain a été dans toute l'antiquité jugée suffisante pour l'entretien d'une famille, en supposant, sans doute, que le maître de l'héritage le cultivoit lui-même avec toute l'attention & le soin possibles.

DANS le temps qu'on imprimoit cette feuille nous avons reçu un Mémoire de la façon dont en Languedoc on brûle les gazons pour en repandre les cendres sur la terre. Nous avons parlé de cette sorte d'engrais dans le *Journal de Février page 49*. On peut confronter cet Article avec le Mémoire nouveau que nous donnons, & l'on verra ce que la différence des climats doit mettre de la diversité dans une operation qui est toujours au fond la même, l'une ayant été exécutée en pays froid & l'autre en pays chaud. Nous ajouterons que dans le bas Poitou, comme en quelques autres endroits, où la même methode se pratique, on dispose les gazons en les plaçant de cant en forme de cône ou pyramide ronde, & que les fours que l'on en construit sont très-petits.

Engrais
pour fertili-
ser les terres.

Gazons brûlés de Languedoc. Dès le mois d'Août, jusqu'à ce que la pluie l'empêche, on coupe des gazons par morceaux d'un ou deux pieds en carré, & épais de deux à trois pouces au plus, sur les lizieres d'une terre labourable, ou dans les fossés, où

*Engrais
pour fertili-
ser les terres.*

sur les chemins même de traverse qu'en font couverts : après les avoir laissé dessécher en les exposant au soleil un ou deux jours, on les assemble en fourneaux autour d'un ou deux fagots de bois, en ne laissant ou ne faisant du côté du vent qu'une très-modique ouverture pour y mettre le feu ; on la rebouche aussi-tôt par de pareils gazons : par-tout où la fumée sort avec plus de force, on en ajoute d'autres jusqu'à une hauteur & épaisseur relative à la manière dont la combustion réussit ; c'est ce qui s'appelle servir les fourneaux ; jusqu'à ce qu'étant assez garnis, on n'y fasse plus rien, à moins que par un coup de vent, ou autre accident, quelque réparation n'y devînt nécessaire ; on les laisse fumer, calciner & pulveriser : quand ils ne fument plus, on en repand la cendre sur le terrain circonvoisin, & on fait un nouveau fourneau de ce qui n'auroit pas été dûment calciné. C'est la manière la plus heureuse en cette contrée de fertiliser une terre labourable pour plusieurs années, sur-tout si elles sont pluvieuses ; & c'est ainsi qu'on dé-

friche les terres abandonnées : on en abandonne exprès de trop hu- *Engrais*
mides , pour les défricher après *pour fertili-*
quelques années que leur super- *ser les terres*
ficie est devenue chargée de ga-
zons , de jonc & de petits bois qui
en épargne d'autre pour les four-
neaux.

Pour engraisser même les terres les
plus fortes & les meilleures , on af-
fecte de n'y faire aucun labour depuis
la moisson , d'y repandre la poussière
des greniers à foin ; & d'y laisser
venir toutes sortes d'herbes durant le
Printems ; c'est un pâturage d'engrais
pour le gros bétail durant les mois de
Mai , de Juin & de Juillet même , si
des pluies y conservent la fraîcheur
& la végétation : c'en est un encore
pour les bêtes à laine : enfin au mois
d'Août on en coupe la superficie en
morceaux de gazons dont on fait en-
suite des fourneaux pour en repandre
la cendre de la manière qui vient
d'être rapportée.

*Manière de teindre un Drap blanc en
verd ; nommé Verd de Saxe.*

*Manière de
teindre du
drap blanc
en verd.*

LEs verds ordinaires , teints en bleu dans la cuve de Pastel , puis en jaune dans un bain de Gaude , sont rarement unis , presque toujours ternes , & demandent plusieurs jours de travail avant que d'être entièrement finis. Le verd , fait suivant le procédé nouveau , dont on croit les Saxons inventeurs , est , sans aucune comparaison , beaucoup plus frais & plus vif ; & en vingt-quatre heures on peut teindre plusieurs pièces de drap en bleu , puis en verd , dans la même chaudière. Quoique ce verd ne soit pas aussi solide , lorsqu'on en fait des épreuves instantanées , que les verds ordinaires , il résiste cependant autant qu'eux à l'action de l'air , & aux rayons du Soleil ; & son brillant lui a fait donner la préférence en Angleterre , en Allemagne & dans les Etats du Nord. Les premier draps en verd de Saxe , qui sont

sont entrés dans le Royaume, ont été enlevés sur le champ ; & le Public , frappé de leur vivacité , a souhaité qu'on les imitât en France. On l'a fait aussi-tôt qu'on a pu sçavoir quelle étoit la base du procédé ; & ceux qui ont été chargés de l'exécuter ont si bien réussi , que les derniers draps qu'ils ont teints , sont au moins aussi beaux que les plus beaux verds qui viennent de Saxe.

*Manière de
teindre un
drap blanc
en verd.*

La base de ce verd est un bleu tiré de l'indigo par l'acide du vitriol ; on le couvre d'un jaune extrait du Bois jaune véritable , ou de la Gaudé , ou de tout autre ingrédient donnant du jaune de bon teint : mais le succès du procédé dépend du choix de cet acide , qui est connu dans le commerce sous le nom d'*Huile de vitriol* ; & de l'égale distribution de ce même acide , lorsqu'il est chargé du bleu de l'indigo , dans le bain de la chaudière , où l'on doit teindre le drap en bleu vif & brillant , avant que de lui donner le jaune pour le mettre en verd.

Si l'huile de vitriol est affoiblie par une trop grande quantité de parties

*Manière de
teindre un
drap blanc
en verd.*

aqueuses, elle n'attaque point l'indigo le mieux choisi, ou du moins elle n'en tire qu'un vilain gris.

Si l'extraction du bleu de l'indigo par l'huile de vitriol, concentrée ou très-acide, n'est pas également distribuée dans le bain de la chaudière; comme cette liqueur est beaucoup plus pesante que l'eau, elle se précipite par son poids au fonds de ce bain: alors le drap qu'on y plonge prend le bleu inégalement, & en sort de plusieurs nuances. Il prend à la vérité la couleur verte dans le bain de jaune; mais ce verd est aussi de différentes nuances.

En publiant le procédé du verd de Saxe, il a paru nécessaire de donner d'abord aux Teinturiers, le moyen de prévenir ces défauts. Il faudroit concentrer par distillation l'huile de vitriol ordinaire, qu'on achette chez les marchands droguistes, ou qu'on auroit tirée de Hambourg ou de la Hollande; mais l'opération est difficile pour un Teinturier, qui n'est pas obligé de sçavoir conduire une distillation par la cornue. Or, comme il ne s'agit que d'avoir de l'huile de

vitriol avec le moins de parties aqueu-
ses qu'il est possible , on peut les
chasser par un feu de sable , assez fort
pour les faire évaporer en fumée ou
vapeurs. Quand l'huile de vitriol ne
fumera plus à ce même degré de cha-
leur , on sera sûr qu'elle restera assez
concentrée , ou assez acide , pour ex-
traire la couleur bleue de l'indigo , &
par conséquent pour faire ce qu'on
nomme dans ce procédé la *Composi-*
tion. Cette évaporation se feroit
mieux dans une terrine de verre sans
boudine , que dans tout autre vais-
seau : à son défaut , on peut se ser-
vir d'une terrine de grais bien cuite
& qui ne soit pas poreuse ; ou enfin ,
d'une terrine de terre bien vernissée ,
qui cependant convient beaucoup
moins pour cette opération , que le
verre ou le grais.

*Manière de
teindre du
drap blanc
en vert.*

On posera ce vaisseau de verre ou
de grais , ou de terre vernissée , sur
une bassine de fer , remplie à moitié
ou aux deux tiers de sable fin , qu'on
aura fait sécher auparavant : on pla-
cera la bassine de fer sur un four-
neau qui ait une grille , & au-dessous
un cendrier ; on y fera un feu de

*Manière de
teindre un
drap blanc
en verd.*

charbon, & l'on échauffera le bain de sable par degrés, afin que le vaisseau de verre, de grais, ou de terre vernissée, dans lequel on aura mis l'huile de vitriol, s'échauffe peu à peu, & ne coure pas de risque de se fêler, ce qui arriveroit si on le chauffoit d'abord trop vivement.

L'huile de vitriol ne rendant plus de fumées aqueuses, l'acide commence à s'élever : on jugera si la vapeur est acide, en tenant au-dessus un papier bleu étendu ; si ce papier devient rouge presque dans l'instant, la liqueur est suffisamment évaporée : on la laissera refroidir jusqu'au tiède, en ôtant le vaisseau de verre ou de grais de dessus le sable chaud, & le posant sur un cercle de paille, peu éloigné du fourneau, afin que l'air qui l'environnera soit sec : car si on le plaçoit à l'air humide, l'huile de vitriol reprendroit l'humidité aqueuse qu'elle a perdue par évaporation.

Cette liqueur étant refroidie jusqu'au tiède, & même davantage, on la versera sur la quantité d'indigo qui sera ci-après prescrite, & qu'on aura mise, après l'avoir réduite en pou-

dre, dans un vaisseau de verre ou de grais qu'on puisse boucher avec du liège, & avec de la cire grasse mise autour du bouchon, pour empêcher que l'huile de vitriol qui aura dissout l'indigo, & qu'on nomme alors *Composition de bleu*, ne reprenne l'humidité de l'air.

Manière de teindre un drap blanc en verd.

Enfin, si l'on veut s'assurer que l'huile de vitriol est assez concentrée pour ne pas manquer cette composition, il n'y a qu'à en verser deux onces sur quarante à cinquante grains d'indigo pulvérisé, mis dans une fiole, agiter le mélange en secouant la fiole : il faut qu'au bout d'une heure au plus la liqueur qui surnagera le sédiment, soit d'un beau bleu foncé : si elle n'est que grise, l'huile de vitriol n'est pas encore assez concentrée.

Procédé pour teindre une pièce de drap de vingt aunes en verd de Saxe.

Faites dissoudre dans une suffisante quantité d'eau de rivière (qui dissout parfaitement le savon) trois livres & demie, poids de marc, d'alun de Rome, & deux livres de tartre

*Manière de
reindre un
drap blanc
en verd.*

blanc réduits en poudre : faites - y bouillir le drap pendant une demi-heure , ou au plus trente-cinq minutes. Retirez & l'éventez pour le refroidir ; mais ne le lavez pas.

Rafrâchissez ce bain du *Bouillon* par vingt ou vingt-cinq seaux d'eau , & y mettez en deux fois la composition de bleu destinée pour ce drap. Si l'huile de vitriol est concentrée , comme on l'a enseigné ci-dessus , ou si elle a réussi à l'épreuve , il suffit d'en prendre une livre & demie , poids de marc , & de la verser tiède sur deux onces & demie de bel indigo réduit en poudre : on attend qu'elle en ait fait la dissolution , & que la liqueur soit devenue d'un beau bleu foncé ; ou bien si l'on a fait cette composition de bleu quelques jours auparavant , ce qui est encore mieux , on en prendra une livre dix onces , ou un peu plus , & l'on en versera la moitié dans une terrine de grâis un peu grande , ou dans un seau de Bois blanc qui ne serve qu'à cet usage , & dans lequel on aura mis auparavant dix à douze pintes du bain rafraîchi de la chaudière , dit le *bouillon*. On

brouillera bien le tout avec un bâton de bois blanc, pour étendre cette composition de bleu : il faut avoir aussi une chauffe de drap, la bien tremper dans le bain de la chaudière, l'ouvrir & y verser cette moitié de composition déjà étendue ; par ce moyen on garantira la chauffe de drap, qui, sans cette précaution, seroit brûlée par l'huile de vitriol, si on l'avoit versée aussi concentrée qu'elle l'étoit d'abord.

*Manière de
teindre un
drap blanc
en verd.*

Promenez la chauffe de drap dans toute l'étendue du bain, afin qu'il se charge de bleu également : palliez fortement ce bain, pour que la distribution des parties colorantes soit encore plus égale : abattez le drap refroidi dans la chaudière, & l'y tenez sans bouillir pendant cinq à six minutes, le tournant rapidement, & agitant le bain avec le bâton de bois blanc, puis retirez ce drap en le levant seulement sur le tonr.

Remettez la chauffe de drap dans ce même bain, & y versez l'autre moitié de la composition de bleu, que vous auez étendue comme la première moitié, dans dix ou douze

*Manière de
teindre un
drap blanc
en verd.*

pintes d'eau prises dans la chaudière. Promenez la chauffe comme la première fois ; palliez fortement : abattez le drap & le tournez trois ou quatre tours avec vitesse, en continuant d'agiter le bain avec le bâton. enfin, pour unir ce drap, faites bouillir le bain de bleu légèrement, & y tournez lentement le drap pendant sept à huit minutes. Retirez-le teint en bleu, & le faites refroidir.

Vuidez les trois quarts de ce bain, & le remplissez d'un pareil nombre de seaux du bain de jaune, ci après décrit, que vous en aurez tiré du bain bleuâtre.

Pour faire ce bain de jaune, on chauffe peu à peu une chaudière séparée, dans laquelle on a mis suffisante quantité d'eau de rivière pure, avec un sac de grosse toile neuve un peu claire, contenant depuis 10 jusqu'à 12 livres de bois jaune véritable, haché en copeaux, & non de *Fustes*. Après avoir échauffé ce bain de jaune par degrés jusqu'au bouillon, on le fait bouillir pendant deux bonnes heures. Le bois jaune haché en copeaux réussit mieux que le bois jaune

moulu, dont il ne faudroit que huit livres pour une pièce de drap de vingt aunes : mais on court le risque de l'employer falsifié.

Manière de teindre un drap blanc en verd.

Ayant versé dans la première chaudière où l'on a fait le bleu, la quantité de seaux de bain de jaune ci-dessus prescrite, ou davantage, suivant la nuance du verd que l'on veut faire, on y abat le drap bleu refroidi, quand ce nouveau bain est fort chaud. Tournez-y le drap jusqu'à ce que vous ayez votre nuance de verd : alors levez ce drap, refroidissez-le en l'éventant : lavez-le, couchez le poil, séchez aux rames, brossez comme on brosse l'écarlate, puis pressez, mais le moins chaud qu'il sera possible.

En cas qu'on ait plusieurs pièces de drap bleu à teindre de suite en verd, il faut à chacune vuider autant de seaux du bain qui vient de servir à teindre le drap bleu précédent, qu'on a de seaux de bain de jaune à ajoûter, pour verdir le second drap bleu, & ainsi de suite ; ce qui va à vingt seaux ou environ qu'il faut ôter, & à vingt seaux qu'il faut remettre : par ce moyen on fait

les nuances de verd plus égales & plus unies.

*Manière de
teindre un
drap blanc
en verd.*

Le verd de Saxe dont le drap a été teint en bleu dans son premier bain du *bouillon* composé d'alun & de tartre blanc, est beaucoup plus solide que quand on le met en bleu dans un nouveau bain d'eau simple, ou sans ces sels; mais il n'est pas tout-à-fait si brillant: il résiste pendant douze jours aux rayons du soleil, ainsi il doit être réputé de bon teint: mais comme on le fait en employant un acide, il ne faut pas l'éprouver par le savon, qui est prescrit pour les verds ordinaires faits sur pied de bleu de cuve. On doit pour l'éprouver, le débouillir pendant cinq minutes dans chopine d'eau chargée de deux gros d'alun de Rome, comme on fait le débouilli de l'écarlate, qui est teinte aussi avec un acide: s'il conserve son fond, il est à propos de l'admettre comme de bon teint, quoiqu'à ce débouilli il perde beaucoup plus qu'aux rayons du soleil.

Piège pour prendre les Loups.

L Es ravages que les Loups font dans les campagnes font si grands & si fréquens que l'on ne peut pour-
 suivre ces animaux avec trop d'ardeur ni par trop de moyens. Quoique la finesse ait été donnée en partage au Renard, cependant le Loup ne lui est pas de beaucoup inférieur en cela, & il l'emporte sur lui par la force. Delà vient que les Pièges indiqués dans les Livres sont rarement tendus avec succès. Que l'on dresse un Piège de fer avec toutes les précautions requises, que l'on creuse avec beaucoup de peine une fosse couverte d'une trape ou bascule, il arrive souvent que le Loup est assez fin, assez fort & assez heureux pour enlever l'amorce sans être pris, desorte que l'on regarde ordinairement comme un grand coup de bonheur d'en prendre ou tuer un seul dans le cours d'une année. Il en est de même des différentes ruses que l'on imagine pour les attirer en quel-

*Piège pour
prendre les
Loups*

*Piège pour
prendre les
Loups.*

que lieu & leur lâcher un coup de fusil; la nuit, le vent, le froid, la gêne où se trouve le chasseur dans la loge où il se tient caché, mille autres obstacles qui surviennent s'opposent si souvent à la réussite de ce que l'on a médité, qu'il n'est point surprenant que dans les campagnes on ne fasse presque point de semblables tentatives. Cependant la destruction des Loups est de l'intérêt commun : aussi nous flattons-nous de rendre un service essentiel à toutes les Provinces de France en leur communiquant la forme du Piège qu'on leur tend avec succès dans quelques cantons de Provence. Quelque simple qu'elle soit nous en donnons la figure afin que l'intelligence en étant rendue plus facile, on soit plus vivement excité à le mettre en pratique.

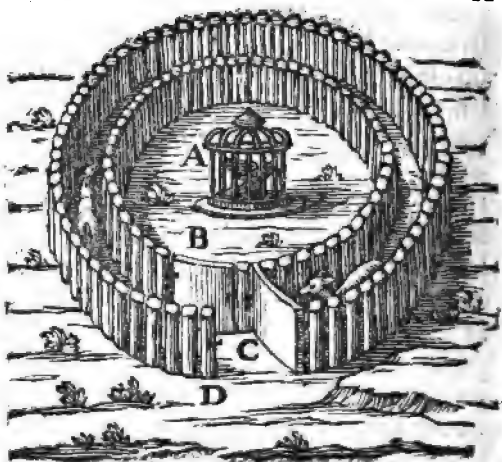
On fait deux enceintes de pieux l'une dans l'autre. Les pieux n'auront entre eux qu'un pouce de distance ; ils s'élèveront de terre à la hauteur, pour le moins, de trois ou quatre pieds, & il n'y aura point de mal de les affermir en les entrelassant.

fant avec de l'osier. Dans le centre de l'enceinte intérieure, dont le diamètre sera de huit à dix pieds, au lieu marqué *A*, on place une cage où l'on enferme une vieille brebis ou une oye, & l'on choisit ces animaux préféablement à d'autres, parce qu'ils ne cessent point de crier lorsqu'ils se trouvent seuls, & que leurs cris sont très-propres à attirer les Loups. Chacune de ces enceintes a sa porte *B* & *C*. La porte *B* est fermée de façon que le Loup ne la puisse ouvrir; car il convient qu'il puisse voir & sentir la proie sans avoir la liberté d'en approcher. La porte *C* est ouverte de toute la distance qui se trouve entre les deux enceintes. Cette distance sera assez grande pour que le Loup puisse passer aisément, & assez étroite pour ne lui permettre aucun mouvement à droite ni à gauche. C'est ce qu'il faut observer exactement, parce qu'en cela seul réside toute l'utilité du Piège.

*Piège pour
prendre les
Loups.*

Les choses étant ainsi disposées, on doit s'attendre que le Loup entendant la brebis bêler ou l'oye crier, ne manquera pas d'accourir. Il entrera par l'espace *D C* qui est ouvert, il

tournera & viendra rencontrer le derriere de la porte C. Alors il arri-



vera de deux choses l'une ; ou il restera pris & honteux, comme on sçait qu'il est en pareil cas , sans toucher à la porte , car il ne pourra ni reculer ni se retourner ; ou il heurtera cette porte, qui n'étant arrêtée que foiblement tombera au sùitôt sur *D* & se fermera , au moyen d'un cliquet dont on aura eu soin de la garnir. Dans ce dernier cas le Loup sera encore mieux enfermé : il tournera sans cesse entre les deux enceintes sans pouvoir jamais franchir ni l'une ni

l'autre , parce que tout animal qui veut sauter se met en ligne droite vis-à-vis de l'espace qu'il doit franchir. Mais ici non-seulement le Loup ne peut se mettre en face d'aucune des deux enceintes , mais même il a toujours le corps un peu plié à cause de la ligne circulaire que décrivent les deux enceintes , & de la petite distance qui les sépare. On sera donc assuré en y retournant le matin de trouver vivant le Loup qui y sera entré , dont on disposera à son gré , soit en l'affommant dans l'enceinte , soit en lui passant dans le col un las coulant pour le tirer de-là & le donner à étrangler aux chiens. Cette dernière façon est la plus prudente ; car si l'on répand le sang du Loup sur la place , on peut compter que quelque appât qu'on mette dans le Piège , de longtemps aucun Loup n'en approchera.

*Piège pour
prendre les
Loups.*

Ce Piège a cette commodité , qu'étant une fois dressé il dure autant que les pieux dont il est formé , & que son entretien ne coûte ni soins ni dépense. Nous tenons ce Mémoire de M. le Chevalier de Rode , de l'Académie des Sciences , Belles-Lettres & Arts d'Amiens.

*Suite du Mémoire sur les Fontaines
domestiques de M. Amy, Avocat
au Parlement de Provence.*

Fontaines domestiques. Quoique les Fontaines domestiques par leurs formes différentes & leurs divers ornemens présentent, en entrant dans le Magasin, le coup d'œil le plus agréable & le plus varié, on peut cependant, pour le Méchanisme, les réduire à deux espèces, qui sont celles où les filtres sont disposés horizontalement, & celles où ils le sont verticalement.

Les premières sont des caisses de chênes très-solides montées sur des pieds de biche du même bois, d'une force proportionnée au poids des vaisseaux qu'ils soutiennent. Ces caisses sont doublées de plomb laminé ou d'étain : l'intérieur de ces caisses est divisé dans les Fontaines les plus simples en deux parties égales par une table de même métal que la doublure, l'une desquelles est destinée à contenir l'eau que l'on apporte. L'autre partie est subdivisée en

deux par une autre table semblable à la première, & qui coupe cette seconde partie dans sa largeur; ces cases communiquent entre elles par les alveoles des éponges. Au fond du grand réservoir est une caisse de plomb ou d'étain remplie de sable couvert d'une plaque du même métal qui le comprime, ayant encore par-dessus un couvercle troué afin de faire passer l'eau dans le sable. Ce sable n'est point un sable de rivière, vitriolique, friable, tendre, facile à dissoudre, & sujet à passer dans la boisson; mais un sable de terre, dur, luisant, & comme vitrifié par l'exposition des terroirs d'où on le fait venir. L'eau filtrée par ce sable passe successivement dans les autres cases ou loges de la fontaine, en filtrant de nouveau par des éponges qui sont placées au bas des tables qui forment les séparations, dans des alveoles jettées en fonte, & capables de soutenir l'effort que l'on fait lorsque l'on y place l'éponge, dont le degré de pression ne peut être porté trop loin: car plus elle est comprimée plus le filtre est puissant; & on

*Fontaines
domestiques.*

Fontaines domestiques. ne double ou triple ce filtre que par-
ce que l'on ne peut assez serrer l'é-
ponge pour qu'elle retienne au pre-
mier passage toutes les impuretés de
l'eau.

La partie supérieure des caisses est
coupée en deux , & forme deux cou-
vercles à feuillures qui s'ouvrent par
des charnières , l'un toujours libre
pour qu'on puisse mettre de l'eau
nouvelle dans le grand réservoir ,
l'autre fermant à clef pour la sûreté
des Maîtres , de peur que des dome-
stiques imprudens ne laissent tomber
quelques ordures dans l'eau filtrée.
Au bas de la face de ces fontaines
sont deux robinets , l'un qui sert de
décharge au réservoir de l'eau sale
qui y dépose d'abord ses plus grossiè-
res impuretés , & l'autre qui fournit
l'eau purifiée. Les caisses sont forti-
fiées par huit équerres de fer , &
pour la facilité du transport on les a
garnies de deux mains de fer sur les
côtés.

C'est un grand avantage pour ces
Fontaines que de pouvoir être net-
toyées sur le lieu , sans peine , exa-
ctement & en peu de temps. Quand

on les a déchargées de leur eau, il n'est aucun recoin que l'on ne visite avec toute la facilité possible. On y lave le sable lorsqu'il a besoin d'être nettoyé, & il a séparément sur le côté son robinet de décharge pour faire écouler l'eau dans laquelle on l'a lavé. On retire en même-temps les éponges de leurs alvéoles, on les nettoye de la vase & des glaires qui ont pû s'y amasser, on les replace aussitôt, & tout l'ouvrage ne coute qu'une demi-heure de temps. Si quelque accident a offensé la garniture, si par quelque défaut du plomb ou de l'étain qui aura échappé à l'œil dans la fabrique de la Fontaine, il est nécessaire d'y faire travailler, l'ouvrier travaille sûrement, parce qu'il promene par-tout en liberté son œil & sa main. Elles ont même cette commodité que dans le cas où le défaut du métal se trouveroit du côté du bois, on peut démonter la caisse & séparer le bois du métal, de sorte que la réparation étant faite, on remonte & rejoint le tout, qui par cette double operation ne perd rien de sa première solidité.

*Fontaines
demonstratives.*

Fontaines domestiques. Nous rangeons dans cette classe des Fontaines à filtre horizontal celles qui sont garnies de deux bancs de sable, quoique posés à différente hauteur, mais à côté l'un de l'autre. L'eau, qui, comme on sçait, se met toujours de niveau, les traverse tous deux en descendant & en remontant, & arrive aux éponges plus claire & plus pure.

La grande simplicité du Mécanisme des Fontaines de M. Amy fait que l'on y place autant de filtres que l'on veut. Il suffit de les distribuer en plus ou moins de loges. On peut même y ménager une loge à part qui n'a aucune communication avec les autres; où l'on met en Eté de la glace, & en Hyver de l'eau chaude: ainsi en tout temps on boit de l'eau à tel degré de chaleur ou de fraîcheur qu'on le desire; on y fera même rafraîchir le vin; & c'est principalement pour procurer cette double commodité que l'on trouve dans le Magasin des Fontaines destinées pour les offices qui n'ont point de banc de sable, parce qu'elles ne doivent être remplies que d'eau claire comme celle

d'Arcueil, de fontaine, de puits, ou de celle qui a déjà passé par un filtré de sable dans les Fontaines des cuisines. *Fontaines domestiques.*

C'est encore un effet très-estimable de cette simplicité qu'on puisse donner à ces Fontaines telle forme qu'on veut sans que le Mécanisme en soit dérangé. De là vient aussi qu'elles sont susceptibles de toutes sortes d'ornemens. Les communes ont leurs caisses simplement mises en couleur unie pour conserver le bois ; mais on en voit dans le Magasin en forme de commodes & de secrétaires peintes en différentes couleurs & ornées de desseins & de glaces qui réjouissent l'œil & en font des meubles très-parans. Quelques-unes de ces Fontaines ont un évent ou tambour de crin couvert d'une grille de plomb de chaque côté afin de faire circuler l'air d'un évent à l'autre, & emporter le goût de fermentation qui pourroit résulter de la vase, comme il arrive à toutes les choses renfermées. Dans plusieurs de ces Fontaines on voit deux fleurs de lys, l'une pour l'eau sale & l'autre pour la saine.

Fontaines domestiques. trée, qui montent & qui descendent au-dessus de la caisse selon la quantité d'eau contenue dans les réservoirs. Par cette ingénieuse invention, sans qu'il soit besoin d'ouvrir la Fontaine on connoît quand il convient d'y mettre de l'eau nouvelle, & de tirer celle qui est filtrée : connoissance qu'il est nécessaire d'avoir selon les observations que M. Amy nous a communiquées, & dont nous ferons mention dans la suite.

Les Fontaines dont les filtres sont disposés verticalement sont d'une forme toute différente de celles que nous venons de décrire. Leur partie principale est un tuyau conique de plomb, d'étain ou de fayance, le long duquel est appliqué jusques vers sa partie inférieure, un autre petit tuyau qui sert d'évent. Avec un bâton façonné au tour on pousse fortement une éponge vers l'extrémité du grand tuyau au-dessous de l'évent, & l'on en place de même une seconde au-dessus. Dans la partie supérieure du tuyau est renversée une bouteille de verre ou de grès dont le col remplit le tuyau af-

sez exactement pour être stable & ne point varier. L'ouverture du col de la bouteille est occupée par un bouchon de liége percé de la largeur de trois lignes. Cette bouteille contient l'eau sale qui tombe dans le filtre par l'ouverture du bouchon, & qui le remplit jusqu'à ce qu'en remontant elle touche le bouchon : alors elle ne coule plus qu'à mesure qu'elle se filtre. L'eau purifiée est reçue dans une caisse de plomb ou d'étain, au moyen d'un entonnoir de verre placé directement sous le filtre, ou dans tel autre récipient que l'on veut, comme un pot de fayance, de verre ou de grès. On conçoit aisément que le tuyau conique ou filtre peut être suspendu & arrêté de plus d'une façon selon les formes que l'on a données aux Fontaines. Les plus usitées sont celles des consoles & des encoignures.

Quoique nous ne parlions ici que de deux filtres d'éponges, ce n'est pas qu'on ne puisse en placer davantage ; mais alors il faut que le tuyau soit plus long, & qu'il y ait toujours un évent entre deux éponges. On ne

met point dans ces Fontaines de filtre
Fontaines de sable, parce qu'étant principale-
domestiques: ment construites pour l'usage jour-
 nalier & momentané, s'il est permis
 de s'exprimer de la sorte, des ap-
 partemens & des cabinets, on sup-
 pose que l'eau que l'on y met a déjà
 été purifiée par le sable & n'a plus
 besoin que d'être débarrassée de son
 limon subtil & de ses viscosités :
 opération réservée au seul filtre des
 éponges. Aussi les bouteilles les plus
 fortes de ces Fontaines ne contien-
 nent guères que quatre ou cinq pin-
 tes d'eau.

Comme ces sortes de Fontaines
 sont naturellement très-portatives,
 & que des trois parties qui les com-
 posent la seule essentielle & déter-
 minée est le filtre, M. Amy a judi-
 cieusement pensé que plus ce filtre
 seroit léger, plus ses usages seroient
 étendus. Il en a donc fait de fer blanc
 si bien étamé qu'en aucune façon la
 rouille n'est à craindre. On le peut
 mettre dans sa poche, sans en être
 chargé; & pour en rendre le service
 facile il leur a joint une pate trouée
 ou anneau avec un vis, au moyen de
 laquelle

laquelle on attache le filtre au bord d'une table ou d'une chaise en ache-
vant de former la Fontaine avec une bouteille & un pot, ustenciles dont on ne manque en aucun lieu du monde.

Fontaines domestiques.

M. Amy en imaginant ces Fontaines pour le bien des Troupes & des Officiers, les a nommées *Fontaines Militaires*. Il est aisé de concevoir qu'elles sont également utiles aux voyageurs qui rencontrent souvent dans leurs routes des eaux bourbeuses & mal-saines ; aussi les uns & les autres se sont-ils empressés de s'en fournir, & tous les ont éprouvées avec succès & en ont témoigné leur satisfaction. Les premières dont nous avons parlé ne sont pas moins répandues. Les Princes du Sang en ont voulu avoir ; Plusieurs Seigneurs , plusieurs Ambassadeurs en ont pris ; on en a envoyé dans les Provinces du Royaume les plus éloignées , & jusques dans les Pays étrangers. Il est à croire que plus on reconnoitra par l'expérience l'utilité de ces Fontaines , plus elles seront recherchées.

Mars 1751.

Nº 4

*Fontaines
domestiques.*

Après tout ce que nous venons de dire on aura sans doute encore une question à nous faire, c'est de savoir combien de fois l'année il est nécessaire de laver le sable & les éponges, & au bout de quel temps celles-ci doivent être renouvelées; car quelque incorruptibles qu'on les suppose; puisque l'eau ronge les rochers les plus durs, il est impossible qu'à la longue elle ne détruise le duvet de l'éponge en la traversant.

Il est difficile de marquer un temps précis pour l'une & l'autre de ces opérations. La qualité de la première eau que l'on met dans la Fontaine peut seule en décider. Plus ou moins trouble, plus ou moins visqueuse, elle remplit le sable de vase plutôt ou plutard, & obstrue les éponges: on reconnoît la nécessité de nettoyer les filtres à la lenteur du filtrage, & celle de renouveler les éponges à la promptitude & au degré de limpidité de l'eau, qui n'est plus si belle lorsqu'elle passe trop facilement au travers de l'éponge qui a reçu dans son alvéole toute la

pression possible. Ce degré de pression doit être tel que l'éponge en cinq vibrations de pendule ne donne qu'une goutte d'eau : il en peut tomber une à chaque vibration , ce qui donneroit une pinte par heure ; mais elle sera sensiblement moins belle. Au reste on ne doit point s'inquiéter de ce que nous avons dit que l'eau en traversant l'éponge emporte toujours avec elle quelque particule de son duvet. L'éponge n'est presque incorruptible que parce que ses parties sont très-homogenes , & conséquemment elle ne peut être que saine. D'ailleurs en examinant ce que l'eau en a détaché dans le cours d'une année , & qui a été répandu dans plus de quinze cens pintes d'eau , on trouvera que cette quantité est absolument devenue imperceptible , nous ne disons pas aux sens , mais à l'imagination la plus vive & la plus délicate.

Il ne nous reste plus qu'à faire part au Public des observations de M. Amy sur le gouvernement de ces Fontaines. Son intention en les imaginant a été que par leur moyen on

*Fontaines
domestiques*

eût une eau claire & absolument infipide comme naturellement elle doit l'être. Mais l'eau quelque puré qu'elle soit étant toujours chargée de parties hétérogènes, il résulte de là que ces parties fermentent aussitôt que l'eau est en repos, & que cette fermentation communique à l'eau un goût d'autant plus sensible que les parties hétérogènes sont plus crasseuses. Il est donc nécessaire que dans les nouvelles Fontaines l'eau soit toujours en mouvement : c'est ce qui arrive tant que l'eau filtre & passe d'une loge dans l'autre, & c'est ce qui ne se fait plus dès que le filtrage est arrêté. Le filtrage se continue jusqu'à ce que l'eau claire soit de niveau avec l'eau sale : il cesse alors, & il convient de remplir le grand réservoir s'il y reste peu d'eau, ou de vider celui de l'eau purifiée en la tirant dans une carafe, ou quelque vase de fayance, de grès ou de terre. Il est facile de connoître quand le filtrage est arrêté, par les fleurs-de-lys, dont nous avons parlé, qui montent & qui descendent selon la quantité d'eau qui se trouve dans les

réservoirs d'eau claire & d'eau sale.

En les voyant de hauteur inégale, on est assuré que l'eau filtre encore & est en mouvement ; dès qu'elles sont de niveau, l'eau l'est aussi par-tout, la filtration cesse & la fermentation est à craindre ; mais ce danger n'a rien d'effrayant, par la facilité du remède, puisqu'il ne s'agit que de remettre de l'eau ou d'en tirer.

*Fontaines
domestiques.*

S'il est essentiel d'entretenir la filtration pour empêcher que les parties hétérogènes de l'eau ne fermentent, à plus forte raison ne doit-on pas laisser le sable & les éponges à sec. La vase, les glaires ou viscosités, & les autres impuretés fermentent alors bien plus vivement, & les éponges contractent infailliblement un goût de marécage qu'elles donnent ensuite à la première eau qu'elles reçoivent. Comme ce goût est désagréable, la prudence veut qu'on le prévienne en ne laissant jamais les filtres à sec, ou en les lavant toutes les fois qu'ils y auront été. Avec ces légères attentions on jouira pleinement du fruit des veilles & des peines de M. Amy, & l'eau pure & in-

*Fontaines
domestiques.*

stipide que l'on se procurera sera aussi salubre que celle dont on a coutume d'user est pernicieuse. Il est à présumer que sur un avantage si essentiel le Public ouvrira les yeux , & que la France se lavera , du moins dans cette occasion , du reproche que ses voisins lui font de rechercher avec ardeur les superfluités brillantes pendant qu'elle néglige , jusqu'à les mépriser , les choses les plus utiles , & même les nécessaires.

Ces Fontaines ne sont pas seulement utiles pour la santé : plusieurs Arts en tireront des services essentiels. La Pharmacie dans ses différentes opérations ne peut avoir de l'eau trop pure : le papier mouillé des Imprimeurs en Lettres & en Taille-douce en sera plus blanc ; les couleurs des Teinturiers auront plus de netteté & d'éclat ; & beaucoup d'autres Artistes & Ouvriers , trouveront dans l'usage de ces Fontaines des avantages qui jusqu'à ce jour leur sont inconnus , & souvent le succès de recettes inutilement éprouvées , parce qu'elles supposent tou-

jours une eau pure qui ne soit chargée ni de limon, ni de viscosités, ni de particules pierreuses, & encore moins de verd de gris funeste à tout ce qu'il touche & la peste de toutes les couleurs.

*Fontaines
domestiques.*

Le Magasin des nouvelles Fontaines est dans la rue Poissonnière au delà du Boulevard, chez le Sieur Trouard, Marbrier du Roi.

Nous ne marquons point ici le prix des Fontaines. Comme elles varient à l'infini pour le volume, la forme, les ornemens, les matières qui y sont employées, & le nombre des filtres; il nous suffira de dire qu'il y en a d'une voie d'eau sur sable & sur éponges, de 55, 60, 80, 100, 120, 140 livres & au-delà; & d'autres depuis deux jusqu'à dix & douze voies sur sable & sur éponges, dont le prix va de 100 à 500 livres & plus. C'est aux personnes qui voudront s'en fournir à aller dans le Magasin examiner elles-mêmes celles qui pourroient leur convenir.

Poeles nouveaux pour échauffer & renouveler l'air dans les Serres.

Poeles nouveaux pour les Serres.

L'Hyver le plus rude ne nous ravit plus la jouissance de ces arbres ou de ces fruits qui paroissent faire l'honneur particulier d'un autre climat ; par le secours des Serres chaudes nous sommes parvenus non-seulement à conserver nos arbres & nos plantes contre les plus fortes gelées , mais encore à mettre la sève en mouvement par une branche introduite du dehors dans la Serre ; lors même que le tronc & la racine couverts de neige demeurent exposés aux intemperies de l'air & au froid extérieurs : les feuilles & les fleurs dont se charge la branche introduite nous dévoient les secrets de la nature & les ressorts les plus cachés de la végétation.

Par la chaleur artificielle de nos Serres & de nos Verrières un Jardinier entendu & vigilant nous présente en Hyver les fleurs & les légumes du Printems , au Printems les

Œ C O N O M I Q U E , &c. 81
fruits de l'Eté , & quelquefois même ceux de l'Automne.

*Poëles nou-
veaux pour
les Serres.*

Si par une espèce de prodige pour nous, la chaleur tempérée d'une couche de fumier tient lieu de mere à mille poulets que l'on voit éclore dans une saison rigoureuse & sans le secours ordinaire de la nature , que ne doit-on pas attendre de la germination des graines & du succès progressif des plantes ?

Nous en jouissons , il est vrai , mais souvent sans réfléchir que ces fruits , dont , plus heureux que nos peres , nous devançons & prolongeons presque pendant toute l'année la jouissance , nous les devons autant à l'art & à la dépense qu'à la nature même.

On la regretteroit moins cette dépense , & le Jardinier industrieux prodigueroit plus volontiers ses peines , s'il étoit toujours en son pouvoir de donner à ses plantes l'air nécessaire à leur conservation & à leur accroissement.

Le Jardinier sçait préparer des terres légères & pleines de sels & de suc convenables ; il sçait temperer l'ardeur de sa couche , la renouvel-

Poeles nouvelles pour les Serres.

ler & l'entretenir comme celle d'un Poele : il sçait échauffer sa terre, la rafraîchir & proportionner le volume d'air au point nécessaire pour le developpement du germe, & l'entretien des jeunes pousses : il sçait du moins par expérience que la vie de ses plantes dépend autant du renouvellement d'air que du degré de chaleur : mais un froid excessif dure-t-il quelque temps au-dehors, comment renouveler l'air intérieur? Sans le secours du Poele & sans une clôture exacte, tout périroit; admettre l'air c'est faire tout périr. Son intelligence & la situation avantageuse de sa Serre lui permettront peut-être d'admettre par une porte de communication l'air qui aura été échauffé dans une pièce voisine; mais combien durera le petit bénéfice de cet air nouveau? Dilaté par une chaleur égale à celle de la Serre, quel vehicule mettra cet air dans un mouvement assez prompt & suffisant pour faire succéder une colonne à l'autre? Quel temps faudra-t-il employer à admettre & échauffer successivement l'air qu'on fait entrer du dehors dans

la première pièce , pour renouveler celui de la Serre ? Il faut cependant *Poeles nouveaux pour les Serres.* l'expulser comme inutile ; les fucs , les sels , les parties végétales dont il étoit précédemment chargé sont consumés à l'égard des plantes : elles ont besoin de respirer un air nouveau impregné de sels convenables à leur nutrition, & à la digestion de la sève. Plus elles ont dépensé , plus elles ont besoin de nouveaux secours ; un air nouveau peut seul les leur apporter , & les déposer sur leurs racines , sur leurs tiges , sur leurs feuilles , d'où cent canaux différens les admettent dans le corps de la plante ; sans cet air & son élasticité la sève cesseroit de circuler , & son épaisissement emporteroit la destruction totale de la plante : l'on connoît assez combien une plante exposée à un air libre est supérieure en vigueur & en qualité à celle qui n'a pas joui du même avantage : l'air lui procure la force & la fécondité.

La Physique nouvelle fondée sur la tiffure des corps ligneux , & sur diverses expériences relatives nous a fait connoître qu'ainsi que l'animal

Poeles non-veaux pour les Serres. la plante respire ; si l'on connoît cette attraction de l'air dans la plante , il faut supposer la répulsion , autrement il y auroit une dilatation monstrueuse & ruineuse : l'homme vit , la plante végète , l'air est à l'un & à l'autre l'entretien de la vie , & le principe uniforme qui soutient la nature entière. L'air facilite & augmente , suivant ses différentes modifications , le mouvement de la sève échauffée par la fermentation , il la purifie , il la perfectionne , & la fait circuler dans ses différens canaux. Mais il faut que l'air se succede ; car ses parties utiles & grossieres sont retenues dans le corps de la plante comme dans le corps de l'animal.

Un homme enfermé dans un lieu bas & étroit y trouve d'abord une quantité d'air plus que suffisante pour la respiration ; mais a-t-il plusieurs fois pris & rejeté l'air renfermé dans ce lieu étroit , il souhaite un air nouveau pour respirer librement ; cependant le volume d'air n'est pas diminué , mais cet air est usé ; il ne s'y trouve plus que des parties dilatées épuisées de sels & sucs convec-

nables ; la respiration devient plus fréquente par l'insuffisance de l'attraction ; il faut enfin céder au besoin de la nature, sortir de ce lieu, ou y admettre un air nouveau chargé de nouvelles particules.

Poeles nouvelles pour les Serres.

Il en est de même des plantes. Quel heureux changement, quel accroissement leur arrive-t-il, lorsqu'un temps doux succédant aux rigueurs de la gelée, leur permet de respirer sans danger, un air libre. Le Jardinier content s'applaudit de ses peines & s'encourage à de nouveaux soins. Mais s'il doit ses succès à la cessation de la gelée, essayons de lui fournir un secours contre les rigueurs d'un froid plus constant, qui ne lui permettroit pas de donner l'air nécessaire à la conservation & à l'accroissement de ses plantes : tâchons de ménager ses peines, & les frais souvent inutiles que fait l'amateur du jardinage.

Ce même Poêle qui sert à échauffer la Serre pourra servir en même temps à procurer un air nouveau & chaud : ce sont deux points également nécessaires, & la quantité ainsi

Poeles nouvelles pour les Serres.

que la chaleur de cet air sera augmentée à proportion du degré de froid extérieur.

Ce Poêle doit être placé comme dans une encoignure de deux murs. Il doit du côté de la Serre être au nud de l'affleurement du mur, & ne point déborder dans la Serre, afin de pouvoir, lorsqu'il a trop de chaleur, fermer une plaque ou porte intérieure à la Serre comme chez bien des Etuvistes.

Le Poêle doit au contraire déborder dans la pièce voisine de tout le reste de l'épaisseur qui n'est pas contenue dans le mur, la porte du service du foyer du Poêle, ainsi que le tuyau de fumée hors le mur, dans la pièce voisine de la Serre.

Ce Poêle de terre : (car il est aussi bon & plus aisé à façonner qu'en fonte) fera plus ou moins grand, suivant le besoin, de figure quarée ; sa hauteur divisée par un petit grillage de fer assez serré pour empêcher le choc du bois que l'on met au-dessous.

L'espace supérieur à cette grille sera dans la plus grande partie occupé

pé par une Boule, de terre ou de fonte, creuse, de figure ronde, un peu aplatie, posée perpendiculairement au-dessous du conduit ordinaire de la fumée, & soutenue au milieu du foyer du Poêle par deux branches de tuyau d'inégale grosseur qui auront leur issue par les faces laterales du Poêle. L'un de ces tuyaux doit passer dans la Serre & être de moitié moins large que l'autre qui doit aller à travers le mur de la pièce voisine prendre l'air extérieur & le communiquer à la Boule. Observez que les deux tuyaux qui traversent la Boule ne la traversent pas en ligne droite, ils doivent être, l'un dans la face du Poêle opposée à la face de la porte, & l'autre dans la face qui retourne d'équerre à droite ou à gauche suivant la disposition du lieu.

Poêles nouveaux pour les Serres.

Cette Boule destinée à admettre & à communiquer au moyen des tuyaux un air étranger, sera placée de manière qu'elle reçoive l'action principale du feu, en laissant entre les parois intérieurs & supérieurs du Poêle un intervalle de deux ou trois pous

Poeles nouvelles pour les Serres.

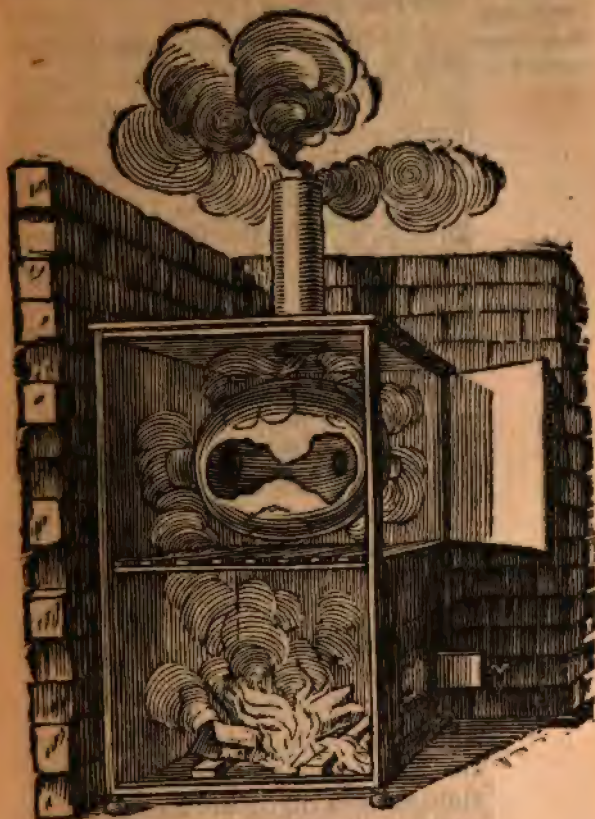
ces au moins pour le passage de la fumée, de telle sorte que la fumée environne ce globe, avant de s'échapper par le tuyau montant.

Il ne faut point que la Boule qui est de terre, ou de fonte pour le plus sûr, ainsi que les tuyaux qui doivent faire corps avec elle, il ne faut pas, dis-je, que cette Boule soit trop grosse, en la faisant ronde; & il faut qu'elle soit presque aplatie dans la moitié supérieure, & ronde en-dessous, & qu'elle soit large à proportion du Poele.

Il est sensible que le volume d'air du foyer du Poele étant diminué par le corps de la Boule qui en occupe une partie, le feu dépensera moins; mais son action contre les parois sera bien augmentée par l'évaporation retardée au moyen de la Boule; & l'effet de la Boule produira encore une chaleur ductible & considérable qui est notre objet.

Ce nouveau Poele est figuré ici pour qu'on en puisse prendre une parfaite intelligence: il est représenté ouvert & la Boule rompue pour faire voir le gros tuyau qui, passant par le

ŒCONOMIQUE, &c. 89
mur , donne dans l'extérieur du bâti-



ment , & le petit , qui étant en angle
droit avec le gros , & traversant pa-

reillement le mur de la Serre y conduit l'air échauffé.

Poeles nouveaux pour les Serres.

Le tuyau large & en forme d'entonnoir ira, comme nous venons de le dire, à travers le mur voisin prendre l'air extérieur au bâtiment, & communiquera par l'intérieur de la Boule au tuyau de côté qui doit, à droite ou à gauche, suivant la disposition, transmettre dans la Serre l'air qui se sera échauffé dans la Boule; des robinets & petits conduits flexibles de fer-blanc peuvent servir à diviser & diriger la chaleur vers les portes ou les fenêtres de la Serre. Le volume d'air extérieur y poussera sans cesse l'air échauffé & dilaté dans la Boule; de sorte que dans les temps où la rigueur du froid extérieur vous oblige d'arrêter soigneusement l'air qui peut se glisser par les joints des portes & des fenêtres, un air nouveau & bien-faisant y parviendra avec d'autant plus de chaleur & de vitesse que le froid sera plus grand. Plus l'air extérieur sera condensé, plus la dilatation dans la Boule & l'impulsion seront grandes; au point même qu'il conviendrait de rompre son action contre un mur: les plantes trop voi-

ÉCONOMIQUE, &c. . 91
fines de l'embouchure en feroient
brûlées.

*Poeles nou-
veaux pour
les Serres.*

Entretenir le feu du Poele dans la
pièce voisine est tout le soin que l'on
doit demander au Jardinier : car le
froid extérieur diminue-t-il , l'air
plus rarefié entrant dans le globe du
Poele y reçoit une moindre dilata-
tion , & par conséquent un moindre
degré de force & de vitesse. Le froid
augmente-t-il , l'action de l'air au-
gmentera à proportion sans qu'il soit
besoin de redoubler le feu du Poele :
l'élasticité de l'air suppléera à l'atten-
tion ordinaire du Jardinier , & épar-
gnera une consommation de bois inu-
tile & dispendieuse.

On a déjà éprouvé ces effets du
feu & de l'air par des canaux placés
dans une cheminée , & qui du dehors
conduisent à travers le foyer un air
qui s'y chauffe promptement , & ré-
pand dans la chambre une chaleur
plus ou moins sensible à proportion
du degré du froid & du feu qui
chauffe la plaque ou l'âtre.

L'espèce de Poele qu'on propose
aujourd'hui est la même Mécanique.
L'effet en doit être beaucoup plus

Poeles nouvelles pour les Serres.

considérable par l'action du feu, qui concentrée & resserrée dans les parois intérieurs du foyer est bien plus forte & moins dispendieuse que celle d'une cheminée ordinaire où l'on brûle communément beaucoup de bois avant de parvenir à échauffer la chambre. On pourroit profiter de cette nouvelle méthode de Poêle, non seulement pour augmenter à peu de frais la chaleur d'une pièce, mais pour y renouveler un air qui quelquefois se trouve infecté de mauvaises odeurs par ceux qui l'occupent.

On pourroit ainsi mettre l'air en mouvement dans les pièces basses, & dans des fonds de calle de vaisseaux, au moyen d'un tuyau supérieur que l'on feroit descendre & passer à travers le foyer. Les Hôpitaux pourroient être soulagés par un air pur qu'attireroit le feu, & par une moindre consommation de bois.

L'Auteur de ce Mémoire que d'autres soins occupent, laisse aux Sçavans à examiner l'idée qu'il présente; il souhaiteroit qu'elle put devenir utile aux Arts & au Public, & réussir pour les autres comme elle a réussi pour lui-même.

*Dissertation sur le Commerce, tirée de
celle du Marquis Belloni, publiée
à Rome en 1750.*

DE tous ceux qui ont traité du Commerce, les uns se sont contentés d'enrichir la République des Lettres d'écrits élégans, les autres ont crû faire beaucoup pour lui en travaillant à applanir les difficultés que les révolutions des Etats apportent à son accroissement; mais aucun d'eux n'a recherché quelle est son essence & cette ame qui lui donne le mouvement & qui régle ses effets indépendamment de l'autorité des Princes & de l'industrie des peuples. Cependant s'il est vrai, comme personne n'en doute, que le Commerce fleurissant dans un Etat en fasse la force & la félicité, & qu'au contraire un Royaume ne soit jamais plus foible que lorsque le commerce y languit; il est évident qu'il est absolument nécessaire de connoître ce qui le fait fleurir ou languir, afin de le gouverner par des moyens dont l'es-

Dissertation sur le Commerce.

Dissertation sur le Commerce.

fet soit assuré, & capables par eux-mêmes de le relever, de le soutenir ou de l'accroître. Quand on ignore la nature du Commerce & sur quels fondemens il est appuyé, on court risque sans cesse de se méprendre dans les mouvemens qu'on lui imprime, & plus les ressorts que l'on emploie pour lui faire prendre une face nouvelle sont composés, moins la face qu'il prend est avantageuse. Il en est en ceci, & l'on peut dire en toute chose, comme dans les Mécaniques où les machines les plus simples sont les plus sûres & les plus estimables. Ainsi avant de rechercher de quelle façon on peut relever le Commerce tombé, l'entretenir en vigueur ou lui donner une force nouvelle, nous ne pouvons nous dispenser d'examiner ce que le Commerce est en lui-même, la place que la monnoie y tient, ce qu'indiquent les changes des monnoies, & quelle doit être la proposition entre l'or & l'argent. Ces quatre points éclaircis nous fourniront des principes de raisonnemens si clairs & si démonstratifs qu'il ne sera pas facile de les contester.

I. Lorsque les hommes furent établis dans les diverses contrées où ils se répandirent après le déluge, ils se trouverent également, par la diversité des productions de la terre, dans l'abondance de certaines choses & dans la disette de plusieurs autres. Pour se procurer tout ce dont ils avoient besoin, ils imaginèrent naturellement d'échanger ce qu'ils avoient de trop contre ce qui leur manquoit, & par ce secours mutuel ils réparèrent, autant qu'il étoit possible, le défaut de fécondité de leur pays. Tel fut le commencement du Commerce. Il ne consista d'abord que dans l'échange des denrées nécessaires à la vie : mais lorsque l'industrie eut mis en usage les productions de la nature dans chaque contrée, la variété qui s'y trouva les fit entrer dans le commerce, ainsi que les grains & les fruits : enfin la nécessité d'avoir des métaux qui ne se trouvent point en tous lieux, & sans la plupart desquels on ne peut cultiver la terre ni faire les ouvrages de l'Art, les fit rechercher avec empressement. Leur valeur intrinsèque & la petitesse de

leur volume facile à transporter , en
Dissertation sur le Commerce.

rendirent le Commerce très-animé , ils devinrent par-là le prix commun de toutes les marchandises , & celui qui put en amasser la plus grande quantité fut estimé le plus riche. Ce ne fut point par aucune erreur que cette idée s'établit parmi les hommes. Les trésors de métaux qu'ils possédoient ne les détachèrent ni de l'Agriculture ni des Arts , puisqu'ils ne les pouvoient acquérir qu'avec les richesses naturelles qu'ils tiroient de leurs fonds par leur travail & leur industrie ; mais ces trésors les mettoient en état de se fournir sur le champ & en tout temps , non-seulement du nécessaire s'il venoit à leur manquer , mais encore de l'utile & de l'agréable.

Entre les métaux l'or & l'argent obtinrent la préférence par leur propre perfection , leur beauté & leur rareté , & ils devinrent bien-tôt le prix commun des autres métaux , comme ils l'étoient déjà des denrées & des marchandises de fabrique. Si l'opulence fut d'en posséder beaucoup , la preuve la plus incontestable que l'on

l'on en pût donner fut de les employer en ornemens, soit pour se parer, soit pour décorer son logis, parce que cette magnificence annonçoit combien on en devoit avoir pour fournir à tous les besoins possibles, lorsque l'on se privoit volontairement de l'avantage qu'auroit produit dans le Commerce la quantité que l'on paroïssoit en dissiper.

Dissertation sur le Commerce.

Pour amasser de grands trésors les hommes n'avoient alors que deux moyens, celui de vendre beaucoup & celui d'acheter peu, c'est-à-dire, de vendre plus que l'on n'achetoit. On n'avoit à vendre qu'autant qu'on nourrissoit du bétail, qu'on recueilloit une grande quantité de fruits de la terre, & que l'on fabriquoit d'étoffes ou d'autres ouvrages. On ne se mettoit dans le cas d'acheter peu que lorsque l'on sçavoit tirer de son fond le meilleur parti possible, qu'on se bornoit à ses productions sans leur préférer les étrangères, & que l'on ne tiroit du dehors pour les ouvrages nécessaires, que des matières crues que le pays ne fournissoit point, afin de les fabriquer ensuite.

Mars 1751.

N° 5

Dissertation sur le Commerce.

te, & de gagner soi-même la façon. Lorsque le Commerce se faisoit par échange d'espèce contre espèce, l'avantage étoit égal, parce qu'aucune des parties commerçantes n'osoit acheter au-delà de ses besoins, de peur que ce qu'elle auroit pris de trop ne vint à dépérir avec le temps, & à lui causer de la perte où elle auroit compté trouver du profit. Ainsi le Commerce étoit toujours dans un parfait équilibre. Mais lorsque les métaux, & sur-tout l'or & l'argent, furent entrés dans le trafic, comme on ne risquoit rien à garder ces matières, celui qui eut le plus à vendre devint le plus riche, & celui qui eut le plus à acheter se trouva le plus pauvre. On reconnut alors que le Commerce doit être considéré sous deux faces, ou comme portant au-dehors les marchandises du pays, & en ce cas il est *actif*; ou comme faisant venir dans le pays les marchandises du dehors, & en ce cas il est *passif*. Il est aisé de comprendre que le Commerce actif fait venir l'or & l'argent, & que le passif les emporte. Cette différence fut entièrement sen-

able lorsque les hommes eurent imaginé les premières monnoyes.

Disserta-

II. L'or & l'argent étant devenus le prix commun des marchandises & relatif entre elles, on se trouva em-

tion sur le Commerce.

barrassé pour connoître le degré de leur pureté & leur poids ; il falloit sans cesse les essayer , sans cesse avoir la balance à la main. On pensa donc à couper les deux métaux en pièces toutes semblables pour le poids & la valeur intrinsèque ; & pour marquer la confiance que l'on y devoit avoir, on les frappa de la même empreinte. Cet usage fut trouvé si commode , que dans la suite on l'étendit en faisant des pièces de monnoie de différens poids , & par conséquent de différente valeur. Mais comme ces matières dans leur plus petit volume étoient encore par elles-mêmes trop précieuses pour être données en échange sans retour pour de petites quantités de certaines denrées & marchandises , on leur substitua de moindres métaux dont on fit de petites pièces de différente valeur , qui fournirent à tous les besoins du plus petit Commerce,

Dissertation sur le Commerce.

C'est ainsi que la monnoie a pris dans le Commerce la place des denrées ou marchandises que l'on donnoit en échange de celles dont on avoit besoin. On doit donc observer, comme un principe fondamental dans le Commerce, que la monnoie représente toutes les espèces de marchandises que l'on pourroit donner en retour de celles dont on se fournit, n'étant elle-même qu'une matière donnée en échange pour une autre.

Dans les premiers temps la monnoie n'avoit cours, par rapport à son poids, que selon sa valeur intrinsèque. Dans la suite, lorsque les Empires se furent formés, & que les Princes donnerent à leur monnoie une forme plus régulière & plus commode, ils augmentèrent cette valeur de ce que la fabrique leur en coutoit. Pendant un grand nombre de siècles, ils ne sont point sortis de ce plan également sage & équitable; mais depuis environ deux cens ans plusieurs Souverains ont augmenté cette valeur selon qu'ils l'ont jugé à propos, de sorte qu'aujourd'hui il

Il faut faire une distinction considéra-
ble dans la valeur des monnoies en
les considérant ou selon ce qu'elles
valent en elles-mêmes par leur pu-
reté & leur poids, ou selon le prix
qu'y met le Prince; ce qui fait une
valeur intrinsèque & une valeur ex-
trinsèque.

La monnoie n'étant dans le Com-
merce qu'une matière changée con-
tre une autre, on doit être persuadé
que, sans considérer sa valeur ex-
trinsèque & arbitraire, le Commer-
ce ne s'arrête qu'à la valeur réelle &
intrinsèque, & c'est en cela qu'il
échappe à l'autorité du Souverain;
car il n'est aucun Prince, quelque
puissant qu'il soit, qui doublant la
valeur de la monnoie, puisse empê-
cher les marchandises de doubler de
prix.

En effet les matières que l'on chan-
ge dans le Commerce ont un prix ré-
glé par leur propre nature, & qui ne
peut varier que selon leur abondance
ou leur rareté. Avant la découverte
des Indes Orientales & Occidentales
une once d'argent équivaloit à une
certaine quantité de marchandises;

Dissertation sur le Commerce.

au-dessous du prix desquelles cette once est tombée depuis que de ces riches pays on a rapporté en Europe de si prodigieuses quantités d'or & d'argent. Si tout ce que l'on en a rapporté fût resté parmi nous, il est certain que le prix de toutes choses feroit infiniment plus augmenté : mais le Commerce que l'Europe fait avec les Indes Orientales absorbe une partie des trésors que l'Amérique ne discontinue point de fournir.

III. Il est indispensable dans le Commerce de faire de part & d'autre les frais du transport des marchandises, & l'argent qui en est une, ou qui les représente, est sujet à la même loi. Longtemps il a fallu le transporter en espèces (quelquefois même encore on est obligé de le faire) mais les correspondances que les Marchands ont établies entre eux épargnent presque toujours cette peine, garantissent des dangers que de semblables convois courent sur les routes, & diminuent la dépense. Car on se persuadera facilement que quoique par les lettres de change le transport de l'argent ne soit que simulé, comme il a tout l'es-

fer du transport réel, il est naturel que, du moins dans de certains cas, il coute quelque chose & assujétisse à quelques frais. Ce sont ces frais qui forment le droit de change qui se leve pour les sommes d'argent transportées par lettres, lequel est plus ou moins fort selon la distance des lieux & l'état du Commerce entre la ville où l'argent est livré & celle où il doit être rendu. C'est en quoi l'argent a encore le même sort que les autres marchandises.

Dissertation sur le Commerce.

En effet lorsque deux villes en liaison de Commerce ont chacune envoyé autant de marchandises qu'elles en ont reçu, il est évident qu'elles n'ont ni retour ni transport d'argent à faire, leur Commerce est dans un parfait équilibre, & le change est au pair, c'est-à-dire, qu'il ne coute rien, & que la somme comptée dans l'une est rendue ou remplacée dans l'autre sans aucun frais. Mais si leur Commerce est inégal, comme il est naturel que celle qui a plus reçu qu'elle n'a envoyé, & qui par conséquent se trouve redevable à l'autre

tre , lui fasse toucher en deniers comptans & à ses propres frais ce dont elle est en reste avec elle , ce qu'il lui en coute pour faire cette remise s'appelle *Change* : mais ce change varie selon la grandeur ou la modicité de la dette. Le change est bas s'il est peu dû , il est haut s'il est dû beaucoup. Pour prendre de cette variation quelque idée , il convient de se représenter que les Banquiers font pour l'argent ce que les Voituriers font pour les autres marchandises. Si la quantité ordinaire des marchandises à transporter diminue , le prix des voitures baisse , il hausse si cette quantité augmente. La même chose arrive pour le transport de l'argent : moins une ville a à remettre , moins il lui en coute , le change alors est bas & s'approche du pair ; plus elle doit plus elle a à remettre , plus alors le change est haut , & s'éloigne du pair.

Ainsi le change indique à coup sûr l'état du commerce d'une ville relativement à une autre. Lorsqu'il tourne à son profit c'est une preuve que

son Commerce actif l'emporte sur le passif; lorsqu'il lui est défavorable on peut s'assurer que son Commerce passif est plus fort que l'actif; & si cette ville n'a d'un autre côté un Commerce plus avantageux, elle ne peut éviter une ruine prochaine, ou éloignée proportionnellement au désavantage du change.

Dissertation sur le Commerce.

Ce que nous disons de deux villes doit se dire de deux Etats. Le seul examen de la valeur des changes suffit donc à un Prince pour connoître ce que son Commerce perd ou gagne avec ses voisins, & est pour lui une règle infaillible de conduite dans les vûes œconomiques.

IV. Mais nous supposons que le Prince n'altère point la proportion qui se trouve naturellement établie entre l'or & l'argent. Cette proportion consiste dans la valeur d'un de ces métaux, eu égard à l'autre. Dès les premiers temps qu'ils furent introduits dans le Commerce la grande perfection intrinsèque de l'or & sa rareté firent que l'once en fut estimée autant que douze onces d'ar-

Dissertation sur le Commerce.

gent ou environ , & cette proportion a subsisté sans altération jusqu'à la découverte de l'Amerique. Alors la prodigieuse quantité d'argent qui sortit tout à coup du nouveau monde , diminua son prix , & il en fallut depuis quinze onces pour payer une once d'or. Comme l'Amerique n'a point encore discontinué d'en fournir en abondance , cette proportion se soutient parmi nous & ne peut changer que par une rareté d'argent qui surviendrait ou une surabondance d'or , comme il arrive dans les Indes Orientales & à la Chine , où il ne faut que dix parties d'argent pour avoir une partie d'or , l'une des raisons pour lesquelles l'Europe y porte frequemment de l'argent.

Ainsi il est aisé de comprendre que le prix de l'or & de l'argent comparés entre eux ne dépend en aucune façon de la volonté d'un Souverain , & qu'il ne peut y toucher sans déranger l'ordre naturel des choses , ce qui ne se fait jamais à profit ; car l'espèce qu'il portera trop haut lui

restera seule , & l'autre , quelque précaution qu'il prenne , s'écoulera infailiblement de ses Etats : où cependant toutes deux sont également nécessaires. Il ne retire pas un plus grand avantage lorsqu'il porte trop haut , quoique proportionnellement , la valeur intrinsèque de sa monnoie. Car s'il n'augmente point les impositions sur son peuple , il se verra en peu de temps surchargé dans les dépenses journalieres par la cherté des denrées & des marchandises dont le prix hauffera , parce que dans ce cas il rendra à son peuple une plus grande quantité d'or & d'argent en nature , proportion gardée , qu'il n'en retirera : & s'il augmente les impositions , il en levera sur son peuple une plus grande qu'il ne lui en rendra dans les pensions , gages & appointemens qu'il donne aux uns & aux autres ; ce qui tournera à la charge du peuple , qui sera insensiblement depouillé par son propre Souverain , sans compter ce qui d'autre part lui sera enlevé par la hauteur du change dans le Commerce extérieur.

Dissertation sur le Commerce.

Dissertation sur le Commerce.

En diminuant la valeur des espèces le Prince rencontreroit de semblables inconvéniens. Le prix des denrées qui baisseroit mettroit le peuple hors d'état de payer les impositions, & le Prince lui-même donneroit dans les pensions, gages & appointemens un plus grand poids d'or & d'argent qu'à proportion il n'en pourroit recevoir. D'ailleurs le Commerce extérieur deviendrait tout à coup passif, parce que l'Etranger ne s'accoutumeroit pas facilement à apporter une plus grande quantité d'espèces qu'à l'ordinaire, la proportion entre l'argent & le prix des marchandises ne s'établissant pas aussi vite que la différence de la valeur des espèces qui s'opère d'un jour à l'autre par la seule volonté du Souverain. Nous ne parlerons point des monnoies rabaisées au-dessous de leur valeur intrinsèque, quoique nous ayons appris que quelquefois cela se soit pratiqué. C'est le moyen le plus court que l'on puisse imaginer pour ruiner un Etat & rendre son Commerce purement passif.

Il est donc de la plus grande impor-

tance, tant pour le Prince que pour ses Sujets, de maintenir l'or & l'argent dans une juste proportion, & de ne point augmenter la valeur des monnoies ni la varier arbitrairement sans prendre en même temps les plus sages précautions. La raison fondamentale de ces maximes est que les richesses d'un Etat sont communes entre le Peuple & le Souverain, dont la liaison à cet égard est si intime, que l'un ne peut subsister sans l'autre. Il est inutile d'entrer dans un raisonnement politique pour justifier cette vérité. On peut consulter l'Histoire, & elle fera voir par le recit des événemens que lorsqu'un Prince a cru son intérêt différent de celui de son peuple, il a pris de si fausses mesures qu'il a trouvé sa ruine dans celle de ses Sujets; & que lorsque le peuple a séparé son intérêt de l'intérêt du Prince, comme l'intérêt de l'Etat, il est tombé dans une confusion qui a toujours été fatale à l'un & à l'autre. Mais en reconnoissant cette vérité pour un principe inviolable, elle nous fournira des lumières sûres à la faveur des-

Dissertation sur le Commerce.

*Dissertation
sur le
Commerce.*

quelles nous découvrirons sans peine les moyens que l'on peut mettre en usage avec le plus de succès pour faire fleurir le Commerce, ce qui est le point que nous nous sommes proposés d'éclaircir dans cette Dissertation.

Comme la sagesse d'un Prince n'éclate point tant en conservant un Etat qu'il a trouvé dans sa force, qu'en le relevant lorsqu'il est foible & tombé, nous choisirons ce dernier cas préférablement au premier pour nous servir d'exemple. Supposons donc un Etat entièrement épuisé d'hommes & d'argent par une guerre malheureuse, dont la plupart des terres sont incultes, où il ne se trouve en quelque façon aucunes manufactures, & qui dans la paix dont il commence à jouir ne fait avec l'Etranger qu'un Commerce passif, c'est-à-dire, que n'ayant ni denrées ni marchandises à envoyer au-dehors, il est au contraire dans la nécessité d'en faire venir. Quelle conduite doit tenir le Souverain pour mettre son peuple dans la situation florissante d'un Commerce actif ?

Ainsi qu'un homme dont les affaires sont dérangées & qui veut les rétablir, se retire chez lui pour examiner le bien qui lui reste, le gouverne lui-même, & fait usage de ses talens & de ses lumières pour en tirer un plus gros revenu : de même ce Prince doit d'abord s'appliquer sérieusement à connoître l'état de ses finances, quels sont les fonds qui les produisent, quelles dépenses les emportent, & par quelles & combien de mains elles passent avant de parvenir jusqu'à lui. Ensuite il s'informera en détail des marchandises qui entrent dans ses Terres & de celles qui en sortent. Il distinguera les nécessaires & utiles de celles dont on peut se passer, & il chargera de gros droits l'entrée de ces dernières, afin d'en dégouter ses peuples & de diminuer le Commerce passif de son Etat. A l'égard de celles qui sortent, car il est impossible de supposer qu'il n'en sorte absolument aucunes, il examinera celles qui sont les plus nécessaires à ses voisins & celles dont ils peuvent se passer. Il continuera de lever les mêmes droits sur les pre-

Dissertation sur le Commerce.

*Disserta-
tion sur le
Commerce.*

mières, & il adoucira considérable-
ment, s'il ne peut les supprimer tout-
à-fait, ses droits sur les secondes,
afin que l'Etranger attiré par la mo-
dicité du prix vienne les chercher en
plus grande quantité, se fasse de leur
usage une forte habitude, & qu'il ne
lui vienne point dans l'esprit d'ap-
prendre à s'en passer.

Ces premières dispositions étant
ainsi faites, le Prince se rappellera
deux verités de fait; l'une qu'il n'est
point de terrain dont on ne puisse ti-
rer quelque parti; l'autre, qu'il n'est
point d'hommes que l'on ne puisse
appliquer à quelque espèce de tra-
vail: sur ce fondement il examinera
la nature du terrain de chacune de
ses Provinces, & les Arts que l'on y
exerce. Il animera la culture de la
terre en facilitant la consommation,
& il facilitera la consommation en
augmentant le debit par la commo-
dité des transports. Cette commodité
de transport consiste à affranchir de
péages & de toute gêne les marchan-
dises qui passent d'une Province dans
une autre, à rendre autant qu'il est
possible les rivières navigables, & à

les faire communiquer entre elles : il observera encore de peu charger, ou même d'affranchir de tous droits les fruits de la terre que l'Etranger ne peut mettre en œuvre, & qu'il n'enleve que pour sa subsistance. Par ce moyen, dans l'intérieur de son Etat les Provinces s'entr'aideront, & au-dehors le Commerce actif commencera à prendre vigueur.

Dissertation sur le Commerce.

Quant aux Arts que ses peuples exercent, il ne négligera rien pour les perfectionner, & il ne craindra point de prodiguer l'argent pour attirer chez lui du dehors des ouvriers habiles qui instruiront ses Sujets & leur apprendront à fabriquer des ouvrages égaux pour le moins en bonté & beauté à ceux que jusqu'alors on avoit tirés de l'Etranger. Ainsi le Commerce passif sera considérablement diminué. Le Prince ne s'en tiendra pas là. Il s'étudiera à introduire de nouveaux Arts, dont les matières se trouvent naturellement dans son pays, ou qui puissent y être naturalisées, afin que la prospérité de ses manufactures ne dépende point de la

Dissertation sur le Commerce.

bonne ou mauvaise volonté de ses voisins , qui défendant la sortie de leurs matières crues feroient tout-à-coup tomber ses établissemens : mais comme cet article engage dans de grandes dépenses , sur-tout lorsqu'on le veut pousser avec une certaine vivacité , & que le Souverain d'un Etat tel que nous l'avons supposé ne pourroit y fournir , il engagera par des graces & des honneurs les Seigneurs de la Cour & ses plus riches Sujets à faire eux-mêmes la plûpart de ces avances , & il ne doit point douter qu'ils ne répondent à ses desirs. Depuis plus de trente ans les Seigneurs en Espagne se sont piqués d'une noble émulation pour établir des manufactures , & leur donner , avec le temps , de nouveaux degrés de perfection. Lorsque les Arts auront pris racine & se seront affermis , le Prince pourra charger de droits les marchandises étrangères ou les défendre tout-à-fait , selon que les circonstances où il se trouvera avec ses voisins lui conseilleront de le faire.

Ce n'est pas une chose indifférente que le choix des lieux où l'on établit les manufactures. Pour peu qu'un Etat soit étendu , quelque fertile & peuplé qu'il soit , il s'y trouve épars plusieurs cantons dont la sterilité peut à peine fournir une maigre nourriture à un petit nombre d'habitans. Ces endroits disgraciés de la nature doivent sans cesse attirer l'attention du Souverain , & c'est le chef-d'œuvre de la Politique de surmonter l'ingratitude d'un terrain qui seroit abandonné comme inutile & onereux par un gouvernement ordinaire. Il convient donc d'établir les manufactures en ces cantons préféralement à d'autres , afin de les rendre peuplés , vivans & commerçans , & que dans toutes les parties de l'Etat la circulation étant à peu près égale , elles se soutiennent mutuellement & composent un tout d'autant plus vigoureux que leurs forces réunies agissant de concert feront un plus grand effort de quelque côté qu'il soit nécessaire de les porter. Pour cet effet on rendra navigables les rivières de ces

Dissertation sur le Commerce.

lieux presque deserts , & l'on appliquera les chemins , de peur que la difficulté & les frais du transport des matières & des marchandises ne donnent aux ouvrages que l'on y fabriquera une cherté qui les feroit rejeter du Commerce & en empêcheroit la consommation.

Si la sécheresse & l'apreté des lieux n'est susceptible d'aucune amélioration , si l'on n'en peut tirer aucunes matières crues , ni y préparer celles des Provinces voisines avant de les employer dans les Fabriques , ce qui seul suffiroit pour donner quelque valeur au pays , le Prince fera exactement visiter cette terre extraordinaire par des personnes versées dans la connoissance des mines. Il est à présumer qu'en fouillant les entrailles de la terre on y trouvera des richesses plus grandes que celles que sa surface refuse. Nous ne parlons point des mines d'or & d'argent. Dans quelque estime qu'elles soient , nous regardons comme peu de chose l'avantage d'en posséder , si les Arts manquent dans un pays ; car alors

Les matières ne font plus que traverser rapidement l'Etat pour passer chez l'Etranger , & faire venir en échange les marchandises dont on a besoin ; ce qui est l'effet du Commerce passif , & le cas où se trouve l'Amérique Espagnole , qui continuellement est dans la disette des choses nécessaires & utiles , dont abondent plusieurs Royaumes de l'Europe qui n'ont aucunes mines de ces précieux métaux.

Dissertation sur le Commerce.

Mais nous entendons parler de mines de cuivre , de plomb , d'étain , de fer , & d'une infinité de minéraux , qui tous nécessaires & utiles , favorisent les Arts que sans eux on ne peut exercer. La découverte de semblables mines fera dès le premier moment le bien le plus sensible , en ce qu'on ne sera pas obligé de faire venir du dehors ce qu'elles produisent , & que le prix de ces matières baissera considérablement : les ouvrages ne seront plus si chers , & la consommation en sera plus grande. Ainsi le Commerce passif tombera ; & le Commerce actif prendra le des-

Dissertation sur le Commerce.

fus : avantage perdu dans l'Etat que nous avons supposé , & qu'il s'agissoit de recouvrer.

Pour le rendre à jamais solide & durable il ne restera plus au Souverain que d'établir des Conseils sur ces différens Chefs , comme sur les mines , sur les manufactures de toile , d'étoffes de laine , de celles de soie , & ainsi du reste ; & de composer ces Conseils de personnes de capacité & d'expérience , afin que les lumières sûres & de détail apportées par les uns soient mises en œuvre par les autres , & que le haut rang de ceux qu'on fera présider à ces Assemblées apprenne enfin au peuple que ses occupations , quelles qu'elles soient , ne sont rien moins que des-honorantes , lorsqu'exercées avec intelligence & probité elles tendent directement au bien commun & à la gloire de la Patrie.

Tels sont les moyens qui nous paroissent les plus simples & les plus efficaces pour rendre à un Etat l'éclat , la force & la richesse que les malheurs des temps précédens lui

queroient enlevé. Sans remuer les finances, sans se livrer à des systèmes souvent dangereux, la route que nous traçons conduit sûrement les peuples à des richesses solides & proportionnées à leurs conditions différentes. Le Prince qui commande à une multitude infinie & toujours agissante, retire bientôt avec usure l'intérêt des sommes dont il s'est privé pendant quelque temps, & de celles qu'il a déboursées : car il faut qu'il fasse des avances à ses Sujets, comme un Laboureur en fait pour la terre sur laquelle il se propose de recueillir une ample moisson. C'est ainsi que Henry VII Roi d'Angleterre établit les Arts & les manufactures dans son Royaume ; il en fit lui-même les dépenses, & n'hésita point à fournir aux ouvriers de quoi subsister. Nous pouvons aujourd'hui juger sainement de la conduite de ce Prince.

*Dissertation
sur la
Commerce*

Il ne nous reste plus qu'une observation à faire sur la circulation des espèces, aussi nécessaires dans l'Etat que celle du sang dans le corps hu-

*Disserta-
tion sur le
Commerce.*

main. On ne doit pas s'imaginer que cette circulation dépende de l'abondance des espèces, mais de la vivacité du Commerce, qui est elle-même produite par la prompte consommation des denrées & des marchandises. Car un Etat pourroit regorger d'or & d'argent sans qu'il y eût aucune circulation, les espèces étant amoncelées chez les riches, le Commerce languissant & le peuple sans occupation. Mais lorsque l'on a trouvé le moyen d'occuper le peuple, il consomme, il use; le Commerce de toute espèce s'anime, & l'argent passe sans cesse d'une main dans l'autre: ce qui nous découvre une grande vérité, c'est que l'argent travaille infiniment, & se multiplie prodigieusement entre les mains du peuple; & que si l'on considère les différentes conditions, on remarquera que plus elles sont élevées, moins l'argent y rend de profit, & que plus elles sont basses, plus l'argent y rapporte. En effet les personnes du premier rang ne retiennent que trois ou tout au plus quatre
pour

pour cent de leurs deniers qu'elles placent en fonds de terre, & le menu peuple, sur-tout dans les grandes villes, gagne ordinairement vingt & trente pour cent dans la journée. Il est donc d'une extrême conséquence de faire passer l'argent entre les mains du peuple, & l'unique moyen que l'on en ait est de faciliter la consommation. Les obstacles qu'elle peut rencontrer n'étant point de notre sujet, nous nous dispenserons d'en parler, & nous terminerons notre Discours en concluant que le grand art pour faire prospérer le Commerce est de le ramener à la simplicité de la nature.

Dissertation sur le Commerce.

Mémoire instructif sur l'état des Fonds publics en Angleterre.

Fonds publics en Angleterre.

LEs Fonds publics en Angleterre ne sont autre chose que les dettes que le Gouvernement a contractées, tant avec les propres Sujets du Royaume, qu'avec divers pays étrangers.

On croit communément que les Hollandois, les Suisses, les Allemands, & autres peuples sont créanciers du Gouvernement pour environ le quart de toute la dette nationale, qui en 1747 alloit à environ soixante-quinze millions sterling, & dans le temps présent passe les quatre-vingts millions de livres sterling; dette énorme, qui évaluée sur le pied de l'argent de France, fait environ dix-huit cens millions, & qui auroit pû affoiblir le crédit de la Nation, si la confiance publique n'avoit pas été plus grande que les dangers auxquels ce même credit a été exposé en diverses rencontres.

Comme toute cette dette est re-

connue par le Parlement, & que l'on a soin de payer régulièrement les intérêts tous les six mois, sans aucune réduction ni taxe, la confiance se soutient, & il n'y a guères de particulier qui ne préfère de placer son argent sur la dette nationale plutôt que d'acheter des terres & des maisons qui sont sujettes à des taxes plus ou moins grandes, suivant que les besoins de l'Etat sont plus ou moins grands.

Fonds publics en Angleterre.

Une autre raison qui fait que l'on préfère de s'engager dans les Fonds publics, plutôt que de prendre des hypothèques sur des terres & sur des maisons, c'est que quand on a des Fonds publics, on peut faire de l'argent à tout moment au prix courant de la Place, sans aucuns frais & sans autre formalité que celle d'un simple transport, qu'on appelle en Angleterre *Transfer* : au lieu que lorsque l'on a des hypothèques sur des terres ou sur des maisons, il se passe beaucoup de temps, & souvent on est obligé d'essuyer des procès, avant qu'on puisse recevoir son argent ; de là vient que toute sorte de

Fonds publics en Angleterre.

personnes, les grands Seigneurs du Royaume, de même que les Marchands & Artisans, ont des sommes considérables sur ces Fonds.

On croit que l'or & l'argent monnoyés au coin d'Angleterre, ne vont qu'à douze ou treize millions de livres sterling; mais quand on supposeroit qu'ils vont à quinze millions, c'est toujours une disproportion si considérable, que cette somme comparée à la dette nationale n'en fait pas la cinquième partie.

Il y a outre cela en Angleterre pour environ deux cens cinquante ou trois cens mille livres sterling d'une autre monnoie étrangère, qui a un cours certain dans toute la Grande Bretagne; cette monnoie est celle de Portugal, qui est toute en pièces d'or de différentes valeurs, mais dont le prix de chaque pièce ne varie point, & il est connu des grands & des petits, tout de même que celui de l'argent monnoyé en Angleterre.

Cet or de Portugal est néanmoins une monnoie qui n'a cours que dans le commerce de vente ou d'achat de marchandises seulement; les Ban-

quiers & les Juifs font passer à l'étranger, soit en Hollande ou ailleurs, toutes les pièces d'or de Portugal, qui sont de poids, ce qui fait qu'il ne reste dans le Royaume de ces pièces d'or, que celles qui sont légères de deux, trois à quatre pour cent au-dessous de la valeur ordinaire; de là vient aussi que cette sorte de monnoie ne peut être valablement offerte en paiement de lettres de change, ni pour faire des offres en Justice; car dans l'un & l'autre cas, il faut nécessairement avoir de la monnoie du Royaume, c'est-à-dire, des guinées ou des écus qu'on appelle *Couronnes*.

Fonds publics en Angleterre.

Ce sont ces quinze millions sterling d'espèces, avec les billets de Banque, dont on parlera bien-tôt, qui donnent le branle & le mouvement à toute la dette nationale; car dès qu'on a des Fonds publics, on trouve toujours à les vendre au cours de la Place, pour quelque somme que ce soit, contre de l'argent comptant, avec cette différence seulement, qu'au cas que la somme soit un peu forte, comme de vingt-cinq, trente,

Fonds pu-
blics en An-
gleterre.

cinquante ou cent mille livres sterling, alors le prix des Fonds baisse de quelque chose, comme d'un quart, d'un demi, & quelquefois d'un pour cent.

Mais quoique l'espèce d'or de tout le Royaume ne soit tout-au-plus que de quinze millions de livres sterling, ainsi qu'on l'a déjà observé, il arrive pourtant que ces quinze millions se multiplient en quelque manière à l'infini par l'habitude de toutes sortes de personnes qui ne veulent ni manier ni toucher de l'argent, si ce n'est précisément pour les besoins domestiques & les menues dépenses; car pour tout le reste, on laisse son argent à la Banque, ou chez des Banquiers, jusqu'à ce qu'on ait besoin de faire quelque gros paiement.

La Banque de même que les Banquiers, tiennent la Caisse de chaque particulier *gratis*, & chaque particulier aime mieux avoir son argent hors de chez lui, que de le garder; les raisons principales qu'on donne pour en user ainsi sont 1°. Qu'un homme qui a une somme d'argent

un peu confiderable chez lui est en danger d'être volé ou égorgé, les maisons étant généralement bâties à la légère & de brique, & les voleurs pouvant aisément les démolir, ou faire de grands trous pour y entrer; 2°. Ces maisons sont fort chargées de bois, & par conséquent sujettes à être consumées en peu de temps par les flammes, au lieu que la Banque & les Banquiers ont des caves souterraines & des méthodes sûres pour garantir du feu les dépôts qu'ils ont chez eux; de sorte que la confiance qu'on a sur la Banque, & sur les Banquiers, est telle, que quand un grand Seigneur s'en va à la campagne, il laisse à la Banque, ou chez son Banquier, non-seulement tout l'argent comptant dont il n'a pas besoin, mais aussi des coffres pleins de vaisselle d'argent, les diamans, les bijoux, les titres même des terres & des maisons, &c. La Banque & les Banquiers s'en chargent gratis.

Fonds publics en Angleterre.

Il est permis à la Banque de faire des Billets payables à vue aux Porteurs, la quantité qu'elle en a dans

*Fonds pu-
blics en An-
gleterre.*

le Public, se monte à des sommes considérables : on voit de ces Billets de Banque, principalement ceux de cinquante, de cent ou de deux cents livres sterling, rouler de mains en mains des années entières, sans que personne s'avise d'en aller demander l'argent, parce qu'on est sûr de l'avoir au moment qu'on le souhaite ; il est pourtant vrai que dans certains cas, la Banque n'a pas été aussi exacte à faire ses payemens en or & en gros argent, & n'a payé qu'en argent menu, & pour de petites sommes seulement.

Les Banquiers font aussi leurs Billets payables à vûe aux Porteurs, mais leurs Billets ne demeurent dans le Public, qu'une, deux, trois ou tout au plus quatre semaines ; cependant ces Billets ne laissent pas de multiplier les espèces réelles, ou du moins d'en tenir lieu par une circulation continuelle que les Banquiers font de ces Billets entr'eux, de même qu'entre Marchands, lesquels trouvant chez les Banquiers beaucoup plus de facilités qu'ils n'en trouvent à la Banque, se prêtent

volontiers à contribuer à la circulation de ces Billets de Banquiers.

Pour avoir un compte ouvert à la Banque, il faut y porter de l'argent ou de l'or monnoyé dans le Royaume, ou des Billets de la Banque même. Elle ne reçoit absolument de qui que ce soit ni l'or de Portugal, ni aucune espèce étrangère.

Fonds publics en Angleterre.

Il en est autrement avec les Banquiers, quiconque tient sa caisse chez eux, peut y porter son or de Portugal, dont il est crédité sur le champ au pied que chaque espèce d'or vaut dans le Public; & le moment d'après, s'il a besoin de payer une lettre de change, qui ne peut être payée qu'en guinées d'or, ou en écus d'argent, les Banquiers font le paiement sans la moindre difficulté, quoiqu'ils n'ayent reçu que de l'or de Portugal un moment auparavant.

Les trois grandes Compagnies en Angleterre sont, la Banque, la Compagnie des Indes Orientales & la Compagnie du Sud. Il y a outre cela plusieurs autres petites Compagnies, comme le *Million - Banck*; *l'Équivalent*, la *Royale Assurance*,

*Fonds pu-
blics en An-
gleterre.*

London-Assurance, &c. Toutes ces petites Compagnies ne méritent pas qu'on s'y arrête, parce qu'il y a peu de gens qui connoissent le fonds de chacune; mais il est certain que leurs capitaux, de même que ceux des trois grandes Compagnies, ne sont autres choses que des dettes qu'elles ont à répéter sur le Gouvernement.

Ce que le Gouvernement devoit aux grandes & petites Compagnies, & ce qu'il devoit d'ailleurs en annuités de quatre & de trois pour cent d'intérêt, se montoit avant la guerre avec l'Espagne à environ quarante-huit millions de livres sterling, depuis la guerre avec l'Espagne & ensuite avec la France, la dette nationale étoit augmentée en 1747 jusqu'à environ soixante quinze millions de livres sterling en dettes déjà reconnues par le Parlement, sans compter quelques millions dûs à la Marine, à la Guerre, à la Liste civile, car depuis ce temps-là, par les comptes présentés au Parlement, il s'est trouvé que la dette nationale alloit au-delà de quatre-vingts millions de livres sterling.

Le Gouvernement paye l'intérêt de toutes ces sommes sur le pied de *Fonds publics en Angleterre.*
 quatre pour cent , à l'exception seulement de quatre ou cinq millions st. d'annuités , pour lesquels il ne paye que trois pour cent : ainsi mettant à soixante-quinze millions de livres sterling la dette qui porte quatre pour cent d'intérêt , il se trouve que ce que le Gouvernement paye par an d'intérêt pour ces soixante-quinze millions de livres sterling , monte à trois millions de livres sterling. Si l'on y ajoute les cinq millions de livres sterling dont il ne paye que trois pour cent d'intérêt , lequel se monte à cent cinquante mille livres sterling , la somme totale que le Gouvernement paye chaque année , va à trois millions cent cinquante mille livres sterling.

Ces intérêts sont payés régulièrement de six mois en six mois , & de là vient principalement le crédit & la confiance sur ces Fonds publics qui se soutiennent toujours avec beaucoup de réputation.

Si les trois millions cent cinquante mille livres st. d'intérêts étoient tous

*Fonds pu-
blics en An-
glettre.*

payés aux Sujets du Royaume, cet argent demeureroit parmi les Sujets & circuleroit dans le Commerce.

Mais comme le quart de la dette appartient à des Etrangers, il faut qu'il sorte tous les ans, ou en argent, ou en effets, environ huit cens mille livres sterling pour payer les intérêts dûs aux Etrangers, aussi voit-on tous les six mois, lorsqu'il s'agit de remettre à l'Etranger environ quatre cens mille livres sterling, une grande altération dans les Changes.

Ce qu'on appelle Banque-Stock : (*Stock* signifie Fond) c'est proprement toute la dette, ou le capital que le Gouvernement doit à la Banque, & ce *Stock* est divisé en petites portions, afin que chaque Particulier puisse y prendre part, à mesure qu'il a de l'argent dont il peut se passer.

La Banque est dirigée par un Gouverneur, un Sous-Gouverneur, & vingt-quatre Directeurs ; de ceux-ci il en sort huit tous les ans pour faire place à huit autres, & tant les Gouverneurs que les Directeurs sont

tous des Négocians du premier ordre. Pour pouvoir être élu Gouverneur & Sous-Gouverneur, il faut avoir cinq mille livres sterling d'ancien *Stock*, qu'il ne lui est pas permis de vendre tant qu'il est en charge ; car s'il le vendoit, il seroit dégradé dans le moment, & on en éliroit un autre à sa place. Pour être élu Directeur, il ne faut que trois mille livres sterling d'ancien capital, qu'il faut pareillement garder tant qu'on veut demeurer en charge ; il n'arrive jamais qu'aucun Gouverneur ni Directeur vende son *Stock*, parce qu'au bout d'un an il rentre dans la Direction.

Fonds publics en Angleterre.

Le prix de ce *Stock* varie de quelque chose, suivant qu'il y a plus ou moins de vendeurs ou d'acheteurs ; mais dès que les affaires d'Etat ont belle ou mauvaise apparence, la hausse & la baisse sont sensibles.

Tous les autres petits Fonds haussent ou baissent dans une exacte proportion avec les trois grands Fonds.

Ainsi pour avoir mille livres sterling de l'ancien *Stock* de la Banque,

en le supposant à cent quarante-six **Fonds pu-**
blics en An- il faut payer en argent effectif qua-
leterre. torze cens soixante livres sterling.

Il en est de même du *Stock* des *Indes* : car pour avoir mille livres sterling d'ancien *Stock*, en le supposant au prix de cent cinquante-sept pour cent, il faut payer en argent effectif quinze cens soixante-dix liv. sterling.

La Banque a payé les intérêts de l'ancien *Stock* jusqu'en l'année 1742, sur le pied de cinq & demi pour cent, c'est-à-dire, deux & trois quarts tous les six mois ; depuis l'année 1743, elle ne paye que cinq pour cent par an, pour des raisons qu'on dira ci-après.

La Compagnie des Indes Orientales payoit pendant un temps huit pour cent par an sur l'ancien *Stock*, & alors le *Stock* valoit plus de deux cens livres sterling. Sur le bruit qu'on affecta de faire courir que la Compagnie des Indes payeroit bien-tôt un dividende de neuf pour cent par an sur l'ancien *Stock*, on le vit monter au-dessus de deux cens livres ; il se commit alors beaucoup d'infidélités, qui donnerent lieu de chas-

ser de la Direction deux Etrangers, _____
 qu'on disoit être les auteurs de plu- *Fonds pu-*
 sieurs malversations; & depuis ce *blics en An-*
 temps-là on n'admettoit plus que des *leterre.*
 Anglois dans la Direction des trois
 grandes Compagnies.

Mais bien loin que la Compagnie
 des Indes augmentât les intérêts à 9
 pour cent, elle les diminua au contrai-
 re à sept pour cent, & c'est sur ce
 pied-là qu'elle les a payé depuis,
 trois & demi chaque six mois pour
 l'intérêt qu'on appelle ici *Dividende*.

La Compagnie de la Mer du Sud
 paye aux Intéressés quatre pour cent
 par an, c'est-à-dire, deux pour cent
 chaque six mois, c'est précisément
 ce que la Compagnie reçoit du Gou-
 vernement.

Lors de l'érection de la Banque,
 tout ce qu'elle devoit reprendre du
 Gouvernement ne se montoit qu'à
 douze cens mille livres sterling, pour
 laquelle somme le Gouvernement lui
 paya pendant quelques années une
 annuité de quatre-vingt-seize mille li-
 vres sterling; ce qui faisoit pour les
 Intéressés un intérêt de huit pour
 cent par an.

: Le Gouvernement se prévalant de

*Fonds pu-
blics en An-
gleterre.*

besoin que la Banque avoit de lui pour faire des profits, &c. l'obligea de lui payer quatre cens mille livres sterling de plus, sans qu'il augmenta rien à l'annuité de quatre-vingt-seize mille livres sterling : ainsi les intérêts sur seize cens mille livres sterling à quoi la dette se montoit alors, se trouverent réduits à six pour cent par an ; il est vrai qu'alors il fut stipulé que le Gouvernement ne pourroit point se rédimer de cette dette, qu'après qu'il auroit entièrement remboursé à la Banque toutes les autres sommes qu'elle pourroit prêter au Gouvernement dans la suite.

Les besoins du Gouvernement augmentant toujours, & la Banque étant la Compagnie qui pouvoit le mieux suppléer à ses besoins, puisqu'elle avoit, comme elle a toujours, la plus grande partie de l'argent du Public dans ses caisses, elle continua de faire des prêts au Gouvernement par des appels qu'elle faisoit sur les Intéressés dans l'ancien *Stock* : si bien qu'avant l'année 1740, ce que la Banque avoit avancé ou prêté au Gouvernement se montoit à dix millions sterling, y compris les seize

cens mille livres sterling de l'ancien-
ne avance non - rédimable : ainsi la *Fonds pu-*
Banque recevoit annuellement du *blics en An-*
Gouvernement, ſçavoir : *gleterre.*

Pour l'intérêt des ſeize cens mille livres
 ſterling à ſix pour cent, 96000 livres ſter-
 ling.

Pour l'intérêt de huit millions quatre cens
 mille livres ſterling, à quatre pour cent,
 336000 livres ſterling.

Principal, 10000000. liv. ſt.

Intérêt 432000. liv. ſt..

Cependant la Banque payoit aux
 Intéreſſés chaque année un dividen-
 de de cinq & demi pour cent, ou
 deux & trois quarts chaque ſix mois,
 ce qui faiſoit cinq cens cinquante
 mille livres ſterling.

Elle ne recevoit du Gouverne-
 ment que quatre cens trente - deux
 mille livres ſterling. Ainſi elle payoit
 aux Intéreſſés cent dix-huit mille li-
 vres ſterling plus qu'elle ne recevoit
 du Gouvernement, comme il paroî-
 tra par le calcul ſuivant,

Paiement par an . . . 550000 liv. ſt.

Recette du Gouvern. 432000. liv. ſt.

Différence 118000 liv. ſt.

*Fonds pu-
blics en An-
gleterre.*

Cette différence se trouvoit remplie par les profits que la Banque faisoit, soit avec le Gouvernement en d'autres négociations, soit avec le Public.

Quand le Gouvernement a besoin d'argent, il donne à la Banque une somme en Billets de l'Echiquier, qui sont tous de cent livres sterling, & qui portent un intérêt de deux deniers sterling par jour, ce qui fait par an trois livres dix deniers sterling pour cent; la Banque met ces Billets dans ses coffres jusqu'à ce que le Gouvernement la rembourse en principal & intérêts.

Quand l'emprunt est considérable, par exemple, d'un million de livres sterling, & qu'alors il s'agit pour le Gouvernement de faire circuler pour un million de Billets de l'Echiquier, alors la Banque propose au Public des Souscriptions; elle s'assure du tout moyennant un petit bénéfice qu'elle donne aux Souscrivans, & de cette manière elle fait si bien qu'aucun Billet de l'Echiquier ne paroît jamais dans le Public.

Les grands profits de la Banque se font avec le Gouvernement, & le Gouvernement trouve toujours des ressources avec la Banque; & l'on peut dire que si le Gouvernement soutient la Banque, la Banque soutient le Gouvernement, de sorte que l'un ne peut se passer de l'autre; la Banque gagne aussi plusieurs milliers de livres sterling à escompter des Lettres de change pour un ou deux mois, & à acheter & vendre les matières d'or & d'argent : négoce qu'elle s'est approprié au préjudice des Banquiers & des Particuliers.

Fonds publics en Angleterre.

M. *Walpole* pendant son Ministère, sçut bien profiter des avantages que la Banque trouve avec le Gouvernement, il se servit de la Banque & des autres grandes Compagnies pour se mettre en état de faire des remboursemens d'un million sterling à la fois; lors de chaque remboursement on voyoit une réduction de l'intérêt, ou du moins une préparation à une réduction; ce n'étoit pourtant que des remboursemens illusoires. Car ce que le Gouvernement payoit d'une main, il le recevoit de l'autre: une année le Gouvernement remboursa un million st. pour lequel il payoit 4 pour cent d'intérêt, & dans le même temps il emprunta douze cens mille livres sterling; sçavoir, huit cens mille livres ster-

*Fonds pu-
blics en An-
glettre.*

ling à trois pour cent, & quatre cens mille livres sterling à trois & demi pour cent. en sorte qu'au lieu qu'il payoit quarante mille livres sterling par an pour l'intérêt d'un million sterling qu'il remboursa, il ne paya plus que trente-huit mille livres sterling pour l'intérêt de douze cens mille livres sterling, mais en même temps la dette nationale étoit augmentée de deux cens mille livres sterling; tout cela démontre que le Gouvernement ne pensoit nullement à éteindre peu à peu la dette, mais seulement à éteindre les intérêts, & alors tous les fonds sur le Gouvernement, quels qu'ils fussent, étoient à escompter, c'est-à-dire, qu'on ne pouvoit trouver à s'en défaire que beaucoup au-dessous du pair, au lieu qu'en 1742 M. Walpole avoit porté les choses à un point que les annuités de trois pour cent ne pouvoient s'acheter qu'à prime, c'est-à-dire, au-dessus du pair.

Lorsque l'octroi de la Banque fut expiré (environ 1742), le Gouvernement lui en vendit fort cher le renouvellement, la Banque fut obligée de lui payer seize cens mille livres sterling d'ancien Capital, qui font trois millions deux cens mille livres sterling de principal, pour lequel le Gouvernement ne paye à la Banque que l'ancienne annuité de quatre-vingt-seize mille livres sterling, ce qui réduit l'intérêt de ces trois millions deux cens mille livres sterling à trois pour cent. Il est vrai que le Gouvernement en recevant les seize cens mille livres sterling s'obligea de les rembourser avant l'ancien Capital des qu'il

le pourroit convenablement ; ainsi ce n'étoit pas proprement un don mais un prêt que la Banque faisoit.

Fonds publics en Angleterre.

La Banque pour se mettre en état de payer au Gouvernement les seize cens mille livres sterling, fit sur les Intéressés un appel de dix pour cent, si bien qu'à présent le *Stock* ou fond capital des Intéressés, est de onze millions six cens mille livres sterling, pour lequel le Gouvernement paye à la Banque, savoir :

Pour l'intérêt de 3200000 livres sterling à trois pour cent 96000 liv. st.

Pour l'intérêt de 8400000

livres sterling à

quatre pour cent 336000 liv. st.

Principal . . . 11600000 l. —————

Intérêt 432000 liv. st.

Mais depuis ce renouvellement & cette augmentation de *Stock*, la Banque ne donne plus qu'un dividende de cinq pour cent : ce qui va à cinq cens quatre-vingts mille livres sterling, & cela fait cent quarante-huit mille livres par an au-delà de ce qu'elle reçoit du Gouvernement. La Banque peut faire tout cela fort aisément, sur-tout lorsque les besoins de l'Etat sont grands & fréquents : car la Banque gagne plus avec le Gouvernement dans les temps de guerre que dans les temps tranquilles & d'une profonde paix.

Ce qu'on appelle *Caisse de la Banque*, c'est l'argent que chaque particulier y apporte pour l'y laisser jusqu'à ce qu'il en ait besoin pour payer des Lettres de change ou autres dettes, la Banque ne prend rien des particuliers qui

*Fonds pu-
blics en An-
gleterre.*

tiennent leur caisse chez elle : mais aussi elle ne paye aucun intérêt à ces particuliers, quand même ils laisseroient leur argent dans la caisse pendant plusieurs années.

On croit communément que l'or & l'argent qu'elle a en caisse, va aux environs de quatre millions sterling, qui demeurent là ensevelis pendant plusieurs années, excepté en certaines circonstances; ou s'il arrive que la Banque ait fait des prêts ou des avances au Gouvernement, elle temporise, paye peu chaque jour, ne paye qu'en pièces d'un sol ou de six deniers sterling, jusqu'à ce que le Gouvernement reçoive de l'Echiquier, de la Trésorerie, ou de la Coutume de quoi rembourser la Banque.

Dans des temps tranquilles la Banque paye toujours en or; & quoiqu'elle ait dans les caisses pour environ quatre millions sterling appartenant à un nombre infini de particuliers, & qui vont continuellement recevoir & payer à la Banque, néanmoins la Banque ne laisse dans les caisses courantes & journalières qu'environ cent vingt mille livres sterling; & cette somme est suffisante pour payer journellement en or, tout ce qu'on veut avoir en or: ainsi tout le surplus jusqu'aux environs de quatre millions sterling, demeure ensevelis dans les caves souterraines de la Banque.

Le *Stock* de la Banque, à quoi qu'il puisse monter, est hypothéqué en faveur des particuliers qui tiennent leurs caisses à la Banque. Le même *Stock* de la Banque engloutit quelques millions au-delà de sa valeur intrinsèque, en supposant chaque cent liv. de ce *Stock*

valoir cent vingt-six livres sterling ; les 12600000 livres sterling qui sont dans le Public , ont absorbé les 14616000 livres st. ce qui fait 3016000 livres sterling plus que la valeur intrinsèque de tout le *Stock*. Fonds publiés en Angleterre.

L'autre grande Compagnie est celle du Sud , dont la créance sur le Gouvernement est de vingt-quatre millions sterling à quatre pour cent , savoir , vingt-un millions en Capital , distribué ou divisé en Actions qu'on appelle *Annuités* , & trois millions qu'on appelle *Trading-Stock*, c'est-à-dire, fond pour le Négoce ou le Commerce de la Compagnie. Cette Compagnie est régie par un Gouverneur , un Sous-Gouverneur & trente Directeurs. Elle reçoit du Gouvernement quatre pour cent , & elle paye aux Intéressés quatre pour cent.

La troisième grande Compagnie , beaucoup plus ancienne que celle du Sud , est la Compagnie des Indes Orientales. Elle est gouvernée par vingt-quatre Directeurs qui choisissent de temps en temps un d'entre eux pour présider à leurs Assemblées ; ils se divisent en plusieurs Commités pour partager le travail.

Le Gouvernement doit à cette Compagnie trois millions deux cens mille livres sterling , qui font le *Stock* principal ou ancien de cette Compagnie , laquelle reçoit du Gouvernement quatre pour cent par an pour l'intérêt de ce Capital.

Par l'Océroy cette compagnie a le Privilège exclusif de négocier dans les Indes Orientales : pour la mettre en état de faire son Négoce , il lui est permis par le même Océroy

Fonds publics en Angleterre.

de faire circuler dans le Public pour trois millions six cens mille livres sterling d'Obligations sous le Sceau de la Compagnie, signée du Secrétaire & du Contrôleur, & payables aux Porteurs six mois après la date, toutes de cent livres sterling chacune, ce qui fait quatre cens mille livres sterling plus que son *Stock* : la Compagnie ne paye pour l'intérêt de ses Obligations que trois pour cent ; & quoique cet intérêt soit très-modique, les Obligations sont toujours fort recherchées, parce qu'étant payables à six mois de leur date & au Porteur, sans qu'il soit besoin de les faire renouveler, l'intérêt courant toujours jusqu'à ce que la Compagnie les ait payées, elles sont regardées comme de l'argent en caisse, attendu que la Compagnie les prend en paiement dans les ventes qu'elle fait deux fois l'année, & qu'elle tient compte des intérêts jusqu'à un jour. A mesure que la Compagnie retire ses Obligations par vente, paiement ou autrement, elle en met d'autres dans le Public, & elles sont d'abord enlevées.

Lorsque M. *Walpole* avoit des remboursemens à faire d'un million à la fois, non pour diminuer la dette nationale, mais pour en réduire les intérêts, il s'assuroit de la Banque, de la Compagnie du Sud & de la Compagnie des Indes. La Banque avoit de l'argent sur la caisse appartenante au Public ; la Compagnie du Sud avoit la facilité de trouver de l'argent sur ses Obligations, & la Compagnie des Indes avoit aussi la même facilité ; de sorte qu'après cela M. *Walpole* offroit de payer les Créanciers du Gouvernement qui ne voudroient point réduire les intérêts,

intérêts, ainsi chaque créancier étoit obligé de subir la loi, ou de recevoir son remboursement.

Fonds publics en Angleterre.

Lorsque la Compagnie des Indes Orientales s'en tient religieusement à son octroy, les effets qui la concernent, & qui sont dans le Public se montent à six millions huit cens mille livres sterling, sçavoir : trois millions deux cens mille livres sterling de *Stock*, & trois millions six cens mille livres d'obligations : or ces deux sommes ensemble absorbent au-delà de huit millions sept cens vingt mille livres sterling. Voici comment il faut entendre cela :

Le *Stock* de la Compagnie des Indes, qui est négociable sur un simple *transfer*, de même que le *Stock* de la Banque, supposé à soixante pour cent au-dessus du pair ; pour avoir cent livres d'ancien *Stock*, il faut payer cent soixante livres, si bien que les trois millions deux cens mille livres sterling de *Stock* ont englouti en argent comptant, que le Public a payé, cinq millions cent vingt mille liv. sterling.

Les obligations de la Compagnie sont très-souvent au-dessus du pair ; mais ne les supposons qu'au pair, ainsi elles montent à 360000 liv. st.

Par conséquent le total fait 8720000 liv. st.

La Compagnie des Indes paye aux Intérêts sur son *Stock* sept pour cent par an, ce qui fait deux cens vingt-quatre mille livres sterling.

La Compagnie ne reçoit sur les trois millions deux cens mille livres sterling que

~~quatre~~ quatre-vingt-seize mille livres sterling, ci . . . 328000 l.
Fonds pu- mille livres sterling, ci . . . 328000 l.
blics en An- Donc elle paye plus qu'elle ne reçoit 96000 l.
gleterre. Ces quatre-vingt-seize mille liv. sterling

viennent des profits que la Compagnie fait dans son négoce des Indes & en Europe, & c'est encore sur les mêmes profits que la Compagnie trouve de quoi payer les 108000 livres sterling qu'il lui en coûte tous les ans pour les intérêts de ses obligations.

Les 320000 livres sterling de principal dûes à la Compagnie par le Gouvernement, sont hypothéquées en faveur des Porteurs d'obligations, de même que les effets & marchandises appartenant à la Compagnie, de sorte que si la Compagnie venoit à cesser de faire le Commerce, les Propriétaires du *Stock* ne pourroient rien demander ni recevoir qu'après que tous les Porteurs d'obligations seroient entièrement satisfaits.

Remarquez que pour le gouvernement de ces trois grandes Compagnies, il y a

26 tant Gouverneur que Sous-Gouverneur & Directeurs à la Banque.

32 tant Gouverneur que Sous-Gouverneur & Directeurs à la Compagnie du sud.

24 Directeurs à la Compagnie des Indes.

28 autres qui sont sortis de la Direction de ces trois Compagnies.

Voilà donc cent dix Négocians du premier ordre, tous riches, dévoués au Gouvernement & au Ministère, & tout prêts à faire ce qu'ils souhaitent d'eux.

C'est par le secours de tous ces Directeurs que M. *Walpole* avoit réduit les intérêts,

comme il lui avoit plu, & il n'étoit pas au pouvoir des Intéressés dans le Stock de ces trois grandes Compagnies de faire autrement que ce qu'il plaisoit à ce grand nombre de Directeurs de faire, de concert avec la Cour & le Ministre.

Les Ministres qui ont suivi M. Walpole, ont eu à-peu-près la même influence sur les Directeurs de ces Compagnies, & c'est certainement par le secours de ces trois Compagnies que le crédit national s'est soutenu en dernier lieu malgré les dépenses énormes que la guerre a occasionnées.

C'est une grande question, souvent débattue sans être encore décidée, de sçavoir, s'il n'est pas mieux valu pour le Gouvernement d'Angleterre, que son crédit eût été moindre & beaucoup plus difficile.

De la Confection des Terriers.

C E n'est pas seulement par les frais que coûte la confection d'un Terrier qu'elle devient un objet de considération, sur-tout pour les Seigneurs qui possèdent de grandes Terres ; la plus grande difficulté de cet important ouvrage consiste à trouver un homme assez entendu pour le diriger, & qui joigne à des lumières sur la matière épineuse des

*Confection
des Terriers.*

Confection
des Terriers. fiefs un ordre & une netteté d'esprit capables de disposer ses opérations de telle sorte qu'elles se suivent naturellement & sans interruption, & de mettre les Archives en tel état que sans peine on y trouve sur le champ tous les papiers dont on aura besoin. Le Mémoire que nous communiquons au Public ouvre une route si facile pour arriver à l'un & à l'autre but, que nous ne doutons point qu'il ne soit reçu, par tous ceux qui peuvent avoir besoin de faire ou de réformer des Terriers, comme un guide assuré & un monument authentique de la sagesse du Conseil de Mgr le Duc d'Orleans.

MEMOIRE INSTRUCTIF

Pour l'arrangement des Archives
& la confection des Terriers; dressé
par les ordres du Conseil de Mgr
le Duc d'Orleans; approuvé par
S. A. S. pour être exécuté dans son
Apanage, ses Terres patrimonia-
les, & celles tenues par engage-
ment.

Extrait des Registres du Conseil de Mgr le Duc d'Orleans.

Du 2. Mars 1751.

SUr ce qui a été représenté à Mgr le Duc
d'Orleans en son Conseil, qu'en consé-
quence de ce qui lui a été ci-devant exposé
que dans son Apanage, ses Terres patrimo-
niales & celles tenues par engagement, l'ar-
rangement des Titres & Papiers, ainsi que
la rénovation des Terriers de chaque Domai-
ne, étoient absolument nécessaires, non-seule-
ment pour prévenir & terminer les contesta-
tions qui s'élevoient continuellement au sujet
des mouvances, mais encore pour empêcher
les usurpations que le désordre & la confusion
pourroient occasionner, & qui sont d'autant
plus préjudiciables que par le laps de temps, la
source vicieuse de ces usurpations étant plus

Mars 1751.

Nº 7

difficile à découvrir, ceux qui en sont en possession se croient de bonne foi en droit de jouir d'un bien qui ne leur appartient pas : Surquoy S. A. S. auroit ordonné que dans toutes ses Terres on travailleroit à remplir ces deux objets. Mais dans l'exécution, ayant été reconnu que les personnes préposées pour cet ouvrage se servoient de moyens différens pour y parvenir, d'où il s'ensuivoit que les Papiers & Terriers de chaque Domaine se trouvoient dans un ordre plus ou moins régulier à proportion des lumières de ceux qui en avoient la conduite; qu'en outre il y avoit à craindre de perdre le fruit d'un travail dispendieux, long & pénible, dont le plan deviendroit souvent inconnu par la mort de ceux qui ne l'auroient pas totalement achevé; que pour remédier à ces inconvéniens, S. A. S. auroit jugé à propos de faire dresser un Mémoire instructif sur l'arrangement des Titres & la rénovation des Terriers, lequel en prescrivant des principes généraux & des regles certaines sur ces matières, auxquels les préposés seroient obligés de se conformer autant que la coutume des lieux pourra le permettre, rendroit cette opération facile, uniforme & également avantageuse à chaque Terre; que cet ouvrage ayant été examiné en son Conseil, & communiqué aux personnes les plus éclairées de ses Domaines pour y faire leurs observations, il paroïssoit extrêmement important d'en faire exécuter les dispositions. Vu ledit Mémoire divisé en deux parties, dont la première contient les instructions pour l'arrangement des Archives, & la seconde celle pour parvenir à la confection des Terriers: Oui le Rapport ;

SON ALTESSE SERENISSIME en son

Conseil a ordonné & ordonne, que le contenu audit Mémoire instructif sera exécuté dans son Appanage, ses Terres patrimoniales & celles tenues par engagement, par ceux qu'il sont chargés de l'arrangement des Titres & de la rénovation des Terriers de ses Domaines ; à l'effet de quoi la minute sera déposée aux Archives du Palais Royal, annexée à celle du présent résultat, & les expéditions remises dans les Archives de ses Terres : Enjoins aux Intendans de ses Finances de veiller à l'exécution de ce que dessus, chacun dans leur Département. FAIT au Conseil de Mgr le Duc d'Orléans, S. A. S. y étant, tenu le deux Mars mil sept cent cinquante-un. Signé, O M E L A N E. Vu au Conseil, DE S I L H O U E T T E.

ENSUIT LEDIT MEMOIRE.

L'Objet des terriers est de constater les droits du Seigneur & les obligations de ses Vassaux.

Il ne suffit pas pour parvenir à leur confection de faire publier des Lettres de Terrier ; d'ordonner aux Vassaux de rendre leurs hommages & de fournir leurs dénombrements, & aux Censitaires de passer leurs déclarations ; d'indiquer l'Etude d'un Notaire pour recevoir ces aveux & déclarations, dans les lieux où le Seigneur ne les reçoit pas lui-même, ou en la personne de son Commissaire à Terrier ; & d'attendre tout de la bonne foi avec laquelle les Vassaux & Censitaires représenteront leurs Titres, ou déclareront leurs héritages.

Cette manière de procéder seroit **peu propre** à remplir l'objet de la confection des Terriers ; & loin de rétablir les droits usurpés, recelés ou omis, elle pourroit servir à multiplier les usurpations & à les confirmer.

On ne peut éviter ces inconvéniens, qu'en faisant un travail préalable pour se mettre en état, par la connoissance des Titres de la Seigneurie & du Territoire qui en dépend, de reconnoître tout ce qui est omis, de contraindre les refusans, de former des demandes suivant les regles, de blâmer les déclarations fausses & défectueuses, de relever toutes les omissions, les erreurs & les infidélités.

Avant que de faire reconnoître ses droits, il est donc nécessaire de les établir vis-à-vis de soi-même ; il faut, pour sçavoir s'il y a des Censives omises, connoître tout le terrain sur lequel on a droit de le percevoir ; sçavoir quels en sont les possesseurs ; ne pas se borner à une sommation générale, mais être en état de sommer chaque Détenteur en particulier.

Toute la science de la confection des Terriers, consiste dans l'ancienne connoissance des Titres & du terrain, & dans l'application de l'un à l'autre ; en sorte que l'on puisse voir d'un coup d'œil si tous les Titres ont eu leur application, si tout le terrain, sans exception, a été reporté au Seigneur & à quel Titre ; si les déclarations faites par les Vassaux sont entières, conformes à leurs devoirs, & s'il n'y en a point de contredites les unes par les autres.

Les redevances dont les Fiefs sont tenus, s'établissent par les Titres d'inféodation, lorsqu'ils existent, ce qui est rare; mais à leur défaut, par les Titres de possession, comme les aveux & dénombremens antérieurs, & autres Titres qui justifient du paiement des redevances.

L'aveu à recevoir pour un Fief, en doit marquer les tenans & aboutissans, l'énumération de tous les droits, & le détail de tout ce qui est dans la directe; en sorte que toute la valeur du Fief soit constatée, & que dans le cas où il appartient au Seigneur de jouir du revenu, ou de percevoir d'autres droits, à raison de mutations, il ait les moyens de s'assurer de la jouissance entière de ses droits, sans que le Vassal y puisse préjudicier en atrenuant son Fief, & en diminuant sa valeur.

Comme les Fiefs forment des corps considérables, séparés & distincts, les noms en sont connus, ceux des Propriétaires ne sont point ignorés, & ces deux circonstances, joint à ce qu'il n'est pas nécessairement indispensable d'en connoître l'exacte contenance, dispensent d'en faire des plans; ce qui est bien différent par rapport aux biens roturiers.

Les biens roturiers, indépendamment des droits de mutation, qui ont lieu dans différentes coutumes, doivent des Cens, qui se perçoivent à raison de l'arpent, du journal ou de l'acre, suivant les mesures des lieux. Les terres en roture se trouvant communément divisées entre un très-grand nombre de Propriétaires, il faut sçavoir quels sont

les noms de tous ces différens Propriétaires ; & ce que chacun d'eux possède, & à quel titre. Il est bien difficile d'y parvenir dans une grande Terre, pour ne pas dire impossible, sans le secours des plans.

Ce n'est que par le moyen de l'ordre mis dans les Titres, & par le secours des plans, qu'on peut faire une juste & entière application des Titres au terrain ; se mettre en état de connoître tous ses droits, les héritages qui en sont tenus, les Propriétaires qui en sont redevables ; & y apporter un ordre tel que rien ne puisse échapper à la recherche qui en sera faite.

Il est nécessaire à cette fin,

1°. De disposer les Titres dans un ordre où on puisse les retrouver facilement : ce premier article a pour objet l'arrangement des Archives.

2°. De faire un dépouillement général des Titres & de lever des plans de toute la Censive pour se mettre par là en état de faire une application des Titres au terrain, en conséquence pouvoir demander & blâmer les aveux & les déclarations, procéder à la liquidation des droits féodaux, & enfin dresser des Sommaires généraux pour la perception de ces droits, à l'usage des Fermiers ou Régisseurs.

On divisera ce Mémoire en deux parties, dont la première traitera de l'arrangement des Archives ; & la seconde, des opérations subséquentes, pour parvenir à la confection des Terriers.

PREMIERE PARTIE.

De l'arrangement des Archives.

Pour ranger des Archives, il faut,
1°. Rassembler tous les Titres & Papiers
dispersés.

2°. Les désigner par des étiquettes.

3°. Les trier.

4°. En former des liasses.

5°. Arranger ces liasses dans l'ordre où
elles doivent être, par boîtes & par armoires.

6°. Enfin il faut faire un inventaire des
Titres.

Ces différens objets font autant de subdivi-
sions que l'on traitera par autant de Chapitres
différens.

CHAPITRE PREMIER.

De l'assemblage des Titres & Papiers.

Il n'est que trop ordinaire que les Titres
& Papiers d'une grande Terre soient dis-
persés. Le premier soin doit être d'en faire
la recherche, & elle doit se faire dans les
Etudes des Procureurs, qui peuvent avoir
occupé dans des procès concernant ces Ter-
res, dans les Etudes des Notaires des lieux,
chez les Fermiers & Régisseurs qui ont tenu
des registres, & qui ont eu communication
des Titres pour la conduite des affaires &
la perception des revenus; quelquefois chez
leurs héritiers auxquels ces Titres ont passé.

Enfin lorsqu'il s'agit de Terres qui relevent de la Couronne, on doit fouiller les Chambres des Comptes & les Bureaux des Finances dans le ressort desquelles ces Terres se trouvent situées. Tous ces Papiers & Titres, & au défaut des Titres originaux, leurs expéditions en forme probante, doivent être rassemblés en un même lieu.

Comme il y a beaucoup de Titres dans les Archives du Palais Royal, & que l'intention de S. A. S. est qu'ils y restent déposés, il en sera fait des Sommaires avec des Tables qui y suppléeront, & l'on enverra copie de ces Sommaires pour être déposée dans les Archives de chaque Domaine. Il sera également fait par la suite des Sommaires & des Tables de tous les Titres qui seront dans les Archives particulières des Provinces, afin que le double en soit déposé aux Archives du Palais Royal.

CHAPITRE II.

De l'Etiquette des Titres.

Les Titres & Papiers étant rassemblés en un seul lieu, il convient de mettre sur chaque pièce qui en sera susceptible ce qu'on appelle une chemise de papier blanc, & de l'attacher avec un fil pour recevoir les désignations & les mentions nécessaires.

L'Etiquette qui se mettra sur chaque chemise, doit indiquer :

- 1°. Le nom de la Seigneurie.
- 2°. La date de la Pièce.
- 3°. Sa qualité, si s'est Contrat, Arrêt,

Sentence, Partage, Transaction, Lettres de Chancellerie, Inféodation, Aveu, Dénombrement, &c.

4°. Le nom des Parties.

5°. L'objet de la Pièce.

Comme l'Article quatrième indique le nom des personnes, le cinquième doit indiquer le nom des choses, en désignant, lorsque l'objet est particulier, la situation des lieux, & leur mouvance. On en donnera ci-après quelques exemples.

On ajoutera par la suite à chaque Pièce les Numéros de renvoi. Une pièce sera chargée de son Numéro, de celui de la liasse, de la boîte, & de l'armoire où elle sera déposée.

On pourra se dispenser de mettre une chemise particulière à chaque Pièce de pure procédure & de simple formalité, ainsi qu'à chaque note, qui pourra se trouver mêlée avec les Titres, & qui ne doit pas être regardée comme une Pièce, mais comme une simple indication.

Cette observation s'étend en général aux Papiers qui sont de peu de conséquence, & qui n'intéressent ni la propriété ni les droits d'une Terre; comme des Mémoires d'ouvriers, des Devis, des Comptes de réparations, la plupart des Lettres missives, &c. C'est à la prudence de ceux qui seront proposés à ce travail, de juger ce qui peut être utile ou superflu à cet égard.

Il suffira par rapport à ces sortes de Pièces & aux Procédures, de les rassembler suivant leur nature & leur objet, dans une seule ou plusieurs chemises, suivant la multiplicité & le volume des Pièces, & l'on met-

tra sur les chemises une indication sommaire de la nature de chaque Pièce. Ces Pièces seront néanmoins chargées du Numéro de renvoi.

CHAPITRE III.

Du Triage des Pièces.

Lorsqu'on aura étiqueté toutes les Pièces, ainsi qu'il est dit ci-dessus, il en faut faire le triage, en les partageant en autant de différens ras qu'il y aura de Pièces de différente nature.

L'Etiquette qui indique la nature de la Pièce rendra cette opération extrêmement facile.

On n'indiquera pas le nombre précis des différens ras que l'on peut & que l'on doit former, parce qu'il doit varier suivant la nature des Terres, & qu'il se présentera de lui-même. On n'indiquera les principaux que pour mieux expliquer ce que l'on propose.

Les grandes Seigneuries sont composées de plusieurs Fiefs de dignité; le Duché d'Orléans, par exemple, est composé de dix Châteltenies, dont plusieurs sont dans la main de S. A. S. On doit commencer par séparer tous les Titres qui regardent le Duché d'Orléans en général, & ensuite ceux qui regardent chacune des Châteltenies qui sont possédées par le Prince.

Indépendamment de cette première division, qu'on ne doit jamais perdre de vue dans toutes les opérations subséquentes, on doit dans la manière de procéder au triage des

Titres , distinguer deux Classes ; l'une , des titres qui sont propres au Seigneur , & qui n'ont rien de commun avec les Vassaux ; l'autre , des Titres qui concernent le Seigneur & les Vassaux.

On comprend dans la première Classe , les Titres de propriété , comme successions , partages , decrets , acquisitions , donations , échanges , retrait féodal , réunion , confiscation , bâtardise , deshérence , &c.

Les Lettres d'Erection en Duché , Marquisat , &c. & autres Concessions & Privilèges accordés par le Roi à la Terre en général.

Les foi & hommages , aveux & dénombremens rendus par le Seigneur.

La nomination aux Cures & Bénéfices.

Les Offices & l'Administration de la Justice.

Les Greffes , Notariats , Droits de Sceau , &c.

Les Procès-verbaux d'arpentage du Domaine non-sieffé & de plantement de limites.

Les Baux à ferme & les Adjudications des bois.

Les états des Charges locales , & les Pièces qui y ont rapport , comme Quittances , &c.

Les états de construction , réparations , marchés avec des ouvriers , &c.

Les Dossiers des Procès , Sentences , Arrêts & Transactions , qui ne sont point communs au Seigneur avec les Vassaux.

On comprend dans la seconde Classe les anciens Terriers.

Les saisies féodales & roturieres.

Les foi & hommages rendus par les Vassaux.

Les aveux & dénombremens pour le Noble, qui se trouvent isolés des anciens Terriers.

Les déclarations pour les Roturiers, qui se trouvent dans le même cas.

Les baux emphytéotiques.

Les baux à fief ou à cens.

Les voiries & péages.

Les contestations pour pêche & chasse.

Les droits de foires & marchés.

Les droits de bannalité.

Les droits de poids & mesures.

Les autres droits seigneuriaux suivant les Coutumes des lieux, & les Privilèges particuliers de la Terre.

Les Procès-verbaux d'arpentage & de limites pour raison des tenures nobles ou roturieres.

Les Journeaux, Lièves ou Cueillerets, & Etats de recette & de dépense.

Les Dossiers des Procès, Sentences, Arrêts & Transactions entre le Seigneur & ses Vassaux.

On mettra également à part tous les Titres domestiques & de famille qui pourront se trouver dans les Archives, & qui n'auront aucun rapport à la propriété & aux droits de la Seigneurie. Tous ces Titres seront tirés des Archives des Provinces, pour être renvoyés au Chancelier de S. A. S. qui les fera déposer aux Archives du Palais Royal.

CHAPITRE IV.

De la formation des Liasse.

Après avoir trié les Titres & Papiers, en les séparant en différens tas suivant leur nature, il faut subdiviser les tas en différentes liasses, ce qui fait une sorte de nouveau triage.

On sent assez que c'est de la formation des liasses, que dépend principalement l'arrangement des Archives.

On doit en général rassembler dans chaque liasse tous les Titres & Papiers qui concernent un seul objet particulier, en commençant dans chaque espèce par la Pièce la plus ancienne, & en observant l'ordre des dates.

Pour en donner une idée, on reprendra ici successivement tous les Articles généraux qu'on a indiqués dans le Chapitre précédent.

Chaque Titre de propriété, comme Succession, Partage, Decret, Acquisition, Donation, Echange, Retrait féodal, Réunion, Confiscation, Bâtardise, Deshérence, &c. doit former une liasse séparée avec les Pièces relatives à chacun de ces Titres.

Il en est de même de tous les autres objets; les Lettres d'Erection, de Concession & autres doivent également former des liasses séparées, avec les Ordonnances, Déclarations, Arrêts & autres Pièces qui y seront relatives.

Les foi & hommages, aveux & dénominemens rendus par le Seigneur doivent for-

mer des liasses séparées ; chaque Bénéfice , chaque Cure , chaque Corps de Jurisdiction , chaque Greffe , chaque Notariat , les Procès-verbaux d'arpentage général & de plantement de limites , ceux d'arpentage particulier pour le Domaine non fiefié , les baux à ferme , les adjudications , doivent également former des liasses séparées , & autant de liasses , que d'objets différens & de Pièces de même nature & relatives au même objet.

Les états généraux des Charges locales doivent former une liasse ; ce qui n'empêchera pas qu'on ne puisse en former plusieurs liasses particulières , suivant le nombre des communautés ou des personnes à qui il sera dû des rentes , & suivant que les Pièces se seront multipliées par rapport à chaque communauté & à chaque personne.

Les états généraux de Construction , Réparations , avec les Procès-verbaux de visite , Devis & Adjudications , Marchés , Jugemens de parfait ou Procès-verbaux de réception , Quittances & Pièces relatives , seront divisés en autant de liasses qu'il y aura d'objets.

Les Procès , Sentences , Arrêts & Transactions formeront autant de liasses qu'il y aura de Procès.

On suivra la même méthode pour tous les autres objets qui sont communs entre le Seigneur & ses Vassaux , observant toujours ce principe général , que chaque objet particulier doit former une liasse.

Ainsi chaque acte d'inféodation & de concession , & les Lettres d'érection & de confirmation pour les fiefs des Vassaux , chaque

saîsie féodale, chaque foi & hommage, avec & dénombrement, auxquels on joindra les Pièces qui en dépendent, formeront une liasse; c'est-à-dire, que l'on fera une liasse des actes d'inféodation & de concession, & Lettres d'érection & de confirmation, des saîsies féodales, foi & hommages, & Dénombrements d'un même Fief ou d'une Seigneurie, où l'on observera l'ordre des dates, afin que tous les Titres & Papiers concernant un même corps de Fief, soient mis à la suite l'un de l'autre.

On en usera de même pour chaque Bail emphytéotique, chaque Bail à fiefse ou à cens, pour les saîsies roturieres & les déclarations des Censives.

Les Titres de voirie, ceux de péage, ceux de pêche, en les distinguant par rivières; ceux de chasses, ceux de foires & marchés, en les distinguant par Paroisses; ceux de banalité, en les distinguant par chaque moulin, four & pressoir; les droits de poids & de mesures en général; les différens Droits Seigneuriaux, en les distinguant par chaque espèce, & les états de recette & de dépense, lorsqu'ils ne sont point en forme de registres, doivent former autant de liasses.

Par rapport aux papiers terriers, journaux, lièves ou cueillerets & autres registres, leur forme demande qu'ils ne soient pas mis en liasses, mais sur des tablettes particulières par ordre de matiere & en suivant les dates.

On observera que dans le cas où le nombre des Pièces sera trop considérable pour en former une seule liasse, c'est à la prudence

de celui qui conduit l'opération, à faire des subdivisions suivant les époques.

On mettra sur chaque liasse une étiquette générale, qui indiquera l'objet dont parlent les Titres qu'elle renferme. Cette étiquette, quoique générale, doit cependant être particularisée par le nom des Fiefs de la Seigneurie, des Paroisses, des Villes, Villages, Cartons, &c, auxquels sont relatifs les Titres renfermés dans la liasse.

Chaque liasse doit être traversée en bas d'un lacet rond de fil, en sorte que sans la défaire on puisse l'ouvrir avec facilité.

CHAPITRE V.

De l'arrangement des Liasse.

Les liasses étant formées, on doit les mettre dans des boîtes ou cartons, & les boîtes dans des armoires.

Par rapport à l'arrangement des liasses, on doit distinguer cinq objets.

1°. Les Titres généraux & communs à toute la Seigneurie d'avec les Titres particuliers qui concernent les Fiefs dont la Seigneurie est composée. On a déjà donné pour exemple le Duché d'Orléans, qui est composé de dix Châtellenies : ainsi on doit distinguer les Titres qui concernent le Duché d'Orléans en général, d'avec ceux qui ne concernent que les Châtellenies dont il est composé.

2°. Il faut également distinguer les Titres généraux qui concernent, par exemple, une des Châtellenies du Duché d'Orléans, d'a-

vec les Titres qui ne concernent que les Fiefs qui en relevent, ou les Paroisses & Cantons, qui se trouvent dans l'étendue des Châtellenies.

3°. Les Titres qui concernent le Domaine non-fiefié, & qui est entre les mains du Seigneur.

4°. Ceux qui concernent les Fiefs & arrière-Fiefs.

5°. Ceux qui concernent les Terres données par bail à cens.

L'ordre que l'on doit suivre pour l'arrangement des liasses, est relatif à ces différentes distinctions, en observant pour leur arrangement, comme on l'aura observé pour leur formation, de mettre de suite ce qui concerne chaque objet.

On doit d'abord commencer par mettre dans les premières boîtes de la première armoire, les liasses des Titres généraux de propriété, qui concernent le corps de la Seigneurie en général. Celles des Titres de propriété qui n'ont que des objets particuliers, comme une Châtellenie dépendante de la Seigneurie, seront en tête de tout ce qui concerne lesdites Châtellenies.

Après les liasses des Titres généraux de propriété, viennent celles des Lettres d'érection & de concession, avec les Ordonnances, Déclarations, Arrêts & autres Pièces qui y sont relatives.

Les liasses qui doivent suivre immédiatement, sont celles des Titres généraux & communs à toute la Seigneurie. On en indiquera l'ordre en reprenant ici les diffé-

rens Articles mentionnés dans les deux Chapitres précédens.

1°. Les liasses des foi & hommages, aveux & dénombremens rendus par le Seigneur.

2°. Les liasses des nominations aux Bénéfices attachés au Chef lieu de la Seigneurie. Celles concernant les Bénéfices & Cures attachés à un Fief dépendant de la Seigneurie, doivent être mises dans la boîte des liasses qui concerneront ledit Fief, en observant que ladite liasse suivra immédiatement les liasses des Titres particuliers de propriété.

3°. Les liasses concernant l'administration de la Justice dans le Chef-lieu ; & on observera pour les Offices attachés aux lieux particuliers, le même ordre que pour les Patronages, excepté en ce qui concerne les Maîtrises des Eaux & Forêts, & les Grurics, dont on mettra les liasses dans les mêmes boîtes, & en tête de tout ce qui concerne les Forêts, afin que tout ce qui est relatif à cette matière, se trouve rassemblé.

4°. L'ordre des Titres concernant les Justices, indique celui des Titres pour les Greffes qui en font une suite ; & on pourra à la suite des Greffes mettre les liasses concernant le Droit de Sceau.

5°. Quoique les Notariats & Tabellionages suivent ordinairement les Justices, comme cette règle cependant n'est pas sans exception, & que le nombre de ces Offices est plus grand que celui des Greffes, il faudra mettre dans des boîtes particulières, ensemble & de suite, toutes les liasses

concernant les Notariats, en quelques lieux particuliers que s'exercent ces Offices.

6°. Par rapport aux Procès-verbaux d'arpentage & de limites, ou ils concernent la Seigneurie en général, ou quelque portion du Domaine non-sieffé, ou les tenures roturières : les premiers doivent trouver leur place dans les Titres généraux & communs ; les seconds & les troisièmes dans l'ordre des lieux particuliers auxquels ils sont relatifs. Ce qui concerne les Forêts sera joint à l'Article des Bois & Forêts.

7°. Il en est de même par rapport aux Baux à ferme ; ils sont ou généraux ou particuliers. Les Baux généraux doivent former une boîte à part ; les autres doivent être avec les Titres qui concernent les lieux particuliers.

8°. On mettra dans des boîtes particulières tout ce qui concerne les Forêts, Offices des Maîtrises & Gruries, Procès-verbaux de réformation, bornages, plans, arpentages, les adjudications des bois, &c.

9°. Toutes les liasses concernant les Chasses doivent être de suite.

10°. On en doit user de même à l'égard de toutes celles concernant la Pêche. On doit ici distinguer le droit de Pêche qui s'exerce sur une rivière, d'avec de simples pêcheries bornées à des lieux particuliers, où l'on a construit des espèces d'ouvrages pour prendre le poisson ; comme, par exemple, des gords, des nasses à saumon, les entre-deux d'arches sous un pont où l'on tend des filets, &c. Ces pêcheries peuvent faire partie d'une Ferme, ou même pourroient être accensées par le Seigneur, sans porter atteinte au droit de

Pêche dans le cours d'une rivière, soit au-dessus ou au-dessous de ces ouvrages. Ainsi les liasses qui concernent ces dernières ne doivent pas entrer dans l'ordre des Titres généraux, mais dans celui des Titres pour les lieux particuliers.

11°. On mettra également dans une ou plusieurs boîtes, ensemble & de suite, tout ce qui concerne la Voirie & les Péages, soit que l'objet en soit général ou particulier.

12°. On mettra également dans une ou plusieurs boîtes, ensemble & de suite tout ce qui concerne les Poids & Mesures.

13°. Les Titres des Foires & Marchés du Chef-lieu, doivent avoir leur place parmi les Titres généraux de la Seigneurie : ceux des membres qui composent la Seigneurie doivent être mis parmi les Titres généraux de ces mêmes membres de Seigneurie.

14°. Quant aux autres Droits Seigneuriaux qui ont lieu selon les Coutumes des Lieux, & les Titres particuliers d'une Seigneurie, on se décidera par leur nature, suivant que ces Droits seront généraux ou particuliers ; les Droits, par exemple, de Champart, Terrage, & autres de pareille nature, qui sont réels & qui tiennent, pour ainsi dire, au sol de la Terre, doivent entrer dans l'ordre des Titres particuliers, & se distribuer par Paroisses, autant que la consistance des Fiefs & la teneur des Titres pourront le permettre.

15°. Les liasses des états de Charges locales avec les Pièces qui y sont relatives, soit qu'elles soient dûes à raison de la Terre

en général ou d'un lieu particulier , seront rassemblées de suite dans une ou plusieurs boîtes.

16°. Il en sera usé de même pour les états de Construction , Réparations , Procès-verbaux de Visite , Devis & Adjudications , Marchés , Jugemens de par fait , ou Procès-verbaux de réception , quittances & frais faits pour la conservation du Domaine.

17°. On mettra aussi dans des boîtes les Terriers , Lièves , Cueillerets , Journaux , Comptes & États de recette & de dépense , qui ne seront pas en forme de Registre , & on inserera dans les mêmes boîtes des notes de renvoi aux Pièces de même nature , qui seront en forme de Registre.

18°. Par rapport aux liasses qui sont formées de Procès , Sentences , Arrêts ou Transactions , lorsqu'elles seront relatives à quelque lieu particulier , elles seront mises à la suite des autres liasses qui les concernent ; mais on mettra à la suite des Titres généraux les Procès concernant les Questions de Droit & de Coutume , dont l'objet est général & s'étend sur toute la Seigneurie.

A la suite de toutes les liasses concernant les Titres généraux & communs , on rangera sur une tablette , soit debout ou couché , par ordre de date & de matière , tout ce qui est en forme de Livre ou de Registre , les Traités Historiques , s'il s'en trouve , les Terriers , les Lièves & Cueillerets , les Journaux , Comptes , États de recette & de dépense. S'il y a des Traités Historiques non reliés , ils seront mis dans des boîtes , & précéderont les Titres de propriété.

Ce que l'on vient d'observer par rapport au corps d'une Seigneurie en général, doit se pratiquer à l'égard des Fiefs de dignité dont elle est composée, lorsque ces Fiefs se trouvent dans la main du Seigneur. Il y a de ces sortes de Fiefs qui sont eux-mêmes d'une étendue considérable & qui renferment nombre de mouvances nobles & roturieres : il faut alors observer pour chacun de ces Fiefs, par exemple, pour chaque Marquisat, Comté, Baronie ou Châtellenie dont un Duché seroit composé, (bien entendu qu'ils seroient dans la main du Seigneur,) le même ordre qui aura été suivi pour les Titres généraux du Duché, ces grands Fiefs ayant également comme un Duché, des Titres généraux & particuliers.

On commencera donc, ainsi qu'il a été dit, & dans l'ordre qui a été exposé, par tous les Titres généraux & communs à chacun de ces Marquisats, Comtés, &c. sauf les Titres qu'on a dit devoir être rassemblés & mis de suite sans distinction de lieu.

Il faut ensuite que toutes les mouvances nobles & roturieres soient rangées, pour ainsi dire, chacune sous leur bannière; les mouvances nobles seront par ordre de Fiefs, & les tenures roturieres par ordre de Paroisses, autant que cela sera possible.

Il a été dit que les saisies féodales, foi & hommages, aveux & dénombremens, doivent former pour chaque objet des liasses séparées; il faut que ces liasses soient arrangées par corps de Fiefs, en allant de proche en proche, suivant que les Fiefs sont contigus les uns aux autres.

Par rapport aux déclarations pour le Roturier, aux baux emphytéotiques, aux baux à fief ou à cens, aux droits de bannalité, aux Pêcheries & autres droits locaux & particuliers, les liasses doivent être rangées Paroisse par Paroisse, & être subdivisées par cantons, autant que la forme & la teneur des Titres pourront le permettre; on observera de commencer par les liasses du Domaine non-fief, comme maisons, moulins, étangs, terres vaines & vagues, & en culture, prez, &c.

Comme la plupart des droits roturiers sont reconnus par des déclarations écrites de suite dans des Livres terriers qui embrassent la directe d'un Fief sans distinction de Paroisse; que souvent dans une même déclaration il y a des articles concernant différens Cantons & différentes Paroisses; que dans les liasses des Pièces justificatives d'un compte, il se trouve des actes obligatoires & intéressans pour quelque lieu particulier; on placera ces Livres, Recueils ou Titres dans le lieu & la place les plus convenables; mais on observera d'en mettre une note avec renvoi dans les autres liasses, où la connoissance de ces mêmes Titres peut être nécessaire pour l'intelligence ou la suite des preuves. On aura la même attention dans toutes les occasions qui en seront susceptibles. Cette opération, quoique longue, deviendra facile après la confection des Sommaires, Tables & Indices dont il sera parlé dans la seconde Partie.

On n'a point mis la bannalité des moulins parmi les Titres généraux, parce qu'indé-

pendamment de ce qu'ils sont plus sujets que d'autres droits à être aliénés par le Seigneur, à cause des réparations, il y a souvent des pièces de terre qui dépendent de ces moulins, & qu'il est convenable que les Titres qui concernent ces pièces de terre, se trouvent avec ceux des autres terres de la même Paroisse.

S'il se trouve des Pièces qui soient doubles, on les mettra à part pour être renvoyées au Chancelier de S. A. S. qui les fera déposer aux Archives du Palais Royal.

Les liasses seront disposées dans l'ordre qu'on a détaillé, & elles seront mises dans des boîtes, & les boîtes dans des armoires, ainsi qu'on l'a déjà dit.

Après que toutes les liasses seront formées, les Pièces de chaque liasse, les liasses, les boîtes & les armoires seront numérotées en commençant par un.

Le Numéro des boîtes commencera par un à chaque armoire, ainsi que celui des liasses à chaque boîte, & celui des Pièces à chaque liasse.

Chaque Pièce portera son Numéro particulier, celui de la liasse, celui de la boîte & celui de l'armoire.

Chaque liasse son Numéro particulier, celui de la boîte & celui de l'armoire.

Chaque boîte son Numéro particulier, & celui de l'armoire.

Ensorte qu'après avoir tiré une Pièce de sa place, elle puisse y être remise avec la même facilité.

Chaque boîte doit être étiquetée d'une indication générale, à peu-près comme celles
donc

est on a fait mention ci-dessus pour la formation des tas lors du premier triage.

La même espèce d'étiquette doit se retrouver sur chaque liasse, mais plus particularisée, suivant la nature des Titres que renferme la liasse, comme par le nom des Fiefs, Seigneuries, Paroisses, &c.

On attachera ~~avec un lacet~~ à la couverture de chaque Registre, un carré de cañon ou de parchemin qui pendra sur le devant, où sera écrit : *Registre contenant telle & telle chose, depuis une telle année jusqu'à une telle autre*, avec un Numero particulier audit Registre. Lorsqu'ils seront dans des armoires, on fera mention du Numero de l'armoire.

En tête de toutes ces indications, soit sur armoires, boîtes, registres, liasses ou pièces, on observera toujours de mettre le nom du ~~Duché, Marquisat, Comté ou autre Seigneurie~~, dont ces Pièces forment les Titres & les Documents.

Il faut avoir attention de ne point trop remplir les boîtes, afin qu'on puisse ajouter à chaque liasse les Pièces nouvelles qui concernent le même objet, & comme à chaque liasse le Numero des Pièces recommence, ces Pièces nouvelles recevront leur Numero sans qu'il en résulte aucune inversion dans l'ordre général.

Si l'on retrouvoit après coup des Pièces anciennes, il faudroit les placer dans l'endroit qui leur seroit propre, & dans ce cas il faudroit répéter le Numero précédent, en ajoutant, *bis, ter, &c.*

~~Pour achever de rendre plus sensible ce que~~

270 JOURNAL

On vient d'exposer sur les étiquettes & indications, on rapportera quelques Exemples de chaque espèce.

Exemple pour les Armoires.

DUCHE D'ORLEANS.

ARMOIRE PREMIERE.

Tiers généraux du Duché d'Orléans, & des Châellenies d'Orléans, de Beaugenoi, d'Yenville & de Lorris : Foi & Hommages, Ayours & Dénombrements.

Exemple pour les Boîtes.

DUCHE D'ORLEANS.

ARMOIRE PREMIERE.

BOITE 16.

CHATELLENIE D'YENVILLE.

Tiers généraux.

Exemple pour les Liasses.

DUCHE' D'ORLEANS.
CHATELLENIE D'YENVILLE.

ARMOIRE PREMIERE.

BOITE 16.

LIASSE PREMIERE.

Engagement & Retrait de la Terre d'Yen-
ville.

Exemple pour les Pièces.

DUCHE' D'ORLEANS.
CHATELLENIE D'YENVILLE.

Edit qui ordonne la vente & revente du
Domaine jusqu'à concurrence de 254000 écus. 20 Octobre
1773.

PIECE PREMIERE
LIASSE PREMIERE

BOETE 16.

ARMOIRE PREMIERE.

Quand la Pièce sera sommarisée, ainsi qu'il sera dit ci-après au Chapitre des Sommaires, on en fera mention.

*Sommarisé au Sommaire des Titres généraux
Volume II. Article 150.*

Autre Exemple.

DU CHE' D'ORLEANS.
CHATELLENIE D'YENVILLE.

19 Decem-
bre 1595.

Contrat d'Engagement par copie collationnée, de la Châtellenie d'Yenville au profit de la Dame de Clermont d'Entragues, moyennant la somme de 7395 écus.

PIECE DEUXIEME
LIASSE PREMIERE.

BOETE 16.

ARMOIRE PREMIERE.

Et en son temps mention des Sommaires.

CHAPITRE VI.

De l'Inventaire des Titres.

Après l'arrangement des Archives , on pourra facilement en composer l'inventaire , qui ne sera , à proprement parler , que la copie des étiquettes.

On divisera cet inventaire en autant de parties qu'il y aura de membres de la Seigneurie. Par exemple , la première partie sera des *Titres généraux du Duché d'Orléans* ; la seconde , des *Titres du Duché d'Orléans, Châtellenie d'Orléans* , & ainsi de chacune des autres Châtellenies dont le Duché est composé , & qui se trouvent en la main de S. A. S.

Chaque partie sera elle - même divisée en autant de Chapitres qu'il y aura de Titres généraux sur les boîtes des Archives. On sent , par exemple , que s'il y a plusieurs boîtes sur les Notariats , sur le même Fief , sur la même Paroisse , ces différentes boîtes ne doivent néanmoins former qu'un seul & même Chapitre par rapport à chacun de ces objets.

On mettra en marge , au haut de chaque page , le Numéro de l'armoire , de la boîte & de la liasse ; & l'on mettra pour Titre courant , au haut de la page , l'étiquette de la boîte , comme , par exemple :

D U C H E' D' O R L E A N S.

Titres généraux de propriété.

On mettra en marge la date de chaque Titre , & on commencera ensuite à la ligne par le Numéro de la Pièce ; le surplus ne consistera qu'à copier l'étiquette indicative qui se trouvera écrite sur la chemise de chaque Pièce.

Armoire première.

Boîte première.

Liasse première.

ce ; contenant la nature de l'Acte , le nom des Parties , & l'objet particulier de la Pièce, sans aucun détail.

Il faudra observer de commencer au haut d'une page l'inventaire de chaque liasse ; & l'inventaire de ladite liasse étant fait , on laissera le restant des pages en blanc , afin qu'on puisse ajouter à l'inventaire les Titres nouveaux qui entreront aux Archives.

On doit avoir dans chaque Archive , un Livre de charge & de décharge , à deux colonnes , pour y faire mention dans une des colonnes de tous les Titres qui en auront été tirés , par quel ordre & à qui ils auront été remis , & faire mention sur l'autre colonne de la rentrée & restitution de ces mêmes Titres ; il en sera mis une note au lieu & place des Titres qui auront été communiqués.

Dans les Archives où les Titres se trouvent actuellement rangés & inventoriés , encore que l'ordre n'en soit pas tout-à-fait le même que celui qui est prescrit par ce Mémoire , il n'y sera néanmoins fait de changemens que ceux qui seront autorisés par des ordres particuliers , d'autant plus que les Sommaires & Tables dont il sera parlé dans la seconde Partie , suppléeront à ce que l'on pourroit y désirer pour remplir les vûes du Conseil de S. A. S.

*On donnera la suite de ce Mémoire
dans le Journal prochain.*

*Déclaration du Roi, portant augmentation
du droit de Fret sur les Navires étrangers,
à commencer au premier Janvier mil sept
cent cinquante-un.*

Donnée à Versailles le 24 Novembre 1750.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de
France & de Navarre : A tous ceux qui
ces présentes Lettres verront, SALUT. Le feu
Roi ayant jugé à propos de lever par la Dé-
claration du 20 Juin 1659 les défenses por-
tées par les anciennes Ordonnances, à tous
Bâtimens de mer étrangers d'aborder sur les
Côtes du Royaume, & d'y fréter aucunes
marchandises, ordonna en même temps qu'il
seroit perçu droit havane sur tous lesdits Bâti-
mens un droit de cinquante sols par tonneau,
appelé *Droit de Fret*. Nous avons été infor-
mé que ce droit, qui fut alors jugé suffisant
pour procurer aux Bâtimens François une pré-
férence légitime pour le Commerce des Ports
du Royaume, a cessé depuis de remplir cet
objet, tant à cause des augmentations d'es-
pèces survenues, que par plusieurs autres con-
sidérations. A CES CAUSES, & autres à ce
Nous mouvans, de l'avis de notre Conseil, &
de notre certaine science, pleine puissance &
autorité Royale, Nous avons par ces Présentes
signées de notre main, dit, déclaré & ordonné,
disons, déclarons & ordonnons, voulons &
Nous plaît, que ledit Droit de Fret, qui se
perçoit sur tous les bâtimens étrangers en

vertu de la Déclaration du 20 Juin 1659, à
 raison de cinquante sols par tonneau, sera
 perçu dorenavant, & à compter du premier
 Janvier prochain, sur tous lefdits Bâtimens,
 à raison de cinq livres par tonneau, dans
 les cas & en la manière portée par ladite Dé-
 claration, & sans que Nous entendions au-
 cunement préjudicier aux Exemptions accor-
 dées tant par les Traités faits avec quelques
 Puissances & Nations Etrangères, que par au-
 tres Titres & Concessions, qui continueront
 à avoir leur exécution. Si DONNONS EN
 MANDEMENT à nos amés & féaux Conseillers,
 les Gens tenans notre Cour de Parlement,
 Chambre des Comptes & Cour des Aydes à
 Paris, que ces Présentes ils ayent à faire lire,
 publier & registrer, & le contenu en icelles
 garder & exécuter selon leur forme & teneur,
 nonobstant toutes choses à ce contraires, aux-
 quelles Nous avons dérogé & dérogeons par
 cesdites Présentes. CAR tel est notre plaisir :
 en témoin de quoi, Nous avons fait mettre
 notre Scel à cesdites Présentes. DONNE' à
 Versailles le vingt-quatrième jour de Novem-
 bre, l'an de grace mil sept cent cinquante,
 & de notre Regne le trente-sixième. *Signé*,
 LOUIS ; *Et plus bas*, Par le Roi ; DE VOYER
 D'ARGENSON. Vû au Conseil, MACHAULT
 Et scellée du grand Sceau de cire jaune.

COMPAGNIE DES INDES.

LISTE des Gagnans de la Loterie d'Accroissement des Rentes Viagères provenant de la Loterie, composée, à cause des Exinctions arrivées jusqu'au dernier Décembre de l'année 1750, venues à la connoissance de la Compagnie jusqu'au 24 Mai 1751.

Tirée le 22 Juin 1751.

NUMERO des BILLETS.	LOTS en Rentes.	LOTS en Argent.	NUMERO des BILLETS.	LOTS en Rentes.	LOTS en Argent.
	liv.	liv.		liv.	liv.
20	45		1674	45	
254	45		753	45	
353	45		764	200	
458	45		801	45	
602	100		814	45	
676	100		881	45	
783	45		897	45	
976	45				
1059	100		2073	45	
181	200		088	45	
294	100		155	100	
277	45		221	100	
294	45		281	100	
318	100		324	45	
391	45		351	45	
392	200		410	100	
416	45		483	200	
445	45		520	45	
642	45		584	100	
			593	45	

8 V.

NUMERO	LOTS	LOTS	NUMERO	LOTS	LOTS
des	en	en	des	en	en
BILLETS.	Rennes.	Argent.	BILLETS.	Rennes.	Argent.
	liv.	liv.		liv.	liv.
2634	45	100	5096	45	100
703	45		171	45	
710	45		183	45	
762	45		194	45	
803	45		205	45	
959	45		316	45	
971	45		428	45	
			485	45	
3142	45	100	525	45	
204	45		526	45	100
235	45		583	45	
341	100		615	45	100
352	45		634	45	
375	45		662	100	
457	100		952	45	
497	200				
614	45		6017	45	
664	100		022	45	
721	45		034	45	
735	45		075	45	
748	100	100	108	45	
756	100	100	124	45	
768	100	100	151	45	
828	45		210	45	
986	45		479	45	
			535	45	
4146	45		745	45	
194	45		753	45	200
219	100	100	801	45	
238	45		853	45	
250	45		865	100	
267	100		987	45	100
328	45				
511	100	100	7218	45	
650	150		312	45	100
675	150		361	45	
717	45		397	45	
932	45		410	45	
			443	200	

NUMERO des	LOTS en	LOTS en	NUMERO des	LOTS en	LOTS en
BILLETS.	Rentes.	Argent.	BILLETS.	Rentes.	Argent.
	liv.	liv.		liv.	liv.
7465	45		9574	45	
484	...	100	729	45	
538	...	1200	745	45	
570	45		775	45	
691	45		877	45	
719	45		970	...	100
810	45				
836	45		10017	150	
854	45		063	45	
885	45		169	45	
946	45		233	1000	grosses.
			436	45	
8001	45		452	45	
008	...	100	566	45	
058	45		603	45	
144	45		673	45	
155	45		751	45	
182	45		875	150	
221	...	100	954	...	100
302	45		978	45	
471	45				
524	45		11065	45	
525	45		634	45	
691	45		688	45	
793	45		690	...	100
892	100		704	45	
997	...	100	722	...	100
			809	45	
9020	150		923	...	100
074	45		947	45	
096	...	100			
154	45		12044	...	100
188	100		333	...	100
258	45		414	45	
261	...	100	462	45	
348	45		727	45	
411	...	100	960	45	
418	...	100			
503	45		13265	45	

NUMERO des BILLETS.	LOTS en Rentes.	LOTS en Argent.	NUMERO des BILLETS.	LOTS en Rentes.	LOTS en Argent.
	liv.	liv		liv.	liv.
13557	45		220	45	
745	45		338	45	
756	45		374	45	100
835	45		690	45	
855	...	200	863	45	
857	...	100			
874	...	200	17001	45	
968	...	100	307	45	
989	...	100	345	45	
			356	45	
14094	45		472	45	
169	...	200	510	45	
207	...	100	750	45	
234	45		758	45	
341	45		846	45	
360	...	200			
370	45		18080	200	
389	45		093	45	
562	45		117	...	100
663	...	100	149	45	
742	45		395	45	
786	45		428	45	
949	45		458	...	100
984	45		475	45	
986	45		484	45	
			539	45	
15028	...	100	599	45	
162	45		644	...	100
361	45		696	45	
407	45		697	45	
766	45		731	45	
783	45		807	45	
822	45		811	45	
917	45		822	45	
990	45		842	45	
16015	45		19120	45	
100	45		422	45	
197	...	200	436	45	

NUMERO des BILLETS.	LOTS en Rentes.	LOTS en Argent.	NUMERO des BILLETS.	LOTS en Rentes.	LOTS en Argent.
	liv.	liv.		liv.	liv.
19461	45		21992	...	100
588	45				
607	45		22084	45	
674	45		177	...	100
683	45		216	45	
725	45		763	...	100
756	...	100	879	45	
864	...	100	937	45	
917	...	100			
922	45		23063	150	
953	45		117	200	
			114	45	
20300	150		195	45	
390	...	100	267	150	
521	45		346	45	
558	45		420	45	
570	...	100	481	...	100
762	45		576	...	200
977	45		715	45	
			838	...	100
25051	45		885	45	
096	45		910	45	
154	45		938	45	
183	100				
218	...	100	24156	45	
253	45		207	...	100
280	70		473	...	600
289	45		507	45	
298	100		509	45	
381	...	100	510	45	
471	45		616	45	
485	45		638	45	
704	...	300	656	45	
751	45		661	100	
781	45		710	45	
801	...	100	717	45	
802	...	100	807	45	
913	45		843	...	100
961	45		870	...	100

NUMERO des BILLETS.	LOTS en Rentes.	en Argent.	NUMERO des BILLETS.	LOTS en Rentes.	en Argent.
	liv.	liv.		liv.	liv.
24943	45		27198	45	
292	45		404	45	
			421	100	100
25117	150		435	45	
216		100	509	100	100
286		200	689	45	
345	45		712	100	100
650	45		1867	100	
1809	45		1875	45	
1856	45				
1892	45		28220	100	100
			306	45	
26004	45		382	100	
048		100	412	100	
1092	45		435	45	
143		100	1655	45	
151	45		1662	45	
209		160	1788	100	
272	45		1973	200	200
351	45				
481	45		29333	45	
881		100	374	45	
889	100		624	45	
956	150		777	100	100
			1258	45	
27192	45		229	45	

LISTE des Numéros éteints au nombre de 441, lesquels ont formé en partie la Loterie d'Accroissement de la présente année 1751.

Les 7149 Numéros, ci-devant éteints, ayant été inférés dans les précédentes Listes.

45	2726	4566	8655	12522	13679	15593
47	2727	5476	8656	12524	13695	15909
79	2734	5833	8657	12525	14220	15911
286	2736	5858	8659	12526	14579	15945
355	2737	5878	8660	12527	14828	15954
429	2738	5889	8756	12529	14841	15956
450	2739	5968	8842	12532	14851	15963
492	2740	5969	8844	12533	14922	15983
592	3006	5974	9381	12534	14923	15995
624	3007	5976	9754	12535	14924	15999
825	3008	5977	9755	12537	14925	16179
830	3075	6009	9756	12538	14929	16427
935	3076	6010	9757	12542	15036	16484
1035	3606	6033	9758	12543	15207	16516
1039	3618	6041	9759	12544	15208	17041
1047	3620	6045	9761	12571	15210	17669
1049	3624	6046	9762	12576	15211	17670
1051	3636	6047	9763	12581	15212	17702
1070	3637	6048	9764	12585	15214	17704
1393	3656	6049	10038	12586	15215	17705
1429	3667	7342	10206	12587	15217	17706
1431	3668	7343	10266	12588	15218	17727
1433	3670	7422	10643	12589	15220	17801
1434	3675	7424	10767	12590	15221	17996
1435	3684	7531	10768	12756	15222	17999
1436	3747	7683	10785	12775	15223	18162
1437	3761	7684	10786	12797	15224	18182
1439	3807	7685	11414	12810	15225	18400
1440	3808	7686	11469	12836	15226	18414
1441	4022	7687	11470	12845	15227	18481
2228	4310	8492	11471	13042	15228	18482
2230	4400	8621	11472	13057	15230	18590
2528	4543	8651	11549	13058	15545	18958
2724	4544	8652	11996	13527	15658	18966
2725	4545	8653	11319	13667	15700	19011

19012	21161	24058	26622	26652	27365	28544
19394	21162	24059	26623	26653	27366	28545
19400	21163	24211	26624	26654	27367	28735
19572	21164	24391	26625	26655	27410	29037
19573	21165	24392	26626	26657	27612	29153
19574	21166	25060	26627	26658	27613	29324
19575	21167	25061	26628	26660	27639	29345
19576	21168	25066	26629	26661	27672	29371
19729	21467	25067	26630	26662	27736	29446
19842	22060	25068	26631	26664	27737	29470
19844	22093	25072	26632	26665	27738	29640
19846	22094	25272	26633	26666	27922	29653
19906	22168	25429	26634	26667	27923	29675
20004	22228	25430	26637	26668	27924	29757
20270	22598	25483	26638	26669	27925	29772
20406	22612	25500	26639	26769	27926	29817
20407	22759	25576	26640	26792	28069	29851
20462	23104	25621	26641	26793	28165	29852
20465	23105	25649	26642	26794	28166	29853
20466	23438	25830	26643	26562	28167	29854
20560	23504	25845	26644	26963	28168	29855
20593	23618	26133	26645	26991	28257	29910
20594	23620	26306	26646	26992	28259	29913
20596	23628	26307	26647	26993	28337	29925
20598	23935	26345	26648	27292	28342	29926
20996	23936	26469	26649	27322	28537	29927
20997	24056	26470	26650	27359	28538	29928
21159	24057	26471	26651	27361	28539	29930

T A B L E.

L Lettre sur l'utilité de la Plante Num- maria, Monnoière, contre les vers qui se mettent dans le Bled, à l'Editieur du Journal Economique,	page 3
De la manière de planter les Arbres sau- vages, par un Officier de Grurie,	12
Du Houblon. Confirmation de l'utilité du Fumier de Porc. contre la Rosée farineu- se. Usages des feuilles & sarmons de cette Plante. Remarques sur sa cul- ture,	18
Continuation du Mémoire sur les En- grais. Réflexions sur cette partie de l'Agriculture. Suite des Engrais,	25
Manière de teindre un drap blanc en verd, nommé Verd de Saxe,	48
Piège pour prendre les Loups,	59
Suite du Mémoire sur les Fontaines do- mestiques de M. Amy, Avocat au Parlement de Provence,	64
Poeles nouveaux pour échauffer & re- nouveler l'air dans les Serres,	80
Dissertation sur le Commerce, tirée de celle du Marquis Belloni, publiée à Rome en 1750,	93
Mémoire instructif sur l'état des Fonds publics en Angleterre,	122
Mémoire instructif pour l'arrangement des Archives & la confection des Terriers ; dressé par les ordres du Conseil de Mgr. le Duc d'Orleans ; approuvé par S. A. S. pour être exécuté dans son Ap- prouvé	1

186 T A B L E.

<i>nage, ses Terres Patrimoniales, & celles tenues par engagement, page 145</i> <i>Déclaration du Roi, portant augmentation du Droit de Fret sur les Navires étrangers, à commencer au premier Janvier mil sept cent cinquante-un.</i>	175
<i>Liste des Gagnans de la Loterie d'Accroissement des Rentes viagères provenant de la Loterie composée, à cause des Extinctions arrivées jusqu'au dernier Décembre de l'année 1750, venues à la connoissance de la Compagnie, jusqu'au 24. Mai 1751; tirée le 21 Juin 1751,</i>	177

A P P R O B A T I O N S.

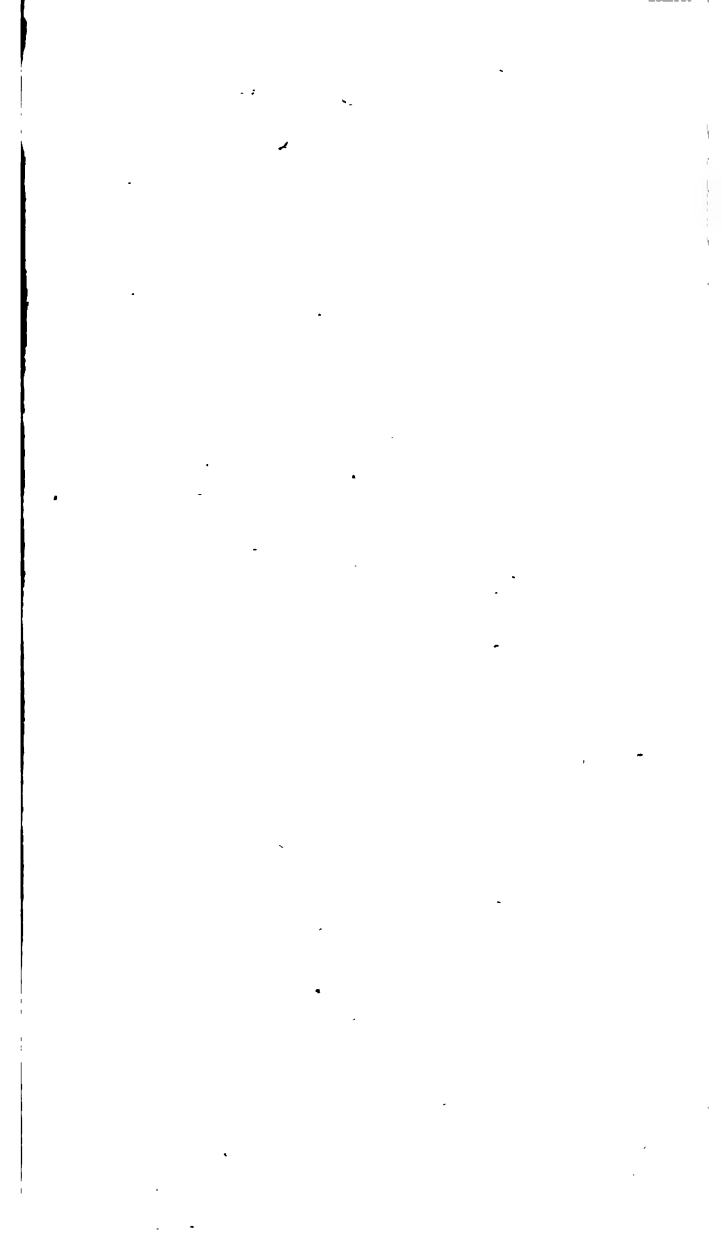
J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier différentes Pièces pour le mois de Mars du *Journal Économique*, & je n'y ai rien trouvé dont l'impression ne puisse être utile. A Paris ce 10 Avril 1751.

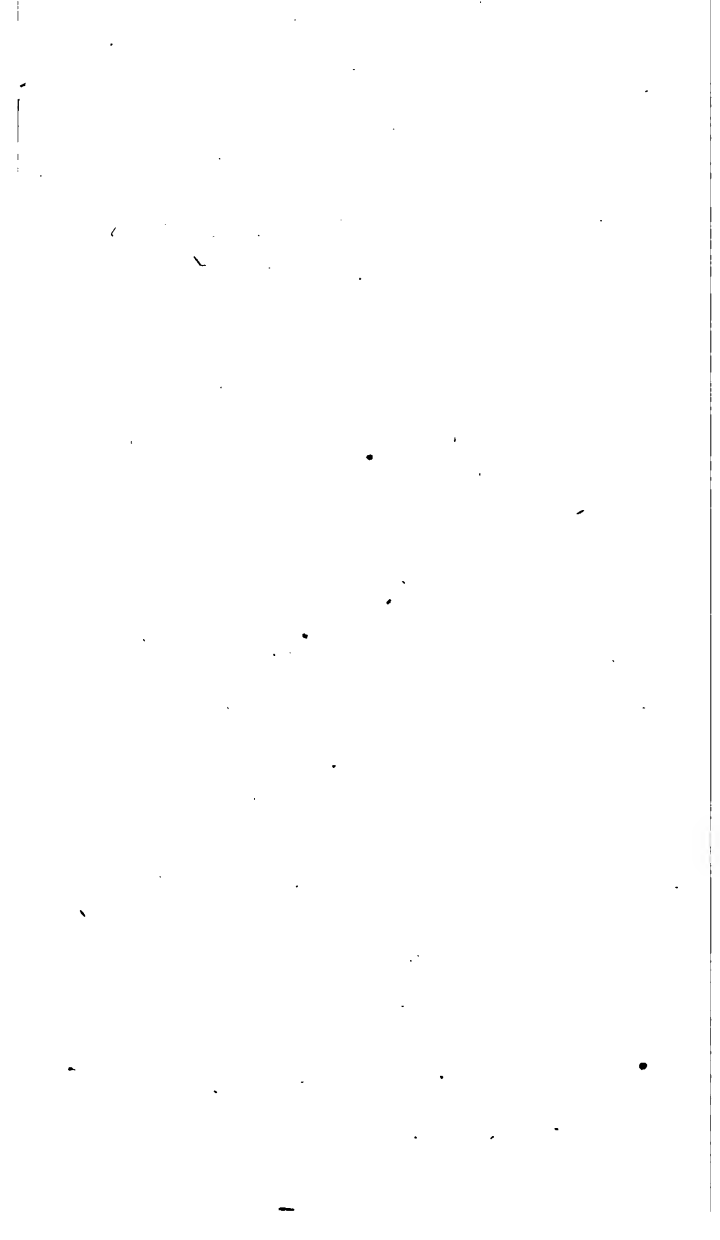
REMOND DE Ste ALBINE.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier différentes Pièces pour le mois de Mars du *Journal Économique*, & je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. A Paris ce 26 Avril 1751.

GUETTARD.

Le Privilège est au premier Volume Janvier 1751.





JOURNAL ÆCONOMIQUE

O U

MEMOIRES, NOTES ET AVIS

*sur les Arts, l'Agriculture, le Commerce,
& tout ce qui peut y avoir rapport, ainsi
qu'à la conservation & à l'augmentation
des Biens des Familles, &c.*

A V R I L 1751.



A P A R I S ,

Chez ANTOINE BOUDET, Imprimeur du Roi ,
rue Saint Jacques.

M. D C C L I.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





JOURNAL ECONOMIQUE.

*Description Anatomique d'un Grain de
Bled. Végétation de ce même Grain.*

LA culture du Bled étant le premier soin de l'œconomie champêtre, & l'objet de la plus grande importance pour un Etat, on ne peut trop éclairer ceux qui s'y appliquent. Nous estimons que ce ne sera point leur fournir un médiocre secours, pour diriger leurs travaux & s'en promettre avec raison quelque succès, que de leur donner le détail des parties intérieures de la semence qu'ils confient à la terre, & de l'ordre que la nature observe en la faisant fructifier. Car il est évident

*Description
anatomique
d'un grain
de bled.*

*Description
anatomique
d'un grain
de bled.*

que sans cette connoissance on ne peut se conduire qu'au hazard , & par une routine aveugle que le moindre obstacle embarrasse , & que le premier accident dérouté entièrement. Mais lorsqu'on est instruit de ce que cette semence est en elle-même , & de quelle manière elle doit véger , on est plus disposé à réfléchir sur ce qui peut lui nuire ou lui profiter , on est plus préparé contre l'un , plus attentif à l'autre ; & le flambeau de la Physique dissipant une partie des nuages dont l'avenir est enveloppé , quel que soit l'événement , ou l'abondance n'embarrasse point l'Éconôme , ou la disette le trouve précautionné. Ainsi nous espérons que le Public recevra avec plaisir ce que nous lui présentons aujourd'hui sur cette matière intéressante.

Le grain de Bled contient , 1°. une substance farineuse , 2°. une ou plusieurs pellicules qui enveloppent la farine , 3°. le germe où réside toute la vertu multiplicative du grain.

La substance farineuse est composée de petites vésicules , & étant

humectée dans la terre, elle sert de nourriture au germe; jusqu'à ce que trois feuilles vertes paroissent lorsque la plante commence à tirer son suc nourricier par la racine. Comme la farine humectée lui donne sa première nourriture, c'est avec raison que le Laboureur l'appelle le lait de la plante. La farine est enveloppée dans tous les bleds de deux pellicules brunes, entre lesquelles il y a des conduits subtils qui vont jusqu'au germe. Dans l'endroit où est la fente, au milieu, la pellicule extérieure forme un conduit un peu large, qu'on pourroit appeller la grande artère. En haut où le grain, dans l'épi, a été en plein air, on voit au seigle & au froment une espèce de petite plateforme criblée de plusieurs petits trous ou pores par lesquelles l'humidité entre dans la farine, & la change en une substance qui ressemble à du lait. Dans l'orge & dans l'avoine, les deux pellicules brunes y sont encore couvertes d'une croûte dure qui se laisse séparer, & en devant du côté de la fente, d'une autre petite pellicule assez roide.

*Description
anatomique
d'un grain
de bled.*

*Description
anatomique
d'un grain
de blé.*

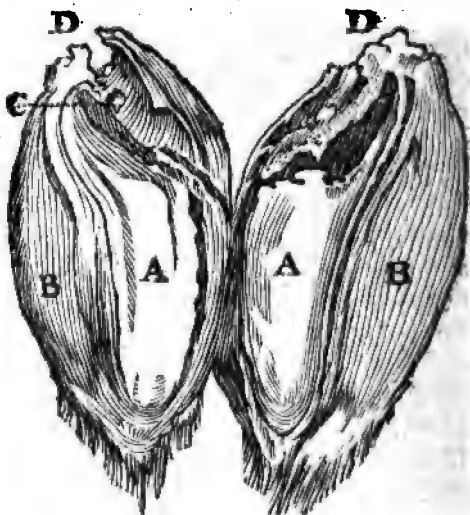
Le germe est situé dans l'extrémité du grain qui est renfermée dans l'épi, & on le reconnoît distinctement lorsque avec un canif on coupe le grain le long de sa fente. En voici le dessein ; il a été fait avec toute l'exactitude possible, en observant dans le nouveau microscope présenté par

A Matière farineuse.

B La première des pellicules qui enveloppent la farine.

C Germe.

D Naissance des trois premières feuilles.



M. Magny à l'Académie des Sciences avec un Mémoire instructif sur

cet instrument, dont nous espérons être bien-tôt en état de rendre compte : ce Dessein est réduit au quart de ce qu'il a paru dans ce microscope monté de la plus foible lentille d'un pouce de foyer. Dans les semences qui viennent dans des poches, le germe se trouve dans la pointe par où elle a été enfoncée en terre : il a paru composé de racines, de deux petites feuilles & d'un œil. De plus, il a paru couché dans une matrice ovale, qui pourroit être une tumeur glanduleuse, où se fait la sécrétion du lait qui prend la forme de suc nourricier, & est conduit de-là dans l'œil. On peut découvrir ce germe de trois façons différentes ; premièrement en ôtant de l'épi un gros grain de seigle dans le temps où il est encore verd, quoique parfait, en enlevant subtilement la peau de la pointe, & en portant le germe sous le microscope : on verra au bas de la pointe une espèce de bouclier ventreux ayant trois ou quatre petites bosses d'où sortent les racines. Il est bon de remarquer en passant que lors-

*Description
anatomique
d'un grain
de blé.*

*Description
anatomique
d'un grain
de bled.*

qu'en battant le bled dans la grange ; cette petite partie est blessée , les grains ne poussent plus , & meurent dans la terre ; c'est une vérité éprouvée. L'endroit où est l'œil est un peu recourbé , & les feuilles montent en pointe comme une flamme. Lorsqu'on prend le germe avec une épingle bien pointue ou avec un canif , il se détache aisément de sa matrice ; en l'observant exactement , on le trouvera de forme ovale. Secondement , si l'on coupe , comme nous avons dit d'abord , le grain de bled selon la direction de sa fente , on voit de part & d'autre les bords de la matrice & le germe qui est partagé. Troisièmement , en épluchant une plante de bled , qui a poussé quatre feuilles ou davantage , en sorte que l'étui du grain de semence reste attaché à la racine , si l'on ôte alors cet étui , on voit la matrice de la grosseur d'une petite lentille.

Cette description du grain de Bled fait connoître sensiblement la raison qui empêche les grains offensés , cassés , gâtés par les vers ou autrement,

de pousser leurs tiges, comme naturellement ils devroient le faire. Dès que leur disposition intérieure est dérangée, & que la première humidité ne peut point pénétrer jusqu'au germe, parce que ses conduits sont interrompus; il est impossible que ce germe profite. Mais lorsque l'œil où il est renfermé, est sain & entier, il n'importe que la farine ait souffert; pour peu qu'il en reste pour former le premier lait de la plante, le germe ne tarde pas à pousser sa racine. Il en est de même lorsque les Bleds étant sur pied & verts encore, ils sont frappés du mauvais tems; pourvû que les grains approchent de leur perfection, le germe qui se forme le premier après que le Bled a fleuri, est parfait avant que la farine le soit, & a acquis une force que le mauvais tems ne peut plus détruire. C'est à quoi l'on doit faire attention dans le choix de la semence, tant d'une part que de l'autre.

Description anatomique d'un grain de bled.

Lorsque la semence est jetée en terre, dans le court espace d'un ou de deux jours, l'humidité la pénètre;

*Description
anatomique
d'un grain
de bled.*

elle se gonfle, & le germe commence à sortir. La partie du germe qui regarde la pointe du grain dans l'extrémité où il est placé, produit la racine de la plante, & la tige s'élève de la partie qui est tournée vers l'intérieur du grain. De-là vient que lorsque la terre a peu d'humidité, la semence tarde à lever; mais la racine qui sort la première & dont la chevelure s'attache aussitôt à la terre ne laisse pas de profiter, & ces bleds sont ordinairement plus beaux que ceux dont la tige s'est formée presque en même tems que la racine a poussé; parce que la racine qui s'est étendue & multipliée, est en état de fournir à la plante une plus grande quantité de sucs & d'alimens que celle dont la tige a épuisé les forces, en s'élevant de trop bonne heure.

Il ne sort immédiatement du grain qu'un seul tuyau. A côté de ce tuyau principal, vers les nœuds les plus bas naissent plusieurs tuyaux latéraux qu'on voit ou près ou en dedans de la terre. Quelques-uns d'entre eux poussent des racines, & il en peut

sortir un ou plusieurs autres tuyaux, selon qu'ils se forment de bonne heure, que le terrain est gras & mol, & que le tems est favorable.

*Description
anatomique
d'un grain
de bled.*

Chaque tuyau est composé de trois parties principales, sçavoir de la racine, de plusieurs bouts de tuyaux & de l'épi. La racine est d'abord enveloppée d'une bourse qu'elle creve, lorsque le lait renfermé dans le grain est épuisé, & qu'il faut à la jeune plante une nourriture plus solide. Deux autres racines quelques jours après s'échappent de côté & d'autre, & s'attachent à la terre. Cependant le premier bourgeon se forme enveloppé d'une feuille brunâtre, & il est bientôt suivi de plusieurs autres. Entre ces bourgeons se forment les différentes parties de tuyau arrêtées par des nœuds ou boutons auxquels tiennent les feuilles qui préparent le suc nourricier pour l'allongement du tuyau & pour l'épi, jusqu'à ce que la plante fleurisse. On voit en dedans presque par-tout aux côtés des parties du tuyau, mais principalement vers les nœuds, une matière blan-

*Description
anatomique
d'un grain
de bled.*

che & spongieuse que l'on doit regarder comme la moëlle de la plante. Dans l'épi les nœuds sont trop serrés, & c'est de ces nœuds & des capsules de semence qui s'en forment qu'on voit à la fin sortir les fleurs & le fruit. On doit particulièrement observer à l'égard des capsules de semence qu'elles sont formées par deux petites feuilles, & qu'elles servent à trois différens usages, à préparer le suc comme les feuilles qui sont aux nœuds, à former le fruit dont elles sont le moule, & à le défendre contre le vent & les injures de l'air. Mais il est bon d'entrer dans un plus grand détail, & d'examiner successivement tout ce qui se passe dans cette admirable production de la nature.

Lorsque le germe commence à pousser, les racines paroissent comme de petits filets blancs attachés à la pointe du grain : la petite feuille brunâtre qui enveloppe le premier œil ou bourgeon s'étend & devient plus grande, & pour peu que le grain ne soit pas trop enfoncé dans un bon terrain,

un second bourgeon ne tarde pas à paroître revêtu d'une feuille verte. La feuille du premier bourgeon se fane aussitôt que le second tire assez de nourriture de sa feuille verte pour pousser un troisième bourgeon enveloppé pareillement d'une feuille verte. C'est jusqu'à ce point que le lait suffit dans le grain, pendant que la racine commence à devenir un peu brune, & qu'elle fournit assez de nourriture à la plante pour que le premier nœud puisse se former entre la feuille brune & le premier tuyau latéral. Le germe est devenu passablement fort avant que la racine paroisse sous la feuille brunâtre, & cette racine nourrit en particulier le tuyau latéral, enforte qu'il n'a aucune communication avec le tuyau principal : il en est de même des autres tuyaux latéraux. Il faut remarquer que deux feuilles renferment toujours deux bourgeons qui ne paroissent en former qu'un seul tant qu'ils sont proches l'un de l'autre. Aussitôt que ceux d'en-bas se sont séparés, il s'élève entre eux une partie de tuyau qui a deux nœuds

*Description
anatomique
d'un grain
de bled.*

*Description
anatomique
d'un grain
de bled.*

& une racine : alors la feuille de dessous se fane & périt, n'étant plus utile, depuis que les racines sont en état par elles-mêmes de nourrir la plante.

Ce que nous venons de dire regarde le grain qui n'est pas trop avant en terre ; lorsqu'il est profondément enfoncé, voici de quelle manière se fait la végétation. Le premier nœud a très-peu de racines, & elles sont fort tendres. Il pousse un tuyau souvent assez long, mais foible, au haut duquel paroît l'autre bourgeon avec sa feuille, & sa feuille brunâtre périt dans la terre. Si le terrain est gras & léger, la plante, ou le buisson, commence à se former au deuxième bourgeon, & pousse dans le tuyau principal le troisième, quatrième, cinquième bourgeon, &c. Il arrive alors ce qu'on auroit peine à croire si l'on ne pouvoit le vérifier par ses propres yeux, c'est qu'un seul grain de semence profondément enfoncé dans un terrain gras & léger, produit quelquefois jusqu'à deux & trois plantes. Car le premier bourgeon ayant

pouffé un tuyau gras & court, il se forme une plante du fecond bourgeon; & comme ce fecond bourgeon eft encore affez avant en terre, & que le petit tuyau gras qu'il pouffe eft affez court, la même chofe arrive au troiſième bourgeon, & ainſi de fuite tant que les bourgeons reſtent ſous terre. On a même reconnu que dans des terrains gras & mols, le germe avoit formé une plante en même tems qu'il avoit pouffé ſon premier tuyau: ce qui nous découvre dans le bled une fécondité inconcevable, qui n'attend pour enrichir l'homme que ſon application & ſes ſoins.

Description anatomique d'un grain de bled.

La plante ou buiſſon de bled eft compoſée du tuyau principal, des tuyaux latéraux & des autres que ceux-ci ont pouffés à leur tour. Elle commence à ſe former auffitôt que l'on voit paroître quatre feuilles vertes. Si pour lors on lève de terre une plante de bled, & que l'on baiſſe ou emporte ſubtilement la feuille baſſe, on voit pour l'ordinaire entre cette feuille une petite pointe blanche, qui ſe forme ſucceſſivement

*Description
anatomique
d'un grain
de bled.*

en tuyau , & sa racine sous la première feuille qui paroît ensuite. Cette petite pointe vient de la moëlle d'un nœud , & s'étant développée en feuilles vertes (quand la semaille a été faite de bonne heure) elle en pousse une autre à côté , en sorte que dans les Automnes chaudes & sèches il s'en forme un bon nombre , qui se soutiennent & profitent presque toutes pendant l'Hiver & qui se multiplient considérablement en Mars , Avril , & Mai , lorsqu'il fait chaud , que le tems est favorable , & le terrain bien engraisé. Cependant toutes ces pointes ou les tuyaux qui s'en forment , ne parviennent pas à porter du fruit ; on en voit plusieurs rester en arrière & se flétrir en Juin & Juillet , sur-tout lorsqu'il fait un tems sec entre les mois de Mai & de Juillet. Lorsque le tuyau principal monte en graine , il se fait une grande révolution dans la plante , & le suc nourricier qui s'y trouve est employé tout entier pour la formation des fleurs & des fruits.

Mais avant que ceci arrive , & lors-

que la plante prend sa première croissance , on voit les feuilles des nœuds élevés au-dessus de la terre s'étendre considérablement au nombre de quatre , de cinq , & de six. Elles préparent le suc nourricier de la plante pour l'épi , qu'on trouve déjà formé en petit , lorsque dans le Printems on fend un tuyau long-tems avant qu'il monte en graine. On le voit même dès l'Automne en forme d'une petite grappe , dans le temps que les nœuds sont encore voisins les uns des autres. Quand la transpiration de la plante se fait heureusement par un temps favorable , les feuilles sont d'un verd noirâtre ; elles deviennent grasses & remplies de suc ; les nœuds inférieurs deviennent d'un verd tirant sur le jaune & se durcissent peu à peu , pendant qu'au milieu & en haut ils restent tendres jusqu'à ce que l'enveloppe de l'épi paroisse. C'est au contraire un mauvais signe lorsque ces nœuds inférieurs rougissent & se durcissent trop tôt ; lorsque les feuilles jaunissent avant le temps ou qu'elles deviennent d'un verd d'herbe ,

*Description
anatomique
d'un grain
de bled.*

*Description
anatomique
d'un grain
de bled.*

qu'elles ont un air chétif, & que l'on y voit beaucoup de taches ferrugineuses, c'est-à-dire, semblables à la rouille de fer. Ces défauts ont pour cause ou trop d'humidité ou trop de sécheresse; elles proviennent encore de la maigreur du terrain, ou des mauvaises herbes qui dominent, ou des gelées blanches, ou même des gelées qui continuent trop avant dans la saison; souvent aussi on les peut attribuer à la quantité de mouches & de vers qui tirent leur nourriture de ces feuilles, & qui s'y jettent en foule.

Lorsque la plante monte en graine, les deux feuilles supérieures de la tige sont exactement serrées l'une contre l'autre, & conservent précieusement l'épi jusqu'à ce qu'il soit parvenu à une certaine grosseur. Jusque-là tous les noeuds sont peu distans entre eux, sur-tout les deux derniers, qui sont encore entièrement mols, & les différentes parties du tuyau sont fort courtes. Mais aussitôt que l'épi a percé son enveloppe, toutes ces parties s'allongent, & les feuilles

baſſes leur fourniffent toute la nourriture qui leur eſt néceſſaire & dont elles étoient remplies ; les nœuds ſe durciſſent enſuite , & ces feuilles changeant de figure ſe flétriffent. Cependant les deux feuilles qui ont formé l'enveloppe de l'épi demeurent encore quelque tems vertes & pleines de ſuc , & leurs nœuds ſont mols & près l'un de l'autre. Mais lorsque l'épi eſt tout-à-fait ſorti & qu'il a acquis à peu près toute ſa longueur, ce qui ſe fait ſouvent dans ſix ou huit jours, ces feuilles deviennent peu à peu d'un verd d'herbe , & conſervent peu de ſuc , qui paſſe déſormais plus abondamment dans les tuyaux dont les nœuds l'empêchent de deſcendre. Tant que ces nœuds ſont verts , on les trouve remplis de ce ſuc , & les deux ſupérieurs, qui durciſſent les derniers , en contiennent ſuffiſamment pour fournir la ſubſtance qui doit former les fleurs & les fruits.

*Description
anatomique
d'un grain
de blé.*

Ainſi il paroît que la ſageſſe du Créateur a ordonné les feuilles autour du tuyau , comme un Architecte

*Description
anatomique
d'un grain
de bled.*

élève une échafaut autour d'un bâtiment qu'il construit ; échafaut qu'il abbat dès que l'édifice est achevé ; car aussitôt que le tuyau a acquis toute sa longueur & la consistance nécessaire, les feuilles se dessèchent & périssent. Rien n'est plus admirable que de voir avec quelle douceur & quelle force la nature tend & arrive à son but. Plusieurs mois s'écoulent avant que l'épi soit en état de paroître ; mais toutes les dispositions étant faites pour la formation des fleurs & du grain, en peu de jours il se montre tout entier, sur-tout lorsque des pluies douces le favorisent ; car dans des tems contraires, l'humidité trop abondante ou la trop grande sécheresse le tiennent caché dans son enveloppe ; le tuyau prend peu de croissance, le fruit devient mauvais, & les grains restant plats n'acquièrent point la grosseur convenable.

Enfin, toutes ces préparations que nous venons de marquer étant achevées, la fleur paroît qui donne sans contredit au fruit sa nourriture la plus délicieuse. Cette fleur dans le

bled n'est qu'un tuyau très - délié & blanc , qui sort de la capsule de la semence ; la capsule est environnée de quelques faisseaux d'autres tuyaux qui d'abord sont jaunâtres , puis tirant sur le brun , & enfin noirâtres un peu auparavant qu'ils se flétrissent & qu'ils tombent. Ces petits tuyaux servent principalement à nourrir dans la capsule de la semence un petit plumageon que l'on y voit. Lorsque le bled cesse de fleurir par un beau temps , clair & chaud , on peut espérer une bonne moisson. Si les Laboureurs avoient soin de remarquer le tems qui s'écoule dans la plupart des années , depuis que le grain est semé jusqu'à ce qu'il fleurisse , on pourroit sur cette observation régler le temps de la semaille , & faire en sorte que la fleur du bled arrivât au même âge de la Lune qu'il auroit été semé. Le plus favorable est celui de la pleine Lune , parce qu'alors l'air est ordinairement tranquille & le Ciel serein. C'est par cette raison que les Jardiniers préfèrent sur toutes les autres , la semence des fleurs

*Description
anatomique
d'un grain
de bled.*

*Description
anatomique
d'un grain
de bled.*

qui commencent & cessent de fleurir dans le temps de la pleine Lune.

Aussitôt que le bled a achevé de fleurir, les pointes des grains qui contiennent le germe se forment dans les capsules de semences & se perfectionnent long-tems avant la formation de la farine. Cette substance farineuse vient ensuite peu à peu, & s'augmente pendant que le suc se range autour d'une partie fine & délicate qui ressemble à du duvet. Ce duvet qui subsiste après que la fleur est passée, sert, entre autres usages, à tenir ouvert le grand conduit qui passe par la grande fente du grain. On voit ici la raison de ce que nous avons dit plus haut, qu'un coup de mauvais tems n'empêche point la semence de profiter lorsqu'il n'arrive que quelques semaines après que le bled a fleuri : le germe étant entièrement formé, il suffit qu'il lui reste quelque farine qui lui servira de nourriture quand il aura été mis en terre. L'humidité de l'air n'est point un obstacle à la formation des grains ; elle augmente au contraire la quantité des sucs nour-

riciers, quoiqu'elle en affoiblisse la qualité, pourvû néanmoins que les bleds ne soient point couchés par des pluies trop longues & trop violentes.

*Description
anatomique
d'un grain
de bled.*

La maturité du fruit commence après qu'il a pris toute sa grosseur. Alors le tuyau & l'épi blanchissent, & la couleur verdâtre des grains se change en jaune ou brun foncé. Cependant ils sont encore mols & la farine contient beaucoup d'humidité. De là vient que par un temps fort humide la paille se couche facilement & pourrit; l'écorce du grain s'enfle considérablement & rend plus de son que de farine. Par un effet contraire, un temps trop sec le desseche trop promptement, & les grains se rident & deviennent de peu de valeur. On a donc besoin d'un temps chaud entre-mêlé à propos de pluies douces, afin que la paille & le grain meurissent par degrés, & acquièrent une qualité parfaite. L'Éconôme qui observera attentivement la température de l'air, jugera facilement à quelle moisson il doit s'attendre, & prendra sur cet-

*Description
anatomique
d'un grain
de bled.*

te connoissance importante les plus justes mesures pour la direction de ses affaires.

Enfin, lorsque le bled est mûr, il se sèche & se durcit. Le point de perfection des grains est de sortir facilement de l'épi, & de ne se point briser sous le fléau quand on le bat dans la grange. Les sentimens varient sur le temps où l'on doit faire la moisson ; les uns attendent que le bled ait acquis cette dureté & cette sécheresse dont nous parlons ; les autres s'y prennent de meilleur heure : sans approfondir les raisons dont on pourroit appuyer ces deux opinions, nous nous contenterons de dire que le temps favorable peut seul décider de la moisson, comme il doit régler la semaille.

Des

*Des Choux, Raves, Navets & autres
Plantes semblables. Moyens de les
garantir des ravages du Gibier, &
des Insectes qui les rongent.*

L Es Plantes qu'on cultive en pleine campagne, dans les *Choux*, endroits où il y a beaucoup de gi- *Raves, Na-* bier, sont exposées à être rongées, *vetts, &c.* principalement par les lièvres, en- sorte qu'on est souvent obligé de re- planter ces champs deux ou trois fois; cela fait un tort considéra- ble dans les cantons où l'on plante beaucoup de choux. On a mis toute sorte de moyens en usage pour y re- médier; mais on a peu réussi: celui que nous indiquons peut être essayé en toute sûreté, puisque toutes les fois qu'il a été employé, il a eu l'ef- fet désiré.

Il faut prévenir ce mal en plan- tant. Pour un arpent de terre on prend deux onces d'*Assa fœtida*, telle qu'on la vend chez l'Apothicaire & l'Epicier Droguiste. On les met dans un petit pot rempli de jus de fumier,

Avril 1751.

N^o 2

Choux,
Raves, Na-
vets, &c.

& on fait bouillir le tout jusqu'à ce que l'*Assa fetida* se soit entièrement dissoute. On transvuide ensuite cette matière dans un baquet, l'on y ajoute une pinte ou deux de jus de fumier; on remue bien le tout avec un morceau de bois, & on le fait porter dans le champ que l'on veut planter.

Toutes les Plantes, avant d'être mises en terre, doivent être trempées dans cette composition; ce qui se fait de la manière suivante. Il faut une personne exprès, qui ne fasse que préparer les Plantes pour être mises en terre. On prend dans les deux mains autant de Plantes qu'on en puisse empoigner, & on les trempe dans la matière préparée, en sorte que chaque Plante en soit tout-à-fait mouillée & par-tout. Cela fait on les met à terre par tas. On répand un peu de terre légère sur les racines; On distribue ces Plantes mouillées à celui qui plante, qui les met sur le champ dans les trous faits pour cela. On presse ensuite la terre contre la plante avec un morceau de bois qui sert exprès à cet usage, &

l'on continue de même jusqu'à la fin.

On peut assurer tous ceux qui se trouvent dans le cas d'avoir besoin de ce remède , qu'aucun gibier ne touchera à ces Plantes : il s'enfuira au contraire aussi-tôt qu'il en approchera. Les Plantes qui n'auront pas été arrosées , ou qui ne l'auront pas été assez , seront bientôt découvertes & mangées par les lièvres , & l'on sera obligé de les replanter. On ne doit point craindre que les Plantes en contractent aucune mauvaise odeur ; l'air & le soleil les purifient avec le temps.

Quant aux chenilles , aux limaces & aux puces de terre , qui rongent les petites plantes de choux , de raves , &c. on peut y remédier fort aisément par le remède suivant :

Qu'on prenne un féau d'eau de fumier , & qu'on y mette ,

De l'*Assa foetida* pour 6 den.

De la Guede ou Pastel pour 3 den.

De l'Ail pour 3 den.

Des Graines de Laurier

concassées pour 3 den.

2 ij

**Choux,
Raves, Na-
vets, &c.**

Des Feuilles ou des
Extrémités du Su-
reau une poignée.

De la Carline, ou Ca-
meleon blanc, ou
Chardonneret (ra-
cine) une poignée.

& qu'on laisse infuser le tout pendant
trois fois vingt-quatre heures.

Lorsqu'on veut se servir de cette
saucé, on prend un bouchon de pail-
le de seigle, on le trempe dans cette
eau, & l'on en arrose les petites
Plantes infectées de ces insectes, qui
périront bientôt ou abandonneront
les Plantes.

A ce remède nous en ajouterons un
autre qui est infailible contre les
chenilles dans les choux. Qu'on en-
semence avec du chanvre tout le
bord du terrain dans lequel on veut
planter les choux, & l'on verra avec
étonnement, que quand même tout
le voisinage seroit infecté de chenil-
les, on en sera entièrement garanti
dans l'espace enfermé par le chanvre,
sans qu'il s'y en trouve une seule,

*Raves de Salade des RR. PP. Minimés
de Passi.*

LA Rave, que les Botanistes nomment *Raisfort*, & qu'ils rangent dans la classe des navets, est un légume si sain & si agréable, que les Jardiniers s'attachent à en avoir dans toutes les saisons. Mais quelques soins qu'ils se donnent, celles-là seulement réussissent qui viennent dans le Printems & dans l'Automme. Les raves de l'Hyver sont sans goût, celles de l'Eté sont fortes & désagréables : également sensibles à la gelée & à l'ardeur du soleil, on n'en jouit que pendant la plus petite partie de l'année, & les seuls PP. Minimés de Passi, appelés vulgairement *les Bons Hommes*, ont trouvé le moyen de les faire venir en tout temps, avec cette différence néanmoins que leur production est beaucoup plus lente en Hyver qu'en Eté. Ces Peres, par une générosité peu commune, & dans la seule vûe de l'utilité publique, nous ont communiqué le secret de

*Raves de
Salade.*

*Raves de
Salade.*

leur culture , afin que nous en faisons part à tout le monde par la voye de notre Journal. C'est d'eux que les RR. PP. Pénitens de Picpus tiennent la même recette qu'ils pratiquent avec succès.

Prenez de la graine de raves ordinaire ; mettez-la tremper pendant vingt-quatre heures dans de l'eau de rivière ; puis mettez-la toute mouillée dans un petit sachet de toile bien lié & ficelé. Si vous avez fait tremper une grande quantité de graine, vous la diviserez en plusieurs sachets. Exposez le sachet à la plus forte chaleur du soleil pendant environ vingt-quatre heures : la graine germera au bout de ce temps , & vous la sèmerez comme on sème toute autre graine , dans une terre bien exposée au soleil.

Ayez deux bacquets qui puissent se couvrir l'un l'autre bien exactement ; on s'en fournit sans peine en faisant scier une futaille en deux parties égales. Ces deux bacquets serviront pour l'Hyver ; car pour l'Été un seul servira pour chaque espace de terre qu'on aura ensemencé. C'est

pourquoi on le marquera auparavant avec le bacquet, afin de ne semer de graine qu'autant que le bacquet en pourra couvrir. Raves de
Salade.

Aussi-tôt que vous aurez semé votre graine vous la couvrirez avec un bacquet, & au bout de trois jours vous trouverez vos raves de la grandeur & grosseur de petites civettes, blanches, ayant à leur extrémité deux petites feuilles rondes jaunes ou rougeâtres, hors de terre & bonnes à couper ou arracher pour les mettre en salade. Elles sont d'un goût beaucoup plus délicat que les raves ordinaires que l'on ne mange qu'avec du sel.

Vous en aurez l'Hyver & dans les plus fortes gelées, en prenant ces précautions. Après avoir fait tremper la graine dans de l'eau tiède, & l'avoir exposée au soleil, comme il a été dit, ou en lieu assez chaud pour les faire germer, faites chauffer deux bacquets : remplissez-en un de terre bien fumée, semez-y votre graine, & couvrez-là avec l'autre bacquet. Vous aurez soin de l'arroser avec de l'eau tiède toutes les fois qu'elle en

aura besoin , & de porter ces deux
Raves de bacquets , posés l'un sur l'autre &
Salade. joignant bien , dans une cave ou
souterrain chaud. Au bout de quinze
jours vous pourrez cueillir votre sa-
lade.

Ce sont les RR. PP. Minimes
qui les premiers ont trouvé cette fa-
çon de cultiver les raves. Il est à
croire que comme elles ont une qua-
lité fort supérieure aux autres , leur
utilité ne se bornera point à l'agré-
ment de la table ; mais que la Mé-
decine , qui employe les raves or-
dinaires en beaucoup d'occasions ,
tirera de celle-ci des avantages bien
plus considérables.

*Question sur la nature de la Terre
inférieure.*

JE ne crois pouvoir mieux faire, Monsieur, que de m'adresser à vous pour avoir la solution d'une difficulté qui m'arrête dans la culture de la terre dont je fais mon unique occupation. Je vous prie de rendre ma Lettre publique, afin que quelque sçavant Naturaliste soit excité à nous aider de ses lumières, moi & plusieurs de mes voisins, avec qui je discute depuis long-temps, mais en vain, le point que je vais vous exposer.

*De la terre
inférieure.*

Il s'agit de sçavoir s'il y a de la terre (méritant le nom de terre, & n'étant ni gravier pur, ni tuf, ni autre chose semblable) qui, absolument stérile par elle-même, puisse être justement appelée mauvaise, morte, brute, sauvage, ou de tel autre nom qu'il plaît aux Laboureurs de lui donner.

Quoique cette question paroisse du premier abord facile à décider;

De la terre inférieure. & qu'il soit naturel de répondre que toute terre, véritablement terre, est pourvue de quelque degré de fertilité ; cependant nous nous trouvons arrêtés dans notre canton par l'autorité des deux seuls Livres d'Agriculture qui jusqu'à ce jour y ont pénétré. Ce sont le Dictionnaire de Chomel, & la Maison Rustique de Liger. Ces deux Livres sont tellement d'accord qu'on diroit que l'un a copié l'autre. Ils défendent sous les peines les plus terribles pour le Laboureur, qui est la menace d'une entière stérilité, peut-être pour plusieurs années, de forcer la terre en la labourant, & de remonter sur la surface cette terre forcée. La raison qu'ils en donnent est que cette terre n'a jamais vû le soleil ni reçu les influences du ciel, d'où ils concluent qu'elle est incapable de rien produire.

On s'en tiendroit volontiers aux préceptes de ceux que l'on est dans la longue habitude de reconnoître pour ses maîtres, si ce qu'ils disent en cet endroit ne paroïssoit en quelque façon contredit par ce qu'on lit ailleurs. En effet ces Auteurs disent

que la bonne terre peut être cultivée jusqu'à trois pieds de profondeur, & que dans les jardins on peut la retourner jusqu'à quatre pieds, parce que plusieurs plantes potageres poussent des racines très-profondes. D'un autre côté, en parlant des terres portées, ils élèvent beaucoup le jardinage moderne au-dessus de celui des Anciens, qui dans leurs écrits, disent-ils, n'ont fait aucune mention de ces terres transportées d'un lieu à un autre. Je les crois sur leur parole, quoique je sois en droit de douter si les Anciens ont crû digne d'être célébré un ouvrage qui ne consiste qu'à mettre de la bonne terre dans la même place d'où l'on a enlevé la mauvaise. Enfin ils blâment le Laboureur qui n'ose repasser sa charrue dans le même sillon qu'il vient de labourer.

Il me paroît donc, M. qu'il est un peu difficile d'accorder tout cela avec l'idée de la terre mauvaise, ou brute, ou sauvage, qu'ils nous défendent de remuer. Car à quelle profondeur la placent-ils ? On ne labouré que la première croûte de la terre, & la charrue ne pénètre jamais à un

De la terre inférieure.

*De la terre
inférieure.*

pied & demi de profondeur. Lorsqu'ils enlèvent de la terre d'un canton pour former un jardin de quatre pieds de profondeur, ne prennent-ils que la simple superficie du terrain ? Il faudroit peler un espace bien considérable pour un jardin d'une certaine étendue ; & c'est ce que, selon moi, personne ne sera tenté de faire. S'ils creusent au dessous de cette superficie ne craignent-ils point de porter chez eux cette terre forcée-mauvaise & sauvage, & de se faire un jardin stérile lorsqu'ils se donnent tant de peines pour en préparer un de la meilleure qualité ? Enfin à quel propos font-ils peur au Laboureur de la terre brute, puisqu'ils l'exhortent à labourer deux fois de suite le même sillon, contre l'usage & contre sa propre inclination : car si ce n'est point là forcer la terre, dans quel cas la forcera-t-on ? Faut-il attendre que le Laboureur s'avise de retourner une troisième fois dans le même sillon ? C'est ce qui ne lui viendra jamais dans l'esprit.

Où donc est la terre forcée & sauvage ? A quelles marques positives

peut-on la reconnoître ? C'est celle, De la terre
inférieure.
 répéteront-ils , qui n'a jamais senti
 l'air ni le soleil. Mais celle que vous
 faites transporter dans vos jardins
 a-t-elle eu cet avantage ? Celle que
 vous voulez que le Laboureur ouvre
 par un second labour dans le même
 sillon est certainement dans le cas
 de n'avoir jamais été éclairée par
 le soleil , ni d'avoir reçu les in-
 fluences du ciel , puisqu'elle a tou-
 jours été couverte par celle que l'on
 est dans l'usage de labourer. Ainsi ces
 Auteurs défendent d'un côté ce qu'ils
 conseillent de l'autre.

S'il n'y a de terre brute & sau-
 vage que celle qui n'a point vû le jour ,
 toutes celles qui n'ont point vû le
 jour doivent être réputées brutes &
 sauvages. Alors un mauvais Labou-
 reur , un Fermier lâche & paresseux ,
 qui n'a fait qu'égratigner la terre pen-
 dant un certain nombre d'années au-
 ra détérioré ses champs à jamais , &
 le sol qui , au-dessous d'un demi pied
 de sa superficie , se sera affaibli &
 endurci , ne devra plus être retour-
 né , parce qu'il aura perdu de vûe
 l'air & le soleil , & qu'il n'y aura plus

*De la terre
inférieure.*

rien à espérer de lui. Je ne sçais en quel pays une semblable règle d'agriculture pourroit trouver faveur : elle suit cependant des principes que l'on nous donne ; & il faut y ajoûter foi , ou douter de la vérité des principes.

Ce n'est pas au reste que je ne sois persuadé qu'une semblable terre tirée d'un pied ou plus de profondeur n'ait besoin d'être purifiée par l'air , animée & échauffée par le soleil ; mais il y a une grande différence entre proscrire absolument une terre, ou défendre de l'ouvrir & de la remonter, si ce n'est avec de certaines précautions. Je conviendrai volontiers que si dans le temps du dernier labour avant la semaille, on remontoit cette terre , elle produiroit un très-mauvais effet , ou pour mieux dire , elle ne produiroit rien. Mais il me semble qu'elle peut être très-utile en s'y prenant d'une autre façon. Lorsqu'après avoir recueilli les menus grains on laisse les terres reposer une année , ce temps ne seroit-il pas propre pour labourer le plus profondément qu'il seroit possible , & ramener sur

la surface cette terre qui doit plutôt être considérée comme neuve que comme brute & sauvage ? Si cette *De la terre inférieure.* operation se faisoit au premier labour, cette terre exposée à l'air & au soleil pendant un an entier, ne seroit-elle pas mise en état de fructifier par les labours subséquens, & de rendre avec usure la semence qu'on lui confieroit ? Je ne vois rien qui y répugne. Elle est en premier lieu véritablement terre, elle a reçu les pluies du ciel qui ont pénétré la première surface, elle est imbibée & impregnée d'une partie des vertus du fumier dont cette surface a été constamment engraisée ; elle est enfin remplie de tout ce qui est propre à la végétation, & qui monte continuellement du centre de la terre vers sa superficie. Il ne lui manque que d'être, comme j'ai dit, brisée, rompue & exposée à l'air & au soleil pour être aussi bonne & peut-être meilleure que toute autre.

A s'en tenir à la simple lecture de nos livres on seroit tenté de croire qu'il n'y a de bonne terre que celle de la superficie, & que le con-

*De la terre
inférieure.*

seil que donne la Maison Rustique de creuser une tranchée dans le champ que l'on se propose de mettre en valeur afin d'en connoître au juste la qualité , se borne à vérifier simplement l'épaisseur de sa première croûte. Cependant , comme sous de bonnes terres il s'en trouve de mauvaises à peu de profondeur , de même sous de mauvaises il s'en trouve de bonnes. C'est un fait constant ; & à ce propos je ne craindrai point de vous rapporter ce que j'ai appris d'un homme très-digne de foi , qui s'est trouvé en Allemagne dans la dernière guerre , & qui y a eu affaire avec plusieurs Fermiers. Ces Fermiers , bien différens des nôtres, sont gens instruits & communément bons Physiciens. L'un d'eux lui dit qu'ayant un champ d'une très-mauvaise nature , & ne sçachant comment l'améliorer , il imagina de creuser la terre à une grande profondeur dans la ferme espérance d'en trouver de la bonne sous la mauvaise ; qu'il ne fut point trompé dans son attente , & qu'ayant rencontré un lit très-épais d'excellente terre , il fit tirer

cette terre & en couvrit son champ autant qu'il fut possible, ce qui le rendit aussi-bon qu'il le pouvoit desirer. On ne peut point dire que cette terre eût jamais été exposée à l'air & au soleil; elle étoit brute, elle étoit forcée, & néanmoins elle a fait un bon champ.

De la terre inférieure.

A ce fait j'en ajoûterai un autre, qui prouve combien les lits de terre sont différens & mêlés entre eux. Je le tire des notes que j'ai faites autrefois sur mes lectures. Varenius rapporte qu'à Amsterdam la terre ayant été creusée à la profondeur de deux cens trente-deux pieds, on trouva les couches de la terre de la qualité & dans l'ordre qui suit :

- 7 pieds de bonne terre de jardin.
- 9 pieds de tourbes.
- 9 pieds d'argile molle.
- 8 pieds de sable.
- 4 pieds de terre de jardin.
- 10 pieds d'argile.
- 4 pieds de terre.
- 10 pieds de sable.
- 2 pieds d'argile.
- 4 pieds de sable blanc.
- 5 pieds de terre sèche.

*De la terre
inférieure.*

1 pied de terre de marais.

4 pieds de sable.

3 pieds de limon sablonneux.

5 pieds de sable mêlé d'argile.

4 pieds de sable mêlé de petits
coquillages.

102 pieds d'argile.

31 pieds de sable graveleux.

Vous voyez par là, M. que l'on trouva encore de la meilleure terre, de la terre de jardin, à la profondeur de trente-trois pieds, terre à laquelle on n'auroit pas donné ce nom si, toute forcée qu'elle étoit, on l'eût jugée mauvaise, brute & sauvage par cette seule raison qu'elle n'avoit jamais senti ni l'air ni le soleil. Il seroit donc très-important, non-seulement pour moi & mes amis, mais encore pour une infinité d'autres personnes qui se trouvent dans le même cas que quelque Sçavant daignât nous apprendre dans quel sens les deux Auteurs que j'ai cités doivent être entendus, & de quel oeil on doit regarder cette terre qui est immédiatement sous celle que l'on laboure. Car il est évident que si étant du même grain que la pre-

mière, le repos où elle a toujours été ne lui ôte point la même fertilité, il ne tiendra qu'à nous de nous procurer l'avantage inestimable de renouveler nos champs en la faisant remonter, & remettant l'ancienne à sa place. S'il faut au contraire s'en tenir à la lettre de nos Livres, nous serons délivrés d'une grande inquiétude, & nous n'aurons plus à presser nos Laboureurs d'enfoncer la charrue, ce qu'ils ne font jamais pressés de faire. C'est dans l'esperance d'avoir cet éclaircissement que je vous prie, M. d'insérer ma Lettre dans votre Journal. Je suis, &c.

De la terre inférieure.

*A Essois, près de Bar-sur-Seine,
le 26 Avril 1751.*

Remède contre la pourriture des Brebis.

Remède contre la pourriture des brebis.

ON sçait quelle est la délicatesse des bêtes à laine, & qu'entre les maladies auxquelles elles sont sujettes, il est très ordinaire qu'elles aient le foye & les poulmons attaqués lorsqu'elles paissent dans des lieux humides, ou qu'elles ont mangé du fourrage pourri. Comme on n'a point dans tous les lieux des pâturages secs, qui seuls leur conviennent, & que souvent dans des années humides on a peine à faire suffisamment secher le foin avant de le ferrer, ce qui fait qu'il s'échauffe dans le grenier & qu'il y pourrit. (inconvenient qui arrive dans des temps de pluies continuelles à tous les autres fourrages qu'on ramasse) Il n'est pas concevable combien de bêtes à laine en sont incommodées & périssent. Il est même surprenant que cette maladie étant si universellement répandue, que souvent dans

un canton entier on ne trouveroit pas une brebis saine, & les suites en étant si funestes qu'il faut sans cesse renouveler le troupeau, aucun de nos Livres œconomiques ne fournisse les moyens d'y remédier. Nous en enseignerons un que l'on nous assure très-efficace, sur-tout si on l'employe d'abord au commencement du Printems.

Remède contre la pourriture des brebis.

Prenez une livre d'absinthe entée, & une livre de raifort d'Espagne, pulverisez-les & les gardez dans une boîte pour vous en servir dans le temps. Il seroit à souhaiter que l'on nous eût marqué ce que c'est que l'absinthe entée, & en quoi il differe de la grande & de la petite absinthe, qui sont les deux seules espèces que l'on connoît, si ce n'est par une culture particulière.

Lorsqu'on veut faire usage de cette poudre, on en prend deux onces pour cent moutons; on les mêle avec quatre onces de graine de genièvre pilée, & deux ou trois petites mesures (chacune environ de deux litrons) de dragée d'avoine.

Remède contre la pourriture des brebis.

La dragée d'avoine est un mélange d'un tiers d'avoine avec deux tiers de pois & de vesces, que l'on sème en Mars dans les terres légères pour servir de fourage aux bestiaux : ajoutez, à ce mélange une petite poignée de sel, & la moitié du tout d'absinthe ordinaire pulvérisée.

On jette cette composition dans les auges des moutons, & on leur en donne toutes les semaines, surtout une fois dans le mois de Mars, une autre fois vers la Pentecôte, & encore une fois vers les derniers jours de Juin. Ils seront ainsi préservés du mal, ou du moins le mal ne fera pas un si grand progrès.

Fil d'Ortie, inventé à Leipfic.

Quoique l'on trouve écrit dans *Fil d'Ortie.* quelques-uns de nos Livres sur les plantes, qu'on peut faire du fil avec l'ortie comme avec le chanvre & le lin, cependant cet usage est indiqué si simplement & d'une manière si superficielle, qu'il n'est personne, en le lisant, qui ne le regarde comme une de ces vaines spéculations que l'on ne peut jamais réduire en pratique avec quelque apparence d'utilité. Ce n'est donc point sans raison que nous nous flattons de donner au Public quelque chose d'intéressant, en lui apprenant qu'à Leipfic un Fabriquant d'Etoffes de soie & de velours a fait sur l'ortie une première expérience qui lui a réussi.

On distingue trois fortes d'orties : la grande ortie piquante, vivace & commune, *Urtica urens maxima* ; la petite ortie grièche, *Urtica utens minor* ; l'ortie romaine, grecque ou mâle, *Urtica Romana*. C'est de la

première espèce de ces orties dont il
Fil d'Ortie. s'agit ici.

La grande ortie pousse des tiges à la hauteur de trois pieds & quelquefois plus, quarrées, cannelées, rondes, couvertes d'un poil piquant, creuses, rameuses, revêtues de feuilles opposées deux à deux, oblongues, larges, pointues, dentelées en leurs bords, garnies de poils fort piquans & brûlans attachées à des queues un peu longues. Elle croît partout en grande quantité, & sur-tout dans les lieux incultes, sablonneux, sur les hayes, dans les fossés, le long des murailles, & même dans les jardins. On la distingue en mâle & femelle, & le vulgaire se trompe sur cette plante comme sur le chanvre & le lin, donnant à la femelle le nom de mâle, & au mâle le nom de femelle. Mais les Botanistes, attentifs à ne point confondre les genres & à se conformer à la nature, appellent ortie mâle celle qui porte des fleurs, & ortie femelle celle qui porte la graine. Les fleurs naissent aux sommités des tiges & des rameaux dans les aisselles des feuilles, disposées

disposées en grappes branchues, composées chacune de plusieurs étamines soutenuës par un calice à quatre feuilles de couleur herbeuse, & ne laissent aucune graine après elles. La graine est ovale, aplatie & brunâtre, & est renfermée dans des capsules pointues. L'ortie fleurit en Juin, & sa graine meurt en Juillet & Août. Ses feuilles se flétrissent aux approches de l'Hyver ; mais sa tige, qui résiste à la rigueur de cette saison, en pousse de nouvelles au Printems. Enfin la couleur de sa tige & des feuilles n'est pas toujours verte : elle varie, & alors on l'appelle, *Ortie rouge*, *Ortie jaune*, *Ortie panachée*.

Le Fabriquant dont nous avons parlé, ayant lû dans Robinson qu'il avoit fait des cordes avec de l'ortie, & même de l'étoffe, a été tenté de vérifier si la chose étoit possible. Il a donc fait amasser une grande quantité de tiges de cette plante, encore vertes, mais à moitié flétries. Il les a fait secher sur son poêle, & lorsqu'elles ont été bien desséchées, il

Avril 1751.

N° 3.

Fil d'Ortie. première es- *de façon qu'on pût*
s'agit ici milieu de l'écorce.

La *on* lui a donné une es-
la b *pe* verte qu'il a fait frot-
foi *pe* préparer comme du lin. Cette
matière matière ayant été filée,
eu un fil d'un brun verdâtre,
uni, très-clair, & ressemblant
peu-près à un fil de laine. Ce Fa-
briquant a ensuite fait bouillir ce fil,
qui a jetté un suc verdâtre, & est de-
venu plus blanc, plus uni & plus
ferme : de sorte qu'en continuant la
préparation, il est à présumer que
l'on en pourroit faire un fil excel-
lent, & par conséquent une toile
très-forte & de longue durée.

On nous mande que l'on continue
les expériences ; & l'on ajoute qu'on
ne voit aucun lieu de douter qu'en
observant le temps précis de la ma-
turedé de l'ortie, en la faisant rouir,
& en la préparant exactement com-
me on fait le lin & le chanvre, on
ne parvint à connoître parfaitement
la nature & les propriétés du fil
qui en seroit fabriqué, & que peut-
être ce fil pourroit être employé

ment, non-seulement par les _____
 ers, mais même par les Tif- Fil d'Ortie.
 is, & pour en faire des toiles
 nes.

Car l'Inventeur, homme aisé, nullement jaloux de son secret, & capable par son état de donner du poids à ses conjectures, pense que l'on pourroit travailler l'ortie comme le coton, & que l'on en feroit des ouvrages beaucoup plus fermes, plus doux, plus chauds, plus velus, plus blancs & plus unis : ce qui seroit un grand avantage, puis- que l'on ne seroit plus dans la nécessité d'aller acheter le coton dans les pays étrangers. Mais quand même on ne pourroit porter le fil d'ortie à toute la perfection de celui du coton, il paroît certain qu'on le lui pourroit substituer en plusieurs occasions, & que du moins on auroit un fil très-fort & d'un bon user ; les riges étant longues, & le poil de leurs écorces étant pareillement long, clair & ferme. Cela seul suffit pour exciter tout le monde à renouveler cette expérience, à la pousser

Fil d'Ortie.

plus loin , & à la perfectionner. L'essai que nous annonçons doit être regardé comme le premier moment de la naissance d'un art qui n'attend que l'industrie de l'homme pour croître & se former. Le bleu de Prusse qui fait aujourd'hui un commerce considérable n'a pas eu des commencemens plus forts. Tout favorise du côté de l'ortie , elle vient par-tout , les plus mauvaises terres sont assez bonnes pour elle ; en la cultivant on s'en fourniroit dans la plus grande abondance , & ces avantages valent bien la peine d'être recherchés avec quelque soin.

Les personnes qui jusqu'à ce jour ont trouvé à redire que dans notre Journal nous paroissions négliger la première & la plus grande de toutes les oeconomies , le soin de la santé , auront cependant la bonté de nous dispenser encore de leur rapporter l'usage que la Médecine fait de toutes les espèces d'orties , dont les feuilles , les racines & les semences ont la même vertu. Comme indépendamment des Livres de Botani-

que & de Médecine, on en trouve les propriétés dans le Dictionnaire de Chomel & dans la Maison Rustique, nous tomberions volontai-
 rement, en les copiant, dans des répétitions fastidieuses pour le plus grand nombre, & peu utiles pour les autres. C'est assez pour nous, & l'on doit se contenter, que sur ce qui intéresse la santé nous communiquions au Public les Mémoires nouveaux qui parviendront jusqu'à nous. Lorsque l'impression ne les aura point fait connoître, nous nous ferons un plaisir de les insérer dans notre Journal, afin d'en augmenter l'utilité & l'agrément par le choix, l'abondance & la variété des matières.

Fil d'Ortie.

Charbons de terre.

*Charbons
de terre.*

LE Charbon de terre est une matière qui n'est presque connue en France que par les gens de forge, à qui il est beaucoup plus utile que le Charbon de bois par la chaleur & la durée de son feu. Ainsi l'usage pourroit s'en étendre très-avantageusement dans les cuisines & dans les poêles, qui deviennent aujourd'hui si communs. Mais la mauvaise odeur qu'il répand en éloigne l'idée, & personne jusqu'à ce jour ne s'est encore appliqué parmi nous à corriger ce défaut, parce que l'on n'en connoît point la nature, & que d'ailleurs cet ouvrage n'auroit pour objet qu'un point d'économie, qui considéré par rapport à chaque Particulier ne paroît pas mériter la peine qu'on s'y applique. Cependant il est constant que l'usage du Charbon de terre devenu plus général, épargneroit beaucoup de bois, dont le prix augmente tous les jours, parce que la

quantité diminue, & exciteroit à en ouvrir les mines, qui sont plus fréquentes en France que l'on ne pense. Il arriveroit de là que le peuple se chaufferoit plus aisément, les terres où le Charbon se trouveroit rapporteroient considérablement à leurs maîtres, & le bois pourroit être conservé pour fournir plus facilement à d'autres besoins. C'est dans la vûe de ce bien public que nous donnons le Mémoire qui suit, & que nous pensons avoir sur-tout le mérite de la nouveauté. M. Zimmerman, qui en est l'Auteur, donne à la fin une méthode pour ôter au Charbon de terre sa mauvaise odeur ; quoique nous soyons persuadés que ce ne soit pas celle qu'il a trouvée, comme il cite les pays où elle est suivie, nous ne pouvons que conseiller d'en faire l'essai. Nous aurions souhaité pouvoir partager ce Mémoire, & en réserver une partie pour un autre Journal, mais la chose ne nous a point paru praticable. C'est une suite d'idées & de raisonnemens dont il est dangereux de rompre la liaison dans une ma-

*Charbons
de terre.*

Charbons
de terre.

tière qui demande toute l'attention de l'esprit; nous espérons donc que l'on nous en pardonnera la longueur, & même que dans la suite on nous sçaura gré de n'en avoir point été rebutés, lorsque nous parlerons des Charbons de terre sur lesquels nous aurons beaucoup à dire, & lorsque nos Sçavans profitant des lumières que donne ce premier Mémoire nous auront appris les moyens de brûler sans desagrément & sans danger cette sorte de Charbon autre part que dans des forges.

*Mémoire sur les Charbons de terre ,
par M. Zimmerman.*

LEs Charbons de terre sont des corps secs & durs , qu'on trouve dans la terre. Ils ressemblent par leur couleur noire au charbon ordinaire , ils sont de même inflammables & brûlent pendant un long tems. Je ne puis étendre davantage cette définition , parce que nous connoissons plusieurs espèces de Charbons de terre toutes comprises sous ce même nom , quoiqu'elles soient en effet toutes différentes ; & l'on peut dire en général qu'il regne encore beaucoup d'obscurité dans la Minéralogie sur ces minéraux ignobles. Chacun n'a décrit que le Charbon de terre qu'il connoissoit , sans l'avoir comparé avec d'autres espèces. On a même donné sur leur nature & leur origine des vérités particulières pour des propositions universelles ; d'où il s'est formé mal-à-propos un mélange de différentes opinions , qui seroient trop longues à examiner ici.

*Charbons
de terre.*

Il suffira de poser pour base de ce
Charbons que l'on peut dire sur cette matière ,
de terre. un sentiment qui soit reçu de la plû-
part des Sçavans.

Le célèbre M. Anderson, Bourgmestre à Hambourg, pensoit que les Charbons de terre tirent leur origine du bois pétrifié répandu sous terre, & pénétré d'outre en outre d'une substance inflammable; que les morceaux où dominoit la substance pierreuse, étoient appelés *Charbons de terre*, & ceux où il restoit le plus de substance de bois avoient reçu le nom de *Charbons fossiles*. Plusieurs sçavans Naturalistes sont de ce même sentiment, ou croient du moins qu'une poussière de bois a engendré les Charbons de terre. On ne sçauroit nier en effet, qu'il ne s'en trouve en certains endroits; mais comme il est évident que ces productions se sont formées par le hasard qui a répandu du bois en ces lieux, on conçoit en même temps qu'elles sont un ouvrage extraordinaire de la nature, qu'on doit regarder comme une rareté, & non comme une certaine espèce déterminée; & que par

conséquent on ne peut pas dire la même chose de tous les Charbons de terre. Ceux qui se sont rendus sçavans par leurs expériences, divisent les Charbons de terre en plusieurs espèces, dont les dénominations diffèrent selon les Dialectes de chaque pays. Je ne les citerai pas ici, puisque je me réserve d'en écrire un Traité particulier. La meilleure division, la plus conforme à la nature, & la plus claire que l'on puisse faire, est de les distinguer en *Charbons de poix* & *Charbons d'ardoise*. Les Charbons de poix sont ceux qui sont fermes & compactes dans leur sexture, d'une belle couleur noire ou d'un brun noirâtre avec une surface luisante & unie comme la poix lorsqu'on la casse. Ils sont pesans, & en comparaison des autres, doux, sans scories ni autres impuretés, & renferment beaucoup de matière combustible. On les appelle aussi *Charbons de forge*, parce qu'on les employe principalement pour les ouvrages que l'on forge. Les Charbons d'ardoise sont de moindre valeur, leur texture est cassante & faite

*Charbons
de terre.*

*Charbons
de terre.*

en forme de couches. Ils ne sont pas si noirs que les autres, & ils ont un luisant clair. Ils demandent un feu découvert & léger, & laissent beaucoup de scories : c'est pour cela qu'on ne s'en sert pas dans les forges, on les employe seulement pour les besoins du ménage. Ils sont couchés au-dessus des Charbons de poix, & les Mineurs les appellent le *Toiçt des autres* ou *Charbons du Toiçt*.

On en trouve encore une autre espèce, mais qu'on feroit bien de n'appeller que Mottes de terre ou Charbons usés & rongés par le temps & l'air. Ils sont plutôt gris que noirs, fort légers, & ne retiennent pas longtemps le feu. Ce sont là les espèces principales de Charbons dont ceux d'ardoise sont les plus communs, les Charbons de poix les meilleurs, les Charbons de bois pétrifiés les plus rares, & les Mottes de terre inflammables les moindres pour la valeur. On pourroit amasser quarante ou cinquante sortes différentes de ces Charbons, selon les divers cantons où l'on en trouve, si l'on vouloit entrer dans un détail plus particulier.

Cet examen des circonstances extrinseques ne donne guère de satisfaction à un Naturaliste, & n'est même d'aucune utilité, tant qu'on ne considère point la substance intrinseque, qu'on ne connoît pas toujours par les apparences & les dehors. Pour parvenir à ce dernier point, il faut observer 1° quelle est la nature du corps des Charbons de terre; 2°, quelle est celle de la matière combustible qui a pénétré ce corps.

*Charbons
de terre.*

Le corps des Charbons de terre a été sans contredit pris d'une terre qui en se formant a été peu à peu pétrifiée. Cette terre n'est pas une terre subtile & tendre comme on suppose qu'est celle qui forme la base des métaux nobles, & qu'on ne sauroit reconnoître que par la haute Chymie. C'est plutôt une terre rude & crue, & qui n'est pas si douce que la terre des jardins & des champs. Il faut que cette terre se soit laissée fort aisément laver & emporter par l'eau, qu'en même temps elle ait subsidé & se soit affaïssée en sorte qu'elle soit devenue compacte & consolidée; elle doit avoir laissé fort ai-

*Charbons
de terre.*

fément écouler l'eau ; elle doit s'être facilement imbibée d'huile , & pétri-
fiée , & enfin être devenue capable
de dégénérer en scories dans la plû-
part de ses parties. La preuve com-
plette de ce que j'avance ne pouvant
être que très-longue , pour abréger
& être plus clair , je suppose que la
terre substantielle des Charbons de
terre a été une terre glaise. Je prie
le Lecteur d'avoir cette proposition
toujours présente à l'esprit pour tout
ce que je vais dire , j'en ferai suivre
la preuve à la fin.

Personne ne sçauroit nier qu'avant
& dans la génération des Charbons
de terre il ne se soit trouvé une ter-
re ; on le voit encore très-distincte-
ment dans les Charbons d'ardoise.
Tous les naturalistes supposent com-
me une chose certaine & incontestable ,
que toutes les pierres qui sont
en forme d'ardoises ou de couches ,
se sont formées d'une semblable terre ;
mais je doute , que ceux qui avan-
cent cette proposition , soient en état
d'en donner la démonstration , qui
certainement est très-longue & très-
difficile. Les Charbons d'ardoise &

ceux de poix se sont formés ensemble & en même temps d'une même masse, & ne diffèrent que par le plus ou le moins de maturité : par conséquent ce qu'on accorde des uns, ne peut se nier des autres. Cette terre a été dissoute dans l'eau, elle s'est dispersée en nageant de toutes parts, & elle s'est ensuite affaissée au fond, comme il est évident par les couches des Charbons de terre, dont l'inspection seule prouve la vérité de ce que j'avance. En effet les Charbons de terre ne se trouvent point par forme de veines dans de grandes fentes longues & étroites qui descendent de la surface de la terre vers son centre ; au contraire ils sont rangés par couches dans une situation horizontale. On suppose comme connu, que toutes les couches horizontales de terre, le *Strata*, & par conséquent aussi les veines horizontales des Charbons de terre se sont formées d'une terre qui s'est affaissée dans l'eau. Il faut qu'ensuite cette terre ait laissé aller son eau, ou plutôt qu'elle l'ait pressée hors de sa substance ; puisque après cela elle s'est imbibée d'une

**Charbons
de terre.**

substance huileuse & s'est pétrifiée ; ce qui n'auroit pû se faire ; si elle avoit conservé son humidité. Que cette terre se soit imbibée d'huile ; qu'elle tourne volontiers en scorie , c'est ce que nous sçavons par l'expérience journalière : il est inutile de s'y arrêter ; & ces deux circonstances prouvent à leur tour , que la terre qui sert de base dans la formation des Charbons de terre n'est autre chose qu'une terre glaise. Que l'on considère l'expérience de *Becher* touchant le fer. Il prit de la terre glaise , la secha , y versa de l'huile , païtrit le tout ensemble , mit la masse dans une retorte , en distilla l'humidité , & fit enfin par ce moyen du véritable fer. Si dans cette expérience on vouloit employer d'autres manœuvres & quelques nouveaux ingrédients , on n'en tireroit pas du fer , mais du moins une scorie tenant de la nature du fer , & dans le travail on sentiroit un goût de Charbons de terre. D'ailleurs une scorie de Charbon de terre ressemble beaucoup à une scorie de fer. Nous ne connoissons , après la terre des jar-

dins, que deux espèces de terres grasses, l'argile & la terre glaise. Or ceux *Charbons* qui ne voudroient pas se laisser con- *de terre.* vaincre par l'expérience de *Becher* pour reconnoître ici avec nous la terre glaise, ne pourroient se rejeter que sur l'argile. Mais je pense que les particules sont trop compactes pour qu'elle soit capable de s'imbi-ber de la substance combustible, puis- qu'elle ne se laisse pas même péné- trer par l'eau comme fait la terre glaise, & qu'elle n'est point du tout propre à dégénérer en scorie ; d'où il suit qu'elle ne peut pas servir pour l'expérience du fer de *Becher*.

La deuxième substance requise dans les Charbons de terre est une matière combustible, qu'il s'agit maintenant de développer & d'appeller de son véritable nom. On trouve assez de gens prompts à décider, que ces charbons renferment du soufre : mais comme ils ne le prouvent point, leur décision n'est ni solide ni suffisante. D'autres, & même le plus grand nombre, se déclarent pour la pétrole ou huile des pierres ; mais ils ne prouvent pas

*Charbons
de terre.*

plus que les premiers. Ils croient, puisqu'on la tire de plusieurs sortes de Charbons de pierre, que cette même huile doit être par-tout la cause de leur qualité inflammable. M. *Berger*, dans ses Explications des Phénomènes remarquables de la nature, Chapitre de l'inflammation de l'air dans une Mine de Charbons de terre, a tâché de prouver clairement que l'huile de pétrole est la substance combustible de ces Charbons. Il traite cette matière avec beaucoup d'ordre & de méthode. Mais comme j'entrevois une occasion d'aller plus loin que lui, & qu'on ne trouve pas toujours dans son besoin des vérités minéralogiques découvertes, il faut les saisir quand & où on les trouve. Ainsi ce que je dirai ici ne fera qu'une explication de ce sentiment, & je ne paroîtrois même en aucune façon contredire M. *Berger*, s'il ne s'obstinoit pas à un certain point à bannir tout-à-fait le soufre des Charbons de terre. Je conviens avec lui, & je suppose même pour ma première thèse, que la matière combustible des Charbons

de terre est quelque chose d'huileux, de gras, ou en général un phlogiston. *Charbons de terre.* On ne le trouve pas dans une forme commune, mais il y est déjà spécifié & mêlé, tel qu'il se trouve partout dans les corps naturels. Il est donc très-vraisemblable, & même certain, qu'il n'y a qu'un même phlogiston dans toute la nature, & par conséquent aussi le même dans les corps minéraux. C'est de-là que dans tous les corps inflammables, résineux ou minéraux, comme le soufre, le gagathes, le succin, les Charbons de terre, le naphte, le pétrole, &c. la substance inflammable n'est différente qu'en ce que l'une est plus subtile que l'autre. Or, comme le phlogiston ne paroît jamais seul, & qu'il est toujours mêlé avec un acide, il est question de sçavoir s'il ne peut s'unir qu'avec un seul & même acide, ou s'il peut former un mélange avec des acides différens. Si ce dernier cas avoit lieu, il ne faudroit point déterminer la différence des corps résineux & inflammables par le phlogiston seul, mais plutôt par l'acide qui y seroit mêlé; & par

*Charbons
de terre.*

conséquent on ne pourroit rien conclure sur la vraie nature de la résine terrestre, qu'après avoir parfaitement connu l'acide avec lequel elle seroit mêlée. Il me paroît que jusqu'à présent les Naturalistes n'ont pas fait assez d'attention à ce point, ce qui me mettra dans la nécessité de dire un mot de l'acide des Charbons de terre avant de pouvoir déterminer exactement la nature même de la résine terrestre.

Quant à la question si le phlogiston universel se mêle avec plus d'une sorte d'acide, on ne doit point en douter par les connoissances que nous donne la Chymie. Etant mêlé avec l'acide du vitriol il forme un soufre tant par la nature que par l'art. Avec l'acide du sel de cuisine il forme par l'art le phosphore, & dans l'acide du nitre il se mêle si essentiellement, qu'après qu'on l'en a séparé il ne fait plus l'effet qui lui est propre. Il convient donc mieux de diviser les espèces du phlogiston & les résines terrestres selon les acides qui y sont mêlés. Mais malheureusement nous ne pouvons point développer

ni indiquer l'acide renfermé dans chaque matière résineuse terrestre, Charbons de terre.
& cette science est jusqu'à présent assez inconnue. D'ailleurs nous ne connoissons pas encore tous les acides, nous n'en sçavons pas seulement les noms, comme je le prouverai peut-être un jour dans un Traité particulier.

Cependant, malgré ces obscurités, nous ne laisserons pas de faire nos efforts pour découvrir ce qu'il y a de certain & de clair sur l'acide des Charbons de terre. La première proposition que j'établis à cet égard est que certains Charbons de terre renferment un acide vitriolique ordinaire. Le D. *Bruckman*, dans ses *Epistolæ Itinerariæ*, Ep. 84. p. 19. n. 7. & 8. fait mention d'un vitriol verd, qui a été fait par M. Mayer, Apothicaire à Osnabruch avec des Charbons de terre de la mine de Borghloh. Comme cette expérience a été répétée, il n'est pas vraisemblable qu'il y ait de l'erreur, ni qu'elle puisse être suspecte. On y cite pag. 20. n. 13. une espèce de Charbon de terre de Nordhausen, dont on

**Charbons
de terre.**

tire de l'alun. Je pourrois en citer une pareille espèce de nos cantons, en assurant de l'avoir vûe & examinée moi-même ; mais on sçait assez aujourd'hui qu'on trouve de pareils charbons dans d'autres pays. M. Kruger, dans sa *Dissertation sur les Charbons de terre*, pag. 21. observe aussi que les Charbons de terre étant amassés par tas & arrosés par une pluie, s'allument d'eux-mêmes. Or cette circonstance est d'autant plus forte pour l'alun, que l'ardoise ou couche d'alun s'enflamme pareillement dans les mêmes circonstances. Or l'acide de l'alun est le même que celui du vitriol ; & en trouvant de l'alun dans les Charbons de terre, on donne par-là une preuve manifeste, que l'acide de vitriol s'y trouve aussi. Et quelle raison pourroit-on donner de ce qu'au milieu & au-dessous des Charbons de terre on trouve le pyrite, ou vrai minéral de soufre, si l'on n'admettoit en eux l'acide de vitriol ? J'en ai été convaincu par l'inspection oculaire de la mine de Charbons de terre de Peperwitz ; d'autres pourront s'en convaincre com-

me moi, en lisant la sçavante *Histoire du Pyrite* de M. Henckel.

*Charbons
de terre.*

J'ose me flatter d'avoir prouvé l'acide du vitriol, même contre ceux qui en auront peut-être douté le plus. La démonstration que je viens d'en donner est claire & évidente ; mais je ne sçais si je puis me flatter d'une pareille évidence dans celle qui me reste à faire. La proposition que je dois démontrer maintenant est que certains Charbons de terre, & presque la plus grande partie, renferment un acide de sel de cuisine.

Quoiqu'il y ait certainement beaucoup plus de Charbons de terre de cette dernière espèce que de la précédente, il n'est pas possible néanmoins de le prouver aussi manifestement, ni d'en tirer aussi évidemment le sel de cuisine par les opérations manuelles que celui de l'alun qu'on tire visiblement de l'autre espèce. Ainsi on ne peut découvrir en ceci la vérité que par des vraisemblances, qui ne sont pas toujours assez fortes pour établir le fait. Cependant j'ose me flatter d'avance, que ces vrai-

~~semblances~~ *Charbons* seront du goût des Na-
 turalistes , & qu'elles nous condui-
 ront peut-être un jour à une connois-
 sance plus intime de l'huile de pétréo-
 le & des succins , selon leurs princi-
 pes chymiques. Comme les Charbons
 de terre se trouvent au milieu du pé-
 tréole , nous pouvons présumer qu'il
 y a une liaison entre les uns & les au-
 tres , c'est-à-dire , une origine com-
 mune du même principe. On peut
 lire cette expérience dans les *Collec-
 tions de Breslau* , de l'an 1726. pag.
 472. que M. *Berger* cite à l'endroit
 indiqué pag. 18. C'est une Relation
 d'une saline de Hongrie , & , si je ne
 me trompe , on la lit aussi dans les
Epistole Itinerariae du D. *Bruickman*.
 On trouve aussi dans les salines de
 Pologne une résine terrestre , comme
 le prouve *Boilden* dans son *Haby-
 graphie* , pag. 164. Ce n'est pas que
 je ne me souviens fort bien de l'a-
 vertissement que M. *Henckel* donne si
 souvent dans ses ouvrages , que deux
 choses , qu'on trouve ensemble dans
 la terre , ne tirent pas toujours leur
 origine du même principe , ni que
 l'un doive être absolument la cause de
 l'autre.

l'autre. Mais cette proposition a be-
 soin d'être expliquée plus ample-
 ment, pour être en droit d'en faire *Charbons*
 une maxime dans l'Histoire naturel-
 le utilement & sans crainte d'erreur.
 Car il faut considérer en même temps
 la nature des choses, le temps de
 leur naissance, la situation de leurs
 parties ; & en examinant cette pro-
 position selon toutes ces circonstan-
 ces, on est fondé à dire qu'elle ne
 peut point avoir lieu dans le cas pré-
 sent. De plus la nature des monta-
 gnes qui forment le pied des hauts
 monts, ou du terrain qui commence
 à s'élever de la plaine insensiblement
 en montagnes appuie ma première
 proposition. Dans ces lieux où la
 pente est douce on trouve les Char-
 bons de terre ; mais on y trouve aussi
 le pétroél & les salines, & même la
 terre de sel de cuisine dans la pierre
 de chaux. Le voisinage doit fournir
 des vraisemblances beaucoup plus
 fortes, mais que je ne puis pas faire
 valoir ici, & je dois me contenter de
 renvoyer mon Lecteur à la *Description des Eaux de Lauchstadt de M.*
Henckel, où il trouvera des raison-

*Charbons
de terre.*

nemens très-justes & conséquens. Il semble par-là que , comme l'acide vitriolique triomphe presque seul dans les montagnes principales , il doit partager sa domination avec les acides du sel de cuisine dans les montagnes inférieures. Après tout il n'y a point de contradiction , que le phlogiston puisse être lié naturellement avec les acides du sel de cuisine , & se trouver sous cette forme dans les Charbons de terre , puisque l'on rend la chose possible dans la composition du phosphore.

Ce qui a été dit jusqu'à présent semble prouver évidemment , que dans certains Charbons de terre il se trouve un véritable soufre jaune qui forme la matière inflammable ; c'est ce qui se rencontrera dans les lieux où l'acide de vitriol paroît dans notre minéral. Mais dans ceux où l'on peut présumer un acide de sel de cuisine lié avec le phlogiston , il s'y forme une substance inflammable , qu'on compare au pétroél. Il est vrai qu'on ne sçait pas encore quel acide se trouve dans le naphte & le pétroél ; mais lorsqu'on considère les

circonstances ; que le naphte , qui ne differe du pétroél que par sa pureté & sa subtilité , s'allume si aisément à une grande distance du flambeau ; lorsqu'on reconnoît que cet effet est causé par les exhalaisons les plus subtiles , & que ces exhalaisons s'allument d'abord entre l'huile & le flambeau , & portent ensuite le feu à l'huile même : on voit alors que l'acide pesant du vitriol n'est pas propre à produire cet effet , & qu'il faut qu'il y ait un acide tout-à-fait inconnu dans le naphte ; l'on doit y soupçonner parmi les acides connus celui du sel de cuisine , qui est mis en mouvement par l'air seul , & qui éclate en pure flamme dans le phosphore. D'ailleurs , & c'est une circonstance principale , nous devons expliquer par ce même sel la puanteur odieuse & nuisible des Charbons de terre. L'acide de sel de cuisine , mêlé avec le phlogiston , rend une odeur aussi mauvaise & aussi dangereuse lorsqu'on allume le phosphore : & l'odeur des Charbons de terre est celle qui approche le plus de l'odeur du phosphore & de celle du soufre.

Charbons
de terre.

Je ſçais que le célèbre M. *Hoffman* a prétendu ſoutenir que la fumée des Charbons de terre n'eſt pas nuifible, & je ſuis de ſon avis, lorsqu'il parle des ſalines de la Ville de Halle, où il demeueroit, parce qu'elles ſont dans des circonſtances particulières; mais je n'en dis pas autant des autres endroits, & des autres eſpèces de Charbons de terre, comme, par exemple, ceux de Wettin. Du moins je ſçais par l'expérience de ceux de Peſterwitz, que dans les maiſons où on en brûle, ils cauſent ſouvent des douleurs & des tumeurs à la tête. L'exhalaiſon du ſoufre ne fait pas ce même effet, autrement il arriveroit que tous les Officiers des forges auroient la tête enflée; mais les exhalaifons fréquentes du phoſphore donnent les mêmes incommodités.

C'eſt aſſez long-temps parler des deux ſortes d'acides dans les Charbons de terre; je n'ai pas contredit M. *Berger* quant au pétroél qu'il ſuppoſe dans ces charbons, & j'ai plutôt ajoûté certaines circonſtances qui prouvent davantage ſon ſentiment, d'où l'on peut même découvrir par

la suite une vérité jusqu'à présent encore assez obscure sur l'acide essentiel du pétrole & d'autres résines ^{Charbons de terre.} terrestres. Cependant j'ai été obligé de restreindre la proposition, trop générale, qui dit que le pétrole se trouve absolument dans tous les Charbons de terre; puisque, selon moi, c'est un jugement trop hasardé. Les Charbons de terre sont un minéral qui ne contient ni cuivre, ni argent, ni autre métal, & qui par conséquent n'a pas encore été extrêmement recherché ni examiné.

Il est temps de considérer les travaux des mines de charbons. Ils ont leurs difficultés, & leurs avantages. Les difficultés consistent principalement en ce que les Charbons de terre se trouvent dans les avant-montagnes, & souvent même dans la plaine; c'est pourquoi on ne peut pas si bien secourir les mines ni faire écouler les eaux, que dans les mines des métaux: car dans des endroits où les montagnes sont fort basses, on est obligé de conduire la décharge des eaux fort loin avant qu'on puisse gagner une pente; ce

Charbons
de terre.

qui occasionne beaucoup de dépense , & rend toujours la décharge difficile. Si l'on veut forcer les eaux avec des machines , on dépense encore davantage ; encore la plupart de ces machines ne peuvent-elles pas être d'usage par-tout. Les machines renforcées par la pression de l'air , comme est , par exemple , la belle invention du Lieutenant-Colonel Wiedeman , sont encore plus coûteuses , & souvent sujettes à des réparations , dont une mine de charbons supportera difficilement les frais. Ainsi l'eau forme le premier obstacle que l'on rencontre dans l'entreprise : obstacle néanmoins que l'on peut surmonter en employant , selon la situation des lieux , des machines fort simples , & par conséquent durables.

Les avantages qu'on trouve dans les travaux des mines sont de différentes espèces. Le premier est que les Charbons de terre étant couchés par veines & horizontalement , ne sont point situés si profondément que les métaux : ainsi ils sont faciles à découvrir , on ne les manque pas si

aisément : on n'a pas besoin même de commencer d'abord par creuser un conduit, il suffit d'essayer avec la tarière des mines, & lorsqu'on est sûr d'avoir touché la veine, on commence alors le conduit.

*Charbons
de terre.*

Un autre avantage considérable est que le Charbon de terre donne d'abord du profit, & qu'à peine il est tiré qu'on fait de l'argent, dont on peut payer les Ouvriers & fournir à la continuation de l'ouvrage.

Nous devons encore compter comme un grand avantage la permission nouvellement donnée par le Roi (de Pologne) à tout Propriétaire d'une terre, & même aux Fermiers, de fouiller la terre pour chercher de ces charbons, & les exemptions de droits que Sa Majesté accorde à ceux qui en trouvent : moyen le plus efficace que l'on pût imaginer pour engager les peuples à ce travail.

Il nous reste à dire un mot de l'usage œconomique du Charbon de terre. Indépendamment du revenu de la mine pour celui à qui elle appartient, ceux qui se servent de ces charbons pour leur usage journalier

*Charbons
de terre.*

gagnent beaucoup en ce que leur feu ne leur coute pas tant qu'avec le bois. Outre les usages où l'on emploie les Charbons de terre dans les forges & pour le chauffage des chambres, ils peuvent servir dans d'autres occasions. *Bunting*, dans sa *Sylva subterranea*, a considéré presque toutes les espèces de feux, & fait voir qu'on peut employer par-tout les charbons aussi-bien que le bois. Je ne voudrois pas absolument garantir tout ce qu'il en dit; cependant quelques-uns de ses projets sont fort plausibles; & l'on gagne toujours assez en substituant les charbons au bois dans certains ouvrages, qui demandent un grand feu, par exemple, la cuisson des briques. Certains Etrangers l'avoient essayé ici (dans la Saxe) il y a quelques années; mais ils n'ont pas réussi. Cependant il ne faut pas en rejeter la faute sur les Charbons de terre; si ces personnes avoient réfléchi que les matériaux d'un pays ne se traitent pas comme ceux d'un autre, ils auroient aisément pû venir à bout de leur entreprise par les prin-

cipes de la Chymie. Je crois qu'il est encore plus difficile de brûler de la chaux avec des charbons de terre ^{Charbons de terre.} que de faire des briques ; mais par une bonne construction des fours on pourroit y parvenir. On peut aussi faire de la potterie avec des Charbons de terre, mais il faut d'abord commencer le feu avec du bois, & ensuite le continuer avec des charbons ; cependant il ne faut pas qu'on prétende faire de très-beaux vases, ni qui servent à préparer le manger. De plus, comme on peut cuire du sel avec des Charbons de terre, on pourroit aussi brasser de la biere. Les Teinturiers en noir, les Chapeliers & certains autres métiers pourroient s'en servir sans crainte, tant qu'ils ne travaillent pas dans des couleurs délicates, & en essayant en même temps de corriger les Charbons de terre. Or si nous considérons ces différens métiers, nous découvrirons que ce sont eux précisément qui consomment la plus grande partie du bois, & qu'en y employant des Charbons de terre,

*Charbons
de terre.*

nous gagnerions considérablement en ce que nous pourrions alors avoir facilement du bois pour des usages plus convenables. Je crois même que les Charbons de terre pourroient servir de beaucoup d'autres façons , pourvû qu'on trouvât moyen de corriger leurs mauvaises qualités. Ils ont le défaut de rendre une odeur violente & nuisible aux hommes & à tout ce qui environne le feu. Plusieurs Curieux se sont donnés beaucoup de peine pour trouver un remède contre cet inconvénient. On prétend même que les Anglois ont assigné une grosse recompense à celui qui feroit cette importante découverte ; mais si cela est , je suis surpris qu'on n'y ait pas porté & introduit l'invention du D. *Becher*. Il la décrit dans son Ouvrage , intitulé la *Folle Sageffe*, n. 36 , & dit , qu'il a purifié les Charbons de terre , & qu'il en a tiré de plus une espèce de camboui ou de goudron qui étoit aussi bon que celui de *Suede*. Je connois une pareille invention , & l'opération réussit parfaite-

ment bien. Les charbons deviennent fort bons , & pourvû qu'ils ne soient pas trop écailleux , on peut , après les avoir purifiés , les employer sans danger à la fonte des métaux ; ils peuvent aussi fort bien servir pour les Verreries. Mais on ne trouvera pas mauvais que je ne divulgue pas si légèrement mon secret ; je le ferois néanmoins , si je sçavois qu'on voulût le mettre en pratique. Pour ne pas être absolument sans rien dire , j'indiquerai des sources où l'on pourra s'instruire sur cette matière. On trouve un moyen dans l'*Halygraphie de Tholden* , ch. 3. P. 2. pag. 89. & dans le *Regnum Minerale de Krauter-man* , pag. 128. Au reste , comme je ne le vois pas encore mis en pratique parmi nous , j'en conclus qu'il doit y être inconnu (en Saxe.) Il consiste en gros en ceci : Prenez des Charbons de terre , frappez-les légèrement , mêlez-les avec de la terre glaise , faites-en une pâte , & formez-en des pains comme des briques , séchez-les au soleil ou contre le feu , & servez-vous-en ensuite pour toute

*Charbons
de terre.*

*Charbons
de terre.*

chose , même pour cuire & rôtir les viandes. On cuit du sel avec ces gâteaux à Unnau dans le pays de Juliers , à Allendorf dans la Hesse , & en Brabant ; & dans le pays de Liege on les employe aux usages journaliers. La proportion de la terre glaise avec les charbons peut être différente , selon que les charbons sont plus ou moins résineux , il faut y mêler la moitié ou les deux tiers de terre glaise , quelquefois le quart suffit.

*Exposition publique de Tableaux &
de Modèles de Sculpture de l'Académie de Saint Luc.*

L'Académie de Peinture & de Sculpture, sous le titre de S. ^{Académie de S. Luc.} Luc, fit le 20 Février dernier une exposition publique de Tableaux & de Modèles de Sculpture dans les Salles du Couvent des Grands Augustins de cette Ville jusqu'au 26 Mars suivant.

Ce Corps, dont on peut dire en quelque façon que l'on n'avoit point oui parler depuis long-temps, est très-ancien. Nous ne pouvons fixer au juste l'époque de son commencement : mais, persuadés par les Eglises & les grands Edifices qui ont été élevés dans les siècles les plus obscurs, que les Arts de Peinture & de Sculpture ont toujours été exercés, nous pensons que dans ces temps où la grossièreté & le mauvais goût dominèrent si tyranniquement les Sciences & les beaux Arts, ceux-ci se virent réduits à la condi-

*Académie
de S. Luc.*

tion des Arts mécaniques ; les Artistes formant une Communauté qui avoit ses Gardes , ses Jurés & ses Prudhommes , ainsi que celles des Marchands & des Artisans. Il est vrai qu'alors le génie étant moins considéré que la main-d'œuvre , & le goût pour les Confrairies entraînant tous les esprits , il fut aisé de prendre le change. Les Artistes étoient rares , & celui-là étoit estimé le plus habile qui sçavoit travailler dans plusieurs genres. Ainsi lorsqu'il s'agissoit d'incorporer les couleurs dans le verre pour les vitrages des Eglises , ou de dorer une figure & un tabernacle , c'étoit l'ouvrage du Peintre ; & les Sculpteurs , que l'on nommoit alors *Tailleurs d'images*, étoient sur le même pied. Il n'est donc point étonnant , les Peintres & les Sculpteurs ayant été dans les temps reculés Vitriers & Doreurs , que dans les temps postérieurs les Vitriers & les Doreurs ayent fait Corps avec eux , & soient restés dans la même Confrairie , ni que l'on ait confondu deux Arts libéraux avec deux Arts mécaniques lorsqu'ils étoient exercés par les mê-

mes personnes, ou par des personnes unies par un intérêt commun, & dont le travail avoit le même objet. Car on voit à quoi les uns & les autres étoient occupés, & les motifs de la considération que l'on avoit pour eux dans d'anciens Statuts rapportés dans une Ordonnance du Prevôt de Paris du 12 Août 1391, qui les confirme en y ajoutant de nouveaux Réglemens.

*Académie
de S. Luc.*

Le premier Article de ces anciens Statuts porte : *Il peut être Peintre & Tailleur d'images à Paris qui veut, pourtant qu'il œuvre aux us & coutumes dudit métier.* On lit dans le quatrième : *Les Imagers-Peintres sont quittes du guet, car leur métier les acquitte par la raison de ce que leur métier n'appartient fors qu'au service de Notre-Seigneur & de ses Saints, & en l'honneur de la sainte Eglise.* Le sixième commence ainsi : *Si Imager-Peintre assis argent sur étain, l'œuvre est fausse, si elle ne lui est commandée à faire, &c.*

Ces Arts se bornerent long-temps à la décoration des Eglises ; mais leurs Privilèges furent étendus par

les Rois, qui les honorèrent de plus
Académie en plus de leur faveur, à mesure que
de S. Luc. les Sciences mieux cultivées firent
 davantage connoître leur mérite.
 Charles VI. par des Lettres patentes
 données à Chinon le 3 Janvier 1430,
 confirma les anciens Privileges des
Peintres & Vitriers, & les exempta
 dans toute l'étendue de son Royaume,
 de toutes aides, subsides, permissions,
 subventions, gabel, arrière-gabel,
 garde de porte, & autres choses & service
 mis ou à mettre sur en quelconque
 manière, & pour quelque cause que ce
 soit. Henry II. les homologua par ses
 Lettres patentes du 24 May 1548.
 Henry III. en fit autant le 22 Novembre
 1583, ayant principalement
 en vûe le Corps des Peintres &
 Sculpteurs de Paris, & reconnois-
 sant que ce double Art est l'un de
 ceux qui plus peut & doit rendre les
 Pays & Villes honorables & recom-
 mandables entre les Nations étran-
 geres.

En effet on regardoit alors la Pein-
 ture & la Sculpture d'un autre oeil
 qu'on n'avoit fait par le passé; &
 quoique les Peintres & Sculpteurs,

entraînés par leurs anciens usages, s'attachassent toujours à retenir dans leurs Corps tous ceux qui manioient le pinceau & le ciseau de quelque manière & pour quelque sujet que ce fût, & ceux même qui commençoient à se faire une profession particulière du soin de broyer & préparer les couleurs, & d'imprimer les toiles; les ouvrages précieux qui avoient paru & qui continuoient de paroître en Italie avoient donné de l'excellence de ces Arts l'idée juste & naturelle que l'on en devoit avoir.

*Académie
de S. Luc.*

Le premier qui deffilla les yeux des François, fut Frere Joconde de l'Ordre de S. Dominique, que Louis XII. fit venir à Paris. Ce Religieux, homme de Lettres, Peintre, Sculpteur & Architecte, qui construisit le Pont Notre-Dame & le Petit-Pont, commença à faire connoître la beauté du dessein, & fit sentir le mauvais goût qui regnoit dans la Peinture. Leonard de Vinci contemporain & émule de Michel-Ange, donna des leçons plus utiles sur un Art qu'il avoit étudié à fond. Attiré par François Premier à l'âge de 70 ans,

*Académie
de S. Luc.*

il vecut cinq ans en France, & mourut entre les bras du Roi. Bientôt le même Prince attacha à son service Maître Roux, Florentin de naissance, & le Primatice, gentilhomme de Boulogne. Ces deux habiles Peintres travaillèrent en même temps à Fontainebleau. François I. donna à Maître Roux une pension & la direction des ouvrages de ce Château; le Primatice reçut de lui une Charge de Valet de Chambre du Roi, & l'Abbaye de S. Martin de Troyes en Champagne. François II. le fit Sur-Intendant de ses Bâtimens. Ces deux Maîtres & Nicolo, le meilleur Elève du Primatice, formerent enfin des Peintres François, dont les plus considérables furent Simon le Roi; Charles & François Dorigni; Louis, François & Jean Lerambert; Charles Carmoy; Jean & Guillaume Rondelet; Germain Meusnier; Louis de Breuil; & Corneille, natif de Lyon, qui fleurit sous François I. Henry II. François II. & Charles IX.

Le célèbre Jean Confyn, dont la mémoire se conservera toujours avec honneur dans les Fastes de la Pein-

nire, & dont les ouvrages ne peuvent être trop étudiés, vivoit dans le même temps, & mourut fort âgé en 1589, sur la fin du regne de Henry III. Du Brenil, que nous avons déjà cité, fut Peintre de Henry IV. & Freminet lui succéda dans cette place: Celui-ci commença & avança beaucoup sous Louis XIII. les peintures de la chapelle de Fontainebleau. Il fut honoré par ce Prince du Collier de l'Ordre de S. Michel. Blanchard & Vouet, tous deux de Paris & fils de peintres, ainsi que Fremonet, fleurirent en même temps que lui; & Nicolas Pouffin d'Andeli, qui s'est fait un si grand nom, commença avec eux à former l'Ecole Françoisé. L'estime qu'ils lui acquirent fut portée à son plus haut point par les Eleves de Simon Vouet, dont les plus illustres furent, le Brun, le Sueur, Mignard & Tetelin.

Tous ces grands Artistes, à l'exception du Pouffin & de Mignard, furent de l'Académie de S. Luc. Ils avoient été formés dans son sein, & d'ailleurs elle ne souffroit point que l'on exerçât dans Paris, indé-

*Académie
de S. Luc.*

pendamment d'elle, le beaux Arts qu'elle cultivoit avec tant de succès ; car les Sculpteurs n'étoient pas moins renommés que les Peintres. Mais il faut avouer que pour son intérêt elle soutint avec trop de chaleur ses anciens droits. Comme de temps immémorial elle étoit seule en possession de faire & tailler toutes sortes de figures, & d'appliquer les couleurs & la dorure, & que dans les siècles passés les Peintres seuls & Sculpteurs préparoient leurs matières, & vendoient leurs ouvrages, sans façon, dans des boutiques, elle se trouva enfin surchargée de Menuisiers, de Doreurs, de Vitriers, d'Enlumineurs & de Marchands de tableaux & de couleurs. Cette foule de Marchands & d'Ouvriers, à qui les loix ordinaires des Communautés d'Arts mécaniques étoient aussi favorables qu'elles sont contraires à l'esprit de la Peinture & de la Sculpture engagea la Communauté dans toutes sortes de discussions, avec les Massons, les Menuisiers, les Doreurs sur cuir, les Marbriers & autres, & les tribunaux retentirent de

ses droits soutenus, non du côté de l'excellence de la Peinture & de la Sculpture, mais du côté d'un vil intérêt qui décele toujours la bassesse d'une Profession, ou celle de ceux qui l'exercent. Ce fut encore la même cause qui porta cette Académie dans les nouveaux Statuts qu'elle dressa, & qui furent confirmés par l'autorité Royale le 16 Janvier 1619, à conserver les noms d'Apprentifs, de Compagnons & de Maîtres, comme dans les métiers les plus vils; à régler (art. 9) que l'apprentissage dureroit cinq ans, pendant lesquels l'Apprentif ne pourroit quitter son Maître, & qu'après ce temps expiré il seroit obligé de servir quatre ans en qualité de Compagnon: & que chaque Maître (art. 24) ne pourroit avoir qu'un seul Apprentif.

*Académie
de S. Luc,*

La grandeur & le feu du genie sont trop nécessaires dans les beaux Arts, & trop inséparables de l'amour de la liberté pour que tous ceux qui se distinguèrent alors dans la Peinture & la Sculpture pussent se soumettre à des règles qui répugnoient à la noblesse de leurs senti-

*Académie
de S. Luc.*

mens. Plusieurs d'entre eux , afin de se procurer la liberté de travailler sans dépendre de l'Académie de S. Luc , sollicitèrent & obtinrent des Brevets de Peintres du Roi , ou se mirent sous la protection des Princes & des Seigneurs , en qualité de leurs Peintres ; & ceux qui se plierent à entrer dans la Communauté des Maîtres , ne purent qu'avec chagrin se voir des Confreres qui leur étoient trop disproportionnés.

Dans ces circonstances M. Des-Noyers , Secrétaire d'Etat & Sur-Intendant des Bâtimens de Sa Majesté , forma le dessein de réunir dans une Académie Royale les Peintres & les Sculpteurs qui s'étoient acquis la plus grande réputation. Il forma donc cette Académie sous le bon plaisir du Roi ; il la composa des plus célèbres Artistes , soit qu'ils fussent de la Communauté des Maîtres , soit qu'ils n'en fussent pas , & il s'en déclara le Protecteur. Mais n'ayant pas survécu long-temps à cet établissement , la nouvelle Académie resta un peu négligée , jusqu'à ce que le Cardinal Mazarin & le Chancelier

Seguier la releverent. Elle reprit alors un nouveau lustre ; elle se grossit de tout ce qu'il y avoit d'Artistes dignes d'y entrer , dont les brevets particuliers furent cassés ; & ayant obtenu des Lettres Patentes confirmatives des Statuts qu'elle avoit dressés , elle les présenta au Parlement afin qu'elles y fussent enregistrées.

*Académie
de S. Luc,*

L'Académie de S. Luc , quoiqu'affoiblie par la désertion de ses plus habiles Maîtres , qui pour se détacher des corps de métiers , avoient passé dans l'Académie Royale , ainsi qu'il est dit dans l'Arrêt du Conseil d'Etat du Roi en faveur de l'Académie Royale du 27 Janvier 1648 , ne laissa pas de former opposition à l'enregistrement des Lettres Patentes. Mais comme la plupart des Membres de l'Académie Royale avoient été précédemment les siens , l'union de ces deux Corps parut possible , & s'exécuta avec succès par un acte en forme passé en la maison de M. Nervi , Conseiller au Parlement , le 4 Août 1651 , & signé par les parties. Par

*Académie
de S. Luc.*

cet acte l'une & l'autre Académie stipulèrent qu'elles suivroient chacune leurs Statuts particuliers ; on en dressa de nouveaux concernant la jonction, & tant les Lettres Patentes, que l'Acte de jonction & les nouveaux Statuts furent enregistrés au Parlement le 7 Juin 1652.

Mais il étoit difficile par la différence des Statuts des deux Académies que ces Corps, qu'un même esprit n'animoit pas, restassent longtemps unis. D'ailleurs le titre flatteur de Peintres du Roi enlevoit sans cesse à la Communauté des Maîtres ses meilleurs Sujets, qui passaient dans l'Académie, que le Roi avoit prise sous sa protection immédiate depuis la mort du Cardinal Mazarin & du Chancelier Seguier. Elle ne put donc souffrir le degré d'infériorité où elle tomboit, & que peut-être on lui faisoit sentir, & se séparant d'elle-même, elle fut de nouveau subjuguée par les corps de métiers auxquels elle se réunit.

Cependant, s'étant mise sous la protection de M. d'Argenson, alors Lieutenant

Lieutenant Général de Police, elle fit encore voir combien elle méritoit d'attention. Le Pautre, Sculpteur, *Académie de S. Luc.*

qui a fait le Groupe d'Ænée portant son pere Anchise, que l'on admire dans le Parterre des Thuilleries; Dieu & Simpol Peintres, soutinrent dignement son ancienne réputation. De la main de ce dernier, que Vatteau nommoit le *Peintre des Draperies*, on voit dans la Nef de Notre-Dame un tableau représentant Notre-Seigneur chez Marthe & Marie. M. le Comte d'Argenson, Ministre & Secrétaire de la Guerre, a succédé à M. le Garde des Sceaux son pere dans la protection de l'Académie de S. Luc, qu'il gouverne par les soins de M. le Marquis de Voyer son fils. C'est à leur puissante faveur, ainsi qu'à l'amour généreux qu'ils portent aux beaux Arts, qu'elle doit l'avantage d'avoir formé cette année un Salon de Peinture & de Sculpture, où le Public a vû avec plaisir non-seulement ce qu'elle est en état d'exécuter, mais encore ce qu'il peut espérer d'elle lorsque le desir de me-

Avril 1751.

Nº 5

*Académie
de S. Luc.*

riter les suffrages l'aura enflammée d'une noble émulation. Feu M. ORY avoit eu quelque idée de cette exposition publique, & il avoit projeté d'obliger tous les jeunes Peintres, arrivant d'Italie, d'entrer dans l'Académie de S. Luc, & d'y professer avant de pouvoir se présenter pour être reçus dans l'Académie Royale. Il se proposoit par-là de procurer à la jeunesse de bonnes instructions, de donner aux Maîtres le moyen de s'affermir dans les principes de leur Art par un travail continu, car on n'apprend jamais mieux qu'en enseignant, & de les exciter à se perfectionner pour se rendre dignes du titre honorable de *Peintres du Roi*, n'étant que trop ordinaire aux hommes de se négliger lorsqu'ils ont atteint de trop bonne heure & trop facilement le but auquel ils ont aspiré. Il semble même que Sa Majesté n'a point d'autre intention dans les nouveaux Réglemens qu'Elle a donnés à son Académie, où la sévérité des examens en rend l'entrée beaucoup plus difficile qu'elle n'a jamais été.

Nous n'entrerons point dans le Académie
de S. Luc.
détail de tout ce que l'Académie de
S. Luc a exposé aux yeux & au ju-
gement du Public : il nous mene-
roit trop loin après ce qu'il nous a
paru nécessaire de rapporter de son
Histoire. Ce sera assez pour cette
première fois de dire que l'on y a vû
des Portraits & des Tableaux d'ani-
maux , dont les Auteurs méritent d'être
employés. Les Pastels ont été
admirés , & l'on a sur-tout été char-
mé d'une Liseuse & d'une Sultane ,
qui sont des morceaux achevés pour
l'expression & le fini. Les Peintu-
res en petit ont fait voir une grande
ordonnance , de la couleur , & beau-
coup d'intelligence. Nous sommes
obligés de convenir avec les Con-
noisseurs , que la Peinture en grand
n'a pas été de la même force , &
l'on n'en peut excepter qu'un Ta-
bleau représentant Hercule qui étou-
fe Antée , dont les figures étoient
d'un assez bon caractère de dessein ,
& la composition bonne. Mais on
ne peut douter que l'accueil que le
Public a fait aux Ouvrages de cette

Académie
de S. Luc. Académie n'anime les Maîtres d'une nouvelle ardeur pour se surpasser eux-mêmes l'année prochaine. Les riches & sçavans Modèles que les Sculpteurs du Roi exposent tous les ans au Louvre ont rendu le Public moins sensible aux beautés de ceux de l'Académie de S. Luc.

*Lettre de M. . . . Lieutenant général
de l'Artillerie , à M. le Marquis
de Officier du même Corps ,
sur la cause du recul des armes à feu.*

A le 10 Avril 1751.

J'É vois avec plaisir , Monsieur , Armes à
feu.
que votre passion dominante est
celle d'étudier & d'approfondir tout
ce qui a rapport à un métier aussi
distingué & aussi brillant que le nô-
tre , & que vous avez lû sans pré-
vention un Ouvrage imprimé à Pa-
ris l'année dernière chez Quillau fils,
& qui a pour titre : *Recueil de diffé-
rens Traités de Physique & d'Histoire
naturelle.*

Si vous êtes d'accord avec moi
sur les talens & les connoissances
de l'Auteur , il paroît que vous n'ê-
tes pas pleinement satisfait du cha-
pitre , qu'il a intitulé , *Traité où il
est parlé de l'artillerie en général , &
particulièrement du recul des armes à
feu* , qui est au commencement de
son second Volume.

Armes à feu. Je conviendrai avec vous que l'Auteur n'a point rempli son titre sur l'artillerie , & qu'il s'est trompé en citant à côté de son petit traité quelques lignes d'un certain mémoire qu'il attribue à notre célèbre M. de Valliere (a), pendant que tout le monde sçait qu'il est de M. Duhamel , Commissaire provincial de l'Artillerie , mort en Bavière au mois de Juin mil sept cent quarante-deux. Ce n'est point pour critiquer M. Deslandes que je fais ces remarques , & il y auroit de l'injustice de vouloir juger ce sçavant Auteur , par le petit Traité qui fait l'objet de mes réflexions. Au reste , M. puisque vous me pressiez de vous développer la cause du recul des armes à feu , qui n'est point assez expliquée dans le Traité de M. Deslandes , je ne puis mieux faire que de vous rap-

(a) M. Deslandes , à qui ce Mémoire a été communiqué , a répondu qu'il n'a attribué à M. de Valliere le Mémoire cité que sur la foi de ceux qui le lui avoient dit , & que d'ailleurs il trouvoit cet Ecrit très-digne de ce grand homme.

porter ce que dit M. de dans
une dissertation manuscrite qu'il m'a
communiquée.

*Armes à
feu.*

La poudre enflammée est un fluide
élastique, qui étant renfermé dans
une arme à feu, fait effort en tout
sens pour se débarrasser en choquant
les corps qui lui résistent avec une
force qui va toujours en croissant,
à mesure que la poudre acquiert de
nouveaux degrés de vitesse. Et com-
me il n'y a nul effort, de quelque
espèce qu'il soit, sans un point
d'appui, l'on voit que la poudre ne
peut agir sur la culasse pour faire
reculer l'affût, qu'autant qu'elle ren-
contre de résistance de la part de la
colonne d'air renfermée dans le ca-
non, laquelle cédera d'autant moins,
qu'elle sera d'abord frappée avec
plus de vitesse, parce que cette co-
lonne, qui est elle-même un fluide
à ressort, n'ayant pas le temps de
se condenser sur toute sa longueur
pour s'échapper, résiste puissam-
ment. Ainsi, pendant un temps la
poudre trouve une résistance égale
du côté de la volée & du côté de la

Armes à feu. culasse ; mais continuant à s'enflammer en plus grande quantité , elle atteint enfin le degré de force qu'il lui faut pour vaincre les deux appuis opposés ; alors l'affut recule , la colonne fuit , & la poudre sort du canon avec la détonation que produit son choc contre l'air extérieur. L'on sent que si la colonne d'air qui est dans l'ame ne formoit pas d'abord un point d'appui , & qu'elle cédât avant que la pièce fût mise en mouvement , il n'y auroit pas de recul. C'est ainsi que dans la nature tout se fait en suivant les loix d'une mécanique qui a ses points d'appui & ses leviers , mais que nos sens n'apperçoivent pas.

C'est cette même cause du recul qui fait monter les fusées volantes , que l'on peut regarder comme de petits canons très-légers posés verticalement, la culasse tournée vers le ciel : la composition allumée qui sort par l'autre bout frappe de haut en bas l'air , qui ne cédant pas à cette impression , est cause que la fusée recule en montant.

Selon ce qu'on vient de dire, l'on voit que si la poudre avoit la propriété de s'allumer dans le vuide *Armes à feu.* avec la même activité que dans le plein, les armes à feu n'auroient pas de recul ; parce que ne trouvant point d'obstacles à sortir du canon, elle ne pourroit agir en arrière, puisqu'il ne peut se former d'effort que l'action ne soit égale à la réaction : il arriveroit même, selon cette supposition, que s'il y avoit un boulet dans la pièce il ne seroit chassé qu'à une petite distance, parce que la poudre enflammée dans les premiers instans, ne rencontrant point d'obstacles pour se dilater subitement, chasseroit tout d'un coup le boulet hors de la pièce, longtemps avant que toute la poudre, qui convient à la vraie charge, fût allumée ; au lieu que dans le plein, celle qui s'enflamme la première, se trouvant contrainte par l'air que contient la pièce, ne peut se dilater sans éprouver la force de son ressort, lequel allant toujours en croissant à mesure que la poudre veut le resser-

Armes à feu. rer dans un plus petit volume , donne lieu à une inflammation plus complète , par conséquent à une plus grande impulsion. Ainsi , quoique la résistance de l'air soit un obstacle qui diminue la vîtesse du boulet dans sa course , ce defavantage est bien racheté par le bon effet que son ressort produit dans la pièce.

Je finirai ma lettre , Monsieur , comme M. Deslandes a fini son petit traité , & pour me servir de ses propres termes , je vous dirai , *qu'en joignant ce raisonnement à ses expériences , c'est tout ce qu'on pouvoit dire de mieux sur le recul des armes à feu.*

Je suis , &c.

*Lettre à l'Auteur du Journal Économi-
que., au sujet de la dissertation sur le
commerce de M. le Marquis Belloni.*

M.

Dans votre Journal de Mars 1751, vous avez employé une Disserta-
tion sur le Commerce par le Marquis *ce.*

*Lettre sur
le Commer-*

Belloni. Je l'ai lûe plusieurs fois
comme un morceau excellent ; c'est
un précis de ce qu'il y a eu de mieux
dit par nos Politiques modernes sur
cette matière , il contient des con-
seils aux Souverains pour diriger le
commerce , les manufactures & la
circulation des espèces.

Mais n'y auroit-il pas à examiner
auparavant s'il convient de diriger
toutes ces choses avec autant de
soin & d'inquiétude qu'on le pro-
pose , ou de les laisser aller d'elles-
mêmes , en ne faisant que les prote-
ger ? Combien d'œuvres générales
& particulières s'accomplissent & se
perfectionnent par la *liberté* ; chaque

être travaille en droit soi ; l'honneur
Lettre sur & le profit menent chaque homme
le Commer- en particulier , & il en résulte *un*
ce. *grand tout* qui ne vient jamais par
 une direction générale. Si au con-
 traire le gouvernement y veille trop
 & s'en inquiète , si des loix trop
 étendues & d'un trop grand détail
 viennent à troubler les travaux par-
 ticuliers , vous effrayez par des pei-
 nes (souvent mal infligées) ou re-
 compensant par des prix (mal adju-
 gés) vous mettez l'intrigue à la place
 de l'émulation. Que de choses vont
 encore passablement aujourd'hui par
 la seule raison qu'elles ont échappé
 jusqu'à présent à une prétendue Po-
 lice législative qui retarde les progrès
 au lieu de les avancer.

Voyez dans les Républiques com-
 ment le commerce a prospéré jus-
 qu'au temps où d'autres causes po-
 litiques & étrangères au commerce ,
 (comme les guerres , les dettes na-
 tionales & l'oppression) sont venues
 troubler sa prospérité : c'est que les
 Républiques ont une ame toujours
 saine , toujours active , qui est *la li-*
berté , loin de rien ôter à la puissance

publique, elle fait sa force ; celle-ci réprime le mal & fait regner la justice distributive ; le mal ôté, le bien paroît & s'éleve : oui, *le retranchement des obstacles* est tout ce qu'il faut au commerce.

*Lettre sur
le Commer-
ce.*

Il ne demande à la puissance publique que de bons Juges, la punition du monopole, une égale protection à tous les citoyens, des monnoyes invariables, des chemins & des canaux ; par-delà ces articles les autres soins sont vieieux ; & ce vice est d'autant plus pernicieux à l'Etat, qu'il vient d'un zèle mal entendu : ce zèle a des partisans, des officiers en charge & en autorité, il faut des siècles pour en désabuser.

Le commerce est la science des particuliers, mais la direction générale du commerce ne peut être une science, car elle est impossible. Si nous recherchons souvent des sciences au-dessus de notre portée, comme le système général du monde, l'infini, l'union de l'esprit & de la matière, on en est quitte pour un vain emploi du temps ; mais en politique ces fausses présomptions jet-

*Lettre sur
le Commer-
ce.*

tent loin dans des carrières funestes de ruine & de malheurs pour les Sujets. Que l'on se persuade que pour connoître ce commerce de Direction, il ne suffiroit pas de posséder les intérêts de nation à nation, de provinces à provinces, de communautés à communautés, mais qu'il faudroit encore sçavoir tous ceux de particuliers à particuliers, la qualité & la valeur de chaque marchandise. Qui se tromperoit sur le moindre article pourroit errer sur le reste, dirigeroit mal, & feroit de mauvaises loix. Qui prétendra donc à cette capacité intégrale & universelle ? *Non datur scientia* ; cependant les Directeurs de commerce se l'arrogent ; & s'ils se l'attribuent à tort, ou s'ils consultent moins leurs lumières que leurs caprices, il n'en résulte que des loix desgêne & des faveurs injustes. Quelquefois le Conseil de commerce d'une nation ou d'une province ne voit les intérêts communs que par les yeux de quelques députés. Quelquefois ceux-ci persuadent ce qu'ils veulent pour leurs villes, & souvent pour eux-mêmes, au détri-

ment des autres villes & des autres citoyens : il est quelquefois à crain- Lettre sur
dre qu'on ne prenne pour principe, le Commer-
d'accroître ce qui est grand, d'a-
néantir ce qui est moindre, & de
bannir l'égalité.

L'on conte que M. Colbert as-
sembla plusieurs Députés du com-
merce chez lui pour leur demander
ce qu'il pourroit faire pour le com-
merce ; le plus raisonnable & le
moins flatteur d'entre eux, lui dit
ce seul mot : *Laissez-nous faire*. A-t-on
jamais assez réfléchi sur le grand sens
de ce mot ? Ceci n'en est qu'un essai
de commentaire.

Appliquez-le à tout ce qui se fait
pour le commerce, & qui le détruit
principalement dans les monarchies,
examinez-en les effets : vous trouve-
rez d'abord très-peu de fruits & de
succès à tous ces soins de contrain-
te, d'inspection & de réglemens ; les
Républiques ont plus avancé leur
commerce presque sans loix & sans
gêne, qu'ailleurs sous les plus grands
Ministres ; l'instinct de l'abeille y fait
plus que le génie des plus grands
politiques ; le capital d'un Etat ré-

publicain se grossit chaque jour par
Lettre sur l'oeconomie, l'agriculture, l'indu-
le Commer- strie, le courtage, les manufactures,
se. & tout ce que l'on entend par l'idée
 de commerce.

Il est des degrés par où l'on monte successivement du simple au mieux, & du mieux au parfait ; la multitude y va d'elle-même par la communication, l'exemple & l'émulation, elle en suit toujours les échellons, & ne se trompe jamais quand on la laisse faire ; mais quand on prétend lui tracer le chemin & la diriger, malheur à qui se trompe, on introduit la négligence du nécessaire pour aller au superflu avant le temps ; Sans nommer ici aucunes nations, que d'erreurs dans ce genre détruisent l'humanité ! que de colonies peuplées aux dépens du continent ! que d'abondance dans quelques lieux & de desertion dans d'autres ! que d'arts admirés pour négliger ailleurs les dons de la nature ! des palais dorés, des statues élevées, mais des terres sans culture & des villages abandonnés. Voilà ce qu'a fait la grande science de commerce.

Le Marquis Belloni veut qu'on y *Lettre sur
le Commer-
ce.*
 fasse servir les doïanues , chargeant
 de plus de droits une marchandise
 que l'autre , excluant par là les
 marchandises étrangères , favorisant
 les nôtres par de moindres droits de
 sortie. On ne sçait que trop cette
 pratique en Europe ; mais la nation
 qui s'en est avisée la première à
 nécessairement prescrit cet exemple
 aux autres , chacun a voulu faire
 la même injure au droit des gens ,
 pour n'en pas souffrir soi-même :
 on interdit dans un pays les manu-
 factures de ses voisins pour ne pas
 devenir son tributaire ; ainsi les Eu-
 ropéens à force d'apprendre le com-
 merce , le rompent entre eux , &
 en pleine paix ils ressentent tous les
 effets d'une guerre universelle. Non,
 ce n'est point le bien du commerce
 qui le conseille , c'est le bien parti-
 culier , qui ne l'emporte que trop
 souvent sur le bien public. Qu'on
 laisse faire la multitude elle en des-
 abusera , avec grand profit pour la
 société ; elle apprendra que le passa-
 ge des marchandises d'un Etat à l'au-

*Lettre sur
le Commer-
ce.*

tre devroit être aussi libre que celui de l'air & de l'eau. Toute l'Europe ne devroit être qu'une foire générale & commune ; l'habitant ou la nation qui feroit le mieux trouveroit mieux , & profiteroit davantage. L'éloignement & les frais de voiture fuffifent à faire préférer les denrées de son pays à celle des autres ; là où ces obstacles cessent , l'étranger est préférable à notre compatriote , autrement vous ruinez vos sujets dans leur commerce au lieu de le favoriser. Les droits de douanne le gouverneront toujours mal , la finance ne devroit prendre les droits que sur les consommations ; mais ceux sur les traites , (quels qu'ils soient) embarrassent toujours le commerce.

Mais la présomption & l'amour-propre sont tels chez les hommes qu'ils préfèrent moins de profit acquis par sophisme , par subtilité ou par malice , à tout ce que la nature & l'humanité leur offrent avec bien plus d'abondance & d'honnêteté ; leur intelligence ne leur étoit

pas donnée pour dominer, mais pour régler la liberté. Oui *la liberté* Lettre sur le Commerce réglée & éclairée en fera toujours plus pour le commerce d'une nation que la domination la plus intelligente; un homme seul voit plus clair dans les intérêts de son commerce, & le conduit mieux que dix associés, dont les intérêts sont toujours divisés, & souvent opposés. S'il va trop loin, s'il usurpe, s'il nuit aux autres, ces autres l'arrêtent & le répriment à l'aide de la Justice, voilà ce qui constitue l'équation, la police & la balance convenables au commerce. Les Législateurs ne peuvent voir que confusément tant d'intérêts divers. *La liberté* enrichiroit les négocians, ceux-ci devenus plus ou moins riches suivant leurs talens chercheroient la perfection de leurs fabriques. Tant de réglemens qu'on a faits pour les manufactures ne devroient être que des avis à ceux qui rechercheroient cette perfection, comme le sont tous nos livres qui traitent des arts & des sciences. II

*Lettre sur
le Commerce.*

faut de toutes sortes de degrés de bonté aux manufactures selon le goût & les moyens des acheteurs ; l'imperfection & la fraude décréditent le fabricant , la diligence & la bonne foi le mettent en vogue & l'enrichissent. Voilà ce que réclame la liberté au lieu de ces loix pénales , de ces avaries & des interdictions qui découragent.

Le commerce n'est lui-même qu'une idée abstraite connue depuis peu , ainsi que la circulation & le crédit. Il semble que nous nous forgions de nouvelles divinités pour les adorer comme les Grecs ; nos peres moins idolâtres , moins philosophes , & plus sages , étoient plus riches par leur économie & leur labeur que nous ne le sommes par nos sciences d'échange , de courtage & d'agiot. Peut-être nos neveux desabusés par l'expérience , riront de la maladie que plusieurs nations de l'Europe ont aujourd'hui de vouloir rédiger en système les principes du commerce. Ils la mettront au rang que nous assignons aujourd'hui

aux Croisades, & que nous donnerons bientôt à la folie d'Equilibre politique de l'Europe.

*Lettre sur
le Commerce.*

En l'absence du Marquis Belloni, qui vraisemblablement n'a point encore à Rome connoissance de notre Journal, nous répondrons pour lui à cette Lettre qu'on nous fait l'honneur de nous adresser.

*Projet pour aider & animer le
Commerce du peuple.*

*Près à la
petite se-
maine.*

NOus avons annoncé dans le Plan de notre Ouvrage que nous publierions les Questions, les Réflexions, & même les Projets qui nous seroient adressés sur l'Agriculture, les Arts, & le Commerce. Il ne pouvoit nous tomber entre les mains aucun Projet qui nous parût plus précieux que celui qui est contenu dans les deux Lettres que nous inserons dans ce Journal. Ce Projet, que l'on commence d'exécuter, & qui ne peut être trop promptement imité, réunit en lui tous les avantages que la Religion, l'humanité & l'intérêt public peuvent désirer. En même temps que les vertus Chrétiennes & morales, les plus utiles & les plus recommandées, s'y exercent avec toute la pureté qui leur convient, & soutiennent le bien qu'elles font par une judicieuse fer-

meté, elles détruisent jusques dans
 ses fondemens le vice le plus odieux *Prêt à la*
 & le plus funeste à la société: peu *petite se-*
 s'en faut que nous ne disions le plus *maine.*
 commun. Il n'est personne qui ne re-
 connoisse à ces traits l'infâme usure
 dont la cruauté enleve toutes les se-
 maines au menu peuple une partie
 du profit, & quelquefois le seul pro-
 fit qui lui reste d'un argent prêté
 avec lequel il a fait un petit com-
 merce de détail, l'unique moyen
 qu'il ait de subsister. Nous ne nous
 étendrons point sur le *Prêt à la pe-*
tite semaine, dont il est ici question;
 la première Lettre le peint avec ses
 véritables couleurs, & le rend si sen-
 sible qu'il seroit difficile d'y ajoûter.
 La seconde indique les moyens de
 le purger de ce qu'il a de vicieux
 en conservant ce qu'il a d'utile, &
 atteste un succès complet dans la
 pratique. Comme la Sagesse est éter-
 nelle, l'Auteur des deux Lettres ne
 s'étonnera point d'avoir eu des pré-
 deceesseurs dans un dessein si loia-
 ble ainsi que dans son exécution.
 M. Martin, Curé de S. Eustache,

*Prêt à la
petite se-
maine.*

le pratiquoit étant Vicaire de cette même Paroisse, sous la minorité de Louis XIV., & l'amitié que cette conduite, également pieuse & éclairée, lui avoit conciliée de la part du peuple, l'éleva à la Cure au préjudice d'un Chapelain de la Cour, qui y avoit été nommé, & qui eut la générosité d'abandonner cette place à celui que le peuple en foule forçoit d'en prendre possession. Mais M. de Montcrif, de l'Académie François & Lecteur de la Reine, ne partage avec personne la gloire d'être le premier à inviter publiquement par son exemple & ses discours, tous les bons citoyens à assister les gens qui travaillent & qui commercent, de telle sorte qu'en leur assurant les moyens de subsister, on n'a point à craindre qu'ils se livrent à l'oisiveté & à la paresse. Il sera facile de voir par la lecture de ces Lettres, que le bien qu'il propose, à ne le considérer que du côté de l'économie politique & de l'utilité commune, est à la portée de tout le monde, se réduisant naturellement

ÉCONOMIQUE, &c. par
rellement aux facultés de chaque
particulier: nous y renvoyons le Le- ^{Prêt à la}
cteur, qui fera lui-même l'éloge de ^{petite se-}
l'Auteur, charmé du caractère de ^{maine.}
probité & de générosité qui éclate à
chaque page. M. Brunet, Libraire-
Imprimeur, chez qui elles se ven-
dent séparément, participe au mé-
rite par la permission qu'il nous
donne de les inserer dans notre
Journal.

LETTRES SUR UNE MATIERE intéressante pour tout Citoyen.

LETTRE PREMIERE.

M.

*Prêt à la
petite se-
maine.*

De quelque utilité que puisse être un projet , quand il ne présente que des idées applicables au peuple , la plupart des gens du monde n'y voyent que de la petitesse , & peut-être du ridicule ; mais heureusement il est des ames comme la vôtre , qui dans la pratique des vertus s'attachent particulièrement à procurer le bien de la société. Cet objet ennoblit pour elles tout ce qui paroît vil à tant d'autres. C'est à ces ames , si dignes de servir de modèles , que s'adressent les vûes qui vont être exposées.

Il existe dans presque toutes les grandes villes une sorte de bienfai-

sance singulière par les contrariétés qu'elle renferme. Utile pour ceux qui en font l'objet, elle deshonne avec justice celui qui l'exerce ; parce qu'un excès d'avarice la fait naître : c'est en un mot une usure du genre le plus odieux, & cependant très-sécourable pour le bas peuple.

Prêt à la
petite se-
maine.

Une personne qui s'étoit permis cette honteuse ressource, dans un temps où elle manquoit d'une partie du nécessaire, m'en expliqua, il y a quelques mois, les pratiques. Une fortune honnête que tout récemment j'avois concouru à lui faire recouvrer, venoit de la rendre à la plus exacte probité ; car il est pour les âmes foibles des vices de situation : heureuses même les âmes fortes qui n'ont pas eu à supporter ou à craindre l'humiliation attachée à l'indigence.

„ Je vais (me dit-il) vous faire un
„ aveu qui vous fera un garant bien
„ sûr de ma reconnoissance : suivez-
„ moi, vous jouirez d'un spectacle
„ intéressant pour une personne qui
„ aime à réfléchir sur les erreurs de

*Prêt à la
petite se-
maine.*

„l'humanité. “ Il me conduisit dans une rue fort étroite ; & après avoir suivi une allée longue & obscure , nous montâmes à un quatrième étage dans une espèce de grenier séparé en deux parties. Il y avoit pour tapisserie quelques pancartes , où on lisoit en gros caractères des imprécations contre les gens qui retiennent l'argent qu'on leur prête ; on voyoit sur une espèce de pupitre une grande Bible ouverte : c'étoit là tout l'ameublement.

Seroit-ce ici votre demeure , lui dis-je ? „Non , c'est l'ancre de l'usu-
re , répondit-il , & c'est mon de-
vancier qui l'a décoré comme vous
voyez ; je n'ai que le mérite de
l'adoption. Apprenez , pour me
mépriser autant que je le mérite ,
quel commerce odieux m'a fait
embrasser depuis deux ans la honte
de paroître pauvre , plutôt que la
pauvreté même. “ Il me fit voir
alors un livre où je trouvai le nom
de plusieurs femmes du bas peuple ,
avec une date à côté de chaque
nom , & des chiffres qui m'étoient

inconnus. „ Voici, dit-il, ce que ces
 „ noms & ces caractères singuliers *Prêt à la*
 „ expriment : On prête au commen- *petite se-*
 „ cement de la semaine un ou plu- *maine.*
 „ sieurs écus de trois livres à diffé-
 „ rentes pauvres femmes ; elles en
 „ achètent des denrées quelconques
 „ parmi celles qui sont de nécessité ;
 „ elles les revendent avec profit , &
 „ ce profit suffit souvent pour les fai-
 „ re vivre pendant cette semaine.

C'est faire une bonne action , lui
 dis-je. „ Suspendez votre jugement ,
 „ continua-t-il , je ne prêtois ces
 „ petites sommes que pour quelques
 „ jours , j'en retirois un intérêt porté
 „ au plus grand excès (a) ; & c'est
 „ par ce gain si condamnable , qu'é-
 „ tant mis comme ceux qu'on appel-
 „ le des honnêtes gens , j'ai cessé d'en
 „ être méprisé. Vous ne croiriez pas ,
 „ ajouta-t-il , avec quelle exactitude
 „ ces femmes viennent à jour nom-
 „ mé rapporter la somme prêtée ;

(a) Suivant l'intérêt du prêt à la petite
 semaine , (c'est ainsi que cette usure se nom-
 me) un écu de trois livres rapporte plus de
 cent sols par an.

*Prêt à la
petite se-
maine.*

„ avec le tribut excessif que l'avarice
„ leur impose : elles ont entre elles
„ une autorité de convention qu'elles
„ exercent avec rigueur contre celle
„ qui a manqué à ses engagemens.
„ Sur la simple dénonciation de l'U-
„ furier, qui crie à l'injustice, on la
„ bannit des lieux où leur commerce
„ se fait le plus favorablement ; & si
„ elle ose y reparoître, on la mal-
„ traite avec un zèle qui se borne ra-
„ rement aux injures. Mais voici
„ l'heure où ces femmes vont venir,
„ & ce sera la dernière fois ; laissez-
„ moi me mettre en état convena-
„ ble pour les recevoir ; sçachez seu-
„ lement que je m'appelle ici M.
„ *Mathurin.*

Il passa dans l'autre chambre, & bientôt plusieurs de ces femmes entrèrent ; elles parurent étonnées de me voir. Monsieur est donc de la profession, me dirent-elles ? Je répondis que *M. Mathurin* ne tarderoit pas à paroître ; il arriva. Je restai très-surpris de le voir vêtu d'une manière qui le rendoit méconnoissable ; son visage étoit obscurci par une grande

perruque d'un roux brun, & une vieille casaque couleur d'olive lui descendoit jusqu'aux talons (ajustement *Prêt à la petite semaine.* qui étoit apparemment une bienséance d'état.) Ces femmes l'entourèrent, lui présentant le petit écu de la semaine, avec l'intérêt usuraire. Il leur laissa l'un & l'autre, leur dit qu'il alloit faire un voyage, & qu'elles ne le reverroient plus. Ces femmes crurent d'abord que c'étoit une moquerie : elles s'en allèrent enfin, lui donnant mille bénédictions.

„ Oubliez mes erreurs, me dit-il ;
 „ elles me serviront à me défier de
 „ moi-même : je retourne au fond de
 „ ma province, où par des actions
 „ purement généreuses j'effacerai, si
 „ je puis, de votre mémoire & de la
 „ mienne, la honte de l'état que je
 „ quitte.

Ce que je venois de voir me donna l'idée qui fait la matière de cette Lettre. Je pensai à tout le bien que l'on pourroit opérer si l'on prêtoit chaque semaine, *sans nulle sorte d'intérêt*, les diverses sommes dont l'avare vend l'usage à un prix qui blesse l'honneur

*Prêt à la
petite sa-
maine.*

& les loix. Il me sembloit que cette générosité seroit d'autant plus secourable, qu'il y a peu de gens qui ne soient à portée de la pratiquer. Celui, par exemple, dont la fortune ne va qu'un peu au-delà du nécessaire, pourroit, sans se retrancher cette espèce de superflu, jouir de la satisfaction de procurer des jours plus doux à des gens qui les auroient passés dans la pauvreté & dans les larmes.

Une circonstance bien intéressante encore pour toute ame sensible, c'est que ces secours, ne fussent-ils que peu considérables, pourroient être répandus sur un grand nombre de personnes : ainsi, que de malheureux secourus en proportion de ce que la somme des moyens augmente ! Et ces moyens ne pourroient que se multiplier entre les mains de la vertu. Comme on punit les usuriers surpris dans ce commerce qu'ils rendent odieux, il y en a peu qui osent s'y livrer ; au lieu que le nombre des bienfaiteurs généreux deviendroit de jour en jour plus considérable par

la force de l'exemple. Il faut remarquer encore que la portion retenue par l'usurier sur le profit, seroit un avantage de plus pour l'indigent secouru.

*Prêt à la
petite se-
maine.*

J'examinai ensuite, si la personne qui prêteroit gratuitement, trouveroit dans ces femmes la même fidélité qu'elles gardent à l'usurier qui les tyrannise. On ne croiroit pas que ce parallèle pût faire la matière d'un problème : je sentoís cependant qu'il falloit l'approfondir.

Ces femmes, me disois-je d'abord, dans la crainte de perdre un secours qui leur est si utile, n'oseront pas en abuser. L'intérêt est souvent plus austère encore que la probité, dans les principes qu'ils ont en commun : & la raison en est sensible ; c'est que l'un malheureusement tient beaucoup plus à l'humanité que l'autre.

Mais combien il est à craindre aussi que ces femmes, disposées insensiblement à regarder ce dépôt comme un don, ne soient tentées de se l'approprier ! Elles compteront sur l'extrême générosité, ou du moins sur

*Prêt à la
petite se-
maine.*

l'indulgence de celui qui se plaît à les secourir ; car on n'a jamais meilleure opinion de son prochain , que quand cette estime nous sert à abuser de la bonté de son ame. De-là mille gens qui verront s'évanouir successivement les fonds qu'ils employoient à cette générosité , ou ne pourront plus les renouveler , ou seront découragés de n'avoir secouru que des ingrats.

Mais comment conclure de ces inconveniens , qu'on se peut permettre l'usure ? Quand même on se feroit démontré que c'est l'unique moyen de rendre durables des secours si utiles pour le bas peuple. Quand on pourroit , (satisfait intérieurement de faire le bien ,) s'armer d'assez de courage pour affronter le blâme attaché à cet excès d'avarice , & donner tout le profit à d'autres indigens qui sont hors d'état de gagner leur vie , ce ne seroit là que de vaines excuses. Le premier devoir est l'obéissance aux loix , tant qu'elles subsistent ; toute vertu de surérogation ne marche qu'après , & n'est plus vertu si elle les blesse.

J'imaginai d'avoir recours à l'ex-
périence; ce moyen m'en a fourni d'autres pour prévenir les pertes que
peut occasionner cette bienfaisance exempte de tout intérêt. Ce sera la
matière d'une seconde Lettre.

Pour exposer enfin ce projet dans un jour qui le rende plus sensible encore; quiconque dispersera chaque semaine cent petits écus qui lui seront rendus dans la semaine même, pourra garantir de la misère cent pauvres gens, ou du moins un grand nombre, & servira mieux l'État que s'il avoit distribué en pur don ces diverses sommes à des mendiants. Il ne faut pas s'y tromper; faire l'aumône, ce n'est le plus souvent qu'entretenir l'oïiveté, vice punissable dans toute société; c'est détourner, en faveur de gens volontairement inutiles & à charge, des secours dûs à des infortunés que le manque de santé ou le poids de la vieillesse accable: mais secourir ceux à qui il ne reste pour tout bien que la vie, & la vie devenue pour eux un malheur de plus; qui ne savent aucun métier, & qui ne demandent qu'à mé-

*Prêt à la
petite se-
maine.*

riter qu'on les fasse vivre ; les sauver, dis-je, de la faim ou de la mendicité, en leur donnant les moyens de s'occuper d'un commerce utile, c'est le plus digne usage qu'on puisse faire de la raison & de la bonté du cœur.

Quelle carrière en effet ce genre de bienfaisance ouvre à ceux que l'abondance environne, & qui plus heureux encore pensent en bons citoyens ! Ils n'auront besoin que d'être secondés par des gens assez vertueux pour descendre dans tous les détails qu'une si digne occupation demande ; & malgré ce qu'on dit de la corruption du siècle, ils trouveront, & dans toutes les conditions, de ces personnes si nécessaires & si chères à la société par l'intelligence supérieure qu'elles emploient pour la servir. Le courage & l'activité, dans la vûe de faire le bien, sont toujours des qualités louables, sans doute ; mais elles seules ne remplissent pas leur objet : l'esprit, dans la pratique des vertus, est au moins aussi nécessaire que le zèle.

Je suis, &c.

LETTRE DEUXIEME.

M.

Il me reste à établir quelques mo-
 yens que l'expérience & la ré- *Prêt à la*
 flexion m'ont fait connoître, pour *petite se-*
 empêcher que la bienfaisance dont, la *maine.*
 Lettre précédente découvre l'utilité,
 ne soit onereuse aux bienfaiteurs,
 afin qu'elle s'accrédite successivement
 dans les esprits.

Considérons d'abord les obstacles
 que les bienfaiteurs peuvent appor-
 ter eux-mêmes, par un zèle mal
 éclairé, au succès qu'ils se propo-
 sent.

Combien doivent-ils se défendre
 d'une certaine facilité mal entendue
 qu'on honore du nom de pitié, &
 qui cède aux plaintes, aux pleurs,
 aux cris, sans examiner si c'est pre-

*Près à la
petite se-
maine.*

stige ou réalité ? On se croit sensible, on s'en applaudit peut-être ; on n'est que foible.

Encore si cette foiblesse ne faisoit tort qu'à la raison de celui qu'elle abuse ; mais elle déplace, elle borne le bien qu'on vouloit faire & qu'on auroit produit : différence bien étuelle pour les malheureux laissés dans la peine, & qui auroient cessé de souffrir.

Parmi les indigens il en est, & c'est peut-être le plus grand nombre, qui le sont & le seront malgré les secours, par le dérangement de leur conduite, ou par leur lâche amour pour l'oïveté : quelques-uns se font aisément reconnoître.

Ardens dans leurs poursuites, presque toutes leurs démarches tiennent de cette conduite, source de leur misère, l'indiscrétion s'y marque sans mesure ; ils vous entament avec un ton d'habitude & de confiance ; les refus doux ou sévères les irritent plus qu'ils ne les mortifient ; car ils ne prennent pas garde au ton : alors ils employent & confondent les repro-

ches ; les prières , les recits douloureux ; tout est outré , tout décele l'affectation. Ce qui les caractérise encore davantage , c'est que s'ils ont une fois réussi à vous persuader , leurs besoins augmentent : ils prennent dans leurs nouvelles demandes un ton d'empire , & c'est alors qu'ils agissent d'après le sentiment , car ils ne doutent pas de réussir : s'ils remercient , c'est par des protestations excessives , & ce langage n'est pas celui de la reconnoissance ; sa sincérité la rend simple dans ses discours , ce n'est que dans sa conduite qu'elle éclate.

*Prêt à la
petite so-
maire*

Combien ceux dont l'ame est affligée de leur état purement malheureux , se conduisent différemment ! Nulle amertume , nulle exagération dans leurs plaintes ; ils vous intéressent moins par le recit de leurs malheurs , que parce qu'ils en ont le sentiment. Vous voyez qu'un simple accueil est un adoucissement à leur peine : les refus sévères les rendent interdits , ils s'affligent , & vous laissent ; osent-ils insister , du moins leurs

Près à la
petite se-
maine.

stige ou réalité. On s'en ap-
que soit. s'ils obtiennent, ils s'at-
on sent que c'est leur

En remercie.

toit
ab pour être plus sûr encore de
pas méprendre, il est des
gens qui sont à la portée de tous
les esprits, la patience, & d'exactes
perquisitions. Quoique la malice ou
la légèreté influe sur la plupart des
jugemens, les indigens qui méritent
d'être plaints sont connus pour
tels.

Il fera prudent encore de chercher
à démêler quelle sorte de commerce
peuvent embrasser ceux que vous
aurez dessein de secourir; car dans
le bas peuple, & même dans des
conditions plus élevées, la plupart
des gens ne sont capables de porter
leurs vûes que vers un ou deux ob-
jets seulement.

Une conduite plus nécessaire en-
core, c'est d'être sévèrement exact à
retirer, au terme indiqué, les som-
mes qu'on aura prêtées, quelques
motifs qu'allèguent pour les garder
encore ceux qui les rapportent; il

ut les accoutumer à s'en defaifir , Prêt à la
 pendre de votre bonne volonté , petite se-
 a que les liens ferrés & multi- maine.
 qui afstreignent le commun des
 ommes.

Mais telle est l'erreur, ou le peu de courage de la plupart des gens du monde qui aiment à faire le bien : dès qu'ils apperçoivent l'indigence, ou ce qui lui ressemble, ils se hâtent de secourir, afin de pouvoir en détourner leur vûe : ce spectacle les attire & les importune. On pourroit les comparer dans ces petits accès de sensibilité, à ce qu'une personne de beaucoup d'esprit a dit des vieilles gens : *Tout les attendrit, rien ne les afflige.*

Après toutes les précautions qui viennent d'être indiquées, on ne peut employer trop de rigueur contre ceux qui, par une mauvaise conduite habituelle ou manque de bonne foi, auront dissipé ou retenu l'argent qu'ils devoient rendre. Ne les plus secourir ne seroit pas une punition suffisante par rapport à l'exemple ; c'est dans ce cas que des Mini-

*Prêt à la
petite se-
maine.*

stres de la Justice pourroient partager le mérite de cette bienfaisance en la secourant de leur autorité ; ils prononceroient quelques peines ; & pour rendre manifeste & la faute & la punition , les bienfaiteurs auroient soin de garder & de s'entre-communiquer une liste des gens qui les auroient trompés.

Je pourrois nommer trois personnes bien connues , & du moins aussi estimées , qui depuis quelque temps ont bien voulu , en suivant les vûes que je leur ai indiquées , s'employer à cette généreuse occupation : elles n'ont jusqu'à présent éprouvé aucunes pertes sur le peu d'argent que j'ai pu leur confier ; elles ont trouvé de l'exactitude & de la reconnoissance. On ne sait pas assez dans ce siècle-ci combien les actions vertueuses peuvent influencer successivement sur les mœurs du commun des hommes. On ne nie pas qu'il n'y ait en général beaucoup d'esprit dans la Nation ; c'est avouer qu'il y a un fond de raison & d'humanité qui ne demande, pour opérer les effets les plus

utiles , que des routes fréquentées & des exemples multipliés.

Prêt à la

Il est vrai que cette générosité que je viens de dépeindre entraîne une infinité de détails & de soins peu propres à flatter l'orgueil. Mais quelles vûes d'ambition , quels projets n'en exigent pas d'infins , & souvent accompagnés de plus de dégoûts encore ? On s'expose à tant de contradictions , on se plie à tant de souplesses dans le pays des honneurs : les routes ne sont pas moins pénibles dans celui de l'esprit. Quel travail pour composer un Ouvrage dont le mérite sera au moins contesté ! Que d'opiniâtreté pour former ou s'approprier un système décrié avant sa naissance , oublié avant qu'il soit achevé ! & tout cela dans l'espérance si souvent trompeuse d'acquérir de la considération ; tandis que dans la route que je propose , & qui n'exclut aucune autre ambition raisonnable , on est sûr de la plus chère de toutes les récompenses , la satisfaction de faire le bien , & d'être aimé. Je suis , &c.

petite semaine.

Illegible text block, possibly a list or a series of short paragraphs.

Suite

Suite du Mémoire pour les Terriers.

SECONDE PARTIE.

*Des opérations subséquentes à l'arrangement
des Archives pour parvenir à la confection
des Terriers.*

L'Arrangement des Archives donne la facilité de retrouver les Titres, mais cette facilité seule n'est pas suffisante pour parvenir à constater les droits & à les faire reconnoître par les Vassaux.

Dans la manière proposée pour l'arrangement des Titres, on a recommandé avec soin de distinguer les Titres généraux d'avec les Titres particuliers, de séparer tout ce qui concerne les Forêts, & au surplus, de ne point confondre le Noble avec le Roturier; de ranger le Noble par Fiefs, & le Roturier par Paroisses, autant que cela seroit possible.

Il sera nécessaire de faire quatre Sommaires des Titres, relativement à ces quatre objets; sçavoir, un pour les Titres généraux, un second pour les Forêts, un troisième pour le Noble, un quatrième pour le Roturier. On indiquera dans le premier Chapitre de cette seconde Partie, la manière de faire ces Sommaires & les Tables qu'il convient d'y ajouter.

Avril 1751.

N° 7.

Le Sommaire du Noble, & celui du Roturier, sont ceux qui sont principalement relatifs aux devoirs dont les Vassaux sont tenus.

Dès que les Titres du Noble seront sommariés & accompagnés des Tables nécessaires, il s'agira de rassembler en un seul point de vue, ce qui se trouvera répandu dans les Sommaires sur chaque pièce en particulier, afin d'en rendre la connoissance entière & certaine, & de constater sur chaque objet le résultat des Titres.

Pour cet effet, on ouvrira un Chapitre à chaque Fief, où l'on rassemblera tout ce qui se trouvera répandu dans les Sommaires concernant le Fief qui formera l'objet du Chapitre. On en formera par la suite un Recueil, qui s'appellera l'*Indice du Noble*. Il y aura autant de Chapitres qu'il y aura de Fiefs relevans de la Seigneurie. Le détail de cette opération sera l'objet du second Chapitre.

Dans le temps qu'on travaillera au Sommaire du Noble, on fera travailler à lever des plans de toute la Censive. Il ne sera pas nécessaire que ces plans soient exacts & géométriques; il suffit qu'ils donnent la représentation estimative de tout le terrain soumis au Cens. Comme toute la mécanique d'un Terrier consiste dans l'application des Titres au terrain, on ne peut y parvenir qu'en comparant le contenu aux Titres avec chaque pièce de terre. C'est ce qui établit la nécessité d'avoir des plans qui puissent rapprocher les objets, & mettre à portée d'en faire la comparaison.

Le troisième Chapitre traitera donc des Plans; le quatrième, de la manière dont on

fait l'application des Titres au terrain. Le cinquième aura pour objet le résultat de ces deux opérations , qui formera un indice pour le Roturier , pareil dans son espèce à l'indice pour le Noble.

On voit par là , que les indices indiqueront tout ce que doivent renfermer les dénombrements & les déclarations des Vassaux.

A la suite de toutes ces opérations , on procédera à la liquidation des Droits féodaux.

Il ne restera plus ensuite qu'à former des Sommaires de tous ces droits pour servir aux Fermiers & aux Régisseurs. Le peu d'observations que l'on aura à faire à cet égard , sera l'objet du sixième & dernier Chapitre.

CHAPITRE PREMIER.

Des Sommaires.

Les Sommaires sont des extraits de tous les Titres féodaux ; & c'est d'après ces Sommaires qu'on travaille à la confection des Terriers , leur usage étant plus facile que ne le seroit celui des Titres originaux.

Il s'ensuit qu'il faut porter sur les Sommaires l'entier contenu aux Actes , sans en rien retrancher , que ce qui est de stile & de forme , ce qui ne laisse pas que de former un objet considérable dans les Actes.

On écrit ces Sommaires sur des mains de papier que l'on rassemble ensuite en plusieurs volumes , suivant leur objet & leur étendue ; & pour accélérer le travail , on peut y employer plusieurs personnes à la fois , il est

convenable d'y employer des Praticiens du lieu autant qu'il se pourra, qui seront plus attentifs que d'autres à ne point défigurer les noms.

La personne chargée de la confection du Terrier, doit faire par elle-même la collation des Sommaires avec les Titres.

Il faut laisser sur les Sommaires une marge du quart ou du tiers de la page, pour recevoir les mentions & annotations nécessaires.

A mesure qu'on sommarie une pièce, on l'indique par son étiquette, Armoire tant, Boîte tant, Liasse tant, Pièce tant, qu'on écrira en laissant une marge encore plus grande que la marge courante.

Quand l'Acte est sommarie, on met sur la chemise qu'il est sommarie, article tant de tel volume.

S'il est question dans un Acte de plusieurs objets, Fiefs ou Héritages, on observera avec attention de former dans les Sommaires un alinea pour chaque objet, en sorte qu'il y ait autant d'articles que de pièces de terre.

Tous les alinea doivent être numérotés en commençant par un, & continuant ainsi jusqu'à la fin de chaque volume.

On mettra en marge la date de l'Acte & sa nature en un ou deux mots, le nom du Fief ou Héritage & celui des Parties; dans les aveux celui de l'Avoüant, & dans les déclarations celui du Censitaire,

Voilà en général ce qui est à observer pour les Sommaires.

On doit former pour chaque Terre trois Sommaires, & quatre pour celles où il y a des Forêts.

Le premier pour les Titres généraux & le
Domaine non-fiefé, excepté les Forêts.

Le second pour le Noble.

Et le troisième pour le Roturier.

Les Titres généraux sont ceux de Propriété, Succession, Partage, Decret, Acquisition, Donation, Echange, Retrait féodal, Réunion, Confiscation, Bâtardise, Deshérence, Lettres d'Erection, de Concession, Ordonnances, Déclarations du Roi, & Arrêts relatifs à ces objets; foi & hommages, aveux & dénombrements rendus par le Seigneur, les Titres de patronages, les créations d'offices, de Greffes, de droits de Sceau, des Notariats & Tabellionages; les Procès-verbaux d'arpentage & de plantement de limites qui concernent la Seigneurie & les membres qui la composent, les Chasses, les Pêches, les Péages, les Poids & Mesures, les Foires & Marchés, tous les Droits Seigneuriaux qui ne sont point réels, & qui ne tiennent point au sol; les Pièces qui établissent les Charges locales, les Sentences, Arrêts diffinitifs, &c.

Par rapport aux Titres du Domaine non-fiefé, ils ont pour objet les Maisons, Corps de Ferme, Moulins, Etangs, Prez, Vignes, Champs, Terres vaines & vagues & en culture, & les Pêchettes qu'il ne faut pas confondre avec le droit de Pêche, ainsi qu'on l'a expliqué dans le Chapitre cinquième de la première Partie.

On ne fera point entrer dans les Sommaires, les Pièces de procédure & de formalité, les provisions d'Officiers, les quittances des Charges locales, les Baux à ferme, les états

de dépense & tout ce qui concerne les réparations, constructions & frais d'administration ; sauf cependant à sommer les baux particuliers où il y auroit des tenans & aboutissans exprimés, en ne faisant mention toutefois que de l'objet borné. On sent que la connoissance de ces abornemens peut être utile pour découvrir des usurpations.

Dans la manière de procéder au premier Sommaire, on commencera par les Titres généraux qui concernent toute la Seigneurie ; l'on continuera par les autres Titres généraux qui concernent les membres dont la Seigneurie est composée, & les Titres particuliers du Domaine non-fief de chacun des membres de ladite Seigneurie. Par exemple, premièrement, les Titres du Duché d'Orléans en général ; & ensuite successivement les Titres généraux & ceux qui sont particuliers pour le Domaine non-fief des Châtellenies d'Orléans, de Beaugency, d'Yenville, de Lorris, &c. ce qui s'observera également dans les deux autres Sommaires dont on parlera ci-après, en ayant attention pour les Titres particuliers du Domaine non-fief de suivre, autant qu'il sera possible, l'ordre des Paroisses.

On n'a rien dit de ce qui concerne les Forêts, pour lesquelles on fera un Sommaire particulier, où l'on ne fera point entrer les adjudications, les comptes, les amendes, &c. mais seulement les principales pièces de propriété & de possession ; & où il y auroit des procès-verbaux de bornage & de réformation, on n'en fera point le Sommaire ; mais on y suppléera par deux Tables alpha-

bétiques ; l'une du nom des climats, gardes, fergenteries, cantons ou triages suivant les dénominations en usage dans chaque Forêt ; & les autres du nom des personnes dont les Bois sont assujettis à des droits de grurie, grairie, Segrairie, tiers & danger, &c. du nom des riverains, & généralement du nom des personnes avec lesquelles il y a eu des contestations, ou des Actes passés relativement aux Forêts. Ces Tables seront accompagnées de renvoi aux endroits où il en sera fait mention, & elles seront insérées dans le volume du Sommaire.

Le second Sommaire sera pour le Noble : il comprendra seulement les saisies féodales, foi & hommages, aveux & dénombrements, blâmes d'aveu, & autres pièces concernant les Fiefs, comme plantement de limites, s'il y en a, &c.

Le Sommaire d'un premier aveu & dénombrement ne doit point faire omettre le Sommaire des aveux & dénombrements subséquents, à cause du changement des noms des propriétaires, & de celui des tenants & aboutissants.

On observera de suivre l'ordre des dates & d'aller de Fief en Fief, de proche en proche, en y insérant les petits Fiefs qui en sont les plus voisins.

S'il y a des Sentences, Arrêts ou Transactions relatifs aux hommages ou dénombrements, on en fera le Sommaire en leur lieu & place. On remettra, comme on l'a dit, tout ce qui est de procédure & de formalité.

Le troisième Sommaire doit être pour le seigneur. Il se fera pour les héritages, de

même manière que le précédent pour les Fiefs, en observant qu'au lieu que le précédent se fait par Fiefs, celui-ci doit se faire Paroisse par Paroisse, & canton par canton, autant que cela sera possible.

On doit faire entrer dans ce dernier Sommaire les baux emphytéotiques, les baux à fief ou à cens, les saisies roturières, les plantemens de limites de censives, les dixmes, champarts, terrages & autres droits de pareille nature qui tiennent au sol, & qui peuvent s'assimiler au cens.

Les comptes rendus au Roi, les lièves ou cueillerets & les terriers doivent entrer dans les Sommaires.

On fera un relevé des comptes & des lièves ou cueillerets en trois parties relativement aux Sommaires ci-dessus.

La première, qui concernera tous les droits généraux, Seigneurie par Seigneurie; & par rapport aux comptes rendus au Roi, tout ce qui concerne le Domaine non-fief.

La deuxième, toutes les redevances & droits de mutation payés pour des Fiefs.

La troisième, les cens & droits qui peuvent s'y assimiler.

Ces trois relevés seront insérés chacun dans les Sommaires auxquels ils seront relatifs. On ne fera aucune mention de ce qui est stile & formalité tant dans la teneur du compte, que pour l'introduction à la clôture.

Par rapport aux anciens Terriers, on sommariera les aveux & dénombremens, & les déclarations & reconnoissances qui s'y trouveront; on les divisera en deux Classes, le Noble & le Roturier, pour être mis cha-

on dans le Sommaire relatif à ces objets.

S'il se trouve différens aveux ou déclarations pour un même objet, encore qu'il paroisse qu'il n'y ait aucune différence, on ne doit point omettre de les sommer, ainsi qu'il a déjà été dit, afin qu'en travaillant à la confection du Terrier, on puisse reconnoître si ces aveux & déclarations sont réellement pareils en tout point; & comme d'ailleurs les tenans & aboutissans n'ont souvent d'autre désignation que de dire qu'ils confinent aux héritages de tel & tel, on sent combien il est essentiel de suivre les mutations de propriété pour connoître & constater les différentes tenures.

On a également dit qu'il falloit procéder aux Sommaires suivant l'ordre où les Titres sont disposés dans les Archives, mais ce n'est point une condition essentielle, ni même que l'on puisse observer avec une exactitude rigoureuse. On sent qu'en travaillant de suite au dépouillement d'un compte, d'une liève ou d'un cueilleret, & d'un papier terrier, les articles se trouveront confondus, sans faire mention des Titres omis & qui pourroient se retrouver, ni des Titres nouveaux qui pourront survenir: mais il n'y a aucun inconvénient dans cette espèce de désordre, qui est d'ailleurs inévitable, sans s'exposer à des embarras & à des longueurs trop préjudiciables; parce que les Tables qui se trouveront à la fin de chaque Sommaire, redresseront tout ce qu'il pourroit y avoir de défectueux à cet égard.

Chaque Sommaire; sçavoir, celui des Titres généraux, celui du Noble & celui du

Roturier, formeront un ou plusieurs volumes suivant la multiplicité des Titres qui seront à sommerier.

Chacun de ces Sommaires sera suivi de trois Tables.

La première sera une Table des matières qui indiquera par ordre alphabétique les différentes natures d'Actes qui auront été sommariés, & leur sujet : ce sera, à proprement parler, l'étiquette dépecée & mise en ordre alphabétique.

La seconde sera une Table des noms propres des personnes, disposés par ordre alphabétique ; & à chaque nom sera le renvoi de tous les endroits où il en est parlé dans les Sommaires. Cette Table renfermera le nom de toutes les Parties contractantes, & de tous les Vassaux & Tenanciers, soit Nobles ou Roturiers, suivant la matière des Sommaires.

La troisième sera une Table des noms propres des lieux, soit Seigneuries, Fiefs, Paroisses, Cantons, Tenures roturières, &c. suivant la nature des Sommaires, le tout également disposé par ordre alphabétique & avec les renvois nécessaires, ainsi qu'on vient de l'expliquer.

Ce qu'on vient d'exposer fait connoître qu'on peut employer tout à la fois, nombre de Commis pour sommerier les Titres. Autant de Sommaires différens, autant de personnes qui peuvent y être employées, vû l'ordre qu'on a prescrit pour l'arrangement des Titres, où l'on a divisé les Titres généraux, ceux des Forêts, ceux du Noble & ceux du Roturier.

Indépendamment de ces différens Commis, que l'on peut même multiplier suivant l'étendue des objets, plusieurs autres pourroient être employés au dépouillement des terriers, comptes, & lièves ou cueillerets. Ces Sommaires doivent être confiés aux Commis les plus intelligens, & qui ont le plus de connoissance des lieux, sur-tout ceux des comptes rendus au Roi. Le motif en est bien sensible, parce que les Terriers renfermant souvent les aveux pour le Noble, & les déclarations pour le Roturier, le Sommarieur doit sçavoir distinguer ces objets pour en porter le Sommaire sur deux mains de papier différentes, dont l'une doit entrer dans le Sommaire du Noble, & l'autre du Roturier. Le Sommarieur des lièves ou cueillerets doit en user de même à l'égard des redevances & des censives. Celui des comptes rendus au Roi, a les mêmes objets à distinguer, & doit séparer les profits de Fief suivant leur nature, si c'est pour mutation de Fief ou de Censive. Par rapport aux revenus qui procedent du Domaine non-fiefié, les Titres en doivent entrer dans le Sommaire des Titres généraux qui renferment tous les Titres de propriété.

Ce dépouillement est d'autant plus utile, & sur-tout pour les Terres qui ont fait partie du Domaine de la Couronne, que lorsqu'il s'agit d'une rente dont on ne peut justifier du Titre primordial, on y supplée par une suite de possession dont on ne peut souvent administrer la preuve que par un relevé des comptes & registres de recette.

CHAPITRE II.

De l'indice du Noble.

Les Sommaires ne sont , à proprement parler , que des copies ou extraits de Titres , faits avec assez d'exactitude & d'intelligence pour ne point défigurer les noms & ne point confondre les matières. C'est un ouvrage de Commis auxquels il ne faut que prescrire leur marche.

L'indice demande plus de travail & plus d'intelligence. Il s'agit de faire le dépouillement des Titres utiles & d'en faire la comparaison , pour se mettre en état de connoître ce qui doit former l'aveu & le dénombrement , ce qui doit y être inséré , & ce qui peut s'y trouver de défectueux & de sujet à être blâmé.

Comme la plupart des anciens aveux portent ordinairement attribution des droits coutumiers , il seroit convenable de commencer l'indice par un Chapitre préliminaire qui contiendrait l'énonciation des différens droits que les coutumes dans lesquelles les Fiefs peuvent être situés , attribuent aux Fiefs. Cette énonciation seroit très-sommaire , & renverroient aux articles de la coutume qui les établissent.

Le surplus de l'indice doit être séparé en autant de Chapitres qu'il y aura de Fiefs.

On commencera chaque Chapitre par le nom du Fief ; & de la Seigneurie dont il est mouvant.

On mettra ensuite le nom du Propriétaire

actuel lorsqu'il sera connu ; sinon on en laissera la place en blanc , jusqu'à ce qu'on s'en soit informé ; & ce point n'est pas difficile à découvrir.

On ne différera pas ensuite d'écrire à tous les Feudataires de satisfaire à leurs obligations envers le Seigneur , pour raison des Fiefs qu'ils possèdent ; & comme tous les Vassaux demanderont du temps pour dresser leur dénombrement ; on mettra à profit le délai qui leur sera accordé , pour continuer le travail de l'indice des rôtures , & faire marcher du même pied les opérations qui concernent les censives , afin d'accélérer la confection du Terrier.

On agira contre les Vassaux par la voye des saisies féodales , lorsqu'ils négligeront de rendre leurs devoirs , en se conformant à cet égard aux règles prescrites par les coutumes.

On laisse néanmoins à la prudence des personnes chargées de la confection des Terriers , d'en suspendre les effets , en informant le Conseil de S. A. S. des motifs de cette suspension , afin de se conformer aux ordres qui seront donnés en conséquence.

On commencera chaque Chapitre de l'indice par l'indication de tous les Titres qui concernent le Fief suivant l'ordre des dates. Il ne s'agira pour cet effet que de consulter le nom du Fief à la Table du Sommaire , & de copier , pour ainsi dire , l'indication qui se trouve en tête de chaque article du Sommaire. On marquera en marge le volume du Sommaire & le Numero des articles.

A la suite de cette indication des Titres ,

on puisera dans ces mêmes Titres toute la filiation de la propriété, suivant l'ordre des dates, & l'on marquera tous les changemens qui peuvent être arrivés dans le Fief, afin d'en constater le dernier état, & de reconnoître s'il n'y a point eu à cet égard quelque préjudice fait aux droits & aux intérêts du Seigneur, & qui ne soit point autorisé par les coutumes.

Les différens objets qui forment la matière des aveux & dénombremens, doivent également former la matière de l'indice.

On doit donc commencer par tout ce qui a trait aux limites du Fief du Vassal en général, premier objet.

Un second objet est l'étendue & la nature de son Domaine non fiefé.

Un troisième, sont les arrière-Fiefs.

Et un quatrième est la nature & la consistance des Censives du Feudataire.

Les droits dont le Feudataire jouit à raison de son Fief, & les charges dont il est tenu envers le Seigneur dans les lieux où les redevances sont compatibles avec les Fiefs, forment un cinquième & un sixième objet.

Enfin on ne doit pas omettre toutes les autres charges foncières dont un Fief est tenu dans les coutumes où le rachat est dû à raison de la première année du revenu, afin d'en pouvoir faire une juste évaluation lorsqu'il y a lieu.

Sur chacun de ces différens objets, le Feudiste fera un relevé de ce qui se trouve dans le Titre le plus ancien où il en sera parlé, & il ne fera mention que des différences qui pourront se trouver, pour le plus comme

pour le moins, dans les Titres subséquents. A mesure que la mention d'une pièce somma-
riée sera portée sur l'indice, on doit faire
une croix à côté du Sommaire de la pièce,
& y marquer le Chapitre & l'article de l'in-
dice.

Ce travail indiquera aussi ce qui est entiè-
rement omis dans les aveux rendus jusqu'à
présent. On ne s'est borné que trop souvent,
par un usage vicieux à copier les nouveaux
aveux purement & simplement sur les aveux
antérieurs. Ayant devant les yeux ce qui a
toujours été omis jusqu'ici, on aura plus d'at-
tention à ce que rien ne le soit désormais
dans les aveux à rendre.

Au moyen de ce travail, on voit tout ce
que l'on est en état d'exiger d'un Vassal sui-
vant la coutume, & suivant ses Titres; & à
l'aide de ces lumières, qui s'augmenteront à
la vûe des Titres des Vassaux, lorsqu'on est
en droit de leur en demander la représen-
tation, il est facile au Feudiste de se concilier
avec eux, pour se faire fournir leur aveu &
dénombrement.

On doit supposer que chaque Propriétaire
de Fief a une connoissance entière ou par
lui, ou par ses gens d'affaires, ou par ses
fermiers, du Domaine qui est entre ses mains;
& c'est une partie de son aveu, dont l'exécu-
tion par conséquent ne doit pas être fort dif-
ficile. Il y a à cet égard peu de choses à ajou-
ter au détail qui est ordinairement dans les
baux à ferme. Il s'agira de particulariser
principalement les contenances, & les tenans
& aboutissans.

Par rapport aux Censives & aux arrières

Fiefs que le Vassal doit reporter au Seigneur ; il doit s'en faire fournir les Déclarations & les aveux par les Censitaires & par les arrière-Vassaux , qui doivent eux-mêmes connoître ce qui est entre leurs mains ; & il n'a d'autre soin à remplir sur ce sujet , que de vérifier par la coutume & par les Titres , si ces aveux & ces déclarations sont en règle.

Si un Vassal se présente pour donner la déclaration de son Domaine non-fiefé , on commencera par la recevoir , en se faisant toutefois donner une soumission de fournir le détail du fiefé , dans un temps limité.

Quant aux limites des Fiefs , qui sont le premier objet dont doit traiter l'indice , après l'indication des Titres & la filiation de la propriété ; il faut observer si les parties qui composent un Fief sont dispersées ; en ce cas , on doit retrouver les limites de ces différentes parties dans le détail du Domaine fiefé & non-fiefé , ce qui fait sentir la nécessité de connoître la contenance du non-fiefé , & d'en bien constater les tenans & aboutissans.

Le Feudiste aura aussi attention d'examiner si le Fief du Vassal , soit le Domaine fiefé ou non-fiefé , tient au Domaine non-fiefé du Seigneur ; alors il sera bien essentiel de constater avec précision les bornes du Fief ; & il faudra examiner & même faire arpenter , où on le jugeroit utile & nécessaire , la contenance actuelle de ces parties limitrophes , pour la comparer avec ce qu'elle devoit être par les anciens Titres , afin de parvenir à découvrir les usurpations,

Sur ce qui concerne les droits & les charges des Fiefs, il faut en comparer le dénombrement avec les dispositions de la coutume ; voir s'il n'y a rien au-delà de ce qu'elle autorise, & en ce cas quel en est le Titre ; & de même s'il n'y a rien d'omis de ce qu'elle prescrit, & quel est le Titre d'exemption.

On ne doit pas omettre de demander des déclarations aux gens de Main-morte qui possèdent des terres dans la mouvance de la Seigneurie, encore qu'ils ne soient tenus d'aucune redevance ; & de chercher & connaître à quel titre ils possèdent, si c'est à titre de Fief, ou si c'est une simple tenure par aumône sous les charges de l'Office divin, & qui n'a pu être converti en Fief. Dans ce dernier cas, quelque nom que la Main-morte ait pu donner aux devoirs & aux charges qui ont été les conditions de l'aliénation qu'elle en a faite, on ne doit les considérer que comme des rentes foncières. L'aliénation qui les fait rentrer dans le commerce, les fait en même temps rentrer dans la mouvance directe du Seigneur, qui doit en conséquence percevoir les droits de mutation ; pour parvenir à cette découverte, il est nécessaire que les déclarations qui seront fournies par les gens de Main-morte, contiennent les tenans & aboutissans, tant de ce qu'ils possèdent en Domaine, que de ce qu'ils prétendent relever d'eux ; & qu'elles soient semblables en tout pour le détail aux aveux & dénombremens que le Seigneur exige de ses autres Vassaux.

On fera à la suite de l'indice deux Tableaux ;

l'une des Fiefs & l'autre des Vassaux. La première comprendra par ordre alphabétique le nom des Fiefs, suivi de celui de leurs Propriétaires; & la deuxième le nom des Vassaux, suivi de celui des Fiefs qu'ils possèdent.

Les renvois seront par Chapitres, & ces Chapitres seront subdivisés en plus ou moins d'articles, suivant que leur étendue pourra le requérir, & que le Feudiste le jugera commode & convenable. Dans le cas où il y auroit lieu, on ajouteroit dans les renvois, au Numéro du Chapitre, celui de l'article.

Lorsque les aveux & dénombremens auront été fournis; on en fera mention à la fin de chaque Chapitre de l'Indice, & on les mettra dans les Archives à la suite des aveux précédents, supposé qu'on n'en fasse pas de registre.

On fera aussi mention si tous les Droits Féodaux ont été exactement acquittés, s'il n'en est rien dû; & s'il en étoit dû, on en fera la liquidation pour en faire le recouvrement, sauf les remises que S. A. S. pourroit autoriser pour le soulagement de ceux de ses Vassaux qui n'auroient point acquitté leurs redevances par ignorance, dans la persuasion où ils auroient été de bonne foi qu'ils n'en étoient point tenus; & c'est un point sur lequel il sera donné des instructions & des ordres particuliers.

CHAPITRE LII

De la levée des Plans.

On aura déjà pu reconnoître par ce qui a été prescrit pour parvenir aux aveux & dénombremens des Fiefs, qu'il n'est pas nécessaire, pour la confection d'un Terrier, de lever tout le Plan d'une Seigneurie & des terres qui y sont enclavées.

On doit distinguer ce qui est dans la main du Seigneur, & ce qui n'y est pas, dans ce qui n'y est pas, ce qui est en Fief, Censive, Terres aumônées, ou en Franc-allen, pour le pays où il a lieu.

Comme il est convenable de connoître bien exactement ce qui est en ses mains, on estime qu'il est nécessaire d'en faire lever des Plans.

Il seroit superflu de lever des Plans des Fiefs des Vassaux; c'est à eux à faire l'application de leurs Titres sur les héritages qui relevent de leurs Fiefs, pour les reporter dans les dénombremens qu'ils fourniront.

Il est encore moins nécessaire de lever le Plan de ce qui est en franc-allen, puisque le Seigneur n'a aucun droit à y exercer, & n'y peut former aucune prétention.

Il peut cependant y avoir des cas, où sans lever l'intérieur des Fiefs & Terres en franc-allen, il est nécessaire cependant d'en lever les bornes circonscrites; lorsque ces Terres & Fiefs sont tellement entremêlés avec le Domaine fiefé & non-fiefé du Seigneur, que la connoissance de leurs limites devient nécessaire pour la désignation des tenans &

aboutissans ; ou lorsqu'il y a lieu de présumer ou de craindre des usurpations.

Par *Domaine fiefié*, qui est un terme dont on a fait usage plus d'une fois dans le cours de ce Mémoire, on entend ce qui est présumé avoir fait autrefois partie de la Seigneurie, & qui en a été aliéné à la charge de reconnoître la mouvance ou de payer un cens, suivant ce que permettent ou ce qu'exigent les coutumes des lieux. C'est de cette partie ainsi aliénée, qui forme la directe ou la censive du Seigneur, dont il est nécessaire & indispensable de lever des Plans pour parvenir à la confection du Terrier, & faire reconnoître tous les droits du Seigneur.

Il faut aussi distinguer, par rapport aux Vassaux, les endroits où ils ont la Haute-Justice, sans qu'on puisse présumer que le Seigneur y ait quelque directe, d'avec les endroits où il y a des petits corps de Fiefs dépourvus de la Haute-Justice & soumis à celle du Seigneur.

Pour peu que l'on ait quelque indice qu'il y ait des pièces de terres mêlées avec ces petits Fiefs & qui n'en relevent pas, on estime qu'il est nécessaire d'en lever le Plan dans les coutumes où la maxime, *nulla Terre sans Seigneur*, a lieu ; parce qu'alors toutes les terres qui ne se trouveront pas relever de quelque Feudataire de la Seigneurie, doivent relever du Seigneur à cause de la Haute-Justice, &c quo les Vassaux ne peuvent être reconnus que pour ce qu'ils justifient par Titre relever de leurs Fiefs.

Il seroit aussi de la bonne règle de lever les Plans des terres tenues par aumône, parce

qu'en rentrant dans le commerce, elles deviennent sujettes à tous les Droits Censuels.

Il y a deux manières de procéder à la levée des Plans.

On peut faire ou des Plans exacts & géométriques, ou des Plans levés à vûe d'œil, qui sans être exacts représentent la figure des lieux, & en indiquent la contenance suivant la renommée & l'estimation publique. C'est ce qu'on appellera ici des *Plans de renommée*.

Ces derniers suffisent pour la confection des Terriers, & réunissent même plusieurs avantages qui peuvent engager à les préférer dans certaines circonstances, sauf après qu'un Terrier sera terminé, à faire lever, si on le juge à propos, des Plans géométriques, pour redresser ce qu'il pourroit y avoir de défectueux dans les autres, & constater l'exacte contenance de toutes les parties.

Il y auroit deux inconvéniens sensibles dans le projet de commencer d'abord par lever des Plans géométriques.

Le premier seroit la longueur de cette opération, qui suspendroit l'activité du Terrier; au lieu qu'on leve un Plan de renommée presque aussi vite que l'indicateur en désigne les possesseurs ou propriétaires. Si même on avoit le Plan géométrique d'une Terre, il faudroit reporter ce même Plan à beaucoup plus grand point sur d'autre papier, à cause de toutes les annotations qui sont à insérer sur les Plans pour la confection du Terrier.

Le second inconvénient naîtroit des contestations qui s'éleveroient sur la contenance, & qui suspendroient & arrêteroient toutes les opérations d'un Terrier. Un paysan accoutumé à évaluer son champ sur le pied de deux arpens, en fera aisément la déclaration sur ce pied connu ; & il faudroit peut-être essuyer une longue contestation pour le lui faire reconnoître sur le pied de deux arpens & demi.

Ce n'est qu'après la confection entière du Terrier d'un canton, lorsque toutes les pièces de terre & les propriétaires en sont connus, qu'on trouve dans l'universalité de cette connoissance & dans celle des Titres & de tous les tenans & aboutissans, les moyens de terminer aisément & promptement toutes les contestations qui pourroient naître sur la contenance : c'est alors qu'il est loisible & facile de faire lever des Plans géométriques, pour redresser les erreurs qui peuvent s'être glissées dans la déclaration des Tenanciers, supposé que l'objet en mérite & en puisse supporter la dépense.

Ces erreurs ne peuvent dans aucun cas tirer à conséquence, lorsque ces censives ne sont point contiguës au Domaine non-fief du Seigneur.

Si le Tenancier a déclaré plus qu'il ne possède dans le fait, la réception de sa déclaration ne rend point le Seigneur garant ; & sur l'offre faite par le Seigneur de restituer ce qu'il auroit reçu de trop à raison de cet excédent, durant un certain nombre d'années suivant la diversité des coutumes à cet égard, le Tenancier ne peut rien réclamer au-delà.

Si au contraire il déclare la contenance moins qu'elle n'est en effet, dès que le Seigneur reconnoît l'erreur, qu'il peut la prouver, & qu'on n'a d'autre moyen à lui opposer que celui de la déclaration par lui reçue, ce moyen seul ne peut légitimer l'erreur, changer la nature des droits, & priver le Seigneur de celui de réclamer & de se faire payer ce dont il lui a été fait préjudice durant le nombre des années dont l'omission peut être rétablie, suivant les dispositions particulières des coutumes.

Ce sont ces raisons principalement qui font préférer les Plans de renommée pour la confection des Terriers ; non qu'un Plan exact & régulier ne fût par lui-même préférable, s'il n'exposoit à retarder les opérations, & s'il n'étoit beaucoup plus facile de le faire après la confection du Terrier.

Si cependant on avoit des Plans réguliers, il n'est pas douteux qu'il faudroit s'en servir, & qu'en employant des indicateurs pour connoître le nom de tous les propriétaires, on pourroit, après avoir pris connoissance des Titres, & comparé l'étendue de toutes les pièces de terre, eniger & se faire donner des déclarations d'une exactitude géométrique.

Il est certain qu'un Terrier fait avec cette précision seroit en quelque manière un ouvrage à jamais, & qui n'auroit pas besoin d'être renouvelé, ou qu'il le seroit sans aucun embarras & sans aucune difficulté. En ce cas on devroit se borner, après l'opération faite, à ne mettre sur chaque pièce de terre qu'un simple Numéro, qui indiqueroit

la pièce de terre , & qui seroit relatif à une espèce de table ou indice qui énonceroit la situation , la contenance , les tenans & aboutissans , & le nom des propriétaires. Le Plan ne souffriroit aucun changement : il n'y auroit de changement à faire que sur la table ou l'indice pour les mutations de propriété ; & dans le cas où une pièce de terre se diviseroit entre plusieurs co-partageans , on diviseroit cette pièce sur le Plan en autant de parties qui continueroient d'être sous le même Numero , & qui se distingueroient les unes des autres par différentes lettres de l'alphabet ; ce seroit , par exemple , la pièce N^o. 1 d'un tel canton , contenant tant , ci-devant possédée par un tel , subdivisée entre trois héritiers , la partie A. N^o. 1 dudit canton , appartenant à un tel , contenant tant ; aboutissant & confrontée , au Septentrion , au Midi ; à l'Orient & à l'Occident , aux héritages de tel & tel ; ainsi de la partie B & de la partie C du même Numero.

Comme il y a dans une Seigneurie des parties dont il seroit superflu de lever des Plans , ne fût-ce que de renommée , telles que les Fiefs & des Terres en Franc-alleu , sauf dans les cas où l'on a marqué devoir être exceptés ; il y a aussi quelques parties dont il convient d'avoir des Plans exacts & géométriques , encore qu'on soit dans le dessein de se borner à de simples Plans de renommée pour le général des Censives , qui fait le grand objet des Patriotes , & sans contredit , le plus long & le plus difficile.

Il est convenable , par exemple , d'avoir des Plans exacts & géométriques des Forêts qui

qui sont dans la main du Seigneur, ainsi que des pièces de terre situées sur le rein des forêts, & qui peuvent avoir été augmentées à leur dépens. Il en faut pareillement pour ce qui avoisine les terres vaines & vagues, lorsqu'on soupçonne des usurpations, aux dépens du Seigneur : les mêmes raisons doivent aussi engager à avoir des plans géométriques de tout le Domaine non-sieffé, de quelque nature qu'il soit, parce que dans ce cas la réception de la déclaration du tenancier pourroit couvrir son usurpation.

On croit devoir encore excepter des Plans de renommée, les maisons, soit en fief ou à cens, qui sont situées dans les villes. Un objet aussi précieux mérite la plus grande exactitude.

Les Plans de renommée doivent, à proprement parler, être réservés pour les terres qui sont dans la Censive du Seigneur, & qui ne sont point contiguës à son Domaine non-sieffé.

Ces Plans doivent être levés canton par canton dans chaque Paroisse. Dans le cas où des Vassaux auroient des tenures nobles ou des directes entremêlées avec celles du Seigneur, il faut alors lever tout le canton, afin de pouvoir faire la conciliation du tout ; mais à moins de cette raison, on doit se borner uniquement à lever ce qui est dans la Censive du Seigneur.

Il faut, autant qu'il est possible, faire en sorte que le Plan de chaque canton soit borné par des chemins, par des rivières, par des

Avril 1751.

N 8

corps de Fiefs, ou par d'autres tenans que l'on regarde comme immuables. On doit observer de disposer uniformément les plans, en mettant le Septentrion en haut, le Midi en bas, l'Orient à la droite, & l'Occident à la gauche.

Les pièces portées dans le Plan d'un canton, seront numérotées; & il est convenable de commencer par les pièces qui aboutissent à quelque tenant immuable. Si le plan d'un canton tient à un autre canton, il faut marquer sur la lisière en dehors, les tenans des pièces de terre du canton voisin qui y aboutissent, avec leur Numéro particulier, & le nom dudit canton, afin de pouvoir les concilier & les joindre les unes avec les autres.

Celui qui sera employé à lever les Plans, doit indispensablement se munir d'indicateurs qui connoissent les bornes des héritages, & les noms des possesseurs & propriétaires. Les Gardes-chasse, les Gardes-terre, ceux qui levent les dixmes, les Bergers & Gardes-troupeaux, & autres gens de cette espèce, sont en état de servir d'indicateur.

Il arrive quelquefois que le paysan interrogé sur le nom des possesseurs, affecte une ignorance qu'il n'a pas: mais comme ce qui n'a point de propriétaire avoué & reconnu, appartient au Seigneur dans tous les pays où le franc-alleu n'a pas lieu, la crainte de la saisie & de la réunion, oblige bientôt le propriétaire à se déclarer.

Il faut observer que la figure de chaque pièce soit assez grande, pour qu'indépendamment du Numéro, on puisse écrire sa

petits caractères, & dans un coin, la nature de la pièce, si c'est champ, prez, bois, vignes, &c. le nom de la pièce, si elle en a un, & celui du propriétaire, & la contenance sur le témoignage de l'indicateur.

On verra par la suite pourquoi ces différentes notes ne doivent occuper qu'une partie de la figure.

CHAPITRE IV.

De l'application des Titres sur les Plans.

Ce qu'il y a de plus difficile dans l'opération d'un Terrier, c'est sans contredit d'appliquer les Titres au terrain, en ce qui concerne les Censives. C'est pour le faciliter qu'on a proposé des travaux aussi considérables que les Sommaires, les Tables qui les accompagnent, & les Plans.

Lorsqu'on est donc muni des Sommaires & des Plans, & que l'on veut travailler à en faire l'application, on étale son Plan devant soi; on cherche dans la Table des Sommaires sous les Articles qui concernent le canton sur lequel on travaille, on lit ces Articles, & à sur-&-mesure qu'on découvre un Titre applicable sur une ou plusieurs pièces, on écrit dans la figure de chaque pièce l'indication du Volume & l'Article du Sommaire, le nom de ceux qui ont passé déclaration, l'année, & la contenance.

On doit en même temps rapporter ces mêmes pièces de terre sur une main de papier

séparé, qui doit servir à l'indice des rotures, ainsi qu'il sera dit à l'Article suivant.

En appliquant un Article du Sommaire à une pièce de terre, de la manière dont on vient de l'expliquer, on met à la marge du Sommaire une Croix, & on la ferme en l'entourant d'un cercle pointé, que lorsque cette même pièce est rapportée sur l'indice des rotures.

L'usage de cette Croix fermée est pour reconnoître les Titres qui sont employés & ceux qui chôment, ainsi que pour reconnoître si tous les héritages qu'on se trouve en état de faire servir, sont mentionnés dans l'indice.

Si un ancien héritage a été successivement divisé en plusieurs parties, on écrit la note du Titre sur chacune des parties qui composent l'ancien héritage.

Si de plusieurs héritages, il ne s'en est formé qu'un seul, on distingue les anciens héritages en divisant la figure du total par des lignes pointées, & l'on écrit dans chaque partie la note des Titres qui s'y appliquent.

Au moyen de ces plans, & de cette application des Titres, on connoît le propriétaire de chaque héritage & le Titre qui l'assujétit.

Il ne faut pas se contenter d'appliquer le Titre le plus récent; on doit aussi appliquer les anciens, afin de parvenir à connoître les tenans & aboutissans sous toutes les dénominations, & par là n'omettre aucun des moyens de reconnoître les pièces voisines. D'ailleurs,

en cas de contestation entre le Seigneur & son Feudataire, ou un Seigneur voisin, c'est l'ancienneté du Titre qui décide, lorsqu'il n'y a pas de prescription à opposer.

S'il se trouve dans les plans une pièce pour laquelle on n'ait recouvré aucuns Titres, c'est au propriétaire de l'héritage, dans les pays qui ne sont point de franc-allen, à justifier de sa franchise par Titre.

CHAPITRE V.

De l'Indice du Retourner.

En travaillant à l'application des Titres sur les plans, il faut avoir en même-temps des mains de papier qui seront par la suite attachées en forme de registre; & sur ces mains de papier on écrit l'indice de chaque héritage, canton par canton, & Paroisse par Paroisse.

On fait autant d'indices qu'il y a de Fiefs, & on divise chaque indice en autant de parties qu'il y a de Paroisses; chaque canton ou triage forme un Chapitre, & chaque héritage un article de ce Chapitre.

On intitule le Chapitre, du nom du canton; & chaque article, du numéro de la pièce, & de son nom, s'il y en a un qui lui soit affecté; & à défaut du nom, de celui du propriétaire. On marque si c'est champ, pré, vigne, maison, &c.

On fera ensuite le relevé ou le dépouillement de tous les Titres qui concernent cet héritage. On sera guidé sur ce point par les ci-

rations que l'on trouvera sur les figures des plans ; & l'on n'omettra pas de vérifier de nouveau par les Tables des Sommaires s'il y en a eu aucun d'omis.

Dans la manière de procéder sur chaque canton , on commencera par les héritages qui ont un nom propre , ou qui ont quelques tenans réputés immuables , parce que ce sont ceux qu'il est le plus facile de reconnoître , & que la connoissance des autres tenans conduira de proche en proche au développement de tout le canton.

On ne doit pas même omettre de consulter les Tables des Sommaires des Titres généraux & du Noble par rapport aux abornemens dont il pourroit y être fait mention , & qui peuvent souvent répandre des lumières pour faciliter l'application des Titres.

Dans le dépouillement des Titres , on suivra avec attention les mutations arrivées dans la propriété & dans l'indication des tenans & aboutissans ; en sorte que l'on puisse faire la filiation de la propriété de l'héritage sur lequel on travaillera , & qu'elle puisse elle-même servir à former la filiation de la propriété des héritages voisins.

Après avoir extrait la filiation de la propriété , en suivant & marquant l'ordre des dates , on fera pareillement un dépouillement des Titres , sur ce qui concerne la contenance des héritages , & la nature des redevances dont ils sont tenus ; s'il y a eu quelque variation sur ces articles , il en sera fait mention.

Par ce moyen on reconnoitra, autant qu'il est possible, tous les terrains relativement aux anciennes déclarations, les Titres qui les assujettissent & les charges dont ils sont tenus.

Dans les héritages qui ont été réunis en un seul, on doit subdiviser cet article, & observer qu'il y ait autant de subdivisions qu'il y avoit d'anciens héritages, afin de ne point confondre les redevances, & de reconnoître les anciens tenans & aboutissans.

Il faut que tous les articles de l'indice soient numérotés : & comme chaque héritage est numéroté dans les plans, il faut rapporter à la marge de l'indice le numero de l'héritage.

Pareillement, on doit sur le plan mettre le numero de la Partie & du Chapitre de l'indice, & faire un rond dans la figure de chaque héritage, où soit porté le numero de l'article de l'indice.

Ce même numero & celui de la Partie & du Chapitre doivent être portés également en marge de l'article du Sommaire.

De cette manière on trouvera au Sommaire, la Partie, le Chapitre & l'article de l'indice.

A l'indice, le numero de l'héritage sur le plan, le volume & l'article du Sommaire.

Au plan, la Partie, le Chapitre & l'article de l'indice, ainsi que l'article du Sommaire.

Tous ces renvois donneront la plus grande facilité pour trouver ce que l'on cherche, faire toutes les comparaisons & combinaisons nécessaires, constater les possessions & les droits, & pour reconnoître enfin si tous les articles du Sommaire sont employés, & si tous les héritages qui sont sur le plan, sont portés dans l'indice.

L'indice étant fait, il faut faire deux Tables, l'une du nom des Censitaires, & l'autre des Paroisses, cantons & héritages, lorsqu'ils ont un nom particulier, avec des numeros de renvoi aux articles qui y sont relatifs. Les Tables sont indispensables dans le cas où un Censitaire possède des héritages dans plusieurs cantons ou Paroisses.

Il sera même à propos de terminer l'indice par un Chapitre, pour les Censitaires qui possèdent des héritages répandus en différentes Paroisses & cantons dans le même Fief. Ce Chapitre aura autant d'articles qu'il y aura de Censitaires dans ce cas, chaque article sera intitulé du nom du Censitaire, & il comprendra un relevé général & en peu de mots, de tout ce qu'il possède dans l'étendue du Fief. Ce relevé, qui doit être accompagné de renvois aux articles des Chapitres précédens, est nécessaire pour rassembler tout ce qui doit former la déclaration, parce qu'il ne seroit ni juste, ni dans les règles d'en demander plus d'une du même Censitaire par Fief, comme il est de la bonne règle de ne point confondre plusieurs Fiefs dans une seule & même déclaration.

Toutes ces opérations étant terminées, on fait avertir les Censitaires de satisfaire à leurs obligations. Il devient extrêmement facile, au moyen de l'indice, de les aider à faire leurs déclarations, exemptes de blâme, de manière que lorsqu'ils se présentent, il ne leur reste, pour ainsi dire, que l'Acte à signer.

On écrit en même temps à la marge de l'indice que le Censitaire a satisfait un tel jour; en sorte que l'on voit toujours ce qui est fait & ce qui reste à faire.

Toutes les déclarations étant faites Fief par Fief, on les place dans les boîtes à la suite des précédentes, ou plus communément on les fait relier dans un volume ou registre qui doit se placer sur les tablettes à la suite des autres.

En recevant les déclarations des Censitaires, on doit liquider en même temps tout ce qu'ils peuvent devoir pour les droits Seigneuriaux : on pourra mettre cette liquidation sur l'indice même, à la fin de chaque article ; on peut aussi, suivant qu'on le jugera à propos, former un registre particulier pour la liquidation de ces droits, où chaque Censitaire auroit son article qui rappelleroit les héritages qu'il possède, déjà portés dans l'indice, la redevance dont il est tenu à raison de ces héritages, & finalement la liquidation des arrérages qu'il pourroit devoir, sauf les remises qui pourroient être autorisées, ainsi qu'on l'a dit ci-devant à la fin du Chapitre qui traite de l'indice du Noble.

CHAPITRE VI.

Des Sommier, Liève ou Cueilleret.

Après qu'on a rendu un papier terrier par fait, par un renouvellement général, il faut faire un sommier, liève ou cueilleret pour l'usage des Benitiers & Regisseurs, afin de les mettre en état de percevoir les droits qui ont été reconnus par les aveux des Fendataires, & par les déclarations des Censitaires.

Ce sommier, liève ou cueilleret n'est, à proprement parler, qu'un extrait de ce qui se trouve dans les aveux concernant les redevances, & de ce qui est porté par les déclarations. On portera dans cette liève tous les différens droits, nature par nature, & l'on fera un Chapitre pour chaque Fief.

Ces Chapitres seront composés des noms des redevables, dont chacun aura son article particulier, de l'objet asservi, de la qualité & quantité des redevances, & de leur échéance.

On laissera beaucoup de blanc à la suite de chaque article, pour y coucher les payemens qui seront faits.

On laissera également un tiers de la marge en blanc, pour y écrire toutes les mutations qui surviendront.

Si cette liève est tenue en ordre, & qu'on ait attention d'y écrire à fur-&-mesure toutes les mutations, il appellera dans tous les temps la filiation des propriétaires, indiquera tous les possesseurs actuels, & conservera tous les droits en leur entier.

Pour parvenir à cette fin, il faut que le Receveur des droits d'une Seigneurie lise aux

Censitaires qui viennent payer, tous les articles de leur cote, pour sçavoir s'ils continuent de la posséder en entier; & par ce moyen il découvrira toutes les mutations.

C'est par toutes les opérations indiquées dans ce Mémoire, que l'on met une Terre en règle, que l'on en connoît parfaitement tous les droits, que l'on rétablit ceux qui ont été recelés, usurpés ou omis dans les précédens Terriers, & qu'on parvient à les conserver en leur entier.

Il en résulte un autre avantage, qui suffit seul pour dédommager des soins & des dépenses extraordinaires qui accompagnent nécessairement un aussi grand travail; c'est que la connoissance que l'on acquiert de ses Droits & des Titres sur lesquels ils sont fondés, est si entière & si certaine, qu'on n'est point exposé à soutenir des procès dont l'événement puisse être incertain; on se trouve muni de tous les éclaircissmens & de toutes les preuves nécessaires, ou pour faire revenir ses vassaux & les propriétaires limitrophes qui formeroient de bonne foi des demandes mal fondées, ou pour instruire en peu de tems quelque contestation que ce puisse être, & confondre par l'autorité de la Justice, ceux qui refuseroient de se rendre aux preuves & à l'évidence.

Si dans l'exécution de tout ce qui est prescrit par ce Mémoire pour l'arrangement des Titres & la confection des Terriers, il se trouve quelque inconvénient ou quelque difficulté provenant des circonstances locales ou de la diversité des coutumes, les personnes chargées de l'exécution en enverront des Mémoires au Conseil de S. A. S. pour en avoir les éclaircissmens nécessaires.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui établit des précautions pour empêcher l'introduction des Mouchoirs de coton de fabrique étrangère : ordonne que ceux de pareille qualité provenant des manufactures de Choolet, Vihiers, & autres lieux de Touraine & du Poitou, ne pourront être expédiés pour les Provinces de Languedoc & Provence, dans d'autres Bureaux que celui de la douane de Lyon : & défend d'en expédier dans les Bureaux de Dauphiné pour lesdites Provinces.

Du 24 Novembre 1750.

LE ROY, s'étant fait représenter l'Arrêt de son Conseil du 15 Mars 1746, par lequel Sa Majesté a fait très-expreses inhibitions & défenses aux commis des fermes dans les bureaux de la province de Dauphiné, d'y expédier à l'avenir pour les provinces de Languedoc & de Provence, sous quelque prétexte que ce soit, aucuns Mouchoirs de coton de la manufacture de Rouen, & ordonné que ces Mouchoirs ne seroient expédiés pour lesdites provinces, que dans le seul bureau de la douane de Lyon : Et Sa Majesté voulant remédier au préjudice que causent aux manufactures de Choolet, Vihier & autres lieux de Touraine & du Poitou, les Mouchoirs de coton fabriqués

fabriqués en Suisse, qui s'introduisent en Dauphiné & en Bugey avec les marques contrefaites de ces manufactures, ordonnées par le règlement du 22 Septembre 1748. Oui le rapport du sieur de Machault Conseiller ordinaire au Conseil Royal, Contrôleur général des finances. LE ROY ETANT EN SON CONSEIL, a ordonné & ordonne ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

QUE ledit arrêt du Conseil du 15 Mars 1746, rendu en faveur de la manufacture des Mouchoirs de coton de Rouen, demeurera commun pour les Mouchoirs des fabriques de Cholet, Vihiers, & autres lieux de la Touraine & du Poitou; en conséquence, fait Sa Majesté très-expresses inhibitions & défenses aux commis des fermes dans les bureaux de la province de Dauphiné, d'y expédier pour les provinces de Languedoc & de Provence, aucuns Mouchoirs de coton desdites manufactures de Cholet, Vihiers, & autres lieux de Touraine & du Poitou: Vent Sa Majesté que lesdits Mouchoirs ne puissent être expédiés pour lesdites provinces, dans d'autres bureaux que celui de la douane de Lyon; & que tous marchands, tant de la ville de Lyon, que de toutes autres, qui en transporteront ou feront transporter dans la province de Dauphiné, justifient de leur quantité, au premier bureau ou au lieu de la destination, devant le Juge ou Maire, par l'acquit du paiement des droits au bureau de la douane de Lyon, à peine contr'eux de saisie desdits mouchoirs, comme mouchoirs de fabrique étrangère.

I I.

Les Colporteurs étant dans l'usage d'acheter dans différens bourgs du Dauphiné, & notamment à Bourgoin, à la proximité de la frontière, des Mouchoirs prétendus de fabrique du Royaume, & de les débiter dans l'intérieur de cette province, sur un certificat du Maire que ces marchandises ont été achetées dans le lieu; Veut Sa Majesté que ces certificats ne puissent être délivrés à aucun colporteur, soit par les Juges, soit par les Maires, qu'après s'être fait représenter par le vendeur des Mouchoirs, l'acquit du paiement des droits au bureau de la douane de Lyon, & que mention soit faite dans lesdits certificats, du numéro & de la date de l'acquit.

I I I.

ORDONNE Sa Majesté que les certificats mentionnés en l'article précédent, ne seront valables que pour le tems nécessaire aux colporteurs pour arriver au bureau à la plus grande proximité des lieux de l'enlèvement des marchandises, à l'effet d'y en être la vérification faite, & y être ensuite pris une expédition en forme, en vertu de laquelle seule ils pourront valablement avoir la liberté de se répandre dans l'intérieur; & qu'à faute de cette expédition, & ce bureau passé, toutes les marchandises dénommées aux certificats, seront saisies & confisquées comme introduites en fraude, avec amende de deux cens livres, conformément à l'article III de l'Édit du mois d'Octobre 1726. Et sera le présent Arrêt lu, publié & affiché par-tout où besoin sera. Enjoint Sa Majesté au sieur Intendant & Commissaire départi en la province de Dauphiné,

de tenir la main à son exécution. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Versailles, le vingt-quatre Novembre mil sept cent cinquante. Signé PHELYPEAUX.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui règle à huit sols les Droits de sortie sur chaque Porc, Truie & Porcelet, qui sortiront des provinces sujettes aux droits de la Patente de Languedoc & de la Traite d'Arzac, pour passer dans les provinces où les Aides n'ont point cours.

Du 22. Décembre 1750.

LE ROY s'étant fait représenter le tarif des droits de la Patente de Languedoc, arrêté le 11 Octobre 1632, pour les marchandises sortant par les différentes provinces qui y sont sujettes, pour l'étranger ou pour les pays où les aides n'ont pas cours; par lequel les Porcs & Truies, estimés à six livres la pièce, ont été imposés à dix-huit sols neuf deniers; & les Porcelets de six mois, estimés à quarante sols la pièce, à quatre sols neuf deniers: Le tarif de la Traite d'Arzac, & réappréciation de 1632, arrêté pour les marchandises sortant des pays des Landes & de Chalosse pour Bayonne, pays de Béarn, basse-Navarre, Soule & pays étrangers; par lequel les Pourceaux grands ont été imposés à treize sols neuf deniers la pièce, les moyens à neuf

sols, les petits à six sols, & les Porcelets & Cochons de lait à deux sols six deniers. Et Sa Majesté étant informée qu'il arrive journellement des contestations dans les bureaux de sortie, entre les marchands & conducteurs de porcs, & les commis des fermes, sur la distinction à faire entre les différentes espèces; & voulant y remédier: OUI le rapport: LE ROY ETANT EN SON CONSEIL, a ordonné & ordonne qu'à compter du jour de la publication du présent Arrêt, il sera levé sur les Porcs, Truies & Porcelets, indistinctement, sortant de l'étendue des provinces où les tarifs de la Patente de Languedoc & celui de la Traite d'Arzac ont cours, pour les provinces où les aides n'ont pas cours, huit sols par pièce, pour droits de sortie, au lieu de ceux portés par lesdits tarifs. Et sera le présent Arrêt, sur lequel, si besoin est, toutes lettres nécessaires seront expédiées, lû, publié & affiché partout où besoin sera. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu pour les finances, à Versailles le vingt-deux Décembre mil sept cent cinquante. Signé PHELYPEAUX,

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui fixe à six livres du cent pesant, les Droits de sortie sur les Rognaures de peaux destinées pour l'étranger.

Du 22 Décembre 1750.

LE ROY étant informé que les rognures de peaux sont à l'usage des fabriques de colle claire & de colle forte établies dans le

royaume, Sa Majesté a cru nécessaire de faire payer un droit plus fort sur lesdites marchandises, que celui fixé par le tarif de 1664, lorsqu'elles seront destinées pour l'étranger. Vû sur ce l'avis des Députés au Bureau du commerce : Oûi le rapport. LE ROY ETANT EN SON CONSEIL, a ordonné & ordonne qu'à compter du jour de la publication du présent Arrêt, il sera perçû dans tous les bureaux des fermes, six livres du cent pesant sur les rognures de peaux, lorsqu'elles seront déclarées pour être envoyées à l'étranger. Enjoint Sa Majesté aux sieurs Intendans & Commissaires départis dans les Provinces & Généralités du Royaume, de tenir la main à l'exécution du présent Arrêt, qui sera lû, publié & affiché par-tout où besoin fera. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, tenu pour les finances, à Versailles le vingt-deux Décembre mil sept cent cinquante. Signé M. P. DE Voyer d'ARGENSON.

L OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, Dauphin de Viennois, Comte de Valentinois & Diois, Provence, Forcalquier & terres adjacentes : A nos amés & féaux Conseillers en nos Conseils, les sieurs Intendans & Commissaires départis pour l'exécution de nos ordres dans les Provinces & Généralités de notre Royaume, SALUT. Nous vous mandons & enjoignons par ces présentes signées de Nous, de tenir, chacun en droit soi, la main à l'exécution de l'Arrêt dont l'extrait est ci-attaché sous le contre-scel de notre Chancellerie, cejourd'hui rendu en notre Conseil d'Etat, tenu pour les finances, pour les causes y contenues. Com-

mandons au premier notre huissier ou sergent sur ce requis, de signifier ledit Arrêt à tous qu'il appartiendra, à ce que personne n'en ignore; & de faire, pour son entière exécution, tous actes & exploits requis & nécessaires, sans autre permission, nonobstant contraire de haro, chartre normande, & lettres à ce contraires. Voulons qu'aux copies dudit Arrêt & des présentes, collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, soi soit ajoutée comme aux originaux : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Versailles, le vingt-deuxieme jour de Décembre, l'an de grace mil sept cent cinquante, & de notre regne le trente-sixième. *Signé* LOUIS. *Et plus bas*, Par le Roy, Dauphin, Comte de Provence. *Signé* M. P. DE VOYER D'ARGENSON. Et scellé.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui ordonne que les Laines de Vigogne qui viendront d'ailleurs que d'Espagne, payeront trente sols du cens pesant à toutes les entrées du Royaume.

Du 22 Décembre 1750.

LE ROY étant informé que quoiqu'il soit généralement connu que la Laine de Vigogne vient du Pérou, & que par conséquent elle doit naturellement être tirée des ports d'Espagne, il ne laisse pas d'en venir par des voies indirectes, de pays d'où il n'est

pas permis d'en tirer ; à quoi étant nécessaire de pourvoir : Oui le rapport. LE ROY ETANT EN SON CONSEIL , a fait & fait très-expresses Inhibitions & défenses de faire entrer par quel- que bureau que ce puisse être , des laines de Vigogne , qu'en payant à toutes les entrées du Royaume , le droit d'entrée à raison de trente sols par livre pesant , pour toutes celles qui viendroient d'ailleurs que d'Espagne , à peine de confiscation , & de trois cens livres d'amende ; & à l'égard de celles qui viendront directement d'Espagne , entend Sa Majesté qu'elles continuent d'entrer en exemption de tous droits , en conséquence de ce qui a été prescrit par l'Arrêt du Conseil du 12 Novembre 1749. FAIT au Conseil d'Etat du Roi , tenu pour les finances , à Versailles le vingt-deux, Décembre mil sept cent cinquante. *Signé* M. P. DE VOYER D'ARGENSON.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi , qui pro- roge pendant le bail de Jean Girardin , commencé le premier octobre 1750 , la modération à quatre livres quinze sols six deniers par Barrique , les droits d'entrées , d'abord & de consommation sur les Sardines venant de la Province de Bretagne dans celles d'Anjou & du Maine.

Du 22 Décembre 1750.

LE ROY , s'étant fait représenter l'Arrêt de son Conseil du 29 Décembre 1744 , par lequel Sa Majesté a prorogé , à compter du

premier octobre précédent, la modération de droits, ordonnée par l'Arrêt du 8 Septembre 1738, sur les Sardines apportées de la Province de Bretagne dans celle d'Anjou ; en conséquence, ordonné que jusqu'au premier Octobre 1750, il ne seroit perçû pour tous droits d'entrée, d'abord & de consommation, dans l'étendue de la Province d'Anjou, sur chaque barrique de Sardines venant de la Province de Bretagne, que quatre livres quinze sols six deniers, au lieu de ceux fixés par les tarifs de 1664 & 1681 : Savoir, pour droits d'entrée, vingt-cinq sols sur chaque barrique de cinq milliers chacune, à raison de dix sols le baril de deux milliers ; pour celui d'abord, trente sols par chaque barrique du poids de trois cens livres, à raison de dix sols du cent pesant ; & pour celui de consommation, deux livres six deniers, à raison de treize sols six deniers, aussi du cent pesant. Autre Arrêt du Conseil du 16 Septembre 1744, par lequel Sa Majesté a ordonné, qu'à compter du jour dudit Arrêt, les Sardines venant de Bretagne dans la Province du Maine payeroient pour tous droits quatre livres quinze sols six deniers par chaque barrique contenant cinq milliers en nombre, & du poids de trois cens livres, au lieu des droits fixés par les tarifs de 1664, & Ordonnance de 1681, pour les barils plus ou moins forts, à proportion, suivant leur contenance. Et Sa Majesté étant informée que les motifs qui ont donné lieu à cette modération, subsistent ; & voulant y pourvoir : Vû sur ce le mémoire des cautions de Jean Girardin adjudicataire des fermes générales, par lequel ils consentent que ladite modération soit pro-

gée pendant la durée du bail dudit Girardin, sans par eux demander aucune indemnité à cette occasion. OUI le rapport: LE ROY ETANT EN SON CONSEIL, a prorogé & proroge ladite modération, à compter du premier Octobre dernier; en conséquence, ordonne que jusqu'au premier Octobre 1756, il ne sera perçu pour tous droits d'entrée, d'abord & de consommation, dans l'étendue des Provinces d'Anjou & du Maine, sur chaque barrique de Sardines venant de la Province de Bretagne, que quatre livres quinze sols six deniers, au lieu de ceux fixés par les tarifs de 1664 & 1681: Sçavoir, pour droits d'entrée, vingt-cinq sols par chaque barrique de cinq milliers chacune, à raison de dix sols le baril de deux milliers; pour celui d'abord, trente sols par chaque barrique du poids de trois cens livres, à raison de dix sols du cent pesant; & pour celui de consommation, deux livres six deniers, à raison de treize sols six deniers, aussi du cent pesant par barrique. Enjoint Sa Majesté au sieur Intendant & Commissaire départi en la Généralité de Tours, de tenir la main à l'exécution du présent Arrêt, qui sera lu, publié & affiché par tout où besoin sera. FAIT au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu pour les finances, à Versailles le vingt-deux Décembre mil sept cent cinquante.

Signé P H E L Y P E A U X.

L O U I S, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A notre amé & féal le sieur Intendant & Commissaire départi en la Généralité de Tours: SALUT, Nous vous mandons & enjoignons, par ces

présentes signées de nous , de tenir la main à l'exécution de l'Arrêt dont l'extrait est ci-attaché sous le contre-scel de notre Chancellerie , cejourd'hui rendu en notre Conseil d'Etat , nous y étant , pour les causes y contenues. Commandons au premier notre huissier ou sergent sur ce requis , de signifier ledit Arrêt à tous qu'il appartiendra , & de faire en outre , pour l'entière exécution d'icelui , tous actes & exploits nécessaires , sans autre permission : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Versailles , le vingt-deuxième jour de Décembre , l'an de grace mil sept cent cinquante , & de notre règne le trente-sixième. *Signé* LOUIS. *Et plus bas* , Par le Roi , P H E L Y P E A U X. Et scellé.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi , qui proroge pour un an , à compter du premier Janvier 1751 , l'exemption des Droits sur les Bestiaux venant de l'étranger , accordée par celui du 24 Février 1750.

Du 22 Decembre 1750.

LE ROI s'étant fait représenter l'Arrêt de son Conseil du 24 Février 1750 , par lequel Sa Majesté a prorogé , à compter du premier Janvier précédent , jusqu'au premier Janvier 1751 , l'exemption des droits sur les bestiaux , ci-devant accordée par différens Arrêts ; en conséquence , ordonné que pendant ledit temps les bœufs , vaches , moutons , brebis , agneaux , boucs , chèvres &

chevrotins, qui viendroient des pays étrangers dans le Royaume, seroient & demeureroient déchargés de tous droits, tant des cinq grosses Fermes, qu'autres dépendans de la Ferme générale, qui se payent aux entrées des Provinces frontières; & que lesdits bestiaux, ensemble ceux qui auroient été élevés & nourris dans le Royaume, seroient & demeureroient déchargés pendant ledit temps des droits d'entrée & de sortie, tant des cinq grosses Fermes, qu'autres dépendans de la Ferme générale, à leur passage des Provinces réputées étrangères, dans celles de l'étendue des cinq grosses Fermes, ou desdites Provinces des cinq grosses Fermes dans celles réputées étrangères, aux entrée & sortie desquelles il est dû des droits aux Fermes générales. Et Sa Majesté étant informée que les motifs qui ont donné lieu audit Arrêt du 24 Fevrier 1750, subsistent: Oui le Rapport, Le Roi étant en son Conseil, a prorogé & prorogé pour un an, à compter du premier Janvier 1751, jusqu'au premier Janvier 1752, l'exemption des droits sur les bestiaux, ci-devant accordée par différens Arrêts, & notamment par celui du 24 Fevrier 1750; en conséquence, ordonne Sa Majesté que pendant ledit temps les bœufs, vaches, moutons, brebis, agneaux, boucs, chèvres & chevrotins, qui viendront des pays étrangers dans le Royaume, seront & demeureront déchargés de tous droits, tant des cinq grosses Fermes, qu'autres dépendans de la Ferme générale, qui se payent aux entrées des Provinces frontières; & que lesdits bestiaux, ensemble ceux qui ont été élevés & nourris dans le

Royaume , seront & demeureront déchargés pendant ledit temps des droits d'entrée & de sortie , tant des cinq grosses Fermes , qu'autres dépendans de la Ferme générale , à leur passage des Provinces réputées étrangères , dans celles de l'étendue des cinq grosses Fermes , ou desdites Provinces des cinq grosses Fermes dans celles réputées étrangères , aux entrée & sortie desquelles il est dû des droits aux Fermes générales unies. Enjoint Sa Majesté au sieur Lieutenant général de Police à Paris , & aux sieurs Intendans & Commissaires départis dans les Provinces & Généralités du Royaume , de tenir la main à l'exécution du présent Arrêt , qui sera lû , publié & affiché par-tout où besoin sera , à ce que personne n'en ignore. Fait au Conseil d'Etat du Roi , Sa Majesté y étant , tenu pour les finances , à Versailles le vingt-deux Décembre mil sept cent cinquante. Signé , M. P. DE VOYER D'ARGENSON.

LOUIS , par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre , Dauphin de Viennois , Comte de Valentinois & Dyois , Provence , Forcalquier & Terres adjacentes : A notre amé & féal Conseiller en nos Conseils , le sieur Lieutenant général de Police de notre bonne Ville , Prevôté & Vicomté de Paris , & aux sieurs Intendans & Commissaires départis pour l'exécution de nos ordres dans les Provinces & Généralités du Royaume : Salut. Nous vous mandons & enjoignons , par ces Présentes signées de Nous , de tenir , chacun en droit soi , la main à l'exécution de l'Arrêt dont l'extrait est ci-attaché sous le

contre-scel de notre Chancellerie, cejour-
d'hui rendu en notre Conseil d'Etat, Nous y
étant, pour les causes y contenues : Com-
mandons au premier notre Huissier ou Ser-
gent sur ce requis, de signifier ledit Arrêt
à tous qu'il appartiendra, à ce que personne
n'en ignore; & de faire, pour son entière
exécution, tous actes & exploits nécessaires,
sans autre permission, nonobstant clameur de
haro, charte normande & lettres à ce con-
traires : Car tel est notre plaisir. Donné à
Versailles, le vingt-deux Décembre, l'an
de grace mil sept cent cinquante, & de no-
tre Regne le trente-sixième. *Signé* LOUIS.
Et plus bas, par le Roi, Dauphin, Comte
de Provence. *Signé* M. P. DE VOYER D'AR-
GENSON. Et scellé.

*Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui règle
les dépenses de la Marine & des Galeres,
sur lesquelles le Vingtième doit être retenu,
& celles qui en sont exemptes.*

Du 30 Décembre 1750.

LE ROI s'étant fait représenter l'Arrêt de
son Conseil du 15 Octobre 1741, qui a
réglé celles des dépenses de la Marine, sur
lesquelles le dixième devoit être retenu en
exécution de la Déclaration du 29 Août 1741,
& celles qui devoient en être exemptées;
l'Edit du mois de May 1749, qui a suppri-
mé le dixième établi par la susd. Déclaration,
& a ordonné la levée du vingtième, à

compter du premier Janvier de la présente année ; ensemble les représentations faites à Sa Majesté par le Corps de la Marine , tendantes à ce qu'il lui plût exempter de la retenue du vingtième , quelques-unes des parties qui avoient été assujetties au dixième , attendu qu'elles sont de même nature que celles qui , dans l'état de la guerre , n'ont jamais été sujettes à aucune retenue du dixième , telles que les appointemens du Secrétaire d'Etat , & des Officiers généraux & principaux de la Marine , tant d'épée que de plume , auxquels il paroîtroit juste d'accorder la même grace. Et Sa Majesté voulant traiter le Corps de la Marine aussi favorablement que celui de ses Troupes pour le service de terre ; Oûi le rapport : Le Roi étant , en son Conseil , a ordonné & ordonne , conformément à l'Edit du mois de May 1749 , qu'à compter du premier Janvier de la présente année 1750 , le Vingtième sera retenu sur les parties des dépenses de la Marine , ainsi qu'il suit ; sçavoir , sur les appointemens des Officiers réformés de la Marine & des Galeres , tant d'épée que de port & de plume , même ceux des Officiers mariniens , aussi réformés , à quelque somme que chacun d'eux soit employé dans les états ; ceux des Conseillers de marine ; ceux des Commissaires ordinaires , autres que ceux employés dans les départemens & quartiers des Classes ; ceux des Commissaires à la suite des chaînes ; ceux des Gardes-magasins , des Commis & Ecrivains principaux , généraux & ordinaires de la Marine , & des Classes au-dessus de six cents livres ; ceux du Préposé pour perfection-

ÉCONOMIQUE, &c. 185

nier la navigation & les instrumens qui y servent, des Inspecteurs & des Interprètes de langues; ceux des Officiers des Prevôtés, à quelque somme qu'ils soient employés dans les états; ceux du Concierge de la Tour S. Bernard; ceux du Secrétaire général; les gages & taxations fixes des Trésoriers généraux de la Marine, & ce qui leur est passé pour les épices & frais de leurs comptes; les gages des Controlleurs généraux, & ce qui leur est accordé pour les frais de chaque exercice, sur le pied des deux tiers desdits gages, taxations & remises: pour ledit vingtième être retenu sur les susdites parties tant qu'il aura lieu. Ordonne pareillement Sa Majesté, qu'à compter dudit jour premier Janvier de la présente année, les parties ci-après seront exemptes de la retenue du vingtième; savoir, les appointemens du Secrétaire d'Etat ayant le Département de la Marine; les appointemens ordinaires & extraordinaires des Vice-Amiraux, Lieutenans généraux & Chefs d'Escadre; les appointemens de tous les Capitaines, Lieutenans & autres Officiers de vaisseaux, compris ceux qui commandent les Gardes du Pavillon & de la Marine, & celui chargé de la garde des plans & journaux de la Marine; les appointemens des Commissaires généraux de l'Artillerie; ceux des Capitaines & Officiers d'Artillerie; les appointemens des Intendans de la Marine, des Classes & des Armées navales; ceux des Commissaires généraux; ceux des Commissaires ordinaires chargés des Départemens de Dunkerque, Nantes, la Rochelle, Arles, Agde, Rouen & Lyon; ceux des Commissai-

res proposés à la visite des bois à la Charité-sur-Loire & en Champagne , & de ceux qui pourront dans la suite être nommés pour servir dans les Départemens & Quartiers des Classes ; les appointemens des Capitaines , Lieutenans , Enseignes & Aides de Port ; ceux des petits Commissaires de la Marine , & des Commissaires des Classes ; ceux des Constructeurs , Sous-constructeurs , Maîtres d'ouvrages , de sciences & d'arts , Aumôniers , Officiers mariniens , Ingénieurs & Sous-Ingénieurs ; ceux des Médecins , Chirurgiens-majors , Aide-major & ordinaires ; ce qui est donné aux Intendans pour les appointemens de leurs Commis ; les appointemens du Commis de l'Officier chargé de la garde des plans ; du Commis du Bureau de la Marine ; de celui du Bureau des fonds ; de l'Officier chargé de l'achat des principales marchandises , & ce qui est passé aux Trésoriers généraux pour frais d'exercice , & généralement tous les supplémens seront exemptés de la retenue du vingtième , aussi bien que du dixième ; les autres dépenses de la Marine & des Galeres , consistant en journées d'ouvriers pour les constructions & radoubes des vaisseaux & galeres , façons d'ouvrages dans les ateliers & arsenaux ; les achats de marchandises & munitions , tant pour les arsenaux , que pour les hôpitaux ; l'entretien & réparation des bâtimens & arsenaux , fret & nautis des bâtimens ; la solde des Brigadiers , sous-Brigadiers , Gardes du Pavillon de la Marine , & des Cadets ; la solde des Bombardiers , des Compagnies franches de la Marine , des Pertuisaniers ,

bas-Officiers des galeres, Apprentifs Canoniers, Gardiens & Portiers, Employés aux batteries, Officiers mariniens non-entretenus, & des Matelots & Mousles armés, tant sur les vaisseaux & galeres à la mer, que servant dans les Ports; la demi-solde des bas-Officiers réformés des galeres; la table des Officiers généraux & autres commandans vaisseaux ou galeres, ainsi que la nourriture des Passagers; les vivres pour la subsistance des équipages & chiourmes des galeres, des Prisonniers & passagers; frais de levée & conduite des équipages & des Soldats; entretien d'Elèves-Ecrivains & d'Elèves de toute espece, celui des freres & sœurs de la Charité qui desservent les Hôpitaux des Ports de Brest & de Rochefort; la subsistance des Filles Pénitentes de Brest; les gages des Apoticaire, Garçons Apoticaire, Aides & Garçons Chirurgiens, Infirmiers & Domestiques des Hôpitaux de marine & des galeres; gages des Valets du Magasin général; les vacations des Officiers, & dépenses extraordinaires; les dépenses des Colonies Françaises, compris les appointemens & gratifications des Officiers qui y servent; le fonds de cent mille livres destiné pour l'Ordre de S. Louis, attendu que ce n'est qu'une remise à faire par le Trésorier de la Marine, à celui dudit Ordre; les dépenses secretes de la Marine; les achats d'Esclaves, frais & conduite des condamnés aux galeres. Quant au Vingtième des loyers des maisons, bureaux, magasins & caves, occupés pour le service de la marine & des galeres, Sa Majesté dispense les Propriétaires de le payer aux Trésoriers de la

Marine, attendu qu'ils doivent le payer aux Receveurs des lieux : Et à l'égard des parties de gages, pensions & gratifications, sur lesquelles les Trésoriers de la Marine ont ci-devant fait la retenue du dixième, Sa Majesté a ordonné que ladite retenue continuera d'avoir lieu, conformément aux dispositions de l'Article VII dudit Edit du mois de May 1749, & à la Déclaration de 1710, au sujet du dixième de retenue, & que les Trésoriers de la Marine, en exercice, remettront à la Caisse des amortissemens les sommes provenantes de la retenue du vingtième, sur les parties qui y sont assujetties par le présent Arrêt, suivant les Etats qui en seront annuellement arrêtés, pour l'exécution duquel Arrêt toutes Lettres nécessaires seront expédiées. Fait au Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, tenu pour les Finances, à Versailles le trentième jour de Décembre mil sept cent cinquante. Signé ROUILLE.

T A B L E.

D *Escription Anatomique d'un Grain de Bled. Végétation de ce même Grain,*

page 30

Des Choux , Raves , Navets & autres Plantes semblables. Moyens de les garantir des ravages du Gibier , & des Insectes qui les rongent ,

25

Raves de Salade des RR. PP. Minimés de Passi ,

29.

Question sur la nature de la Terre inférieure ,

33.

Remède contre la pourriture des Brehis ,

44.

Fil d'Ortie inventé à Leipsic ,

47.

Charbons de terre ,

54.

Mémoire sur les Charbons de terre , par M. Zimmerman ,

57.

Exposition publique de Tableaux & de Modèles de Sculpture de l'Académie de S. Luc ,

85.

Lettre de M Lieutenant général de l'Artillerie , à M. le Marquis de Officier du même Corps , sur la cause du recul des armes à feu ,

101.

Lettre à l'Auteur du Journal Oeconomique , au sujet de la Dissertation sur le Commerce de M. le Marquis Belloni ,

107.

Projet pour aider & animer le Commerce du Peuple ,

18.

Lettres sur une matière intéressante pour tout Citoyen. Lettre première ,

122.

Lettre deuxième ,

133.

*Suite du Mémoire pour les Terriers.
Seconde Partie. Des opérations subsé-
quentes à l'arrangement des Archi-
ves pour parvenir à la confection des
Terriers,*

page 145.

*Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui
établit des précautions pour empêcher
l'introduction des Mouchoirs de coton
de fabrique étrangère: ordonne que ceux
de pareille qualité provenant des ma-
nufactures de Cholet, Vihiers & au-
tres lieux de Touraine & du Poitou,
ne pourront être expédiés pour les Pro-
vinces de Languedoc & Provence,
dans d'autres Bureaux que celui de la
douane de Lyon: & défend d'en ex-
pédier dans les Bureaux de Dauphiné
pour lesdites Provinces,*

170.

*Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui
règle à huit sols les Droits de sortie sur
chaque Porc, Truie & Porcelet, qui
sortiront des Provinces sujettes aux
Droits de la Patente de Languedoc &
de la Traite d'Arzac, pour passer dans
les Provinces où les Aides n'ont point
cours,*

173.

*Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui
fixe à six livres du cent pesant, les
Droits de sortie sur les Rognures de
peaux destinées pour l'étranger,*

174.

*Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui
ordonne que les Laines de Vigogne qui
viendront d'ailleurs que d'Espagne,
payeront trente sols du cent pesant à
toutes les entrées du Royaume,*

176.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui

proroge pendant le bail de Jean Girardin , commencé le premier Octobre 1750 , la modération à quatre livres quinze sols six deniers par Bayrique , les Droits d'entrées , d'abord & de consommation sur les Sardines venant de la Province de Bretagne dans celles d'Anjou & du Maine , page 177.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi , qui proroge pour un an , à compter du premier Janvier 1751 , l'exemption des Droits sur les Bestiaux venant de l'étranger , accordée par celui du 24 Fevrier 1750 , 180.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi , qui règle les dépenses de la Marine & des Galeres , sur lesquelles le Vingtième doit être retenu , & celles qui en sont exemptes , 183.

APPROBATIONS.

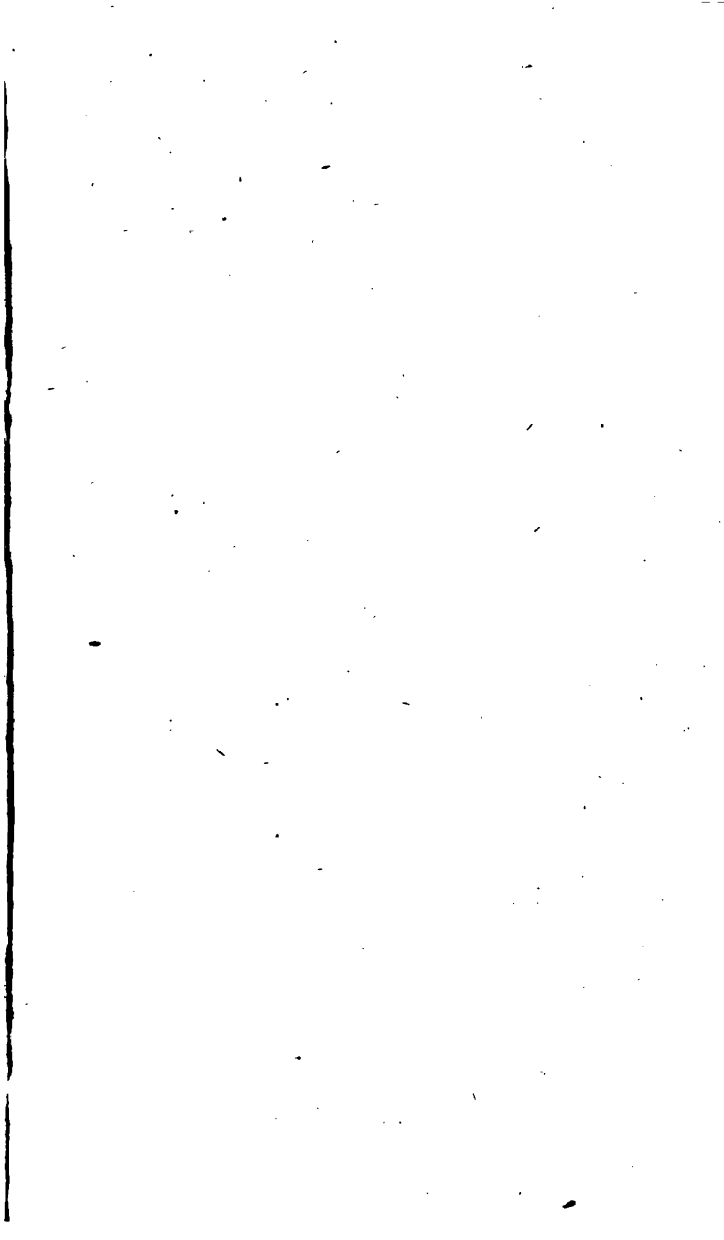
J'ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier différentes Pièces pour le mois d'Avril du *Journal Economique* , & je n'y ai rien trouvé dont l'impression ne puisse être utile. A Paris ce 10 Mai 1751.

REMOND DE Ste ALBINE.

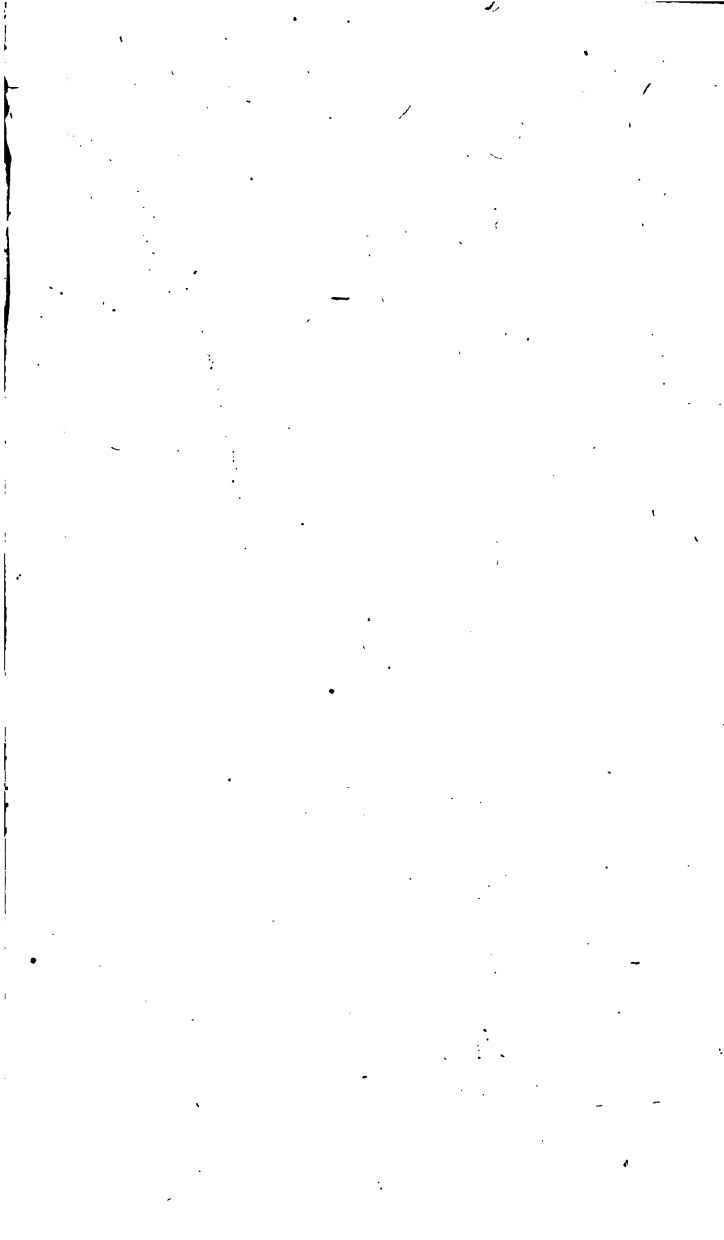
J'ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier différentes Pièces pour le mois d'Avril du *Journal Economique* , & je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. A Paris ce 26 Mai 1751.

GUETTARD.











WIDENER LIBRARY



HX IKML 2

THE BORROWER WILL BE CHARGED
THE COST OF OVERDUE NOTIFICATION
IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO
THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST
DATE STAMPED BELOW.

**DOES NOT
CIRCULATE**

